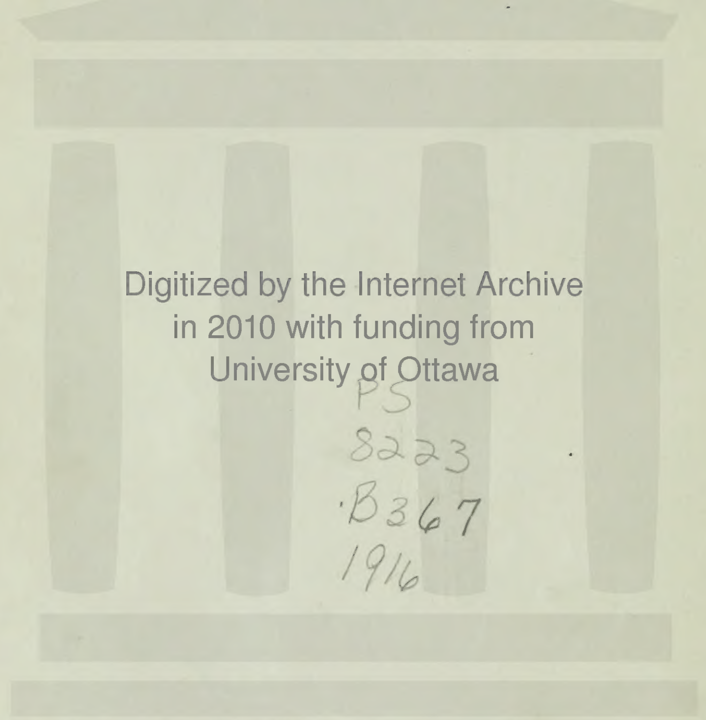

U d'/of OTTAWA
39003004431341





Avec hommages,

C.M. Barbeau

THE JOURNAL OF

AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXIX. — JANUARY - MARCH, 1916. — No. CXI.

CONTES POPULAIRES CANADIENS.[1]

PAR C.-MARIUS BARBEAU.

PRÉFACE.

Il y a près de deux ans, le Dr Franz Boas, de Columbia University, New-York, nous posait la question suivante: "Les Canadiens-français ont-ils conservé leurs anciennes traditions orales? Y a-t-il encore, en Canada, des anciennes chansons, des contes, des légendes et des croyances populaires?" Il n'était pas facile, à brûle-pourpoint, de répondre à cette question. Mais une conclusion affirmative résulta de recherches subséquentes, faites parmi des paysans des environs de Québec. Il devint même évident que les ressources du folklore canadien sont apparemment inépuisables. Quarante contes populaires recueillis en 1914, dans les comtés de Beauce et de Québec, P. Q., démontrèrent que les anciens récits oraux de France se sont conservés intacts. Peu après, on nous signala l'existence de traditions semblables dans les comtés de LaPrairie, de Valleyfield, de Joliette, d'Arthabasca, de Dorchester, de l'Islet, de Kamouraska, de Rimouski, et à la rive nord du Saint-Laurent. En 1915, une nouvelle série de soixante contes et légendes fut recueillie à Sainte-Anne, Kamouraska; et quelques récits additionnels nous furent communiqués par Mlle Evelyn Bolduc, de la Beauce, et par M. Gustave Lanctôt, originairement de LaPrairie.

Ces résultats avaient d'ailleurs été prévus par M. Boas et certains folkloristes. On avait depuis longtemps remarqué l'existence d'un nombre considérable de contes et de facéties d'origine française parmi les Indiens des régions parcourues par les pionniers et les coureurs-des-bois. Il devenait naturel de déduire que la source même de cette abondante littérature orale ne s'était pas si tôt tarie, là où les circonstances premières favorisaient sa préservation.

Comprenant l'importance et la richesse du folklore canadien, M. Boas et la Société de Folklore Américain décidèrent, à la séance annuelle de 1914, d'encourager efficacement l'initiative individuelle de tout Canadien désireux d'étudier et de publier les anciennes traditions locales françaises. Afin de faciliter la publication périodique de ces matériaux inédits, à mesure qu'on les obtient parmi le peuple, la Société offrit de disposer annuellement d'un numéro entier de sa revue, "The Journal of American Folk-Lore," moyennant l'appui d'une section canadienne. Cette section vient de s'organiser grâce à l'aide d'un certain nombre d'abonnés, de sir Lomer Gouin, au nom du gouvernement de Québec, et du concours de M. Victor Morin. Et chaque année, à partir de 1916, un numéro français de la revue devra contenir soit des contes et des légendes populaires, des ballades et des chansons ou d'autres pièces du folklore des Français d'Amérique, particulièrement des Canadiens. On espère, d'ailleurs, que des littérateurs désintéressés collaboreront bientôt à notre œuvre. Une ample série de traditions populaires sera ainsi, d'année en année, transmise à la postérité. Tandis que les écrivains y trouveront sans doute une veine féconde et regénératrice, les savants se contenteront d'y découvrir, libre de tout alliage et dans sa pureté relative, le folklore de la France au temps de Richelieu. Car, depuis le jour où la France abandonna le Canada à ses destinées, les traditions populaires ancestrales se sont fixées, ou ont suivi un cours indépendant de celles de l'Europe.

Le présent numéro de la revue contient plus de quarante contes et légendes obtenus dans la province de Québec. Il s'y trouve aussi des formules et quelques pièces rimées ou à retours. Tandis que la plupart de ces récits ont été recueillis et préparés par l'auteur, quelques-uns lui ont été communiqués par Mlle Evelyn Bolduc et M. Gustave Lanctôt. Ces derniers récits sont publiés séparément, et précédés du nom des auteurs. Une note accompagnant chaque pièce en indique la source, le nom du conteur, quelquefois même une origine plus éloignée, la date et la localité.

Les conteurs cités ici sont les suivants: 1. Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, âgé de 82 ans (1914); vieux cultivateur illettré, résidant au milieu de sa famille sur une ferme isolée; remarquablement doué, comme la plupart de ses parents, les Coulombe et les Couture, qui passent pour des conteurs émérites; 2. Achille Fournier, surnommé "Ti-Chille," journalier illettré de 64 ans, né et résidant à Sainte-Anne, Kamouraska, qui a appris des contes un peu partout autour de lui; 3. Prudent Sioui, sa femme (née Picard), et David Sioui, des Canadiens-hurons illettrés, de la Jeune-Lorette, Québec, tous âgés de plus de cinquante ans; 4. Narcisse Thiboutot, artisan, âgé de 25 ans (1915), et résidant à Sainte-Anne, Kamouraska, qui a bien conservé

les contes souvent récités par son oncle Charles Francœur, de la Rivière-Ouelle; 5. Gustave Lanctôt, homme de lettres, âgé de plus de 30 ans, qui a retenu quelques contes appris dans son enfance, à Saint-Constant, LaPrairie; 6. Antoinette Leduc, jeune servante à Valleyfield, P. Q., de qui M. Lanctôt a recueilli quelques contes et chansons.

Quant à la méthode, il va de soi que l'exactitude historique doit être ici le seul guide. Enregistrer mot à mot la dictée du conteur est un idéal que tous ne peuvent atteindre. Il est indispensable, néanmoins, de rapporter le plus fidèlement possible toutes les locutions du conteur, et de ne négliger ni récits, ni épisodes, alors même qu'ils paraissent anodins ou saugrenus. Rien n'est indigne de l'attention de l'historien-ethnographe; et un jugement prématuré sur le choix ou l'exclusion de certains matériaux de nature douteuse ne peut que nuire aux fins proposées. Le même scrupule doit présider à la préparation des textes. On peut sans doute donner une forme grammaticale aux tournures incorrectes et retrancher les répétitions inutiles; mais la simplicité n'en doit jamais être altérée; et le langage curieux du conteur ne fait qu'ajouter à la valeur du texte, surtout au point de vue de la linguistique.

L'auteur a recueilli les contes suivants à la sténographie, sous la dictée courante des conteurs. La transcription en a été faite avec la plus grande fidélité possible. Des mots archaïques ou familiers et des néologismes populaires ont été indiqués en italiques, à titre d'exemples seulement. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que nos conteurs parlaient tous le langage des paysans illettrés, et y mêlaient souvent des expressions grossières et bannies de toute autre société, en Canada. Notre devoir d'historien était, cependant, de tout enregistrer, sans omission ni contrefaçon; et le lecteur éclairé ne nous en voudra pas d'avoir suivi la méthode strictement scientifique. A un Parisien ou même à un Canadien peu versé dans l'étude de la langue française, certains termes paraîtront étranges, incorrects et nouveaux. Une étude tant soit peu approfondie, toutefois, dissipera cette illusion et révélera qu'à peu près tous les éléments lexicologiques apparemment formés en Canada se retrouvent dans les provinces de France, et sont indiqués dans les grands lexiques français.

C'était d'abord notre intention de parsemer cette étude de notes et de listes de thèmes mythologiques comparés, avec indication de leur distribution géographique. Mais l'immensité même de cette tâche, déjà partiellement entreprise par certains auteurs, nous en a fait remettre à plus tard les premiers essais, dont le but sera d'étudier des versions parallèles antérieurement recueillies en Europe ou parmi les Indiens d'Amérique qui les ont de bonne heure empruntées des coureurs-des-bois.

Nous désirons, enfin, remercier la Section d'Anthropologie, Musée Victoria, Ottawa, pour la collection des matériaux et la préparation du manuscrit.

INTRODUCTION.

Les contes, les légendes et les facéties populaires des Canadiens sont des récits traditionnels transmis oralement d'une génération à l'autre, et d'une ancienneté plus ou moins grande. S'apprenant et se répétant, ils retiennent leur forme relativement fixe et sont considérés comme purement fictifs. Ils diffèrent radicalement des anecdotes ou récits d'événements présumés authentiques de certains conteurs. Bien qu'appartenant tous au folklore populaire, les contes traditionnels et les anecdotes viennent de sources indépendantes et sont d'âges différents. Aux époques reculées, les premiers passaient de bouche en bouche et se disséminaient partout; les seconds, en raison même de leur récente origine, sont restés exclusivement canadiens. Ainsi on retrouve dans tous les recoins de l'Europe, et même au-delà, de nombreuses versions parallèles des anciens contes de fées, de magiciens, de héros et de métamorphoses.[1] Plus un récit est ancien, plus il est répandu; et l'étendue de ses ramifications indique sa relative antiquité. Presque tous les contes proprement dits commencent par une formule, telle que: "Une fois, il est bon de vous dire, c'était...," ou "Une fois, il y avait..." N'appartenant généralement à aucun temps ou aucun lieu en particulier, ils diffèrent des récits anecdotiques qui, eux, sont plutôt des réminiscences personnelles et se revêtent des atours de la vérité. La littérature canadienne est assez riche en anecdotes et en chroniques; mais les contes anciens, peut-être à cause de leur trompeuse apparence de futilité, n'y ont pas encore trouvé la place qu'ils méritent à plus d'un titre. La valeur scientifique et littéraire de la mythologie populaire et des anciennes traditions orales n'est, toutefois, pas discutable; et les savants en ont depuis longtemps reconnu l'importance primordiale. Il suffira de dire qu'elles sont les reliques ou les survivances d'un âge lointain et disparu. Là où il n'y avait pas encore de littérature écrite, les traditions orales florissaient. Au lieu de remettre au parchemin le patrimoine des souvenirs collectifs, on le conservait précieusement dans une mémoire d'autant plus tenace qu'elle était plus nécessaire et cultivée. C'est en vertu de cette coutume profondément enracinée dans toutes les races et dans toutes les classes incultes que les anciens récits se sont conservés intacts jusqu'à nos jours chez des paysans de différents pays, et en particulier chez ceux du Canada français.

[1] L'étude la plus ambitieuse que nous connaissions sur la diffusion et les différentes versions de certains contes anciens est celle qu'ont publiée récemment J. Bolte et G. Polívka, Anmerkungen zu den Kinder- u. Hausmärchen der Brüder Grimm (Leipzig, 1913, 1915).

Le seul rôle de cette littérature, ici, était d'amuser. Durant les longs soirs d'hiver surtout, les villageois et les *habitants* se rassemblaient pour entendre leurs conteurs favoris redire les aventures merveilleuses, héroïques ou romanesques des héros fabuleux d'autrefois. Le coureur-des-bois, le bûcheron à l'emploi des compagnies, le mendiant, l'idiot errant et le commerçant de bestiaux étaient souvent précédés en maints lieux de leur réputation de conteur, et on ne manquait pas de se réunir à l'occasion de leur passage périodique. On aimait même particulièrement à entendre le répertoire un peu renouvelé de ces nomades, qui prenaient d'ailleurs leur rôle comme une mission.

Cette fiction populaire canadienne se répartit en plusieurs groupes, entre lesquels les transitions sont imperceptibles. Quoiqu'on y trouve quelquefois des vers et des retours rythmiques, la prose simple, descriptive et dialoguée en est le mode usuel et approprié. Le sujet lui-même se prête à une classification tant soit peu arbitraire, soit: (I) les fables, (II) les contes merveilleux et les mythes, (III) les contes pseudo-merveilleux où l'on feint ou parodie le merveilleux, (IV) les légendes et les contes chrétiens, (V) les contes ou récits romanesques du moyen âge, (VI) les facéties et les anecdotes modernes.[1] Presque la moitié des contes jusqu'ici recueillis en Canada sont d'origine et de nature purement païennes. Le merveilleux y est le principal ressort, et les personnages sont ceux des mythologies païennes de l'Europe. Si ces personnages disparaissent dans les contes plus modernes, il n'en est pas ainsi des objets merveilleux, qui se sont perpétués avec ténacité au-delà des révolutions religieuses. Ainsi dans les contes chrétiens, on trouve des charmes de toutes sortes, tels que: le sac magique (conte 22), la baguette merveilleuse, les cartes qui gagnent à souhait (conte 23), et les taches indélébiles de sang (conte 28).

L'origine et la formation d'une grande partie de cette littérature orale remontent à des temps reculés. Quand la composition d'un récit est relativement moderne, les sources, les thèmes et le modèle en sont souvent anciens. Il va de soi que ces récits, en passant de bouche en bouche, sont sujets à une décadence et à une rénovation graduelles, au cours des transmissions séculaires. La mémoire des conteurs a souvent fait défaut; ou encore certains traits appartenant d'abord à un récit se glissent dans d'autres. Les moyens de style, les noms des personnages, les thèmes mythologiques, les épisodes, les incidents et maints traits caractéristiques s'échangent ou font place à d'autres. Ce procédé opère souvent sans que les conteurs eux-mêmes s'en rendent compte. Il ne faut pas toutefois s'exagérer l'étendue de ces variations qui ne troublent que légèrement la remarquable fixité

[1] Dans la série de contes suivants, toutes ces catégories ne sont pas également bien représentées. Ainsi on n'y trouvera que trois fables, 1, 40, et 41.

des textes traditionnels. Les centaines de versions peu divergentes de nombreux contes populaires, que les folkloristes compilateurs ont retrouvées dans toutes les parties de l'Europe et au-delà, démontrent la fidélité étonnante de la mémoire collective.

Ce n'est pas notre but d'entreprendre ici l'étude comparée des contes et des légendes de ce recueil, et dont aucun n'est foncièrement original ou canadien. La tâche moins ambitieuse d'en réunir les principaux traits d'intérêt général en une liste graduée contribuera à en rendre l'accès plus facile pour une étude comparée.

FORME ET STYLE.

1. *Formules initiales.* — (*a*) "Une fois, il est bon de vous dire, c'était...;" "Il est bon de vous dire qu'une fois c'était..." (voir les contes 3, 18, 20, 27, 29, 30, 33, 36, 39). (*b*) "Une fois, *pour vous dire*..." (formule employée dans le comté de Rimouski, P. Q.). (*c*) "Une fois c'était...", "Il était, une fois...," "Une fois, il y avait ..." (voir 1, 2, 40, 42, 44). (*d*) "Un jour, c'est..." (30).

2. *Formules finales.* — (*a*) "...Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter" (3, 16, 17). (*b*) "...Et moi, ils m'ont renvoyé ici avec pas un sou." "...Et moi, ils m'ont renvoyé ici. Je leur avais aidé, mais ils ne m'ont pas donné un sou" (2). (*c*) "...Et moi, elle a voulu m'engager pour que je reste au château; mais je n'ai pas voulu. Qui sait? Ce Jean-Parle, étant sorcier, reviendrait peut-être! J'ai aimé mieux rester ici pour vous en raconter l'histoire" (28). (*d*) "... Et ça finit là. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis; car ça fait longtemps que je ne suis pas allé les voir;" "...Je pense qu'ils ont toujours bien vécu; mais je ne le sais pas, comme je ne suis pas allé les voir depuis;" "...J'étais aux noces; mais depuis ce temps, je n'ai pas revu ces gens-là;" "...Je suis passé par là l'automne dernier, et Petit-Jean-petit-bois, que j'ai vu, m'a paru bien portant" (4, 6, 16, 19). (*e*) "...Et ils vécurent tous comme des bienheureux;" "...Il vit comme un bienheureux, *et cœtera;*" "...Il resta toujours avec sa mère, vivant heureux et aimé des voisins et de tout le village;" "...Où il régna longtemps avec bonheur;" "...Ils demeurèrent avec leurs parents, contents et heureux, jusqu'à la fin de leurs jours;" "...Il faut qu'elle se trouve bien là où elle est, puisqu'elle n'en revient pas. J'en juge par là;" "...Martineau-pain-sec est resté chez le roi, où il a toujours bien vécu;" "...Je pense qu'il a passé des beaux jours et qu'il s'amuse encore;" "...Ils ont vécu ensemble dans le bonheur" (1, 18, 45, 42, 43, 33, 20, 5, 27). (*f*) "...Et depuis ce temps, il n'a jamais eu l'idée d'y retourner;" "...Et le diable l'a emporté;" "...Et c'est tout" (29, 30, 39).

3. *Retours et randonnées.* — (*a*) La petite, et Zacharie (46, 47). (*b*) Minette m'a volé mes roulettes (37).

4. *Maximes, proverbes.*[1] — "...Il faut faire le bien pour le mal" (10); "...On dit qu'un bienfait n'est jamais perdu" (25); le loup est puni pour ses mensonges (41); "...*suffit que* deux si belles personnes s'étaient promises par serment... C'est une punition du bon Dieu" (11).

5. *Marche, marche.*[2] — "...Marche, marche, marche... arrive au petit sentier" (6); "...Prend le sentier, marche, marche..."(20); "...Prend le chemin, puis le petit sentier,... marche, marche..." (4); "...Ti-Jean marche jusqu'au bout du chemin, prend le petit sentier..." (6); etc.

6. *Epithètes.* — "Mon ver de terre!" "...ver de terre!" "...Petit ver de terre!"—épithètes qu'emploient les géants et le Corps-sans-âme à l'égard de personnages de petite taille (13, 3, 42); etc.

7. *Parole* ou *foi de roi!* — (*a*) "Foi de prince, de princesse et de roi!" (7); "...Parole de roi! il faut que tu parles..." (12); "...Parole de prince! il faut que vous me racontiez..." (27). (*b*) "Je ne peux pas mentir à ma parole; il me faut donc payer" (39); "La parole du roi en est donnée, il faut bien que la princesse épouse le petit garçon" (7, 12). (*c*) "Le roi a trois paroles" (6).

8. *Pas plus que...* — Le roi dit: "Un beau prince...est venu..." La princesse répond: "Pas plus beau que mon petit teigneux!"—"Tais-toi, ou je..." (4); le roi dit "un monsieur..."—"Pas plus monsieur que moi!" répond Ti-Jean. "Tais-toi!..." (3).

9. *Un de plus à manger.* — Le géant ou la Bête-à-sept-têtes dit à plusieurs reprises: "Je pensais n'en avoir qu'un à manger, mais j'en aurai deux," ou "Je pensais n'en avoir que deux et j'en aurai trois." L'autre répond: "Tu vas toujours bien les gagner!" (3, 5).

10. *Mouchoir enveloppe.* — "...Il enveloppe les langues de la Bête-à-sept-têtes dans son mouchoir" (5); "...il coupe les sept langues de la bête, et les met dans son mouchoir..." (42); "Ti-Jean met les sept galettes de sarrasin dans son mouchoir..." (42); le protégé du lion, de l'aigle et de la chenille enveloppe dans son mouchoir les talismans qu'ils lui donnent (2).

11. *Cheminée.* — (*a*) La vieille monte dans la cheminée; on tire l'échelle; elle tombe dans le chaudron d'huile bouillante, où elle se tue (3); le loup monte dans la cheminée, tombe dans le chaudron d'eau bouillante, où il meurt (40); la vieille descend par la cheminée,

[1] Les maximes, les proverbes, les conclusions et les morales ne se rencontrent à peu près jamais, dans les contes canadiens.

[2] Des mots caractéristiques serviront dans la suite à désigner brièvement les traits mythologiques d'intérêt général ou comparé.

et meurt dans le chaudron d'eau bouillante (45); (*b*) trois hommes noirs sortent de la cheminée (22); Parle grimpe dans la cheminée et verse du sel dans le chaudron des géants (13); la vieille descend par la cheminée dans la maison du petit Bonhomme-de-graisse (45).

12. *Sous le lit.*— (*a*) Les bottes et le violon du géant sont enchaînés sous le lit, et Parlafine et Parle y vont plusieurs fois pour s'en emparer (13, 14); Petit-Jean se cache sous le lit des géants, qu'il tue pendant leur sommeil (15). (*b*) Le cocassier met son panier sous le lit de son hôtesse (29).

13. *Galerie.*[1] — "...Se promène sur la *galerie*..." (3, 10, 18); ...laisse le sac sur la *galerie* (21).

14. *Langage imité* ou *déformé.*—Le conteur imite la prononciation d'un Gascon, vers la fin (3); imitation du langage d'une idiote (11).

15. *Chansons citées.*— Chansons de banquet (29); chanson de Cacholet (29).

THÈMES OU TRAITS MYTHOLOGIQUES.

Nombres mystiques.

16. *Trois.* — (*a*) le roi donne leur héritage à ses trois fils qui partent en voyage (10) ; le roi donne trois cents piastres à ses trois fils (10); le roi et ses trois fils, Cordon-bleu, Cordon-vert et Petit-Jean (6); Brise-bois, Brise-montagnes et Petit-Jean, les trois compagnons forts (16); les trois filles de la veuve, Charlotte, Javotte et Finette (28); les trois filles pauvres (27); les trois fils, Pierre, Jacques et Jean (42); les trois filles, Joséphine, Thérèse et Margoulette (33); les trois frères et les trois chevaux protecteurs (5); les trois fils pauvres, Pierre, Jacques et Jean (43); les trois fils de la veuve, Georges, Charles et Jean (13); Jacquelin, Jacqueline et Couleuvrine. (*b*) Les trois géants (3, 16, 12, 20); les trois princesses "gardées" (16); les trois chiens du géant (11); les trois secrets du lion, de l'ours et du loup (1); les trois animaux dans le Corps-sans-âme (2); les trois hommes noirs sortant de la cheminée (22); les trois fermiers du roi (39); les trois voleurs (43); les trois chasseurs (35); les trois Gascons (18, 36). (*c*) Les trois obstacles magiques (4); les trois coups de lime pour couper la chaîne de trois pouces qui retient les bottes du géant (13); les trois œufs d'or de la poule (43); "Tu n'as que trois fois à éteindre mon feu," ou à faire cela "avant que je te donne la plus fine volée" (15, 16); les trois combats de la Bête-à-sept-têtes (4, 5); les trois gages de la princesse (12); les trois concours des fils du roi pour gagner la couronne (6); Dom Jean se lève à trois heures pour travailler (39). (*d*) Dans les contes modernes, ce nombre mystique se retrouve encore

[1] Ce trait est peut-être purement canadien.

souvent, soit: trois sacs de grain, trois gerbes de blé (31); ma hache "*dont* je coupais un orme en trois coups" (32); trois grands *cabarouets* bien pleins (33).

17. *Sept.*— (*a*) Les sept filles du géant, les sept enfants pauvres (14). (*b*) La Bête-à-sept-têtes (5, 42); les Sept-montagnes-vertes (7); Ti-Jean compte les sept têtes de la bête, et la réveille en criant: "Sept!" (42). (*c*) Le violon du géant "qu'on entend à sept lieues à la ronde," ou "qui fait danser sept lieues à la ronde;" les bottes de sept lieues, ou "qui font sept lieues au pas" (13, 14). (*d*) Antoine et Joséphine vivent sept ans seuls dans les bois (12); Petit-Jean-petit-bois essaie ses forces à l'âge de sept ans. Ne se trouvant pas encore assez fort, il retourne chez sa mère, où il reste encore sept ans (15); les trois frères demandent à leur mère sept petites galettes de sarrasin (42).

18. *Quatre.*— Les quatre Vents géants, Nordè, Suroît, Su et Nord (10); Petit-Jean fend la petite Capuche-bleue en quatre quartiers (16); quatre géants (10); les quatre chevaux de la princesse métamorphosée (6); Parle va quatre fois chez le géant (13).

19. *Cent et un.*— (*a*) Une fée "cent fois plus méchante que moi" (7); "le dragon de feu sera cent fois plus fort qu'hier" (3); (*b*) Ti-Jean ne se mariera à la princesse que dans un an et un jour (7); Petit-Jean se fait construire un palais cent fois plus beau que celui du roi (10); "...pour un an et un carême" (30). (*c*) La princesse cause une heure avec Petit-Jean; la fée dort une heure chaque jour (7).

20. *Autres nombres.*— Les trente aunes de toile dans une noix merveilleuse (6); la fée dit à Cendrillon de revenir avant minuit, car au coup de minuit l'enchantement doit finir (9). Le nombre deux se trouve aussi, mais rarement.

Talismans, Charmes, Objets et Faits Merveilleux.

21. *Baguette magique.* — (*a*) Petit-Jean ordonne à la baguette, qu'il a reçue d'une fée, de nettoyer les écuries du roi; ce qu'elle fait en un instant. Il lui fait aussi couper la tête du géant (42); saint Jacques donne une baguette magique à Pipette, qui s'en sert pour se faire construire un château et pour coller la Mort dans un cénellier (23). (*b*) Pois-verts feint de posséder un fouet magique qui fait bouillir la soupe sans feu (21).

22. *Bâton tape!* — La magicienne donne un gourdin à Petit-Jean. En disant de bonne foi "Joue mon gourdin!" le bâton se met à frapper qui veut son maître, jusqu'à ce qu'il le rappelle (18); "Fesse, bâton rond!" ou "Guerre, mon rond bâton!" (19); "Bâton, tape!" (43).

23. *Repas miraculeux.* — (*a*) Serviette donnant à boire et à manger quand on le lui ordonne (19); "Nappe, mets la table!" (43). (*b*) Un

bœuf dit à son protégé de prendre dans son oreille un petit morceau de toile et un de fer, et de les mettre à terre; la toile devient une tente, et le fer, un poêle; et un repas y est servi (3); Larrivée se fait servir un repas par son sac merveilleux (22).

24. *Durandal.*[1] — Le sabre invincible de Petit-Jean (4, 10, 16).

25. *Autres "souhaite-vertus."*[2] — (*a*) Notre-Seigneur donne à Larrivée un sac merveilleux, dans lequel entre tout ce qu'il y souhaite (22). (*b*) Petit-Jean trouve un sifflet merveilleux, au château des géants. Quand il y souffle, quelqu'un répond: "Que voulez-vous, maître?" et il accomplit tous les souhaits (3); Pois-verts, parodiant le merveilleux, prétend ressusciter les morts avec son sifflet (21). (*c*) Un poil blanc de la patte du lion, une plume blanche de l'aile de l'aigle, une patte de la chenille donnent le pouvoir à un jeune homme de se transformer en lion, en aigle ou en chenille (2). (*d*) Notre-Seigneur donne à Pipette un jeu de cartes avec lequel il gagne quand il le souhaite (23).[3]

26. *Agents surnaturels.* — Une lime coupant un pouce du coup (13); une petite noix contenant trente aunes de belle toile du pays (6); feuilles rendant la vue aux aveugles qui s'en frottent les paupières; un crapaud causant la maladie du roi en se tenant sous son lit (1).

27. *Moisson d'or.* — (*a*) La poule pondant l'or quand on le lui ordonne (43); l'âne *crottant* l'or et l'argent quand on lui frappe sur la queue (18, 19). (*b*) Le pommier aux fruits d'or du roi (11); le jardin aux fruits défendus, gardé par des taureaux aux longues cornes d'acier (*le jardin des Espérides*) (3). (*c*) La fontaine d'où coule l'or et dont le contact dore pour toujours (4); des perles, de l'or et des fleurs tombent de la bouche de Cendrillon (9).

28. *Don d'invisibilité.* — La ceinture que Petit-Jean obtient d'une fée le rend invisible quand il s'en ceint les reins (42); Petit-Jean-petit-bois obtient un 'habit couleur d'invisible', avec lequel il entre chez le géant sans être vu (13).

29. *Bottes de sept lieues.* — Les bottes "qui marchent sept lieues le pas" (13); les bottes de sept lieues (14).

30. *Sept lieues à la ronde.*— (*a*) Le violon du géant qu'on entend jouer à sept lieues à la ronde (14); le violon des géants qui fait danser sept lieues à la ronde (13); le violon des géants (16); la jument qui

[1] L'épée fabuleuse de Roland était sans doute de la même trempe que celle de Petit-Jean.

[2] *Souhaite-vertus* est le terme que les conteurs du comté de Kamouraska emploient pour désigner ces objets merveilleux opérant à souhait.

[3] Il est probable que des talismans, dont la nature a été oubliée, opéraient dans les cas suivants : 1. Ti-Jean se fait bâtir un château de cristal cent fois plus beau que celui du roi (10); 2. Son souhait à l'effet d'être transporté au pays lointain d'un roi est immédiatement accompli (10).

boit la moitié de la mer et qui éteint le dragon de feu sept lieues à la ronde (3).

31. *Eau de Jouvence.*—L'eau de la *rajeunie*, ou qui rajeunit, venant de la fontaine gardée par la vieille fée (8).

32. *Sommeil enchanté.* — (*a*) Des marins font prendre de l'eau *d'endormie*, ou eau de sommeil, à Petit-Jean, qui s'endort aussitôt (10). (*b*) Le roi envoie sa servante endormir Petit-Jean; et aussitôt qu'elle approche de lui, elle réussit à le faire. Malgré tous ses efforts, la princesse ne peut pas le réveiller (7).

33. *Talon d'Achille.* — (*a*) On ne peut tuer la petite chienne gardant la princesse qu'en l'atteignant dans la petite lune blanche, au milieu de son front (12). (*b*) Pour détruire le Corps-sans-âme, il faut tuer le lion, l'éventrer, y saisir le pigeon, prendre les trois œufs dans le corps du pigeon et les casser sur le front du Corps-sans-âme (2).

34. *Luminaires déchus.* — (*a*) Le soleil des géants qui éclaire, la nuit, dans leur souterrain (16). (*b*) La lune du géant 'qui éclaire notre besoin', qu'on tient renfermée dans une boîte, et qu'on place sur le *bas côté* (petite maison) pour s'en servir (13).

35. *Obstacles magiques.*—Étant poursuivi par la sorcière,Petit-Jean jette une étrille derrière lui; l'étrille devient une montagne d'étrilles dans laquelle la sorcière s'empêtre; une bride et une bouteille deviennent successivement une montagne de brides, une montagne de bouteilles (4).

36. *Taches indélébiles.* — (*a*) Charlotte et Javotte ne réussissent pas à enlever le sang ou la rouille qui s'attache à la clef, quand elles ouvrent la porte que Jean-Parle leur a défendu d'ouvrir; Finette, étant sorcière, réussit à enlever les taches de sang sur la boule d'or et sur la clef (28). (*b*) Petit-Jean ne peut plus enlever l'or qui s'attache à son doigt quand il le trempe à la fontaine d'or que la sorcière lui a défendu de visiter (4).

37. *Nourriture donnant la force.*— (*a*) Avant de se battre avec le lion, Petit-Jean se fait faire de la bouillie (qui semble douée de vertus magiques) (2). (*b*) La bouillie est la nourriture des géants (3, 13).

38. *La femme de Loth.*—Une voix en arrière appelle Pierre; il finit par se retourner, et il reçoit en plein front un coup de massue qui l'étend par terre; et il en est ainsi de son frère (42).

39. *Jonas.*—Après lui avoir donné de l'eau de sommeil, les marins jettent Petit-Jean à la mer. Il se réveille dans le ventre d'une baleine qui l'a avalé. Il la mène s'échouer sur une île, où il retrouve sa liberté (10).

40. *Les pets du loup.*—Le loup pète, détruisant ainsi les maisons de la poule et de la dinde. Ce moyen ne réussit point à détruire la maison du renard (40).

41. *Trésors.* — Petit-Jean, sur la mer, aperçoit au loin une montagne d'or et une montagne d'argent; il en charge deux navires qu'il renvoie au roi (10); Dom Jean pardonne au roi étranger à condition qu'il lui remette un bâtiment chargé d'or pur (39); le héros trouve le trésor des géants, des tonnes d'or (42).

42. *La toison d'or.* — (*a*) Petit-Jean se trempe les cheveux dans la fontaine de la sorcière, et en revient avec des cheveux d'or (4). (*b*) Un beau cheval, le crin en argent et ferré en or (6).

43. *Château dans les airs.* — La maison dans les airs que Petit-Jean fait porter par ses quatre aigles (39).

44. *Fontaines miraculeuses.*— (*a*) Tout le village souffre de la soif; le héros n'a qu'à enlever une pierre sous l'église pour que l'eau jaillisse (1). (*b*) La fontaine d'eau qui rajeunit, gardée par la magicienne (8); la fontaine de Paris, dont l'eau guérit certains maux (29).

Monstres et Personnages Mythologiques.

45. *Monstres.* — Le Corps-sans-âme, un monstre apparaissant souvent sous la forme d'un lion (2); le dragon de feu (3); la Bête-à-sept-têtes (5, 42); la petite Capuche-bleue (16); la licorne, qui tue tout le monde (20).

46. *Géants.* — Les trois géants, le premier, de dix pieds de haut, le deuxième, de vingt pieds, le troisième, de trente pieds (3); quatre géants ayant des faux de vingt-cinq pieds de longueur (10); les trois géants qui jouent aux cartes et veulent délivrer la princesse (12); le géant, sa femme et sa fille, à qui Parle joue des tours (13); le géant, sa femme et ses sept filles; les géants qui ne traversent jamais l'eau (14); les géants Brise-bois, Brise-montagne et Petit-Jean (16); Petit-Jean-petit-bois, à quatorze ans, le plus fort des hommes (15); les trois géants portent des arbres et des tonnes d'eau (20); les géants de dix pieds de haut, et la Bête-à-sept-têtes (42).

47. *Ogres et leurs femmes.* — Le géant ogre sent la viande fraîche, les sept petits enfants que sa femme cherche à lui soustraire (14); les géants sentent la viande fraîche, quand Petit-Jean est caché sous leur lit (16); les quatre Vents renoncent à dévorer Petit-Jean, qui les apaise en leur donnant un baril de porc et un de biscuits (10).

48. *Noms des héros et des personnages.*—Petit-Jean (3, 4, 5, 6, 10, 16, 18, 42, 43); Petit-Jean-petit-bois (15); Dom Jean (39); Parle (13); Parlafine ou Petit-Poucet (14); Jean-Parle (28); Ti-Pierre et Jacqueline (33); Pierre (42, 43); Cendrillon (9); Cendrouillonne (8); Vent-de-nord'è, Vent-de-sur'oi, Vent-du-su et Vent-de-nord (10); le prince de l'Épée-verte (11); Antoine et Joséphine (12); Joséphine, *Tharèse* et Margoulette (33); Martineau-pain-sec (20); Pois-verts (21);

Larrivée (22); Pipette (23); Michel Morin (30, 32, 32); le nommé Richard (34); Gilbert (44); le petit Bonhomme-de-graisse (45); un roi, un prince ou une princesse (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 20, 27, 29, 39, 42, 44); Notre-Seigneur, saint Pierre et saint Jacques (22, 23); le curé (11, 8, 21, 28); des Gascons (18, 36); le cocassier (29).

49. *Animaux parlants.* — Le lion, l'ours et le loup (1); le lion, l'aigle et la chenille (2); les chevaux parlants (5); le loup et le renard (40); le loup, la dinde, la poule et le renard (41).

50. *Fées, sorciers ou magiciens.* — (*a*) Une fée est la maîtresse de tous les animaux, une autre, de tous les oiseaux (8); fées protectrices (7, 8, 9, 10, 18, 19, 28, 42, 43). (*b*) Magiciens et sorciers (4, 17). (*c*) Le génisse fée (42).

51. *Le diable.* —(*a*) Le diable se déguise en homme et va à la recherche d'âmes (24, 25). (*b*) Le diable a un moulin où il moud le grain; il se querelle avec Petit-Jean-petit-bois (15). (*c*) Le diable vient chercher Pipette sur la terre (22, 23, 30).

52. *Les âmes.* — Les âmes de Larrivée et de Pipette s'en vont dans l'autre monde (22, 23); un revenant s'engage sur la terre pour gagner sa dette (25).

53. *Anthropomorphisme.* — (*a*) La Mort est envoyée par Dieu sur la terre (23); la Mort guette Michel Morin (30, 31). (*b*) Les quatre Vents, qui sont des géants ogres (16).

54. *Les cadets favoris.* — (*a*) Parlafine, le plus jeune de sept frères, est rusé (14); le plus jeune de trois frères est d'une habileté extraordinaire, bien que ses frères le considèrent comme un idiot (13, 5, 6, 42); Petit-Jean choisit la troisième fille du roi, qui est la plus belle (4); la plus jeune de trois sœurs, la plus belle, devient reine (27).

55. *Les cadets habiles et rusés.* — Antoine vise, et ses flèches ne manquent jamais le but; les géants finissent par périr de sa main (12); Parlafine et Parle réussissent, à force de ruses, à enlever les talismans du géant, et à le faire périr (13, 14); Finette, la cadette, conduit Jean-Parle à sa perte (28).

56. *Les solitaires.* — Un petit garçon et sa sœur grandissent seuls dans les bois (11); Antoine et Joséphine passent sept ans seuls dans les bois (12).

57. *Les métamorphosés.* — Le cheval blanc aidant Petit-Jean est un beau prince métamorphosé (4); la chatte blanche est une princesse transformée (6); la princesse vient sous la forme d'une nuée (7).

Faits Domestiques.

58. *Enfants perdus.* — Des parents pauvres abandonnent leurs enfants dans les bois (13, 14); les sœurs jalouses déposent un enfant dans une corbeille d'or, au bord des flots, pour qu'il disparaisse (27).

59. *Faibles opprimés.* — (*a*) Des belles-mères maltraitent leurs enfants (3, 8, 9). (*b*) Un veuf maltraite son fils, Petit-Jean (4); un mari persécute sa femme, et une femme son mari (19, 24).

60. *S'en vont chercher fortune.* — (*a*) Ayant reçu leur héritage, Pipette, Martineau-pain-sec et Ti-Pierre quittent la maison paternelle (20, 23, 33). (*b*) Les enfants de parents pauvres s'en vont gagner leur vie ou chercher fortune (2, 18, 43). (*c*) Petit-Jean-petit-bois, à quatorze ans, quitte sa mère et s'en va gagner sa vie (15); Petit-Jean va commencer (18).

61. *Souhait de mariage réalisé.*—Trois sœurs souhaitent de se marier, l'une à un boulanger, l'autre à un boucher, la plus jeune au roi; le roi l'apprend, par indiscrétion, et réalise leur désir (27).

62. *Au service d'un maître.* — (*a*) Petit-Jean et le fils de la veuve vont s'engager dans l'armée du roi (4, 13). (*b*) Petit-Jean va s'engager comme jardinier chez le roi, mais devient un valeureux soldat (4); Petit-Jean-petit-bois, Petit-Jean et Martineau-pain-sec s'engagent chez le roi pour faire tous les ouvrages difficiles (15, 42, 20); Petit-Jean s'engage comme cuisinier chez la princesse des Sept-montagnes-vertes (7). (*c*) Un jeune homme s'engage pour garder les chevaux de la magicienne, les moutons de la vieille ou les cochons du roi (4, 2, 3). (*d*) Pois-verts est le serviteur du curé (21). (*e*) Dom Jean est l'esclave du roi (39).

63. *Adoptions.* — Le petit garçon perdu sur mer est adopté par le capitaine d'un navire; perdu encore, il est adopté par le roi qui le fait instruire (10); une vieille femme adopte l'enfant trouvé dans la corbeille d'or, au bord de l'eau (27); le prince de l'Epée-verte adopte la vieille sorcière et sa fille (11); le prince adopte le vieux et la vieille qui ont protégé son enfant (27).

64. *Fidélité conjugale.* — Pendant qu'elle envoie son mari lui chercher de l'eau de la fontaine de Paris, une femme reçoit la visite du prince (29).

Protection Surnaturelle.

65. *Les fées conseillères.* — (*a*) La fée protège Cendrillon, lui donne des habits et l'envoie au bal (19); une fée console et guide Petit-Jean dans ses tribulations (7); une vieille magicienne donne des conseils

à Ti-Jean et lui dit comment il peut détruire les géants (10). (*b*) Parlafine va voir sa marraine et reçoit d'elle de la laine et du pain (13).

66. *La fée Parole.*—La fée gardant la fontaine d'eau de sommeil dit à Cendrillon de lui chercher des poux dans la tête; Cendrillon prétend y trouver des grains d'or et d'argent; et la fée la récompense disant: "Quand tu parleras, des fleurs et des grains d'or et d'argent tomberont de ta bouche." A une autre qu'elle haït elle dit: "Quand tu parleras, il tombera de ta bouche des crapauds et des couleuvres." Ces souhaits se réalisent (8).

67. *Dons de fées, de magiciens et d'autres puissances.*— (*a*) Pierre, Ti-Jean et Jacques aident une vieille fée qui, en retour, donne à l'un la poule aux œufs d'or, à l'autre le bâton de guerre, la nappe au repas servi, la ceinture rendant invisible, la baguette magique (42, 43). (*b*) Une magicienne donne à Petit-Jean la serviette, l'âne et le bâton merveilleux (18, 19); le géant donne ses chiens doués de raison au petit orphelin qui lui abandonne ses pelleteries (11).

68. *Chevaux protecteurs.* — (*a*) Le cheval blanc — un prince métamorphosé — parle à Petit-Jean: "Ne me bats pas, et soigne-moi bien; je te rendrai service plus tard." Et, protégé par son cheval blanc, Petit-Jean surmonte tous les obstacles, délivre une princesse, qu'il épouse (4); Petit-Jean laisse trois chevaux, un blanc, un noir et un rouge, manger dans la grange de son père; et les chevaux deviennent ses protecteurs (5). (*b*) De son sifflet magique Petit-Jean obtient la jument qui peut boire la moitié de la mer, éteindre le dragon de feu, et sauter par-dessus la boule d'or *mille pieds de rond d'air* (3).

69. *Bœufs protecteurs.*— (*a*) Un petit bœuf protège un petit vacher, lui donne des talismans, et à sa mort se fait écorcher en lui disant de se revêtir de sa peau, qui le rendra plus fort que tout autre au monde (3); une génisse fée dit à Petit-Jean: "Taille-moi une *babiche* de la tête à la queue, et la *babiche* attachera tout ce que tu voudras" (42). (*b*) Bœufs aux cornes d'acier gardant le jardin prohibé (3).

70. *Autres animaux protecteurs.* — (*a*) Le lion, l'aigle et la chenille récompensent un service en donnant des talismans (2); de gros chiens obéissent à un orphelin qui leur envoie chercher des habits, de la nourriture et de l'or (11). (*b*) Une princesse serait morte dans son cachot si un petit chien ne lui avait, tous les matins, apporté un morceau de pain par le soupirail (27).

71. *Le rock.* — Un gros aigle, obéissant à la magicienne, transporte Petit-Jean sur son dos aux Sept-montagnes-vertes; Petit-Jean lui donne à manger un quartier de bœuf et un morceau de sa propre chair, à défaut d'autre (7, 16).

72. *Dons du Christ et des apôtres.* — En reconnaissance de services que rend Larrivée, Notre-Seigneur lui donne un sac magique dans

lequel il trouvera tout ce qu'il souhaite (22); à Pipette pauvre, mais généreux, saint Jacques donne la baguette merveilleuse, et Notre-Seigneur les cartes gagnant à souhait (23).

73. *Secrets gardés.* — (*a*) Les chevaux qui protègent Petit-Jean lui disent: "N'en parle pas!" (5). (*b*) Les secrets du lion, de l'ours et du loup (1).

74. *Formules ou faits magiques.*— (*a*) Formules attachées aux talismans: "Adieu, lion!" "Adieu, aigle!" (2); le sifflet magique est accompagné d'un homme qui dit: "Que voulez-vous, maître?"— "Je veux...;" à sa jument, Petit-Jean dit: "Ma jument, bois la moitié de la mer!" "...Ma jument, éteins le dragon de feu...," "Ma jument, saute par-dessus la boule d'or *mille pieds de rond d'air;*" à ses chiens il crie: "Fort, Raide, S'est-fait-tort, Prends-ma-garde, A-ton-maître, Feu!" Et toutes les merveilles désirées s'accomplissent (3); en mettant un collier d'or autour du cou de la princesse, la magicienne dit: "Tu seras poisson au fond de la mer tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre;" et la princesse devient poisson (11); "*Crotte,* mon âne, dit Petit-Jean, lui frappant sur la queue; et l'âne *crotte* l'or et l'argent (18, 19); "Joue, mon gourdin!" "Fesse, mon rond bâton!" "Guerre, mon bâton!" ou "Bâton, tape!" et le bâton frappe (18, 19, 43); "Je souhaite une table bien *grèyée* pour boire et manger, et que rien n'y manque;" ou "Nappe, mets la table!" et la table est servie (19, 43); à sa baguette, Petit-Jean dit: "Je veux que les écuries soient nettes!" Et les écuries sont aussitôt nettoyées (thème: "*Ecuries d'Augias*); se touchant de sa baguette, il dit: "Je veux devenir un grand officier!" Son souhait se réalise (42); à sa peau de génisse, Petit-Jean dit: "*Babiche,* attache!" Et la *babiche* attache tout ce qu'il désigne (42); Petit-Jean compte les sept têtes de la bête: "un, deux..." et en criant: "Sept!" il réveille la bête; "Poule, ponds-moi de l'or!" dit-il à sa poule; et elle pond trois œufs d'or (42); (*b*) Il suffit au héros de penser à la chenille ou aux chevaux pour que la protection désirée se produise (2, 5). (*c*) Imitant le merveilleux, Pois-verts fouette son chaudron en disant: "Bouille, ma soupe!" Et la soupe est bouillante; plus tard, Pois-verts, feignant de ressusciter sa mère avec son sifflet, dit: "Tourlututu, reviendras-tu?" Et la dernière fois il réussit en disant: "Tourlututu, reviendras-tu, ou ne reviendras-tu pas?" Quand on s'en va le jeter dans un sac à la mer, il répète: "Non, je ne veux pas y aller!" jusqu'à ce qu'un autre vienne prendre sa place (21).

Métamorphoses.

75. *Transformations successives.* — (*a*) A l'aide de trois talismans, un jeune homme peut se transformer en le plus beau de tous les lions ou de tous les aigles, ou en la plus belle de toutes les chenilles; le Corps-

sans-âme se transforme en lion (2). (*b*) Deux magiciens, à souhait, se transforment en chevaux, en carpe, en diamant jaune, en pépin de pomme, en coq ou en renard (17). (*c*) La princesse est transformée en nuée blanche et en nuée bleue (7).

76. *Métamorphoses fixes.*— (*a*) Le prince de l'Epée-verte est réduit en un être immobile et sec; sa sœur est transformée en poisson au fond de la mer, au moyen d'une chaîne d'or (11); un navire et des marins sont transformés en chicots de sapin sec (10). (*b*) Petit-Jean se transforme en grand officier (42); la fée rend Cendrillon belle princesse. (*c*) Un prince est métamorphosé en cheval blanc (4), une princesse, en chatte blanche, et ses chevaux, en crapauds (6).

77. *Charme rompu.*— (*a*) Le poisson redevient princesse, et le prince reprend vie quand, à cinq brasses sous l'eau, on coupe la chaîne d'or avec une tranche d'or pur et un marteau d'or pesant huit livres (11); le cheval redevient homme quand on lui enlève la selle et la bride magiques (17); Petit-Jean fend le cheval blanc en deux, et de son corps sort un beau prince (4); la chatte blanche ne redevient à jamais princesse que lorsqu'un prince l'épouse; elle reprend temporairement sa forme humaine en se trempant dans une cuve d'eau (6). (*b*) Les chicots de sapins reprennent forme humaine quand Petit-Jean les frotte avec la graisse d'un certain petit pot que lui a donné la magicienne (10).

Enchantements, Possessions et Délivrance.

78. *Princesses "gardées" ou "emmuraillées."*—(*a*) Princesse "gardée" dans un château par une petite chienne fée (12); les quatre Vents gardent une princesse "emmuraillée," dans leur château (10); princesse "gardée" par une vieille fée (7); trois princesses "gardées" par trois géants, dans leur château souterrain (16); princesse "gardée" par le Corps-sans-âme (2). (*b*) Princesse qu'une fée garde endormie dans son château (12); fille de roi prisonnière des géants (42).

79. *Princesses sacrifiées.*—La fille du roi doit être dévorée par le dragon de feu (3); tous les ans le roi est obligé de donner une de ses filles à la Bête-à-sept-têtes (5).

80. *La proie du diable.*— (*a*) Le diable fait l'ouvrage de la femme battue par son mari, à condition qu'elle devine son nom; si elle n'y réussit point, elle lui appartient (24); le diable remplit de poissons le filet d'un pêcheur, à condition qu'il lui abandonne le premier être venant à sa rencontre, et qui est le fils même du pêcheur; dans les deux cas le diable est déjoué (25). (*b*) Le diable renonce à "ses droits" sur Petit-Jean-petit-bois et sur Pipette (15, 23). (*c*) Le diable refuse de laisser entrer Larrivée en enfer, mais emporte Michel Morin (22, 30).

81. *Le roi fait battre un ban.*— Le roi fait battre un ban que celui qui délivrerait la princesse l'aurait en mariage (2, 3); le roi fait battre un ban que celle qui chausserait la petite pantoufle deviendra l'épouse du roi, et que celui qui a été blessé et qui rapportera le bout de la lance cassée aura la princesse en mariage (9, 5).

82. *Epreuves des prétendants.*— (*a*) Le roi dit: "C'est vous qui avez délivré ma princesse... mais vous allez nous donner des preuves de votre adresse;" et une épreuve consiste à enfiler une lance dans un anneau suspendu par un brin de soie au-dessus d'un sentier (5). (*b*) Les traverses de Petit-Jean, pendant un an et un jour avant son mariage à la princesse délivrée (7).

83. *Princesses délivrées.*— (*a*) Quand le libérateur se présente, la princesse dit: "C'est impossible! beaucoup y ont déjà perdu la vie;" mais, malgré les difficultés, elles sont délivrées (3, 7). (*b*) Petit-Jean et d'autres héros délivrent des princesses, qu'ils ramènent à leur père dans presque tous les cas (2, 5, 6, 7, 10, 12, 16, 42).

84. *Le mérite se cache.*— (*a*) Quand le roi ordonne à ses armées de s'emparer du libérateur, il s'échappe en sautant par-dessus les armées avec sa jument merveilleuse (3), en galopant sur son cheval blanc (4), ou en se cachant chez un charbonnier (5); dans chacun de ces cas le libérateur est Petit-Jean, qui se déguise pour délivrer la princesse sans être reconnu. (*b*) Cendrillon ne se fait pas reconnaître à ses sœurs vaniteuses (9).

85. *Prétendants rivaux.*— (*a*) Le libérateur qui se cache a été blessé, et un fragment de lance est resté dans la plaie; des prétendants se présentent au roi avec des bouts de fourche et de faucille, qu'ils se sont mis dans la hanche (3, 4). (*b*) Un charbonnier prétend avoir délivré la princesse, qu'il est sur le point d'épouser, quand le vrai libérateur est reconnu (5); Petit-Jean, le libérateur est reconnu au dernier moment, et le prince prétendant est congédié (7); Brise-bois et Brise-montagnes ne réussissent point à supplanter Petit-Jean, le vrai libérateur (16).

86. *Gages d'identité.*— (*a*) A Petit-Jean endormi par la sorcière la princesse laisse en gage-souvenir un anneau, une tabatière et un mouchoir brodé, où se trouve la marque de la princesse. (*b*) Antoine, quand il délivre la princesse, prend en gages sa bague, sa tabatière et son mouchoir; et Petit-Jean emporte les joyaux de la princesse; ces objets les font plus tard reconnaître (5, 12).

87. *Preuves d'identité.*— (*a*) La pantoufle ne fait qu'à Cendrillon et la bague qu'à Antoine (9, 12); au banquet de mariage, le charbonnier montre les sept têtes de la Bête-à-sept-têtes qu'il dit avoir tuée; mais Petit-Jean se fait reconnaître en montrant les sept langues de la bête qu'il a conservées dans son mouchoir (5, 42); Petit-Jean montre le

soleil et le violon des géants, que le roi accepte comme preuve d'identité (16); la princesse, de ses yeux mêmes, reconnaît son libérateur (7).

88. *L'éclat d'épée de Tristan.*— (*a*) En essayant de capturer le libérateur inconnu de la princesse, les soldats du roi lancent leurs épées, et l'une d'elles se casse en laissant un fragment dans sa hanche; le roi envoie des médecins par toute la ville; trouvant Petit-Jean couché chez un charbonnier, ils le saisissent et aperçoivent le bout d'épée dans sa hanche (5); un vieux Français dit: "Car, nom de Dieu! je vais toujours le blesser avec mon épée." Il lance l'épée dans sa hanche où elle se casse; Petit-Jean lui-même porte le fragment d'épée au roi (3); "le roi jette sa lance, qui se casse dans la cuisse de Ti-Jean;" le petit jardinier, plus tard, lui rapporte le fragment et se fait reconnaître (4).

89. *Banquet nuptial.*— (*a*) Le roi, à l'occasion du mariage de la princesse délivrée, donne un banquet de noces, et fait raconter leurs aventures aux prétendants, pour découvrir qui est le libérateur (12, 16). (*b*) A son banquet de noces, la princesse s'asseoit entre son libérateur et le prince prétendant, dit une parabole et choisit le premier (7). (*c*) Au souper nuptial, pour empêcher les traîtres de s'échapper, le roi fait condamner portes et fenêtres, et dire à chacun son histoire (5, 16). (*d*) La femme légère donne un souper au prince, où l'on s'amuse en chantant (29).

90. *Noces royales.*— (*a*) Le libérateur épouse la princesse qu'il a délivrée (2, 3, 5, 12, 16, 42). (*b*) Petit-Jean épouse la princesse métamorphosée en chatte, qui lui a fait des dons (6). (*c*) Le roi donne la main de la princesse, sa fille, à celui qui lui a rendu maints services (1, 13, 39). (*d*) Le héros refuse d'épouser la princesse à laquelle il a droit, ou qui lui est offerte (10, 15, 39). (*e*) Un jeune magicien épouse la princesse qui lui a sauvé la vie (17). (*f*) Le prince de l'Epée-verte épouse la sœur d'un roi étranger (11). (*g*) Gilbert veut épouser la fille du roi, mais n'y réussit point.

91. *Choix de la plus belle.*— (*a*) Cendrillon, étant la plus belle, est choisie par le fils du roi, qui l'épouse (7, 8); Petit-Jean se marie à la plus jeune des princesses, qui est la plus belle (4). (*b*) Le roi donne sa couronne à Petit-Jean, le cadet de ses fils, parce qu'il a épousé la plus belle des princesses (6); Brise-bois et Brise-montagnes se battent pour la plus belle des trois princesses (16); le roi épouse la plus jeune de trois paysannes, qui est la plus belle (27).

92. *Testament de roi.*— (*a*) Le libérateur se marie à la princesse, et le roi lui donne ses richesses et son royaume (2); "le roi leur a donné tous ses biens, son château, ses parterres et son royaume" (3); "après le mariage, le roi remet sa couronne à Ti-Jean (4). (*b*) Le roi dit: "C'est mon Ti-Jean qui a gagné ma couronne," et l'enlevant de sa tête,

bang! il la met sur celle de Ti-Jean (6); Parle, en épousant la princesse, hérite de tout le royaume (13); " le mariage eut lieu avec de grandes cérémonies, et Ti-Jean monta sur le trône où il règna longtemps avec bonheur" (42).

93. *Châtiment des crimes.* — (*a*) Sont écartelées: les deux sœurs jalouses de leur cadette (27), et la sorcière et sa fille qui ont métamorphosé le prince de l'Epée-verte et sa sœur (11); le charbonnier trompeur est brûlé sur un bûcher (5); Charles et Georges sont mis en cage et brûlés à petit feu, en punition de leur jalousie malfaisante (13); Brise-bois et Brise-montagnes périssent sous le sabre de Petit-Jean qu'ils ont trahi (16). (*b*) Le roi dit à Petit-Jean: "Qu'est-ce que tu *ordonnes* au capitaine qui t'a trahi pour épouser ma princesse à ta place?" — "Je ne lui *ordonne* rien; car il faut faire le bien pour le mal" (10); le sorcier Jean-Parle a la tête tranchée par les gens de justice, et Finette hérite de ses biens et de son château (28).

Combats, Jalousies et Rivalités.

94. *Destruction des géants.* — (*a*) Petit-Jean tue les géants pendant qu'ils dorment (10, 16). (*b*) Petit-Jean, vêtu de la peau de bœuf qui le rend invincible, enfonce les trois géants sous terre et leur rompt la tête (3); Antoine tranche la tête des trois géants à mesure qu'ils entrent dans le soupirail (12); Martineau-pain-sec achève les géants épuisés à force de se battre (20); Jean tue les géants avec sa baguette magique (42). (*c*) Parle et Parlafine emprisonnent les géants dans une boîte traînée sur un chariot (13, 14).

95. *Querelles qu'amène la ruse.* — Antoine tire une flèche et mouche un géant; tire une autre flèche et éteint la chandelle; les géants se battent chaque fois, s'accusant les uns les autres de ces tours (12); Martineau-pain-sec, caché dans un arbre, lance des pierres aux géants dormant au-dessous et leur casse des dents; les géants s'entretuent en s'accusant mutuellement de brutalité (20); Jean, rendu invisible par sa ceinture magique, mange la soupe des géants qui, pour cette raison, se querellent (42).

96. *Destruction des dragons.* — (*a*) Petit-Jean dort sur les genoux de la princesse, en attendant l'arrivée du dragon de feu; quand elle le réveille, à l'approche du monstre, il dit à sa jument: "Bois la moitié de la mer ! Eteins le dragon de feu sept lieues à la ronde !" Le dragon demande quartier; et, le lendemain, les chiens Fort, Raide, S'est-fait-tort, Prends-ma-garde, A-ton-maître et Feu le déchirent en mille miettes (3). (*b*) "A trois reprises Petit-Jean tranche plusieurs têtes de la Bête-à-sept-têtes; mais la troisième fois seulement il réussit à la tuer (7); Jean tue la Bête-à-sept-têtes avec sa baguette magique (42).

97. *Quartier au lendemain.* — Le Corps-sans-âme et le dragon de feu demandent quartier au lendemain; ce qui leur est accordé; mais le lendemain ils sont plus forts que la veille (2, 3); la Bête-à-sept-têtes demande trois fois quartier avant d'être détruite (5); l'ennemi demande trois fois quartier avant d'être définitivement vaincu (4).

98. *Concours d'habileté ou de force.* — (*a*) Dans le concours de la lance et de l'anneau, Petit-Jean réussit là où son rival, le charbonnier, échoue (5); le roi promet sa couronne à celui de ses fils qui lui procurera la plus belle toile du pays, lui ramènera le plus beau cheval et la plus belle princesse; et c'est Petit-Jean qui remporte la victoire (6); Brise-bois et Brise-montagnes sont battus par la petite Capuche-bleue, et leur compagnon Petit-Jean est le seul qui vienne à bout de la détruire (16). (*b*) Petit-Jean *s'essèye* avec le géant et réussit à le convaincre qu'il peut lancer plus loin que lui la canne de fer de trois mille livres et manger plus de bouillie que lui (3). (*c*) Trois personnes gagent que celui qui fera le plus beau rêve aura ce qui leur reste à manger (35, 36).

99. *Champ aride et champ fertile.* — A côté d'un champ brûlé du soleil et sans herbe se trouve un pâturage où l'herbe croît à hauteur d'homme, mais en la possession des géants ou du Corps-sans-âme; un vacher, un berger ou un porcher y font entrer leurs animaux, luttent avec les occupants qu'ils finissent par vaincre, grâce à la ruse ou à certains charmes (3, 2, 43).

100. *Force herculéenne.* — (*a*) Brise-bois frappait les arbres à coups de poing; Brise-montagnes frappait les montagnes; et Petit-Jean, étant le plus fort des trois, détruit la petite Capuche-bleue après deux combats (41); Petit-Jean-petit-bois, en battant le grain du roi, fait écrouler ses granges; au moulin du diable il ne trouve point son maître; et les roches qu'on lui lance sur la tête dans un puits ne lui paraissent que des gravois (15); Dom Jean est tellement fort et laborieux qu'il excite la jalousie des fermiers du roi (39). (*b*) Feignant la puissance, Martineau-pain-sec gagne l'admiration du roi (20). (*c*) Vêtu de sa peau magique de bœuf, Petit-Jean ne rencontre point son égal sur la terre; il renverse les arbres et les murailles, et détruit les géants en les enfonçant sous terre (3). (*d*) Force phénoménale des géants (voir plus haut, No 46).

101. *Jalousie fraternelle.* — (*a*) Les deux frères aînés ne réussissent pas à découvrir qui prend le foin dans la tasserie de leur père. Petit-Jean dit: "Moi, je vais y aller." Les autres se mettent à rire de lui. "Oui, un *beau fin* pour garder la tasserie !" Il y va et découvre ce qu'il cherche (5); les trois frères arrivent ensemble aux trois chemins; les deux frères aînés disent à Petit-Jean: "Ne nous suis pas; c'est un vrai déshonneur !" Il répond: "Ça ne fait rien; allez-

vous-en !" Et, devant leur père, ils se moquent de leur cadet. C'est Petit-Jean, toutefois, qui gagne la couronne du roi (6); Cendrillon, que ses sœurs et sa belle-mère honnissent, devient l'épouse du prince (8, 9); Parle, que ses frères méprisent et renient, fait tant de merveilles qu'il devient roi (13). (*b*) Poussées par l'envie, les deux sœurs aînées font croire au roi que leur cadette, son épouse, a donné le jour à un singe (27).

Tours, Fraudes et Déceptions.

102. *Trahison de l'envie.* — (*a*) Craignant la force extraordinaire de Petit-Jean-petit-bois, le roi cherche à le faire détruire en l'exposant à toutes sortes de dangers (15). (*b*) L'envie mène à vouloir la perte d'un parent ou d'un protecteur (3, 8, 11, 13, 16, 17, 27, 39, 45).

103. *Victime substituée.* — (*a*) Pensant tuer les enfants égarés, à qui sa femme a donné des bonnets bruns, le géant tue ses propres filles à qui Parlafine a mis les bonnets par ruse (14); Pois-verts, qu'on va jeter à la mer dans un sac, échange sa place avec un autre, qui, en cherchant ainsi fortune, s'en va à sa perte (21); le petit Bonhomme-de-graisse met à sa place, dans le sac, le fils de la vieille qui vient l'y tuer à coups de couteau, sans le reconnaître (45). (*b*) Quand les animaux se vengent de la perte de leur secret, c'est sur le frère infâme de celui qu'ils veulent détruire (1).

104. *Substitutions.* — (*a*) La vieille couvre sa fille hideuse d'un voile, et la remet au prince en lui faisant croire que c'est Cendrillon (8); la vieille magicienne fait croire au roi que son fantôme est la princesse de l'Epée-verte à qui il a promis par serment de se marier (11). (*b*) La magicienne coupe le pommier aux fruits d'or et en accuse le prince de l'Epée-verte; elle tue l'enfant du roi et fait punir le prince pour ce crime (11). (*c*) Le petit Bonhomme-de-graisse met un caillou à sa place dans le sac de la vieille femme (45). (*d*) On accuse la reine d'avoir donné naissance à un singe, quand son enfant était le plus beau au monde (27).

105. *Crédulité exploitée.* — (*a*) Petit-Jean feint de lancer la canne de fer du géant à neuf lieues, ce dont le géant le croit capable; plus tard, Petit-Jean gage qu'il peut manger plus que le géant, verse la bouillie dans un sac qu'il perce ensuite; croyant que son rival s'est percé le ventre, le géant en fait autant, et meurt (3). (*b*) Les frères jaloux font croire au roi que Petit-Jean s'est vanté d'aller chercher le violon, la lune, les bottes du géant et le géant lui-même. Au roi qui lui dit: "Puisque tu t'en es vanté, tu vas y aller," Parle répond: "Je ne m'en suis pas vanté, mais je vais y aller quand même . . ." (13); Parlafine se fait donner la bourse des géants, et, à la fin, capture même

un géant en exploitant sa naïveté (14). (*c*) Martineau-pain-sec devient le favori du roi en feignant la force et la bravoure, quand il n'est qu'un paresseux et un lâche (20); Pois-verts se moque de la cupidité de son maître en lui vendant comme charmes des objets inutiles, et en le faisant mettre dans un sac et jeter à la mer (21). (*d*) La naïveté du diable lui fait perdre ses victimes (22, 23); en feignant d'être malade, Finette conduit le dangereux Jean-Parle à sa ruine (28). (*e*) La crédulité est aussi le thème qu'on utilise dans maints autres contes (1, 4, 11, 12, 16, 41, 44, etc.).

106. *La porte défendue.* — En lui remettant toutes les clefs du château, la sorcière défend à Petit-Jean d'ouvrir une certaine porte; mais Petit-Jean désobéit et trouve la fontaine d'or qu'elle recèle; la magicienne lui pardonne la première fois, mais le poursuit pour le tuer, la seconde (4); Jean-Parle défend à ses servantes d'ouvrir une certaine porte durant son absence, et leur laisse les clefs; les servantes ouvrent la porte et trouvent les cadavres de ses femmes; la clef qui se tache du sang indélébile révèle leur indiscrétion fatale (28).

107. *Le sac de Pois-verts.* — On va jeter Pois-verts à la mer; il crie qu'il ne veut pas y aller; un pauvre passe et lui demande où; Pois-verts répond qu'il ne veut pas aller coucher avec la princesse; le pauvre prend sa place dans le sac, et périt. Voyant revenir Pois-verts, d'autres sont trompés de la même manière, et jetés à la mer (21).

108. *Déguisement.* — (*a*) L'homme se déguise en petit garçon pour voir si le loup ment (41); Parlafine se déguise en chien pour entrer chez le géant (14); Parle se déguise en roi pour capturer le géant, dans son chariot (13); Petit-Jean se déguise pour aller combattre le dragon ou la Bête-à-sept-têtes (4, 5); Petit-Jean se déguise pour aller punir les Gascons voleurs (18). (*b*) Le diable se déguise pour tromper des personnes de bonne foi (24, 25).

109. *Secrets découverts.* — (*a*) Caché dans un arbre, l'aveugle découvre les secrets de trois animaux qui, plus tard, punissent un autre pour cette indiscrétion (1). (*b*) La princesse se fait dire le secret de vie du Corps-sans-âme, qu'elle trahit ensuite et conduit à sa perte (2); le secret de la métamorphose de la princesse de l'Epée-verte est découvert par un paysan, qui le déclare au roi (11). (*b*) Parlafine, par indiscrétion, découvre que son père va l'abandonner le lendemain, dans les bois (14); le secret du diable, qui se nomme Cacholet, est découvert par un bûcheron, dans les bois (24); un serviteur rapporte au roi le souhait des trois paysannes, qu'il a entendu par indiscrétion (27). Le cocassier révèle au mari trompé les fourberies de sa femme (29).

110. *Choses subtilisées.* — (*a*) L'hôtelier subtilise la poule aux

œufs d'or, l'âne *crottant* l'or et l'argent, la serviette au repas servi, et les remplace par des objets semblables, mais de moindre valeur (19, 43). (*b*) Un Gascon vole impudemment le cochon que Petit-Jean veut lui vendre; Petit-Jean, à son tour, vole à main armée l'âne *crottant* l'or et l'argent; voleurs mis en fuite (2, 18). (*c*) Parlafine, à force de ruses, vole le violon, la lune, les bottes, la bourse et le troupeau des géants (13, 14). (*d*) Un individu meurt sans payer sa dette et expie sa faute en revenant souffrir sur la terre (26).

111. *Propriété reconquise.* — Petit-Jean, au moyen de son bâton magique, recouvre les objets qui lui ont été volés (19, 42).

112. *Les figues d'Esope.* — Les fermiers du roi mangent les mets que Dom Jean a préparés pour son maître, et en rejettent la faute sur Dom Jean lui-même. A la suggestion de Dom Jean chacun absorbe une dose de sel, et en vomissant ce qu'ils ont mangé, les fermiers s'accusent de leur fourberie (39).

113. *L'ami contradicteur.* — Au roi qui lui demande s'il a des biens, Gilbert répond que non. Son ami déclare qu'il est le plus riche de la terre. Le roi demande à Gilbert pourquoi il se gratte; il répond qu'il a un petit bouton. Son ami déclare qu'il est cousu de boutons. C'est pourquoi le roi le congédie (44).

Voyages et Transports.

114. *Pérégrinations lointaines.* — Le voyage de Petit-Jean aux Sept-montagnes-vertes, au cours duquel il est aidé par trois magiciennes et le rock, et qui dure un an et un jour (7); voyage au pays du Corps-sans-âme (2); les longs voyages sur mer du petit garçon et du prince de l'Epée-verte (10, 11); le mari d'une femme légère va chercher de l'eau de la fontaine de Paris (29).

115. *Transporté dans un sac.* — Pois-verts, le pauvre et le curé sont portés à la mer dans un sac (21); Larrivée porte à un forgeron les trois émissaires du diable dans son sac; et lui-même entre au ciel dans son sac (22); sans le savoir, Jean-Parle transporte Charlotte, Javotte et Finette dans des coffres qu'il croit remplis de linge (28); le cocassier transporte et cache dans son panier l'homme qui allait chercher de l'eau de la fontaine de Paris (29); la vieille transporte le petit Bonhomme-de-graisse dans un sac (45).

116. *Voyages dans l'autre monde.* — (*a*) Après sa mort, Larrivée va frapper à la porte du ciel; mais on le renvoie à l'enfer; de là il revient de nouveau au ciel où il finit par entrer (22); Pipette, s'étant fait enterrer vivant, s'en va au ciel, de là, à l'enfer; mais comme le diable a promis de ne l'y point recevoir, il revient au ciel, où il entre (23). (*b*) Le revenant part pour le ciel sous la forme d'une petite lumière,

et le mauvais seigneur est enfoncé dans l'enfer (26). (*c*) Les trois chasseurs, ou les trois Gascons, rêvent qu'ils vont au ciel et voient Dieu et la Sainte Vierge (35, 36).

117. *Orphée aux enfers.* — Petit-Jean se rend dans un monde inférieur, dont l'entrée est un puits profond où l'on descend dans un panier suspendu. C'est là que vit la petite Capuche-bleue, un monstre, et que les géants gardent trois princesses. Le même panier remonte les princesses au haut du puits, où Petit-Jean se fait transporter par le rock (16).

118. *Retours de l'autre monde.* — (*a*) Saint Pierre permet à Larrivée de descendre un moment sur la terre où il revient chercher son sac magique (22). (*b*) Maudit après sa mort par un créditeur impitoyable, un homme revient sur la terre s'engager et gagner sa dette (26).

119. *Les portiers du ciel et de l'enfer.* — Saint Pierre est le portier du ciel, et le diable est celui de l'enfer (22, 23).

CONTES MERVEILLEUX.

1. LES SECRETS DU LION, DE L'OURS ET DU LOUP.[1]

Une fois, c'était deux orphelins. L'un dit à l'autre: "Pour gagner votre vie, je vas te crever les yeux; et nous irons dans les campagnes demander la charité pour l'aveugle que tu seras. Et nous ferons pas mal d'argent." Le plus jeune répond : " C'est bien ! Je consens à ce que tu me crèves les yeux, pourvu que jamais tu ne m'abandonnes." Lui ayant promis de ne jamais l'abandonner, son frère lui crève yeux.

Après avoir parcouru ensemble les *paroisses*[2] pendant cinq ou six années, ils se sont ramassé un peu d'argent; mais le frère aîné devient tanné de traîner ainsi partout son frère aveugle. Il l'emmène au bord d'une rivière dans la forêt, le jette à l'eau et ne s'en va que quand il le voit au milieu de la rivière. L'aveugle, à la fin, réussit à s'accrocher à une branche au bord de la rivière et à se retirer de l'eau. Dans la crainte de se faire dévorer par les loups, il vient à bout de grimper dans un arbre, en se disant: "Là, du moins, je ne me ferai pas manger."

Vers le soir, un ours, un lion et un loup arrivent ensemble au pied de l'arbre. Pendant qu'ils conversent, l'ours dit: "J'ai un secret, moi." Le lion répond: "Moi aussi." Et le loup: "Moi aussi, j'en sais un." L'ours reprend: "Le prince est bien malade; mais je suis capable de le guérir. Il y a un gros crapaud sous son lit: c'est ce qui

[1] Raconté par Mme Prudent Sioui, en août, 1914, à Lorette, Québec. Ce conte lui venait de feue Marie Michaud (Picard).

[2] I.e., communes, en France.

le tient malade. Je n'aurais qu'à l'ôter de là, et le prince reviendrait à la santé." Le lion dit à l'ours: "Voici mon secret: le roi est aveugle; je n'aurais qu'à prendre une feuille de cet arbre-ci et à lui en frotter les yeux pour qu'il recouvre la vue." Quant au loup: "Moi, j'ai un secret: dans le village, *ils*[1] n'ont pas une goutte d'eau. Ils n'auraient seulement qu'à ôter une pierre sous l'église pour que l'eau revienne."

Ayant entendu cette conversation, le jeune homme dans l'arbre prend une feuille, s'en frotte les yeux et recouvre la vue ; prend une autre feuille et la met dans sa poche.

L'ours, le lion et le loup s'en vont chacun *de leur bord.* Le garçon descend de l'arbre, se rend au château et va voir le roi, à qui il dit: "Votre prince est bien malade. Moi, je puis le guérir, si vous me donnez cinq mille piastres."[2] Comme aucun médecin ne connaissait sa maladie et ne pouvait le soulager, le roi est bien content et dit: "Je vas te donner les cinq mille piastres." Le jeune homme fait semblant de rien et *avint*[3] le crapaud, sous le lit du prince. Il ne l'avait pas sitôt *avindu* que déjà le prince allait mieux. Le roi dit: "C'est assez! il va bien. Mais tu demandes trop cher." Le garçon *garroche*[4] le crapaud sous le lit, et voilà le prince encore bien malade. "C'est bien, c'est bien! dit le roi; guéris-le, je vais te donner l'argent." Mon bonhomme enlève donc la bête sans que le roi s'en aperçoive; et voilà le prince guéri. Avec ses cinq mille piastres, il part et s'en va.

Le lendemain, il arrive au château du roi aveugle et lui dit: "Vous ne voyez rien. Moi, je puis vous guérir si vous me donnez sept mille piastres." Le roi ne regarde pas à l'argent pour recouvrer la vue. Le jeune homme prend sa feuille et en frotte les yeux du roi qui, de suite, voit clair. Bien content d'avoir d'aussi bons yeux qu'à l'âge de quinze ans, le roi lui donne les sept mille piastres promises.

De là, le garçon se rend chez le maire de la paroisse et lui dit: "Vous n'avez pas une goutte d'eau; mais je suis capable de la faire revenir si vous me donnez huit mille piastres." Le maire ne trouve pas cela trop cher, vu que sans eau dans le village, ce n'est pas aisé d'y vivre. Il accepte, et le garçon va dessous l'église, ôte la pierre; et l'eau *ressoud* dans tout le village.

Une fois sorti de chez le maire, mon garçon rencontre *ben* son frère: "Tiens! bonjour, mon frère; tu vois clair!" Et se jetant à ses pieds, il lui demande pardon. "Dis-moi n'importe quelle pénitence, et je la ferai." Son frère lui répond: "Mais va donc à l'endroit où tu m'as

[1] I.e., les villageois.
[2] La "piastre" ou "dollar," au Canada, équivaut à cinq francs, au pair.
[3] I.e., *attrape.*
[4] I.e., *lance.*

quitté aveugle. Là, monte dans l'arbre au bord de la rivière !" Ce que son frère fait.

Le soir venu, l'ours, le lion et le loup arrivent encore à la même place, sous l'arbre. En colère de voir leurs secrets découverts, ils se mettent à regarder dans l'arbre. Y apercevant un homme, ils s'écrient: "C'est lui qui nous a déclarés;[1] mangeons-le!" Et ils le dévorent à belles dents.

Quant à son frère, il se maria à la fille du roi, chez qui il vit encore comme un bienheureux, *et cætera.*

2. LE CORPS-SANS-ÂME.[2]

Une fois, c'était un homme et une femme. Ils étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas les moyens de faire instruire leur seul enfant, un petit garçon.

A l'âge de dix-sept ans, le jeune homme dit: "Mes parents, aujourd'hui, je pars d'ici." Le père répond: "Mon petit garçon, tu pars? Je vais te donner quelque chose pour que tu te souviennes de moi." — "Je ne peux pas voir[3] ce que vous allez me donner?"— "Ce que je te donne, c'est mon canif d'argent." Prenant le canif d'argent, le garçon part, prend le chemin et marche. Au bout de sept jours, il arrive au bord d'un fleuve, dans les bois. N'ayant pas d'abri pour la nuit, il se couche près d'une souche, et, le lendemain matin, il commence à suivre le sentier, le long du fleuve. Marche toute la journée. Comme il n'y a pas de fin à la forêt, vers le soir il pense: "Peut-être serais-je mieux de *revirer?* Je crois bien que je suis pris pour mourir ici." Mais il pense toujours à son canif d'argent,[4] de peur d'être attaqué par quelque bête féroce. Le lendemain matin, il aperçoit, le long du sentier, un vieux cheval mort et à moitié dévoré. Passant tout droit, il marche vite et, au bout d'une heure, il entend un vacarme épouvantable. Un lion, un aigle[5] et une chenille se battent pour avoir le cheval. Le lion dit à l'aigle et à la chenille: "Il vient de passer un jeune homme ici. Donnons après lui ![6] Toi, l'aigle, tu voles vite. Va lui dire qu'il vienne nous le séparer pour nous faire plaisir, et que nous le récompenserons." L'aigle prend sa volée vers le jeune homme, et, arrivant à lui, il dit: "Venez donc *où*

[1] I.e., *dénoncé;* ici le sens est "qui a découvert nos secrets."

[2] Raconté par Narcisse Thiboutot, de Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Ce conte lui venait de son oncle, feu Charles Francœur, né à la Rivière-Ouelle, mais résidant à Sainte-Anne. Le titre du conte est celui que le conteur a donné de lui-même.

[3] I.e., *deviner.*

[4] Ce canif était doué de vertus magiques.

[5] Thiboutot disait: un *zaigle.*

[6] *Courons après lui.*

ce qu'est le cheval, pour le séparer entre nous, un lion, un aigle et une chenille, qui nous nous battons pour l'avoir." — "Ah! je suppose que vous, bêtes, avez fini de manger cette pauvre carcasse?" — "Ne craignez rien, répète l'aigle; le lion vous fait demander de venir. Il y a longtemps que nous nous chicanons sans pouvoir manger, et nous avons faim." Bien en peine, le jeune homme *revire,* se disant: "Je suis toujours pour mourir; j'y vais." Le voyant arriver, le lion dit: "Bonjour, maître des braves!" La chenille en dit autant. Et ils demandent: "Sépare ça entre nous; et ce que tu feras sera bien fait. Nous te récompenserons." Le garçon prend donc son canif, coupe le cou du cheval, et donne la tête à la chenille, disant: "Toi, la chenille, tu n'es pas grosse; tu mangeras la moelle dans les os, et le crâne te fera un abri pour le mauvais temps." Puis il éventre le cheval et donne les tripes à l'aigle, disant: "Toi, l'aigle, on te voit toujours sur la grève à manger du poisson. Ceci est pour toi." Et au lion, il dit: "Je te donne le restant; ayant de bonnes dents, tu peux manger les os." Le lion s'écrie: "Merci, monsieur, merci, monsieur! c'est justement pour ça que je me battais." La chenille répète la même chose, et l'aigle en dit autant. "Pour ta récompense, dit le lion, je vais te donner la meilleure chose que tu pourras jamais avoir." — "Quoi, mon lion? Que vas-tu me donner?" — "Regarde sous ma patte gauche de devant, et prends-y un poil blanc. Enveloppe-le dans ton mouchoir, pour ne pas le perdre. Quand tu voudras devenir lion toi-même, tu diras: 'Adieu, lion!' et tu seras le plus beau des lions et maître de tous les lions." L'aigle, à son tour, dit: "Moi, je vais aussi te donner ma récompense. Regarde dans mon aile gauche, où il y a une plume blanche. Arrache-la et conserve-la. Et quand tu voudras devenir aigle, tu n'auras qu'à dire: 'Adieu, aigle!' et tu seras le maître des aigles et le plus beau de tous les aigles." Il reste encore la chenille. Elle dit: "Moi, je ne suis pas grosse, mais je te donne ma récompense *pareil.*[1] Prends ma patte gauche d'en arrière, et arrache-la. Quand tu voudras devenir chenille, tu n'auras qu'à penser à moi, et tu seras la plus belle et la maîtresse de toutes les chenilles." Partant de *d'là,* il les remercie *comme'i'faut,* et bien content comme eux, il continue son chemin.

Un peu plus tard dans la journée, il entend, dans la forêt, un train épouvantable. "Qu'est-ce que ça peut bien être?" se demande-t-il. C'était comme si des bêtes féroces se battaient; et par *secousses,*[2] il y avait des voix. Tout à coup, que voit-il venir? Une bande de voleurs, vingt en tout, qui se disent: "Je viens de voir un homme." En les apercevant, le garçon pense à sa chenille. Le voilà chenille, et il se cache sous la racine d'un arbre. Des voleurs disent: "Il y a un homme ici; il faut le prendre et le tuer." D'autres répondent:

[1] Pour *pareillement.*

[2] Ou *escousses*; i.e., par moments.

"Ce n'est pas vrai; il n'y a personne ici." Ne pouvant s'accorder, ils se battent. La chenille pense: "Il faut que je me mette en lion, pour leur faire peur." En voyant le lion, imaginez-vous que les voleurs crient! Ne sachant où se sauver, ils prennent la fuite de tous côtés. Et le jeune homme continue son chemin.

Un peu plus loin, il se dit: "Plutôt que de marcher, je vais devenir aigle, pour aller plus vite, en volant." Aigle, il vole par-dessus les arbres et arrive dans une belle prairie séparée en deux. Du côté où se trouve une petite maison, il y a un grand troupeau de moutons. L'aigle arrive à la maison, se change en homme, cogne à la porte et demande à loger. "Mais, mon cher monsieur, s'écrie la maîtresse de la maison, *zêtes*-vous de ce monde-ci ou bien de l'autre monde?"—"Madame, j'ai longtemps marché pour traverser cette forêt." —"Je ne puis pas vous croire. Il faut que vous ayez été transporté, car c'est ici la prairie du Corps-sans-âme." Le jeune homme demande: "Voulez-vous m'engager?" Elle répond: "Oui, et ce sera pour garder les moutons."

Le lendemain, de bon matin, il part avec son troupeau de moutons. Mais comme il n'y a pas grand'herbe, les moutons braillent pour passer dans le clos voisin, celui du Corps-sans-âme, qui est tout en beau foin. "Ces pauvres moutons! dit le jeune homme, ils seraient bien mieux dans le champ de foin qu'ici, où il n'y a rien à manger." Débouche une *pagée*[1] de clôture et fait passer le troupeau. *Ce qu'il* aperçoit? Le Corps-sans-âme, sous la forme d'un lion, couché le long de la clôture. "Que viens-tu faire ici, ver de terre?" — "Je ne suis pas plus ver de terre que toi." — "C'est ce qu'on va voir. *Essèyons-nous*!" — "Oui, il faut *s'essèyer*. Mais attendons à demain pour avoir une chance." — "Oui, mais pourquoi attendre à demain?" — "Je voudrais manger de la bouillie au sucre pour être aussi fort que toi, le lion." — "Tu peux bien manger de la bouillie au sucre et la saler aussi."

Ayant eu connaissance de cette *ostination*[2] entre le lion et le serviteur, la fille de la vieille femme dit à sa mère: "Il faut lui faire de la bouillie, ce soir. Demain il doit se battre avec le Corps-sans-âme." Et quand il arrive, le soir, la vieille est à faire de la bouillie. Il demande: "La mère, pourquoi donc faites-vous de la bouillie?" — "Jeune homme, répond-elle, vous avez dit que si vous mangiez de la bouillie, vous seriez aussi fort que le Corps-sans-âme, qui est sous la forme d'un lion." — "Oui, grand'mère, je serai aussi fort, *certain*. Demain, je me battrai avec lui. Mais, que j'aie le dessous ou le dessus, ne venez pas voir, ne regardez pas."

Le jeune homme mange la bouillie.

[1] Consistant des perches comprises entre deux paires de piquets.

[2] Obstination; pour *dispute, querelle*.

Le lendemain matin, le Corps-sans-âme est pressé d'arriver, pour commencer la lutte. Trouvant le jeune homme endormi le long de la clôture, il le réveille, et, tout enragé, il lui dit: "Tu ne m'as pas l'air d'un homme qui a mangé de la bouillie." — "Tu t'apercevras tantôt de ce que j'ai mangé. Là, il se tourne en [1] lion. La bataille prend, et *ça se bat, ça se bat!* A la fin, le Corps-sans-âme a le dessous, et demande quartier à trois jours, pour prendre sa revanche. Le jeune homme répond: "Dans trois jours tu ne seras pas meilleur qu'aujourd'hui." — "Mets tes moutons dans mon champ à foin jusqu'à ce que j'aie pris ma revanche." Et le jeune homme lui donne quartier à trois jours.

Le soir, de bonne heure, pendant qu'il soupe, il dit à la vieille et à sa fille: "Il faut que, cette nuit, j'aille voir de l'autre bord de cette prairie." Et, se mettant en aigle, il traverse toute la prairie, aperçoit le plus beau des châteaux, et se *jouque* [2] sur une fenêtre. Dans ce château se trouvait une princesse que le Corps-sans-âme avait volée à son père. Emprisonnée dans ce château, elle se croyait gardée pour toujours par le sorcier que personne ne pourrait jamais tuer. L'aigle se change en jeune homme, et, passant la nuit avec la princesse, il lui demande: "Que faudrait-il faire pour détruire le Corps-sans-âme?" Elle répond: "Il est bien malade. Après s'être battu hier avec je ne sais qui, il est revenu bien massacré. Il doit bientôt prendre sa revanche." — "Demande-lui donc ce qu'il faudrait faire pour trouver son âme." — "Je lui demanderai. Tu reviendras demain soir, que je te le dise." De là, le jeune homme s'en va rejoindre son troupeau.

Comme le Corps-sans-âme, le lendemain, se prépare à sortir de son château, la princesse dit: "Mon Corps-sans-âme, pourquoi sortez-vous et me laissez-vous toujours seule. Je crains que vous ne veniez à vous faire tuer." — "Ne crains pas! Il n'y a point de danger! Personne ne peut me tuer." — "Mais comment donc?" — "Pour me détruire il faudrait qu'on me tue quand je suis en lion, qu'on éventre le lion et dans son corps prenne le pigeon qui s'y trouve, qu'on ouvre le pigeon et y prenne les trois œufs, et qu'on vienne me les casser sur le front." — "Ah! puisque c'est comme ça, répond-elle, il n'y a pas de danger qu'il vous arrive malheur."

Le soir, l'aigle *ressoud* encore, et se *jouque* à la fenêtre. Ouvrant le chassis, elle le fait entrer. "Qu'est-ce que le Corps-sans-âme t'a dit?" demanda-t-il; et elle lui raconte tout. Quand elle achève, il dit: "Moi, je puis faire tout ça, princesse." — "*Si tu en es capable*, jeune homme, mon père a fait publier dans tout son pays [3] que celui qui me

[1] *Se change en.*

[2] I.e., *se juche.*

[3] Thiboutot, ayant un peu d'instruction et un langage plus recherché que la plupart des conteurs, a ici substitué cette expression à la plus ancienne . . . "*a fait battre un ban.*"

délivrerait m'aurait en mariage." — "Ma princesse, ça va arriver demain. Quand j'aurai tué le lion, il viendra ici en personne, bien malade; et il te demandera à boire; mais, prends bien garde de lui en donner. Si tu le faisais il pourrait t'arriver malheur: en te frappant, il pourrait te donner la mort." — "Ne craignez pas!" répond-elle.

Le lendemain, les deux lions se rencontrent, et voilà la chicane qui prend. Ça *bûche!*[1] Toujours,[2] le Corps-sans-âme finit par *revoler en éclats.* Et quand le lion est mourant, le Corps-sans-âme arrive en personne à son château et tombe paralysé, incapable de grouiller. "De l'eau, vite, vite!" demande-t-il à la princesse. "Attends, tu vas *beto*[3] avoir ce qu'il te faut." De son côté, le jeune homme prend son canif d'argent et éventre le lion. Un pigeon en sort et s'envole dans les airs. Pensant à son aigle, le jeune homme devient aigle et chasse le pigeon. L'ayant attrapé, il l'ouvre, prend les trois œufs et les enveloppe bien précieusement dans son mouchoir.

Il arrive au château du Corps-sans-âme, y entre, et le trouve paralysé: "N'approche pas ici! dit le malade; tu es mort si je saute sur toi." — "Ah! tu n'es pas dangereux!" Prenant les trois œufs de pigeon, il les lui casse sur le front, d'abord un et ensuite les deux autres. Voilà le Corps-sans-âme mort. La princesse n'est pas *lâche*[4] à venir trouver le jeune homme. "Tu vas t'en venir avec moi au pays de mon père. Quand j'ai été volée, à l'âge de quinze ans, mon père m'a promise en mariage à celui qui me ramènerait." Le jeune homme répond: "Princesse, il faut toujours que j'aille dire à la vieille femme dont je garde les moutons, que je m'en vais. Autrement, elle serait occupée[5] de moi." Arrivé chez la vieille, il dit: "La mère! la belle prairie à foin du Corps-sans-âme vous appartient *admeure.*[6] Je viens de le tuer. Moi, je m'en vais avec la princesse chez son père." Bien contente, la vieille lui a payé le temps qu'il a de fait.[7]

Le jeune homme et la princesse arrivent chez le roi, qui les marie ensemble et leur donne toutes ses richesses et son royaume.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici. Je leur avais aidé, mais ils ne m'ont pas donné un sou.

3. LE DRAGON DE FEU[8]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi. Il dit à sa femme, un

[1] *Bûcher* ici est dans le sens de *frapper, se battre.*

[2] Pour *enfin.*

[3] Pour *bientôt.*

[4] I.e., *lente.*

[5] I.e., *inquiète.*

[6] Pour *à demeure,* définitivement.

[7] I.e., payé pour le temps qu'il avait été à son service.

[8] Raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska, P.Q., en juillet, 1915. Fournier dit qu'il a appris ce conte, quand il était jeune homme, d'un mendiant, à Sainte-Anne.

jour: "Celui qui mourra devant[1] ne se remariera point; notre petit garçon aurait de la misère." De l'un et de l'autre ce marché passe entre les deux. La femme meurt et le roi, veuf, va à la chasse tous les jours.

Le petit garçon dit à son père: "*Poupa,*[2] n'allez pas dans les bois, pour ne pas rencontrer une fille qui pourrait vous tenter." — "Mon petit garçon, répond le roi, je vais faire la chasse dans les bois, où on ne rencontre pas des filles."

Rendu dans les bois, *ce qu*'il voit? Une belle perdrix blanche. Tire sur la perdrix, qui tombe dans les feuilles. Gratte dans les feuilles, et *ce qu'il* trouve? Un bel arganeau[3] d'or. *Ça fait qu'il* tire l'arganeau; *ce qui* s'ouvre? Une trappe. Ouvre la trappe et aperçoit un château tout en or et en argent. Il se trouve face à face avec une vieille magicienne, qui dit: "Il faut que tu m'épouses *ast'heure.*"—"Je ne peux pas t'épouser; ce serait contre la promesse que j'ai faite à ma défunte femme." — "Ah, si tu ne m'épouses pas, tu meurs!" Lui, plutôt que d'être tué — elle a un poignard à la main — l'épouse. Aussitôt, le beau château disparaît, et la magicienne s'en revient avec le roi.

Le roi gardait à l'année un petit vacher pour avoir soin de son troupeau. "Mon mari, dit la belle-mère, pourquoi ce petit vacher? Ton petit garçon serait bien capable d'avoir soin des vaches." Le roi répond: "J'ai les moyens; je ne veux pas mettre mon enfant vacher." Mais *c'est pas tout ci tout ça,*[4] elle envoie le petit garçon garder les vaches. Le voilà devenu vacher, qui s'en va dans le haut du clos.[5] Toujours, une fois les *frets*[6] arrivés, le bonhomme se met à l'abri de la clôture et il tremble. Le petit bœuf, parmi les vaches, dit: "Mon Petit-Jean, *t'as fret?*"[7] — "Oui, j'ai *fret.*" — "Regarde à mon oreille gauche, où il y a un petit morceau de fer. Mets-le à terre, et ça te fera un beau poêle. Regarde à mon oreille *drète;*[8] il y a un petit morceau de toile; ça te fera une belle tente. Tout ce que tu aimes à manger se trouvera dans la tente." Mon Petit-Jean regarde dans l'oreille gauche du bœuf, trouve un petit morceau de fer, le met à terre, et voilà un beau poêle. Regarde dans l'oreille *drète,* met à terre le petit morceau de toile; et ça lui fait une belle tente. Et tout ce qu'il souhaite à manger, il l'a.

Voyant que le petit bœuf le regarde, il dit: "Comment, mon petit bœuf,[9] tu parles, toi? *On*[10] va donc jaser, tous les deux." Le soir,

[1] I.e., *le premier.*

[2] I.e., *papa.*

[3] Dict. : "Anneau de fer scellé dans le mur d'un quai pour attacher les bateaux." Ce mot n'est peut-être pas connu en dehors des contes, en Canada.

[4] I.e., rien ne peut l'en dissuader.

[5] I.e., le *haut* ici est pas opposition à *en bas,* dans ou vers la vallée.

[6] I.e., *le froid, l'hiver.*

[7] Tu as froid.

[8] Pour *droite.*

[9] Fournier prononçait *beu.*

[10] Pour *nous.*

il *embarque*[1] à cheval sur son petit bœuf pour revenir au château de son père. Quand la belle-mère le voit arriver, elle dit à son mari: "Je pensais bien qu'il ferait un bon vacher; il a déjà dompté le petit bœuf." Le roi répond: "Tais-toi donc, ma vieille! il n'a toujours pas la peine de marcher." Le lendemain, le petit vacher revient encore à cheval. Voilà la vieille malade pour[2] manger du bœuf. Voyant ça, Petit-Jean s'en va trouver son bœuf, et lui dit: "Mon petit bœuf, la vieille veut te faire tuer demain matin par trois bouchers." — "Tu diras aux bouchers qu'il faut que ce soit toi qui me tue." Les bouchers lui demandent: "Es-tu capable de le tuer?" — "Oui, j'en suis capable." Mon Petit-Jean prend la hache, coupe le cable, monte à cheval sur le petit bœuf, tandis que la belle-mère sur sa *galerie* se promène en disant: "*M'a*[3] en manger, du petit bœuf!" Mais le bœuf saute, donne un coup de patte dans le front de la vieille, la tue raide et se sauve avec le petit vacher sur son dos. Le roi s'arrache les cheveux de voir son enfant parti.

Le lendemain, le bœuf dit: "Mon Petit-Jean, nous arrivons à un jardin où il y a des fruits défendus, gardés par des bœufs trois fois plus gros que moi. Si je m'y fais tuer, *pleume*-moi,[4] mets-toi ma peau sur la tête, et il n'y aura rien de plus fort que toi sur la terre." La bataille prend, et le petit bœuf tue les trois autres. Une fois repartis, "Mon Petit-Jean, dit le bœuf, nous allons encore passer par un autre jardin aux fruits défendus, gardé par des bœufs aux cornes d'acier. Si je me fais tuer, *pleume*-moi, mets-toi ma peau sur la tête, et il n'y aura rien de plus fort que toi sur la terre." La bataille commence, et le petit bœuf se fait tuer. Petit-Jean le *pleume* et se coiffe de la peau. Le voilà comme *Barban*,[5] une peau sur la tête. Se disant: "Il faut que je *m'assèye, ast'heure*, avec ma peau de bœuf," il arrive devant un chêne de six pieds *sur la* souche;[6] pousse ses cornes sous le chêne, *verse* le chêne.

De là, Petit-Jean s'en va chez le roi. "Monsieur le roi, vous n'avez pas besoin d'un engagé?"[7] — "Oui, répond le roi, j'en ai un de parti hier; si tu veux prendre sa place, tu es à même." — "J'accepte." — "Eh bien! tu garderas mes cochons. Mais ne vas pas les faire passer sur les terrains de mes voisins, les géants, qui vous tueraient *certain*, toi et les cochons."

S'approchant du mur de pierre de soixante pieds de haut, Petit-Jean pousse ses cornes sous le mur, le renverse, fait passer ses cochons sur la terre des géants, et monte dans un gros chêne. *Ce qu'il* voit venir? Un géant de dix pieds de haut, qui crie: "Je croyais n'en

[1] I.e., *monte*. [2] I.e., *feignant d'être malade*.
[3] Pour *je vais; m'a* est l'abréviation de *je m'en vas*.
[4] I.e., *écorche*. [5] Peut-être *Brabant*.
[6] Fournier disait: "six pieds sur la *chousse*;" ce qui signifie "six pieds de diamètre."
[7] I.e., *serviteur*, prononcé *engahé* (*h* aspiré).

avoir que deux à manger, mais j'en ai trois." — "Si tu en as trois, répond Ti-Jean, tu vas les gagner." Il vous attrape le géant par les deux épaules, le plante jusqu'aux oreilles dans la terre; et *cran!* sur son genou, lui casse le cou, et met la tête près de lui, à terre. "Tiens! il dit, vous ne répéterez pas avec moi, mes géants!" Et il s'en retourne avec ses cochons, qui ont engraissé d'un demi-pouce dans la journée. Le roi dit: "C'est le meilleur *cochonnier*[1] que j'aie jamais eu; mes cochons ont engraissé d'un demi-pouce dans la journée."

Le lendemain matin, Petit-Jean repart encore avec ses animaux, repasse sur les terrains des géants et monte dans le chêne. *Ce qui ressoud?* Un géant de vingt pieds de haut. "Aie, ver de terre! *ce que*[2] tu fais ici? Je croyais en avoir seulement deux à manger, mais j'en ai trois." — "Si tu en as trois, tu les auras gagnés." Attrape le géant par les deux épaules et le plante jusqu'aux oreilles dans la terre, et *cran!* sur son genou, lui casse le cou. Il repart avec ses cochons, qui ont engraissé d'un pouce dans deux jours. Démonté, le roi dit: "C'est un bon *cochonnier, dépareillé.*"[3]

Petit-Jean, le lendemain matin, retourne encore avec ses cochons sur le terrain des géants, et monte dans le chêne. *Ce qui ressoud?* Un géant de trente pieds de haut. "Aie, ver de terre! *ce que* tu fais ici? Je croyais n'en avoir que deux à manger, mais j'en ai trois." — "Si tu en as trois, tu les auras gagnés, comme tes frères." — "Ah! dit le géant, ne fais donc pas ça, Petit-Jean. Mes frères étaient des vrais chicaniers.[4] Viens faire un tour avec moi, et soyons bons amis." En marchant, le géant dit: "Il faut *s'essèyer, ast'heure,* pour voir qui est le plus fort. J'ai une canne de fer de trois mille livres. Celui qui la jettera le plus loin gagnera." Prenant la canne de fer, il la fait tourner en l'air et la jette à trois milles, disant: "Petit-Jean, tu n'es pas capable de la jeter plus loin, grosse vache[5] que tu es!" Petit-Jean répond: "J'ai un de mes frères, un forgeron, qui reste à neuf milles d'ici; ça lui sera bien utile, trois mille livres de fer." — "Aie! Petit-Jean, ne va pas lancer là ma canne, j'en ai encore besoin. Mais viens à mon château avec moi." Rendu chez lui avec le jeune homme, il dit à sa mère: "Petit-Jean vient nous voir. Vous lui enverrez chercher un jambon dans le haut de la cheminée,[6] et, quand il sera monté, vous le ferez tomber dans une *chaudronne*[7] d'huile bouillante. C'est le seul moyen de s'en débarrasser." Petit-Jean, ayant tout entendu, dit à la vieille, quand le géant est sorti: "Allons, la vieille! marche, monte dans la cheminée, et va chercher le jambon." Et

1 Pour *porcher.*

2 Pour *qu'est-ce que.*

3 *Dépareillé* veut dire "sans pareil, sans égal." Fournier prononçait *cochognyé.*

4 Prononcé *chicagné.*

5 I.e., *gros paresseux.*

6 Fournier prononçait *chunée.*

7 I.e., un *chaudron.*

aussitôt qu'elle est au haut, il tire l'échelle, et la bonne-femme tombe dans la *chaudronne* d'huile. En entrant le géant dit: "La voilà morte! On est bien débarrassé."

"*Ast'heure,* mon petit jeune homme, il faut *s'essèyer;* celui qui mangera le plus de bouillie sera le plus capable." [1] Petit-Jean s'en va à la ville, où il se fait faire un habit des pieds à la tête, avec un sac dedans. Arrivé chez le géant avec son habit, *on* sépare la bouillie; à chacun quatre *siaux.* [2] Petit-Jean dit: "*Dévirons*-nous dos à dos; moi, je n'aime pas à manger face à face." — "C'est bon!" répond le géant. Et pendant que le géant mange sa bouillie, Petit-Jean la jette à cuillerée dans le sac de son habit. Le géant dit: "Je suis malade, moi." — "Et moi aussi," répond Petit-Jean, en ajoutant: "Mais j'ai un bon remède; je me fends la panse avec un couteau." Prenant son couteau, il se fend la panse, et la bouillie se répand. Le géant dit: "*M'a* [3] *ben* faire *pareil,* moi aussi." Prend le couteau, hésite un peu, et se fend la panse. Il tombe à la renverse, mort, détruit.

Petit-Jean s'en va à l'écurie du géant et y trouve vingt beaux grands chevaux noirs et reluisant comme des souris. Grattant dans un quart d'avoine, il trouve un sifflet, [4] siffle dedans. *Ce qui* arrive *à lui?* Un homme, qui dit: "Que voulez-vous, maître?" — "Je veux que ces vingt beaux chevaux soient bien soignés et étrillés. Tout ce qu'on veut avoir de ce sifflet, on l'a?" — "Oui, maître!"

Petit-Jean part avec ses cochons et arrive au château du roi. Tout est en deuil. "Qu'est-ce que ça veut dire?" demande-t-il. Le roi répond: "Une de mes filles va être [5] dévorée par le dragon de feu, demain matin, à sept heures. J'ai déjà envoyé bien des armées pour le détruire, mais je n'ai jamais pu." Petit-Jean part, retourne au château des géants, prend son sifflet, siffle et demande: "Donne-moi la jument qui est capable de boire la moitié de la mer et d'éteindre le dragon de feu sept lieues à la ronde."

Il se rend avec sa jument, le lendemain matin, sur le rivage où est la belle princesse. "Qu'es-tu venu faire ici?" Il répond: "Je suis venu combattre le dragon de feu et te délivrer." — "*Poupa* a envoyé des centaines d'armées pour détruire le dragon, sans jamais y réussir." — "Belle princesse! je vais me coucher sur vos genoux, et quand vous verrez le dragon venir, vous me réveillerez." Le dragon de feu arrive, la princesse le réveille. Il dit: "Ma jument! bois la moitié de la mer!" Et elle boit la moitié de la mer: "Eteins le dragon de feu sept lieues à la ronde!" La jument vomit l'eau de la mer et éteint le dragon de feu sept lieues à la ronde. Le dragon demande quartier jusqu'au lendemain matin. Accepté. Petit-Jean arrive au château du roi. "Petit-Jean?" — "Sire le roi, qu'est-ce que ça veut dire?

[1] I.e., *fort, puissant.* [2] Pour *seau.* [3] I.e., *je vas.*
[4] Fournier disait *soufflet.* [5] Fournier dit *est pour être dévorée.*

Tout était en deuil hier, et tout est aujourd'hui en réjouissance." Le roi répond: "Un monsieur est venu combattre le dragon de feu." — "Pas plus monsieur que moi," dit Petit-Jean. "Tais-toi donc! Tu n'es toujours bien rien qu'un petit *cochonnier.*" Le roi dit: "Demain matin, je vais envoyer une armée pour guetter celui qui va combattre le dragon de feu." *Ça fait que* Petit-Jean s'en va au château des géants, prend son sifflet, siffle et demande: "Donne-moi la jument qui est capable de sauter par-dessus la boule d'or, mille pieds *de rond* d'air, et les chiens qui s'appellent Fort, Raide, S'est-fait-tort, Prends-ma-garde, A-ton-maître, Feu."

Le lendemain matin, Petit-Jean s'en va avec sa jument et ses chiens sur le rivage où est la belle princesse. La princesse dit: "*C'est comme rien,*[1] le dragon de feu va être cent fois plus terrible aujourd'hui qu'hier." — "Ne craignez pas, belle princesse; je suis cent mille fois plus fort, moi." Le roi place une armée pour guetter le beau cavalier étranger. Comme le dragon arrive, Petit-Jean appelle ses chiens: "Fort, Raide, S'est-fait-tort, Prends-ma-garde, A-ton-maître, Feu!" Et se jetant sur le dragon, les chiens le déchirent en mille miettes. A sa jument, Petit-Jean dit: "Saute par-dessus la boule d'or, mille pieds *de rond* d'air." Et la jument saute par-dessus l'armée du roi. Il y avait là un vieux Français qui dit: "Car, nom de Dieu! je vais toujours le blesser avec mon épée." Lance son épée à sa hanche, où elle se casse.

Le roi fait battre[2] un ban que celui qui serait trouvé avec le bout de l'épée dans la hanche aurait la belle princesse en mariage. Beaucoup de jeunes gens se mettent des bouts de fer, de faucille, dans la hanche. Mais c'est inutile. Petit-Jean arrive, le soir, en boitant. Le roi dit: "Petit-Jean, tu t'es planté un bout de fourche dans la hanche pour avoir ma princesse?" — "Non, sire le roi! J'ai couru après mes cochons, aujourd'hui, et je me suis planté un chicot dans le pied." Le roi l'examine, ajuste l'épée au bout qui sort de sa hanche; ça fait juste! "Petit-Jean, es-tu capable de me montrer la jument qui a sauté par-dessus la boule d'or?" — "Oui, sire le roi. J'ai mon gros cochon noir dans la grange. Il est capable de sauter par-dessus." Et il monte à cheval sur le cochon, qui fait des sauts de quatre pieds en l'air. Le roi est *à terre* de rire. Petit-Jean dit: "*Ast'heure* que vous avez *ben* ri, je vais aller chercher la jument qui a sauté par-dessus la boule d'or.—Et vous, belle princesse, *appareillez-vous*[3] pour venir à cheval avec moi." Comme il arrive avec la jument, la princesse *embarque*, et, tous les deux, ils sautent par-dessus la boule d'or mille pieds *de rond* d'air. Voilà le roi sans connaissance de peur;

[1] I.e., inutile.

[2] Fournier disait toujours *mettre un ban.*

[3] I.e., *préparez-vous;* terme d'origine marine.

sa princesse va peut-être se tuer! Mais non; ils redescendent, et Petit-Jean la ramène. Le roi dit: "Tu vas épouser ma princesse, tu l'as gagnée." Ils se sont donc mariés, et le roi leur a donné tous ses biens, son château, ses parterres et tout son royaume.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

4. TI-JEAN ET LE CHEVAL BLANC.[1]

Une fois, c'était un veuf qui cherchait à se remarier. Il maltraitait tellement son petit garçon, Ti-Jean, que, découragé, celui-ci déserte un bon matin, prend le chemin et marche, marche. Il arrive au bout du chemin et, ne sachant où aller, il prend un petit sentier menant dans les bois. Suit le petit sentier, et *ressoud*[2] devant un beau bâtiment, un beau château. Il cogne à la porte et on lui dit: "Entrez!" Une vieille magicienne est là, toute seule. Elle demande: "Mon petit garçon, dis-moi donc d'où tu viens?" — "Bonne mère! Je ne sais pas." — "Où vas-tu?" — "Je ne sais pas." — "Veux-tu t'engager?" Il répond: "Oui!" — "Tu n'auras pas grand'chose à faire," lui dit-elle. Elle l'engage donc. "C'est pour soigner un cheval noir et un vieux cheval blanc. Tiens! au cheval blanc tu ne donneras que de la paille; et voici un bâton; tu le battras tant qu'il te plaira. Mais mon cheval noir, tu le soigneras au foin et à l'avoine et tu le brosseras tous les jours." Ti-Jean répond: "C'est bien!"

Ast'heure elle l'emmène au château et lui montre tout, ouvrant des portes *sur* un sens, *sur* l'autre, partout. Arrivant à une porte, elle dit: "*Tant qu'à*[3] celle-ci, n'y entre pas, ou je te mettrai à mort." —"Ne craignez pas," répond-il.

La vieille femme part pour huit jours. Une fois seul, Ti-Jean visite le château, examine tout et est satisfait. Mais il se met à penser: "Dis-moi donc, dans ce petit cabinet, ce qu'il peut bien y avoir de drôle?" Prenant la clef, il ouvre la porte. Un grand trou sans fond et une échelle qui y descend. "Dis-moi donc! *ce qu'il* peut bien y avoir, là?" Prenant l'échelle, il descend, descend, descend. Rendu pas mal loin, il fourre son bras et son doigt où ça reluit, au fond. Retirant son bras, il voit que son doigt est doré. C'était une fontaine d'or.

Ti-Jean remonte et ferme la porte.

Sorti de là, Ti-Jean essaie d'arracher l'or de son doigt; mais c'est impossible. Il se l'enveloppe donc. La vieille magicienne arrive et demande: "Qu'est-ce que tu t'es fait au doigt?" — "J'ai dolé et je me suis coupé le doigt." — "Montre donc! montre donc!" — "Non!

1 Conte récité à Saint-Victor, Beauce, en août, 1914, par Paul Patry, qui l'avait appris de sa mère, Geneviève Coulombe (Patry).

2 I.e., *arrive*.

3 Pour *quant à*.

je ne me suis coupé qu'un peu." Lui *pognant*[1] la main, elle arrache l'enveloppe et dit: "Ah, mon malheureux! tu es descendu à la fontaine d'or." Il répond: "Je ne savais pas quoi faire et, m'ennuyant, je suis descendu voir. Au fond, c'était comme de l'eau; j'y ai fourré le doigt, et c'est resté collé." — "Prends garde d'y retourner, ou je te prendrai la vie." — "Ne craignez pas, vu que je connais ce que c'est." Elle ajoute: "Je repars encore pour huit jours; aie bien soin de mon cheval noir; nourris-le et brosse-le. Mais l'autre, rosse-le."

La bonne-femme partie, Ti-Jean va soigner ses chevaux. Le cheval blanc lui dit: "Ne me bats donc pas et soigne-moi bien. Je te rendrai service plus tard. Quant au noir, donne-lui de la paille et *foute-lui*[2] la volée à son tour. Tu verras!" Ti-Jean répond: "Tu parles, toi?" — "Ah! dit-il, oui! et je te sauverai la vie, toi." Le petit garçon soigne son vieux cheval blanc au foin et à l'avoine, et donne une bonne volée à l'autre. *Sapré!*[3] le noir trouve ça dur, lui qui n'y est pas habitué.

L'ennui le prenant encore, le petit garçon *débarre* le cabinet et descend encore à la fontaine d'or. — Il était comme moi, il avait les cheveux longs *effrayant.* Rendu au bas de l'échelle, il se fourre la tête dans la fontaine d'or, et sort de là avec une belle chevelure dorée. "*De* ce coup-là, pense-t-il, la bonne-femme va me tuer." Cherchant partout, il trouve une peau de petit jeune mouton,[4] et s'en fait une bonne perruque cachant bien ses cheveux d'or.

Avant le retour de la magicienne, le cheval blanc dit à Ti-Jean: "Mon petit garçon, c'est le temps de déserter. Tu te ferais tuer pour t'être mis la tête dans la fontaine d'or." Et ils se *grèyent* pour partir. "Prends l'étrille et une bouteille, dit le cheval blanc; bride-moi, et partons! Quand elle arrivera, ça ne sera pas drôle!" *Comme de fait,* Ti-Jean prend l'étrille, une bouteille, et les met dans sa poche; bride son cheval blanc; et ils partent. Le cheval dit: "Touche, et filons!"

La magicienne *ressoud.* Pas de cheval blanc ni de petit garçon. Elle dit: "Le petit bougre, il a fait quelque méchant coup!" Et pendant que Ti-Jean et le cheval blanc se sauvent à l'épouvante, ils voient venir, en arrière, une tempête terrible. Le cheval dit: "C'est la vieille magicienne qui court après nous. Si elle nous rattrape, c'est la mort." Et la tempête approche. Quand elle est tout près, le cheval dit: "Jette ton étrille!" Jette l'étrille; et voilà une montagne d'étrilles, dans laquelle la vieille et son cheval noir s'empêtrent. Ti-Jean et son cheval continuent, et *ça mène!* Après une *escousse*,[5] ils s'aperçoivent que le temps noircit, regardent en arrière, et je vous dis que ça vient! Le cheval blanc dit: "C'est encore la vieille. S'il

[1] I.e., *saisissant.*
[2] I.e., *donne-lui.*
[3] Juron.
[4] Pour *agneau.*
[5] I.e., *laps de temps.*

faut qu'elle nous rejoigne, nous sommes morts tous les deux. Quand elle sera tout près, jette la bride." Et Ti-Jean jette la bride. Voilà une montagne de brides épouvantable. La bonne-femme voit l'heure qu'elle ne s'en *démancherait* pas, tandis que les autres filent. Après un *bout* de temps, elle *s'en démanche* et part encore après eux. Le temps devient encore noir, et la tempête casse et arrache les arbres. "S'il faut qu'elle nous *pogne, de* ce coup-là, c'est fini! Jette la bouteille." Ti-Jean jette la bouteille; et voilà une montagne de bouteilles épouvantable. Prise dans les bouteilles, essayant de monter, la vieille roule toujours en bas. C'est impossible, elle ne peut pas *s'en démancher*.

Le cheval blanc dit à Ti-Jean: "*Ast'heure*, rends-toi là-bas, au château, en passant par la petite rivière, dans les arbres. Et va chez le roi t'engager comme jardinier." Ti-Jean arrive chez le roi, qui n'avait pas de jardinier, et offre ses services. Bien content, le roi accepte, et l'envoie loger dans une petite bâtisse, en arrière du château.

Le roi dit à ses trois filles: "Une de vous ira porter à manger au jardinier." La plus jeune des trois, une beauté sans pareille, va donc lui porter à manger, tous les jours.

Ça s'adonne bien que [1] la belle fille a sa chambre vis-à-vis du jardin, et qu'elle voit souvent le petit jardinier. Le matin, Ti-Jean fait toujours sa toilette et se débarbouille. La petite fille le regarde faire, de sa chambre. Ah! les beaux cheveux d'or! En finissant de se peigner, il met sa perruque en peau de mouton. Quand on lui demande: "Pourquoi mets-tu cette calotte?" il répond: "Je suis teigneux." La fille a bien vu ses beaux cheveux d'or, mais elle n'en parle à personne.

Un jour, voilà la guerre déclarée. A tout son monde le roi ordonne de rejoindre le régiment et de partir pour la guerre. Le vieux cheval, que Ti-Jean va voir tous les jours, lui dit: "Le roi s'en va à la guerre. Allons lui aider; il va perdre, car il n'a pas assez de soldats. Viens ici, demain matin, et nous irons joindre l'armée." Le lendemain matin, le petit teigneux ôte sa calotte de mouton et s'en va trouver son cheval, qui est plus blanc que la neige, blanc comme on n'en a jamais vu. Mettant un habit tout blanc, il laisse tomber ses cheveux d'or sur ses épaules. A cheval, et ses armes pendant de chaque côté, il part pour la guerre. Il arrive dans l'armée, passe près du roi, faisant un grand salut, pendant que tout le monde regarde ce beau prince qu'on n'a encore jamais vu. La bataille commence. Le cheval blanc saute d'un bord, saute de l'autre, pendant que Ti-Jean joue si bien du sabre que l'ennemi demande quartier pour jusqu'au lendemain. C'est Ti-Jean qui a gagné la victoire ! En repassant près du roi, il lui fait un salut et part. Le roi retourne à son château, disant: "Je ne sais pas quel est ce beau prince, si vaillant, les cheveux

[1] Pour *le hasard veut bien que*.

en or et habillé tout en blanc, qui m'a fait gagner la victoire." La plus jeune de ses filles dit: "Pas plus beau que mon petit teigneux!" — "Ton petit teigneux? répond le roi; tais-toi! ou je te fais péter la gueule." Et la fille ne reparle pas.

Le lendemain matin, la même fille va porter à manger au petit teigneux pendant qu'il se peigne. Elle voit encore ses beaux cheveux d'or, mais ne dit rien. A Ti-Jean le cheval blanc dit: "La bataille recommence aujourd'hui; il faut aider au roi. Aujourd'hui, habillons-nous en rouge." Ils s'habillent donc tout en rouge. En arrivant dans l'armée, Ti-Jean passe encore près du roi et fait un salut. Comme la bataille commence, son cheval est si vigoureux que, saute d'un côté, saute de l'autre, Ti-Jean avec son sabre gagne encore la victoire. En revenant, il passe contre le roi et lui fait un salut. Le roi essaie de le *pogner*,[1] mais il en est incapable.

De retour au château, le roi dit à la reine: "Un beau cavalier, tout habillé en rouge et des cheveux d'or sur le dos, m'a encore fait gagner la victoire. Mais je ne peux pas savoir qui il est." La petite fille dit: "Il n'est pas plus beau que mon petit teigneux."—"Ferme ta gueule! Tu vas baiser ma main."

Le lendemain matin, le cheval blanc dit: "Mon Ti-Jean, nous allons encore à la guerre, aujourd'hui. Habillons-nous tout en noir." Et ils se *grèyent*, leurs habits, le sabre, le cheval, tout en noir. Sur ses épaules, Ti-Jean laisse tomber ses cheveux d'or. En passant à côté du roi, il fait un grand salut et file encore en avant, saute d'un côté, saute de l'autre, et, avec son sabre, gagne la victoire. La guerre est finie. Le roi dit: "Que ça coûte ce que ça voudra, il faut le *pogner*, pour voir qui il est!" Ti-Jean fait encore un salut au roi, en passant; et le roi jette sa lance, qui se casse dans la cuisse de Ti-Jean. Mon petit jeune homme s'échappe quand même, sans qu'on puisse arriver à l'arrêter.

Le roi, en arrivant, dit: "Un beau prince tout en noir a encore gagné la victoire et fini la guerre." Il fait battre un ban que celui qui lui apporterait le bout de la lance cassée aurait sa fille en mariage et sa couronne. On vient donc de tous bords et tous côtés avec des bouts de fourche, de *broc*[2] et de faucille, pour essayer de les ajuster à la lance. Mais c'est inutile. Le vieux cheval blanc dit: "Mon Ti-Jean, habillons-nous tout en blanc, comme la première fois que nous sommes allés à la guerre." Le petit jeune homme s'habille en blanc, et, nu-tête, il laisse battre ses beaux cheveux d'or sur son dos. Partant à cheval, il arrive comme une tempête. Comme il passe près du château, on essaie de le saisir, mais sans y réussir.

Une fois revenu, Ti-Jean mène le cheval blanc dans sa forêt; et,

[1] I.e., *le saisir*.

[2] I.e., longues fourches à foin. Mot d'origine celtique.

arrivant au château, il remet sa petite calotte de mouton. La belle princesse en le regardant s'aperçoit qu'il boite, mais elle n'en dit rien.

Le lendemain matin, le cheval dit: "Retournons, comme au deuxième jour, tout en rouge!" Ti-Jean s'habille donc tout en rouge. En les voyant arriver comme une tempête, le roi dit: "Celui-là, c'est le prince qui est venu me gagner la bataille, le deuxième jour." Comme il repasse, on essaie de le prendre, mais il leur glisse dans les mains et passe tout *dret*.

De retour au château, il relâche son cheval, change d'habit et se remet à jardiner.

Le cheval blanc dit, le lendemain: "Allons-y vêtus tout en noir, comme au dernier jour de la guerre, quand tu as été blessé." Et ils partent pour le château, Ti-Jean habillé en noir, et ses beaux cheveux d'or lui battant sur le dos. "C'est le dernier prince venu à ma guerre," dit le roi. On essaie encore de le prendre au passage, mais sans y réussir. Le roi remarque: "C'est bien curieux, on ne peut pas les prendre, ni trouver qui ils sont !" En s'en revenant, il ajoute : "Coûte que coûte, il faut essayer de les *pogner!*"

Au roi qui entre au château, le petit jardinier dit: "Venez voir, monsieur le roi, si ce bout de lance ajuste à la vôtre." L'ayant essayé, le roi reconnaît que c'est le vrai, cette fois. "J'ai promis ma fille en mariage et ma couronne à celui qui m'apporterait le bout cassé de ma lance." Et le prenant par la main, il l'emmène voir ses trois filles, en disant: "Prends celle que tu voudras." Ti-Jean tend la main à la plus jeune et la plus belle des trois, à celle qui lui portait à manger. Fâchées, les deux autres se mettent à *brailler:* "*Voir* que le beau prince a choisi la plus jeune!"

Après le mariage, le roi remet sa couronne à Ti-Jean. Le vieux cheval blanc vient et dit: "Mon Ti-Jean, tu es marié. Je viens donc te voir pour la dernière fois. *Ast'heure*, tue-moi et fends-moi en deux." Ti-Jean prend une hâche, tue son cheval blanc, le fend en deux; et un beau prince en sort, disant: "Merci bien!" Le vieux cheval était un prince que la vieille sorcière avait *amorphosé.* [1]

Et ça finit là. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis; car ça fait longtemps que je ne suis pas allé les voir.

5. TI-JEAN, LES CHEVAUX ET LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES. [2]

C'était un *habitant* [3] à l'aise et ses trois garçons. Il s'apercevait que le foin baissait vite dans la tasserie d'une de ses granges, sur ses terres, et n'en pouvait trouver la raison.

[1] Pour *métamorphosé.*

[2] Récité en août, 1914, à Lorette, Québec, par David Sioui, âgé de près de cinquante ans, et le frère de Prudent Sioui. David Sioui dit avoir appris ce conte de son défunt père, Clément Sioui.

[3] I.e., *cultivateur* ou *paysan.*

Toujours que le plus âgé des garçons dit: "*Poupa,* je vas[1] garder la tasserie." Mais, durant la nuit, la peur le prend, le garçon, et il se sauve, les jambes à son cou. Le deuxième garçon dit: "Je vas y aller, *poupa.*" A la fin, la peur l'emporte, lui aussi, et il se sauve.

Ti-Jean, le troisième garçon, dit: "Moi, *poupa,* je vas y aller." Et ils se mettent tous à rire de lui. "Oui, un beau fin pour garder la tasserie!" — "J'y vas quand même." Il part, arrive à la grange, entre et s'asseoit sur la tasserie. Vers les onze heures de la nuit, un cheval blanc entre. Ti-Jean demande: "Que viens-tu faire ici?" —"Comment? C'est toi, Ti-Jean? Ne dis pas un mot! Laisse-moi manger du foin, et quand tu seras en peine, tu n'auras qu'à penser à moi, et je serai à toi." — "Mange!" dit Ti-Jean. Et le cheval blanc mange à peu près une demi-heure. Après quoi, il sort. Un cheval noir entre. "Comment, que viens-tu faire ici, toi?" — "Ti-Jean, ne dis pas un mot! Laisse-moi manger du foin. Quand tu seras en peine, tu penseras à moi, et je serai à toi." Ti-Jean dit: "Mange!" Le cheval noir mange une demi-heure et s'en va. Après lui, un cheval rouge entre. "En voilà encore un autre? Mais combien êtes-vous de votre bande?" — "Ti-Jean, je suis le dernier. Laisse-moi manger du foin, et quand tu seras en peine, tu penseras à moi, et je serai à toi. Mais, souviens-toi, n'en parle pas. Ne dis pas un mot."

Le matin, Ti-Jean s'en retourne à la maison, où on lui demande: "Qu'as-tu vu?" — "Je n'ai rien vu," répond-il. On rit de lui en disant: "Il a dormi toute la nuit; il pouvait bien ne rien voir!" Et tout en finit là.

En se promenant sur les terres de son père, Ti-Jean pense à son cheval blanc. Tout à coup le cheval blanc [vient] à lui. "Que veux-tu, Ti-Jean?" — "Ce que je veux? Ah! c'était seulement pour voir si tu m'avais conté des menteries." — "Ti-Jean, *embarque,*[2] je vas te faire faire un tour." Mon Ti-Jean *embarque.* Les voilà partis; et, je vous assure que *ça* marche, *ça* marche! Quand il en fut tanné, Ti-Jean dit: "C'est assez!" Il descend, et son cheval disparaît.

Le lendemain, il en fait autant: pense à son cheval noir. Le cheval noir *à lui.*[3] "Que veux-tu, Ti-Jean?" — "C'était seulement pour voir si tu m'avais conté des menteries." — "Ah non! répond le cheval; *embarque!* Je vas te faire faire un tour." Et voilà Ti-Jean parti en promenade sur le cheval noir, allant partout, de ville en ville.

Il entend quelque part dire que, tous les ans, le roi est forcé de donner une de ses filles à la Bête-à-sept-têtes. Après s'être informé du jour où ça arrivait, il pense à son cheval rouge. Le cheval rouge *à lui.* "Que veux-tu, Ti-Jean?" — "J'ai besoin de vous, les che-

[1] Sioui dit *m'a garder* pour *m'en vas garder* et *je m'en vas garder.*

[2] Pour *monte à cheval;* terme d'origine marine.

[3] I.e., *lui apparaît.* Ici le verbe *vient* est omis apparemment pour dénoter la rapidité de l'action.

vaux!" — "Nous sommes à toi!" répond le cheval rouge. Et Ti-Jean continue: "Sais-tu qu'une princesse va se faire manger par la Bête-à-sept-têtes?" — "Oui, je le sais." — "Je veux me battre avec elle." — "On ira, on ira!" répond le cheval.

Le jour arrivé, Ti-Jean pense à son cheval blanc. Le cheval blanc *à lui.* Et ils galopent tout *dret* vers la ville, arrivent au milieu de l'armée du roi, qui conduit la belle princesse au pied de la montagne, passent au milieu des soldats qu'ils bousculent, et jettent tout *à* terre. Les voyant arriver sur la montagne à la suite de la princesse, la Bête-à-sept-têtes dit: "Je pensais n'en manger qu'un; mais j'en aurai deux." Ti-Jean répond: "Avant de les manger, tu vas les gagner!" Les voilà pris à se battre. A Ti-Jean qui vient de lui couper deux têtes, la bête demande quartier pour jusqu'au lendemain. Ti-Jean consent.

Le lendemain, Ti-Jean pense à son cheval noir. Le cheval noir *à lui.* L'entendant arriver sur la montagne, la Bête-à-sept-têtes dit: "C'est un bon repas que je vas faire!" — "Tu vas toujours bien le gagner," répond Ti-Jean. Et les voilà pris *à* se battre. Ti-Jean coupe encore deux têtes de la bête, à qui il n'en reste plus que trois. "Quartier jusqu'à demain?" demande-t-elle. Ti-Jean consent et redescend la montagne. A son cheval noir il demande: "Penses-tu que je vas en venir à bout?" — "Elle va se recoller deux têtes; et, demain, elle te redemandera quartier; mais c'est tout; *plus* [1] de quartier! Le cheval rouge, qui a deux fois plus de force que nous, te le dira."

Le lendemain, Ti-Jean pense à son cheval rouge. Le cheval rouge *à lui.* Ils arrivent sur la montagne où la bête, grondant de fureur, se dit: "C'est ce matin que je fais un bon repas!" Et Ti-Jean continue: "Comme de coutume." Les voilà encore pris; *bat* et puis *bat.* [2] Il lui coupe deux têtes. "Quartier!" — "*Plus* de quartier! Au bout!" A la fin, toutes les sept têtes sont tranchées, et la bête est morte. De son couteau, Ti-Jean en coupe les sept langues et les enveloppe dans son mouchoir. Prenant les joyaux de la princesse, il les y met aussi. La princesse se jette à ses genoux, et lui saute au cou. Mais il la repousse, et, ne voulant pas la ramener, il s'en va sans elle. De là, Ti-Jean s'en va vivre avec un vieux pêcheur et sa vieille, dans une petite grotte.

Quant à la belle princesse, elle restait seule sur la montagne quand, un jour, un charbonnier *s'adonne à* passer là. Fière de trouver quelqu'un qui puisse la ramener chez son père, elle consent et promet de dire au roi que c'est le charbonnier qui l'a délivrée en tuant la Bête-à-sept-têtes. La ramenant au château, où le roi est content de la revoir, le charbonnier la demande de suite en mariage. Le roi

[1] Pour *pas plus, point.*

[2] Ici employé d'une manière impersonnelle.

dit: "*Ben* sûr! C'est vous qui avez délivré ma princesse; elle vous appartient. Mais reposez-vous d'abord. Et, comme c'est ici la façon, il y aura festin avant le mariage. Vous allez nous y donner des preuves de votre adresse." — "Ah oui!" répond le charbonnier.

Le moment venu, le roi prend un anneau, le suspend par un brin de soie au-dessus d'un sentier et fait monter le charbonnier sur le cheval le plus vigoureux de son écurie. Montant d'un bord,[1] le charbonnier retombe de l'autre. Il se fait garrotter sur le cheval, qu'on lâche. En passant à cheval dessous l'anneau, il s'agissait d'y enfiler une épée. Mon charbonnier la manque. Mais tout à coup on entend *ding!* et l'anneau part. Personne ne sait ce que ça veut dire.

Le lendemain, on garrotte encore le charbonnier sur un cheval, et tout recommence comme la veille. Il manque encore l'anneau, de son épée. Mais, *ding!* l'anneau part encore. On n'avait encore rien vu. Le roi fait donc avancer ses troupes et les place en deux rangs, l'épée à la main, de chaque côté de l'anneau. "Quand vous verrez partir l'anneau, leur dit-il, vous vous lancerez en avant." Sur son cheval on garrotte le charbonnier, qui manque encore l'anneau, de son épée. Mais à peine est-il passé que *ding!* l'anneau part. Les soldats de suite dardent de leur épée, jusqu'à ce que l'un d'eux casse sa lame, sans voir où elle s'est brisée, ni ce qu'en est devenu l'éclat. Personne ne peut dire comment ça s'est fait.

Le roi envoie deux médecins de porte en porte, par la ville, pour visiter tout malade ou blessé. Les médecins arrivent à la grotte où Ti-Jean, blessé, est couché sur un petit lit. "Y a-t-il quelqu'un de malade ici?" demandent les médecins. Jetant l'œil dans la maison, ils aperçoivent Ti-Jean couché derrière le poêle. "Vous n'êtes pas malade, vous?" — "Non, répond Ti-Jean; je ne suis pas malade; je suis couché." — "Il faut vous examiner." Saisissant mon Ti-Jean, ils l'examinent et trouvent un bout d'épée dans sa cuisse.[2] Ils l'arrachent et s'en vont le porter au roi. On ajuste ce morceau à l'épée cassée du soldat, et on trouve qu'il fait juste. "Attelez deux chevaux, dit le roi, et allez chercher Ti-Jean." — "Cocher! répond Ti-Jean, va dire au roi que demain j'irai de moi-même au château."

Le lendemain, pendant que le roi attend, Ti-Jean part à cheval pour le château. Oh! tout de suite, un valet vient tenir son cheval par la bride. "Que me voulez-vous?" demande Ti-Jean au roi. "Ce que je te veux? Je marie ma fille, et j'aimerais te voir au festin de noces." — "C'est bien trop de bonté, mon roi! Puisque vous le voulez, je reste. Mais je vais soigner mon cheval." — "Ne sois pas

[1] Le mot *bord,* ainsi que maints termes surtout marins, a pris l'acception de *côté, direction,* chez les paysans canadiens.

[2] Il devient ici évident que Ti-Jean, invisible, avait au lieu du charbonnier passé son épée dans l'anneau.

inquiet, dit le roi, quelqu'un en prend soin." Ti-Jean sort quand même; et ayant relâché son cheval, il revient passer la journée à la cour. Là, il reconnaît la princesse; mais, quand au charbonnier, il ne l'avait jamais vu.

Le roi donne un grand souper, le soir, avant le mariage de sa fille, la princesse. La table prête et le temps venu, le roi fait entrer tout le monde et *barrer* la porte.[1] A sa droite, il fait asseoir le charbonnier, et, à sa gauche, Ti-Jean. En face s'asseoit la princesse. Une fois le souper fini, il n'est pas question de chansons; ce sont des histoires qu'on raconte. On commence par Ti-Jean: "Une histoire, Ti-Jean!" Pas trop fou, il répond: "M'avez-vous invité pour rire tout de suite de moi. Commencez donc par un autre." Le roi fait conter son histoire au charbonnier, et lui demande: "Comment t'y es-tu pris pour tuer la Bête-à-sept-têtes?" Le charbonnier *emmanche*[2] son histoire aussi bien qu'il le peut, fait des menteries au roi, et dit en achevant: "Vous en voyez la preuve; j'ai les sept têtes dans ma voiture." Le roi répond: "*Ç'a* bien du bon sens!" On trouve que l'histoire du charbonnier n'est pas la plus amoureuse. "Ti-Jean, ton histoire! Conte-nous ton histoire, Ti-Jean!" demande-t-on. Il répond: "Mon histoire n'est pas longue. Tout en me promenant dans le pays, je *m'adonnais* à passer par ici à cheval. Il y avait la Bête-à-sept-têtes. Trois jours de suite, je me suis battu avec elle; et le troisième jour, je l'ai tuée. Dans mon mouchoir, voici les sept langues de la bête. Allez voir aux sept têtes si les langues y sont. Dites-moi s'il était facile d'aller chercher les langues dans la gueule de la bête vivante. Et voici les joyaux de la belle princesse, que j'ai gardés." Se retournant vers la princesse, le roi lui demande: "Tout ça est-il bien vrai?" La princesse ne parle pas. "Si tu as fait quelque promesse, reprend le roi, parle quand même; je prends ça sur moi." — "C'est Ti-Jean qui m'a délivrée," dit-elle aussitôt.

Le lendemain, on fit un grand feu d'artifice, où le charbonnier fut brûlé. Quant à Ti-Jean, il hérita de la princesse. Je pense qu'il a passé des beaux jours et qu'il s'amuse encore.

6. TI-JEAN ET LA CHATTE BLANCHE.[3]

C'est un roi qui a trois fils. Un s'appelle Jean, un autre, Cordon-bleu, et l'autre, Cordon-vert. Le roi, un jour, leur dit: "Tous trois vous êtes maintenant en âge. Celui de vous qui ira chercher le plus beau cheval aura ma couronne." Les garçons se *grèyent*,[4] partent

[1] Pour que personne ne sorte.

[2] I.e., *invente tant bien que mal.*

[3] Récité par Paul Patry, en août, 1914, à Saint-Victor, comté de Beauce. M. Patry dit avoir appris ce conte de sa mère, Geneviève Coulombe.

[4] Pour *gréer.*

et marchent.... Rendus à la fourche de trois[1] chemins, Cordon-vert dit: "Je prends ce chemin." Cordon-bleu ajoute: "Et moi, ce chemin;" et Ti-Jean achève: "Et moi, l'autre chemin." Avant de se quitter ils se disent: "*Tel jour*, nous nous retrouverons tous trois à la fourche des chemins."

Mon Ti-Jean marche,[2] marche jusqu'au bout du chemin. Là, il prend un petit sentier dans la forêt et il marche. Arrivé près d'une petite cabane de paille, il aperçoit une grande chatte blanche charroyant de l'eau avec quatre crapauds. Il s'assied et regarde. La chatte, ayant rempli une cuve d'eau, y met ses quatre crapauds, et *rrnyao, rrnyao*, s'y fourre elle-même. Et de la cuve sort une belle princesse, telle que Ti-Jean n'en a jamais vu. Elle lui demande: "Que cherches-tu?" — "Un cheval, répond-il; nous sommes trois garçons, et notre père, le roi, a promis sa couronne à celui de nous qui ramènerait le plus beau cheval." La princesse lui dit: "Demain matin, je serai encore la grande chatte blanche que tu as vue. Tu iras dans mon écurie et prendras le plus galeux de mes crapauds. Une fois rendu chez ton père le roi, tu le renfermeras, et le lendemain, il sera devenu le plus beau cheval de la terre."

Comme de fait,[3] le lendemain matin, Ti-Jean prend le crapaud et s'en va à cheval dessus, *patati, patata.* Aux trois chemins, il rencontre ses frères, dont les chevaux sont fort beaux. Regardant Ti-Jean et son crapaud, ils disent: "Ne te montre pas ainsi à notre père, ou tu vas te faire tuer." Mais celui-ci part par derrière eux, *patati, patata*, fouettant sa monture d'une petite hart. "Ne nous suis pas, dirent-ils; c'est un vrai déshonneur!" — "Ça ne fait rien; allez-vous en!" Ils arrivent sur le tard chez leur père et mettent leurs chevaux à l'écurie. Ti-Jean passe l'étrille sur son crapaud, *perarrar*... Et ses frères disent: "Tu vas briser l'étrille de notre père."—"*Poupa* a les moyens d'en avoir une autre."

Le lendemain matin, Cordon-bleu et Cordon-vert se lèvent et vont montrer leurs beaux chevaux au roi. "Et Ti-Jean?" il demande. Ils répondent: "Ah, lui? c'est un *crapotte*."[4] — "*Crapotte?* Il faut que je le voie." Ti-Jean se lève après les autres. Son crapaud c'est le plus beau cheval qu'on ait jamais vu, le crin en argent, et ferré en or. "Ah! s'écrie le roi, c'est Ti-Jean qui a gagné la victoire; c'est lui qui a le plus beau cheval. Mais, vous savez qu'un roi a trois paroles. *Ast'heure*, celui de vous qui me rapportera la plus belle toile *d'habitant*[5] aura ma couronne." Et ils partent tous les trois

[1] A un endroit de ce conte, M. Patry dit *quatre chemins.*

[2] L'expression originale était *marche à plein.*

[3] I.e., *en effet.*

[4] *Crapotte* au lieu de *crapaud* est ici employé par moquerie.

[5] *Habitant* pour *fermier, cultivateur.*

sur leurs chevaux. Rendus à la fourche des trois chemins, Cordon-bleu dit: "Je prends le même chemin." Cordon-vert prend aussi le sien. "Moi, je prends aussi le mien," finit Ti-Jean en partant. Il marche, marche, arrive au petit sentier et de là à la maison recouverte de paille. La grande chatte blanche charroie encore de l'eau avec ses trois crapauds. Ti-Jean s'assied et les regarde faire. Une fois la cuve pleine, *rrnyao, rrnyao,* la chatte blanche se fourre dans la cuve et en ressort une belle princesse. Elle dit: "*Ast'heure,* mon Ti-Jean, que cherches-tu?" Il répond: "Je cherche la plus belle toile du pays[1] que mon père ait jamais vue."—"Demain matin, reprend la princesse, je serai redevenue une grande chatte blanche. Tu regarderas dans ma petite commode et tu y prendras la plus vilaine noix qui s'y trouve et la mettras dans ta poche. Arrivé chez ton père, tu la fendras avec un couteau; et il en sortira trente aunes de la plus belle toile qui se puisse voir."

Cordon-bleu et Cordon-vert se rencontrent aux trois chemins. Ah! qu'ils ont de la belle toile! Mais Ti-Jean, ayant mis la noix dans sa poche, n'en avait pas. Un de ses frères lui demande: "Ti-Jean, je *cré ben*[2] que tu n'en as pas?" A quoi il répond: "Je *cré ben* qu'avec autant de toile que vous en avez, mon père en aura assez."

Chez leur père le roi, le matin, ils se lèvent et s'en vont montrer leur toile. Leur toile est belle. Celle de Cordon-vert surtout est *dépareillée.*[3] "Quant à Ti-Jean, je *cré ben* qu'il n'en a pas." Mais Ti-Jean *ressoud*[4] et donne la noix à son père, en disant: "Fendez-la sur la table, avec un couteau." Le roi fend la noix et en tire trente aunes de la plus belle toile qu'il ait jamais vue." Il dit: "C'est encore Ti-Jean qui a gagné la victoire. Mais vous savez qu'un roi a trois paroles. *Ast'heure,* il vous reste encore une chose à faire. "Qu'est-ce que c'est?" demandent-ils. "Celui qui ira *q'ri*[5] la plus belle femme aura ma couronne, et cette fois, c'est le *boute.*" Ils repartent donc tous trois, Cordon-vert et Cordon-bleu sur leurs chevaux, et Ti-Jean sur son crapaud. Cordon-bleu dit: "Je reprends encore le même chemin." Cordon-vert: "Et moi aussi." Et Ti-Jean: "Je prends aussi le mien." Marche, marche,[6] et Ti-Jean arrive au petit château couvert de paille, et revoit encore la grande chatte blanche charroyant de l'eau avec ses crapauds. *Rrnyao, rrnyao,* la chatte plonge dans la cuve pleine d'eau et en ressort belle princesse. Ti-Jean en *tumbe* sur le cul d'admiration, tellement il la trouve belle. "Dis-moi donc, Ti-Jean, ce que tu cherches? Voilà bien ton troisième voyage ici."

[1] I.e., *toile tissée par les paysans.*

[2] Pour *crois bien.*

[3] I.e., *sans pareille.*

[4] De *ressoudre,* pour *arriver.*

[5] Pour *querir, chercher.*

[6] Employé ici d'une manière quasi impersonnelle.

Et sa réponse est: "Mon père le roi, vous savez, a trois paroles. Il a dit: 'Celui qui m'emmènera la plus belle fille, c'est le *boute,* il aura ma couronne.'" Et il ajoute: "*Ast'heure,* je n'en vois pas sur la terre de plus belle que vous." — "Moi, dit-elle, je suis métamorphosée,[1] et je ne redeviendrai princesse que si le fils d'un roi m'épouse." Ti-Jean dit: "C'est bon!" — "Demain matin, ajoute-t-elle, je serai encore grande chatte blanche. Tu attelleras mes quatre crapauds à mon vieux carrosse, et nous nous en irons ensemble."

Le lendemain matin, Ti-Jean se lève et revoit la princesse métamorphosée. Au carrosse il attelle les crapauds et s'asseoit sur le petit siège, la grande chatte blanche près de lui.[2] *Ça fait de manière que,*[3] elle se frôle contre lui, se promène sur ses genoux et frotte ses joues contre les siennes, *rrnyao, rrnyao!*

Ses frères arrivent à la fourche des trois chemins. *Acré!*[4] ils ont des belles filles! Puis ils regardent Ti-Jean avec sa chatte blanche et les quatre crapauds, et disent: "*De* ce coup-là, c'est le restant![5] Ti-Jean va se faire tuer." Et ils ont un plaisir! "Avec ce vieux carrosse et ces quatre crapauds, ne nous suis pas, au moins!" — "Allez-vous en donc!" répond-il. Le voilà par derrière eux, fouettant d'une hart ses crapauds, tandis que la chatte blanche se frôle dans son visage en miaulant *rrnyao, rrnyao.* Les trois frères arrivés chez leur père, Ti-Jean emmène la chatte blanche dans sa chambre et va étriller ses crapauds *bring, brang, brang!* "Ti-Jean, tu vas briser l'étrille de notre père, le roi." — "Notre père est capable d'en avoir une autre."

Le matin, ah! le roi trouve que Cordon-vert et Cordon-bleu ont des belles *criétures.*[6] Il demanda: "Ti-Jean?" — "Ah! lui, il a une grande chatte blanche." — "Que ça soit ce que ça voudra, il faut que je la voie." Et mon Ti-Jean *ressoud* avec sa princesse par la main. *C'est pas ça!*[7] le roi n'en revient pas. Il n'a jamais vu de si belle *criéture* de sa vie. Ayant attelé les crapauds, Ti-Jean arrive avec quatre chevaux sans pareils et un carrosse comme on n'en a jamais encore vu. Les trois frères partent et s'en vont ensemble se marier à chacune de leurs belles, Ti-Jean, à la princesse. "C'est mon Ti-Jean qui a gagné ma couronne," dit le roi; et, l'enlevant de sa tête, *bang!* il la met sur celle de Ti-Jean.

[1] *Amorphosée* est l'expression employée ici par Paul Patry.

[2] *A contre de lui,* dit M. Patry.

[3] Locution conjonctive à peu près dénuée de sens, mais souvent employée par les paysans.

[4] Juron.

[5] Expression souvent employée par les paysans dans le sens de *cette fois, c'est la limite extrême.*

[6] Pour *femmes.* Ce mot, au Canada, n'est pas pris dans son sens péjoratif.

[7] Expression emphatique familière.

Ça fait de manière...[1] J'étais aux noces. Mais depuis ce temps, je n'ai pas revu ces gens-là et je ne sais pas comment ça se passe là-bas.

7. TI-JEAN ET LA PRINCESSE DES SEPT-MONTAGNES-VERTES.[2]

Une fois, c'était une princesse qui avait été métamorphosée[3] par une vieille fée. Un nommé Ti-Jean, un jour, passe près du château dans lequel la princesse est prisonnière. L'apercevant à la fenêtre, en haut, il lui demande: "Mais que fais-tu donc là?" Elle répond: "Je suis la prisonnière d'une vieille fée." — "Que faut-il faire pour te délivrer?" — "C'est impossible!" Sur quoi Ti-Jean la quitte et s'en va. Le long du chemin, il rencontre une vieille fée, et lui demande: "Mais qui donc garde la princesse dans le château?" Celle-ci répond: "C'est une fée cent fois plus méchante que moi." — "Comment faire pour la délivrer?"— "Cette fée dort pendant une heure, chaque jour; et la princesse en profite pour venir à la fenêtre de sa chambre, où il est impossible à quiconque d'entrer. Rends-toi au château, et quand la prisonnière viendra à sa fenêtre, demande-lui de te tendre la corde qui est dans sa chambre, afin que tu y puisses monter. Sitôt monté, va renfermer la fée chez elle, pour qu'elle n'en puisse plus sortir, et pour qu'elle y meure." Ti-Jean se rend donc au château, aperçoit la princesse. "Il y a une corde près de ta chambre, dit-il; va la chercher et tends-la moi, pour que j'aille te délivrer." — "C'est impossible! plusieurs y ont déjà perdu la vie." — "Va vite chercher la corde! le temps est court." La princesse va donc chercher la corde et la tend à son libérateur, qui monte et se hâte d'emprisonner la fée chez elle. Sans perdre un instant, Ti-Jean aide la princesse à descendre et descend après elle, pendant que la fée lance des cris et des lamentations si épouvantables que le château en tremble.

Ayant conduit la princesse au château du roi, Ti-Jean dit: "C'est moi qui l'ai délivrée." Le roi répond: "Tu as délivré ma princesse; mais tu ne deviendras son époux que dans un an et un jour."

Toujours pensif, loin de la princesse, Ti-Jean trouve maintenant les journées fort longues. Rencontrant la vieille fée, sa bienfaitrice, il reçoit encore un conseil d'elle: "Tu n'as pas eu grand'peine à délivrer la princesse, mais tu vas essuyer bien des traverses avant de l'épouser." Et elle ajoute: "Tu iras au château, tel jour, et vous pourrez jaser

[1] Expression souvent usitée comme locution conjonctive.

[2] Récité par Prudent Sioui, de la Jeune Lorette, Québec, qui avait appris ce conte de son père, et, jusqu'à l'âge de 20 ans, le lui avait souvent entendu raconter. Recueilli en août, 1914.

[3] *Amorphosée* est l'expression employée par Sioui ; il est évident que le conteur emploie ici une expression inappropriée, la princesse n'étant réellement point métamorphosée en un autre être, mais étant seulement prisonnière.

une heure ensemble." Le jour arrivé, Ti-Jean se rend au château; et la princesse arrive, fière[1] de causer une heure avec lui. Parlant ensemble de leurs malheurs, ils se redisent: "La parole du roi en est donnée, nous ne pourrons nous marier que dans un an et un jour, et après bien des traverses." Tout ça mettait Ti-Jean dans l'inquiétude. La princesse, avant de partir, lui dit: "Va revoir la fée, et reste toujours près d'elle. Moi, je repars; et, tel jour, j'arrêterai là pour causer une heure avec toi."

Ayant entendu leur conversation, une servante du roi s'en va la raconter à son maître, qui répond: "Tu endormiras Ti-Jean!" A l'heure où la princesse doit arriver, la servante va trouver Ti-Jean et lui donne une dose. La princesse arrive et le trouve endormi. Elle le *pogne*,[2] le pince, lui tire les bras, le secoue et essaie de toutes manières de le réveiller. Impossible. L'heure passée, il lui faut s'en aller. A peine est-elle partie que Ti-Jean se réveille, pensif. La vieille fée vient lui dire: "Elle est repartie. Dans quinze jours, tu pourras causer une heure avec elle." Au bout de quinze jours, ils sont fiers de se revoir. La princesse fait des reproches à Ti-Jean, qui répond: "La dose de la servante, je le *cré ben*, m'avait endormi; et je me suis réveillé bien pensif et triste." — "Ti-Jean, dit la princesse, je vais encore revenir, et, cette fois, en nuée bleue. Mais, garde-toi bien de rien accepter de la servante. Dans un an et un jour, mon père en a donné sa parole, nous nous marierons." Il retourne voir la fée.

La journée venue, la servante prépare encore une dose, que Ti-Jean refuse de la prendre. En disant: "Tu as quelque chose de sale sous le nez," elle lui passe son mouchoir dans le visage; et il s'endort aussitôt. La princesse arrive et le trouve endormi. Elle passe son heure à le secouer et à lui faire toutes sortes de cruautés pour le réveiller. Impossible. Au bout de l'heure, il lui faut partir. Voyant la nuée bleue disparaître au loin, Ti-Jean se dit: "C'est fini, jamais je ne la reverrai!"

Il avait toujours à l'idée son mariage à elle, dans un an et un jour, comme le roi l'avait dit. Mais il était toujours dans le trouble, pendant que le temps passait. Sa fée protectrice, un jour, lui dit: "La princesse va revenir ce soir, et tu vas avoir le plaisir de causer une heure avec elle." Ti-Jean se rend donc au château et cause une heure avec la princesse. Il se lamente plusieurs fois de ne pas la revoir plus souvent. "C'est par ordre de mon père, dit-elle, que la servante agit ainsi. Courage, Ti-Jean! Tu m'as délivrée et tu m'auras dans un an et un jour; mon père l'a promis. On m'envoie en voyage en attendant, pour que je ne pense plus à toi et que, rencontrant des beaux princes, je t'oublie pour eux. Courage, Ti-Jean! Que l'année s'écoule! et nous nous marierons. Maintenant, je pars,

[1] *Fier* signifie ici "content," "heureux."

[2] Pour *prendre, saisir.*

et quand je passerai ici en nuée blanche, ce sera pour la dernière fois. Après ça, je ne reviendrai plus, car l'année achève." En partant, elle ajoute: "Rappelle-toi, Ti-Jean, des ordres de mon père, et défie-toi de la servante. Va retrouver la fée qui te protège, et quand j'y passerai, tel jour, nous causerons encore une fois ensemble."

La journée dictée, la servante arrive près de Ti-Jean et lui dit: "Ti-Jean, le roi lui-même m'envoie te laver et te mettre de la poudre et de l'odeur, avant que la princesse arrive." Ti-Jean consent, et la servante s'empresse de le laver et de le poudrer. Elle n'a pas fini que Ti-Jean dort. La princesse arrive aussitôt et, le trouvant endormi, elle se jette sur lui, le secoue de bien des manières et lui fait toutes les cruautés imaginables. A la fin, elle l'arrose de larmes, disant: "C'est fini, nous ne nous reverrons plus!" Elle lui laisse en souvenir sa tabatière et son mouchoir, où son nom est brodé en or. Et elle lui fait ses adieux pour toujours.

Se réveillant, Ti-Jean aperçoit une nuée blanche au loin et se met à pleurer et se lamenter. "J'ai tout perdu!" Mais on avait dit qu'il aurait du trouble pendant un an et un jour; et ça lui donne un peu d'espoir. La fée arrive et, le trouvant si triste, le rassure, malgré toutes les traverses qui l'attendent. "La princesse que tu as délivrée, dit-elle, est partie du château de son père, et n'y reviendra jamais. Elle est sur les Sept-montagnes-vertes. Ti-Jean, je vas te protéger comme je l'ai toujours fait. Trois de mes sœurs sont fées comme moi. *Ast'heure*, écoute *ben*, Ti-Jean, et ne te trompe pas! Au bout de ce chemin, tu vas trouver trois sentiers, un à droite, un à gauche, et l'autre au milieu. Prends celui de gauche, et à peu près une lieue plus loin, tu trouveras la plus jeune de mes sœurs. Voici une lettre de recommandation pour elle." Heureux d'être toujours protégé par la fée, mais triste à la pensée de la princesse, Ti-Jean part, emportant la lettre de recommandation. Rendu chez la fée, il lui remet la lettre, où elle lit: "Je te recommande de prendre soin de Ti-Jean, qui s'en va aux Sept-montagnes-vertes, à la recherche d'une princesse *amorphosée.*[1] Indique-lui le sentier menant chez notre troisième sœur, à qui tu le recommanderas." Ti-Jean passe la nuit chez la fée qui, le lendemain matin, lui dit: "Tu vas t'en aller chez celle de mes sœurs, la maîtresse de tous les animaux, qui reste à une lieue d'ici. Pour y arriver tu suivras le premier petit sentier à droite, au bout de ce chemin. Attends, Ti-Jean! Je vais te donner une lettre de recommandation. Peut-être pourra-t-elle te donner des nouvelles de la princesse." Malgré sa peine, Ti-Jean se met à sourire, en s'en allant. Arrivé chez la troisième fée, la maîtresse de tous les animaux, il présente sa lettre de recommandation. Fière de le voir, la fée s'informe de sa sœur. Mais Ti-Jean lui raconte son histoire, ses troubles et sa

[1] *Métamorphosée.*

peine. Elle lui dit: "Tu vas coucher ici. Demain matin, je prendrai mon sifflet et j'appellerai tous les animaux dont je suis la maîtresse. Peut-être pourront-ils nous donner des nouvelles de la princesse, qui est sur les Sept-montagnes-vertes." Le lendemain matin, la fée prend son sifflet et appelle les animaux des bois, qui accourent autour d'elle. Elle leur demande: "N'avez-vous pas pris connaissance de la princesse qui est allée sur les Sept-montagnes-vertes?" Aucun d'eux ne l'avait vue. Ti-Jean est triste comme toujours; mais la fée le rassure et lui dit: "Tu vas aller voir une de mes sœurs, la reine de tous les oiseaux des bois, qui reste bien plus loin que les autres. Je vas t'enseigner la route, qui est bien difficile à suivre. Prends ce chemin, et, rendu à cinq arpents d'ici, tu verras un petit sentier[1] que tu suivras un *boute*. Arrivé à un autre sentier, tu t'y engageras. Fais bien attention, et ne te trompe pas!" Toujours triste, Ti-Jean se *grèye* pour partir. La fée lui donne une lettre de recommandation. Il se met à sourire, et part en disant: "Bonsoir!" — "Bonsoir, Ti-Jean!" répond la fée. Pensif tout le long du chemin, Ti-Jean arrive chez la quatrième fée et lui présente sa lettre. Contente d'avoir des nouvelles de sa sœur, celle-ci lui demande son histoire. Il s'empresse de raconter ses troubles et ses traverses. Aussitôt qu'il a fini, elle dit: "Moi, je suis la reine des oiseaux. Je vas prendre mon sifflet et appeler tous les oiseaux pour savoir s'ils ont vu la princesse." Dans un instant tous les oiseaux arrivent, et elle leur demande: "Savez-vous où est la princesse?" Aucun d'eux ne l'avait vue. "Courage, Ti-Jean! J'ai un vieil aigle qui n'est pas encore arrivé. Courage!" A l'aigle qui arrive bien fatigué, elle demande: "N'as-tu pas pris connaissance de la princesse?" L'aigle répond: "Oui, je viens de manger à la porte de son château. Elle est sur les Sept-montagnes-vertes." — "Es-tu capable d'y conduire Ti-Jean?" — "Je suis bien fatigué, répond l'aigle; mais avec un quartier de bœuf, je pense m'y rendre." La fée consent: "Tu vas avoir le bœuf voulu pour y mener Ti-Jean."

Une fois Ti-Jean sur son dos, l'aigle se hâte de voler vers les Sept-montagnes-vertes, car il savait que la princesse allait bientôt épouser un prince. Rendu sur la sixième montagne, l'aigle faiblit; et Ti-Jean de plus en plus souvent lui donne de la viande. Au haut de la sixième montagne, l'oiseau dit: "Il ne reste plus guère de temps. Dans vingt-quatre heures, la princesse sera mariée." A Ti-Jean qui se met à pleurer, il redit: "Courage! Avec du courage, nous arriverons." Sur la septième montagne, l'aigle crie: "Je n'en peux plus; il me faut de la viande!" Plein de courage et voulant voir la princesse, Ti-Jean prend son couteau, se taille un morceau de chair sur la fesse gauche, et le donne à l'oiseau. Bien fatigués tous les deux, ils

[1] Sioui disait *chantier*.

arrivent au château à huit heures du soir. La princesse se mariait le lendemain matin. Mal vêtu comme il est, Ti-Jean frappe au château et s'offre comme premier cuisinier, en disant: "Je peux faire la cuisine pour toutes les classes." La princesse, à qui on rapporte ça, le fait de suite engager comme premier cuisinier. Fier de son succès, Ti-Jean entre à la cuisine. Aussitôt les chaleurs [1] le prennent, [2] et il sort son mouchoir pour s'essuyer. Mais la servante aperçoit sur le mouchoir qui brille un nom écrit en lettres d'or. Elle court le dire à sa maîtresse. La princesse se met à penser. Puis elle dit: "Demande au cuisinier de venir ici dans ma chambre. Je veux le voir." — "Mais ce n'est pas aisé. Le cuisinier est tout en guénilles." — "Va dire à Ti-Jean de venir ici! Je veux le voir." La servante obéit et répète l'ordre au cuisinier. "C'est bien difficile de me présenter ainsi devant la princesse, répond Ti-Jean; mes habits ne sont pas convenables." — "Quand même vos habits ne sont pas convenables, elle veut vous voir de suite." Ti-Jean monte à la chambre de la princesse, qui le reconnaît. "D'où viens-tu, Ti-Jean?" — "De la cuisine," répond-il. "Ce n'est pas toi, Ti-Jean, qui as délivré une princesse?" — "Oui, c'est moi qui ai délivré une princesse." — "Ti-Jean, tu vas me montrer le mouchoir avec lequel tu t'es essuyé dans la cuisine." En regardant le mouchoir, elle demande: "Est-ce le mouchoir de la princesse que tu as délivrée?" — "Oui," dit-il. "Ti-Jean, tu dois avoir une tabatière?" Il prend sa tabatière et offre une prise à la princesse. Fière de prendre une prise à la suite de Ti-Jean, elle le salue, et lui de même.

Sans se faire reconnaître l'un à l'autre, ils se quittent, et Ti-Jean, toujours triste, mais heureux d'être dans le château de sa princesse, s'en retourne à la cuisine. Sa maîtresse lui fait faire un habit de prince, et dit à une servante: "Prends soin de Ti-Jean, à la cuisine; et sois sûre que son habit soit prêt demain matin."

De bonne heure le matin, la princesse fait demander Ti-Jean et lui dit: "Va mettre l'habit de prince que je t'ai fait faire; et tiens toi prêt! Aussitôt que je te ferai demander, tu viendras à ma droite." Et il s'empresse d'aller se mettre en toilette. Pendant ce temps-là, le prince qui doit épouser la princesse arrive et le mariage commence. Une fois à table, la princesse fait demander son cuisinier. Le cuisinier arrive, et de lui-même vient s'asseoir à la droite de la princesse. Le prince assis à sa gauche se trouve insulté.

Avant que le mariage soit célébré, les principaux invités font un discours à table. La princesse demande la parole et dit: "Voilà un an et un jour..." Les gens aperçoivent Ti-Jean sourire; "...J'avais une vieille clef. Cette clef m'avait rendu un grand service, et je n'avais

[1] I.e., *défaillance, pâmoison.*

[2] C'est probablement une feinte de Ti-Jean.

pas besoin d'autre clef pour toutes mes serrures. Mais je l'ai perdue; et je suis indécise d'en acheter une nouvelle que je redoute. Foi de prince, de princesse et de *rouet'*,[1] qui êtes ici à ma table! Que dois-je faire? Je viens de retrouver ma vieille clef." Tous les princes et princesses: "Foi de prince, princesses et de *rouet'!* gardez la vieille clef, parce qu'elle vous a rendu un si grand service." — "Eh bien! dit-elle, voici ma vieille clef. C'est Ti-Jean mon héros; c'est lui qui m'a délivrée, il y a un an et un jour, quand j'étais *amorphosée.* Toi, beau prince, retire-toi!"[2]

8. LES PAROLES DE FLEURS, D'OR ET D'ARGENT.[3]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi qui avait une belle petite fille. S'étant marié en secondes noces à une veuve qui avait aussi une fille du même âge, il passait son temps à la chasse. La belle-mère, elle, tenait l'enfant du roi en esclavage, la plupart du temps sous une grande cuve, devant la cheminée, et l'appelait "sa petite *Cendrouillonne.*"[4]

Voulant la faire détruire, elle lui dit, un jour: "Ma petite *Cendrouillonne,* va à la cabane des fées chercher de l'eau de *la rajeunie.*"[5] La petite fille s'en va donc à la fontaine, où elle rencontre la vieille magicienne: "Que cherches-tu, ma petite fille?" Elle répond: "Je suis venue chercher de l'eau de votre fontaine." — "Bien! cherche-moi des poux, dans la tête." Et pendant que la petite fille cherche, elle demande: "Que trouves-tu, dans ma tête?" — "Je vous trouve des grains d'or et d'argent." — "Quand tu parleras, ma petite fille, il sortira de ta bouche de l'or, de l'argent et des belles fleurs." Ayant pris de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine, elle s'en va trouver sa belle-mère. "Tiens! en voilà, de l'eau de la fontaine de la vieille magicienne." Comme elle parle, des fleurs, de l'or et de l'argent tombent de sa bouche. Voyant ça, la belle-mère se dit: "Il faut que j'y envoie aussi ma fille." L'enfant arrive chez la fée magicienne de la fontaine, qui lui demande: "Que viens-tu faire ici, ma petite fille?" — "Je viens chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine." — "Bien! elle dit, cherche donc dans ma tête." Et quand la fille cherche, elle demande: "Que trouves-tu dans ma tête, ma petite fille?" — "Je vous trouve des poux et des *landes.*"[6] Fâchée, la vieille refuse de lui laisser

[1] Pour *roi.*

[2] Comme le raconteur, Prudent Sioui, ne se souvenait pas très clairement de quelques parties de ce conte,il est probable que la finale est quelque peu brusquée ici.

[3] Récité à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Achille Fournier, qui dit avoir appris ce conte d'un vieux Edouard Lebel, aussi de Sainte-Anne, et décédé il y a une douzaines d'années.

[4] Pour *Cendrillon.*

[5] I.e., de l'eau qui rajeunit.

[6] Pour *glandes.*

prendre de l'eau de la fontaine, et lui dit: "Quand tu parleras, il te sortira de la bouche des crapauds et des couleuvres." Comme elle arrive chez elle, sa mère lui demande: "As-tu apporté de l'eau de la *rajeunie?*" Elle parle, et des crapauds et des couleuvres tombent de sa bouche.

Ce qui arrive là? Le fils d'un roi. S'approchant de la cheminée, il lève la cuve et aperçoit *Cendrouillonne* — qui est la fille du roi. Il la trouve si belle, avec toutes ces fleurs qui lui tombent de sa bouche quand elle parle, qu'il lui fait promettre de l'épouser, un jour. En la quittant il dit: "Je reviendrai te chercher."

Le voyant revenir, la belle-mère *grèye* sa propre fille, lui met un voile sur le visage, et dit: "La voilà, celle que vous voulez épouser." Elle *embarque* dans la voiture du prince, et ils s'en vont. Mais, aussitôt qu'elle parle, des couleuvres et des gros crapauds sortent de sa bouche. "Ah! dit-il, elle m'a joué un tour. Ce n'est pas celle que j'ai promis d'épouser." La jetant *haut en bas* de la voiture, il retourne au château du roi, et fâché, il dit à la vieille: "Vous m'avez joué un tour et donné votre fille à la place de celle que j'ai promis d'épouser." S'en allant près de la cheminée, il aperçoit sa belle fiancée: "*Ast'heure*, veux-tu te marier à moi?" — "Oui!" C'est sa réponse. Et aussitôt qu'elle parle, des fleurs, de l'or et de l'argent tombent de sa bouche, il n'y a rien de plus beau. Bien contents, les amoureux s'en vont chez le curé, qui les marie. C'est tout ce que je sais de leur histoire.

9. CENDRILLON. [1]

Une fois, c'était un veuf et sa fille. Le veuf se marie en secondes noces à une femme ayant trois filles pas très *joliyes.* Cendrillon, la fille unique, était belle.) Les filles de la veuve devinrent bientôt jalouses et fâchées de voir les jeunes gens s'approcher d'elle plutôt que de toutes autres.

Un jour, elles disent à leur mère: "Il y a toujours un *boute!* Ne la laisse pas passer avec nous au salon. Avec ses belles façons, elle attire tous les garçons; et il nous est impossible d'en avoir un à veiller [2] avec nous." Fâchée de cela, la belle-mère donne un habit de flanelle *d'habitant* [3] à Cendrillon, et la met à tous les ouvrages durs, pour gaspiller sa belle peau. Pendant que Cendrillon est assise seule près de la cheminée, les jeunes filles sont toujours en toilette, faisant leurs demoiselles.

Un beau soir, une *magnière* [4] de roi fait une grosse soirée, invite tout le monde, surtout les jeunes filles. Les trois sœurs de Cendrillon s'habillent de leurs plus beaux habits pour aller à la soirée. Mais

[1] Raconté par Mme P. Sioui, en août, 1914, à Lorette, Québec. Mme Sioui avait appris ce conte de sa mère, Mme Marie Michaud (Picard).

[2] I.e., pour passer la soirée. [3] I.e., flanelle du pays. [4] Pour *manière de.*

on dit à Cendrillon: "Toi, tu ne viendras pas. Ta place est ici." Elle reste donc seule devant la cheminée, à pleurer de se voir si jeune et de ne pouvoir s'amuser comme ses sœurs. A peine les filles parties, une vieille fée *ressoud*[1] près d'elle. "Bonsoir, ma fille! Qu'as-tu à pleurer?" Elle répond: "*Mémère!*[2] Vous voyez ce que je suis. Voici ma chaise. Si quelqu'un vient veiller, on me laisse ici avec ces habits de flanelle d'*habitant.* Mes trois sœurs vont partout, mais pas moi. Comme vous voyez, ce soir, le roi donne une grosse soirée; mes sœurs y sont. Moi, je ne puis pas m'y montrer; ma mère me tuerait." La fée lui dit: "*Grèye*[3]-toi! tu vas y aller."—"Je ne puis pas y aller; je n'ai pas de robe." — "Moi, je vas t'en donner une." La fée l'habille de beau satin pâle, et lui donne aussi des pantoufles de satin pâle. Belle comme elle est, avec ses beaux cheveux d'or, il n'y a qu'un éclat autour d'elle. La fée lui recommande: "Ne passe pas[4] minuit. Si tu le fais, tu redeviendras comme avant." Un beau carrosse passe à la porte, Cendrillon y *embarque*[5] et arrive à la porte du château. Elle descend et entre. A la vue d'une beauté si rare, tous les danseurs s'arrêtent et regardent, surpris. C'est à qui danserait avec elle. Le prince la trouve si belle et si bien vêtue qu'il lui demande une danse. Ne voulant pas passer minuit, elle demande l'heure. Le prince lui dit: "Il est onze heures." Elle répond: "Ça me fait bien de la peine, mais il faut que je m'en aille." Le prince ne veut pas la laisser partir et dit: "Il n'est pas tard!" — "Je ne peux pas; il faut que je parte." Le carrosse est à la porte, elle y monte et s'en retourne. Rendue à la maison, elle redevient habillée en Cendrillon, comme avant. Ses sœurs arrivent et la trouvent assise devant le feu, comme toujours. Elles lui disent: "Il y avait donc une belle fille, belle comme un ange! *On*[6] n'a jamais vu de beauté pareille." Cendrillon écoute et fait semblant de rien. Elle demande à ses sœurs: "Etait-elle bien habillée, cette fille dont vous parlez tant?" — "Elle avait la plus belle robe de satin pâle et des pantoufles sans pareilles. Où a-t-elle bien pu les prendre? *On* n'en a jamais vu d'aussi belles."

Le lendemain *au* soir, il y avait encore un bal chez le roi. Les trois filles se disent: "Nous allons toujours nous mettre des belles toilettes, tout ce que nous avons de plus beau." Elles ne savent quoi faire pour se rendre plus jolies et trouver à se marier. Cendrillon leur demande: "Emmenez-moi donc?" La belle-mère répond: "Je ne veux pas d'une *Cendrouillonne*[7] comme toi, pour faire honte à mes filles." Cendrillon s'asseoit comme toujours dans sa petite chaise *berçante*, près de la cheminée. Les trois filles se *grèyent* pour la danse,[8]

[1] I.e., *apparaît, arrive.*
[2] Pour *grand'mère.*
[3] I.e., *prépare-toi.*
[4] I.e., *reviens avant minuit.*
[5] I.e., *monte.*
[6] Pour *nous.*
[7] Probablement dérivé de *Cendrillon.*
[8] I.e., soirée où l'on danse.

mettent tout ce qu'elles ont de plus beau en or et en satin, partent avec leur mère et laissent Cendrillon seule à pleurer. Aussitôt qu'elles sont parties, la vieille fée *ressoud*[1] encore: "Bonsoir, ma fille! tu as l'air bien triste." — "Oui, *mémére!* elles sont parties pour la danse; et moi, elles n'ont pas voulu m'emmener. Tous les ouvrages les plus durs, c'est à moi qu'on les donne." La fée demande: "Veux-tu y aller?" — "Ça me ferait bien plaisir d'y aller; mais je n'ai pas de robe." — "Vite, *grèye*-toi!" dit-elle en lui donnant une belle robe de satin rose et des pantoufles appareillées. La fée la rend deux fois plus belle qu'elle est, et l'envoie en disant: "Ne passe pas minuit, parce que, à cette heure-là, tu redeviendras *Cendrouillonne*." Les plus beaux chevaux, attelés à un carrosse sans pareil, arrivent à la porte; Cendrillon *embarque* et arrive au bal. Voyant entrer une si belle fille, tout le monde arrête de danser pour la regarder. Vitement le prince s'approche d'elle et lui demande de danser avec elle. Elle accepte, et s'amuse tellement qu'elle oublie l'heure. Tout à coup, elle lui demande: "Quelle heure est-il?" Et, pendant que minuit sonne, elle dégringole l'escalier et redevient Cendrillon comme avant. Dans l'escalier elle perd une pantoufle, que le prince, courant après elle, ramasse. Vêtue de flanelle d'*habitant*, dans son carrosse, elle file chez elle. A peine assise devant la cheminée, ses sœurs arrivent. Elles ne font que parler de la belle fille vêtue de satin rose. "Mais c'est drôle comme elle est partie vite!" disent-elles.

Le lendemain, le prince fait battre un ban. "Celle à qui la pantoufle ira sera l'épouse du prince." En attendant que le prince passe, les trois filles mettent leurs plus belles toilettes. Comme la pantoufle est bien petite, elles se coupent le bout du pied pour la mettre, mais sans y réussir. A la fin, le prince fait le tour de toutes les maisons des invités à la danse, sans trouver à qui la pantoufle appartient. Alors le roi dit: "Réunissez toutes les jeunes filles du village." Cendrillon se trouve parmi elles, habillée en paysane. A elle seule la pantoufle fait. Et le roi déclare qu'elle est bien celle que le prince va épouser. Les gens de la cour la font habiller en princesse, et s'aperçoivent comme elle est belle. Pour le mariage, on fait une grosse noce. Mais moi, on ne m'a pas invitée.

10. LES QUATRE VENTS.[2]

Une fois, il est bon de vous dire que c'était un roi. Le temps étant venu de donner à ses trois garçons leur héritage, les deux plus vieux

[1] I.e., *arrive*.

[2] Conte récité à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Achille Fournier, qui dit l'avoir appris dans les chantiers des Montagnes-Blanches, d'un Canadien-français, il y a une trentaine d'années. Il est évident que ce conte est, surtout vers la fin, bien incomplet.

lui demandent chacun trois cents piastres, et Ti-Jean, un gars de quinze ans seulement, dit: "Moi, je ne vous demande que votre chaloupe, sur la grève."

Dans sa chaloupe, voilà Ti-Jean parti pour la pêche. Après avoir pêché toute la journée, il revient, le soir, avec plein sa chaloupe de poissons. "Qui aurait cru ça! dit le père; je n'aurais jamais pensé que tu pouvais prendre tant de poissons dans ta journée." Le lendemain, le petit garçon retourne encore à la pêche, se couche dans sa chaloupe et s'endort. Voilà bien que le courant l'emporte au large. Se réveillant, il pense: "Dis-moi donc où je suis rendu!"

Le capitaine d'un gros bâtiment passant par là aperçoit un petit *tapon* noir. C'était son gilet que Ti-Jean secouait au bout d'une rame, comme signal. Regardant dans sa longue-vue, le capitaine dit à ses matelots: "Allons-y voir; ça doit être quelque naufragé." Quand les matelots arrivent à lui: "Mon petit gars! ils disent, par quelle aventure es-tu ici?" — "Pendant que je dormais dans ma chaloupe, le courant m'a emmené ici; et je ne puis plus prendre terre." Charmé de ce petit gars, le capitaine lui dit: "Viens-t'en à bord du bâtiment, où tu n'auras pas de misère; on y prendra bien soin de toi."

Toujours que, il fallait arrêter à quelque part pour prendre de l'eau douce. "Mes matelots, dit le capitaine, allez chercher de l'eau douce." —"*M'a*[1] aller avec vous autres," dit l'enfant qui, une fois rendu à terre, prend sa ligne et ses *ains*,[2] et s'en va pêcher dans la rivière. Voyant une tempête s'élever sur la mer, les matelots crient: "Il faut partir!" Et ils partent, oubliant leur protégé à terre. Le capitaine dit: "Mais! vous ne m'avez pas remmené mon petit gars. C'est donc *de valeur!*[3] moi qui en étais si charmé; je ne le reverrai plus!"

Dans sa journée, Ti-Jean pêche une belle *brochetée*[4] de truites. Il prend un sentier, et arrive à un château. La princesse, qui se promenait *sur la galerie*,[5] aperçoit la *brochetée* de poissons, et demande: "Est-il à vendre, ton poisson?" —"Oui, belle princesse!" — "Comment *ce que* tu demandes?" — "Je demande une piastre." Et la princesse lui ayant donné la piastre, il part. "Attends donc un peu!" dit la princesse, qui s'en va parler à son père: "Si vous le voulez, je vas faire venir ce petit garçon au château, et nous l'enverrons à l'école pour le faire instruire." — "C'est bon! répond le roi; jette-lui un cri, pour le faire entrer." — "*Aye*, mon petit gars! viens donc ici un peu." — "Tu voudrais bien m'ôter ma piastre? Ah non, non!" Mais il finit par entrer au château, où le roi lui dit: "Si tu veux rester avec nous

1 Pour *je m'en vas*.

2 Terme populaire pour *hameçon*.

3 I.e., *regrettable*. Locution très usitée au Canada.

4 Une brochette sur laquelle on enfile le poisson sitôt qu'il est pris.

5 Un promenoir extérieur en saillie devant ou autour d'une maison; le sens de ce mot, au Canada, est dérivé d'un terme marin.

autres, *on* va te faire instruire pour que tu gagnes ta vie honorablement."

A l'école, Ti-Jean apprenait tout ce qu'il voulait; il avait une tête *épouvantable.*[1] Après cinq ou six ans d'école, il avait tout appris les affaires de la marine et des bâtiments sur la mer. C'était un vrai marin. Il dit au roi: "*Ast'heure*, je suis capable de gagner ma vie honorablement; je m'en vais à la découverte de mines d'or et d'argent." Et il part, emmenant avec lui les deux garçons du roi.

Sur la mer, il prend sa longue-vue, regarde et voit un petit *tapon* clair. "Tiens! il dit, mes petits amis, il y a ici une mine d'argent." Il charge un bâtiment d'argent et renvoie un des enfants du roi chez son père, avec ce bâtiment.

Lui, sur la mer, il marche encore, marche, marche; regarde encore dans la longue-vue. *Ce qu*'il voit? Un *tapon* jaune. "Ah! il dit, ici, c'est une montagne d'or." Il charge un bâtiment d'or, et renvoie le deuxième enfant du roi à son père, sur ce bâtiment. Et il dit: "Moi, il faut que j'aille encore plus loin, à la découverte."

Bien loin, Ti-Jean arrive à un château, au bord de la mer. Comme ce château a deux étages, et une *galerie* au deuxième, il monte dans un gros arbre, saute sur la *galerie*, et entre dans le château. Là, il aperçoit une princesse emmuraillée[2] dans des grilles de fer. La princesse dit: "Je suis gardée par quatre géants, le Vent-de-Suroi, le Vent-de-Nordè, le Vent-de-Nord et le Vent-du-Su."

Voilà bien le Vent-de-Suroi qui arrive et s'en va pour manger Ti-Jean, qui dit: "*Dévore-moi point!* Que veux-tu *à* manger?" — "Donne-moi un quart[3] de lard et un quart de biscuit." Ti-Jean les lui donne. Le Vent-du-Su arrive à son tour et dit: "Tiens, Ti-Jean! Je vas te dévorer." —"Le géant! tu n'en aurais pas pour ta grosse dent. Que te faut-il *à* manger?" — "Il me faut un quart de lard et un quart de biscuit." Et aussitôt le géant a ce qu'il demande. Voilà le Vent-de-Nordè qui vient: "*Aye*, Ti-Jean, je vas te dévorer!" — "*Dévore-moi point!* Tu vois bien que tu n'en aurais pas pour ta grosse dent. Que veux-tu manger?" — "Il me faut un quart de lard et un quart de biscuit." Sitôt dit, sitôt fait. Voilà le Vent-de-Nord qui arrive: "Je viens te dévorer, Ti-Jean."—"*Dévore-moi point!* Tu vois bien que tu n'en aurais pas pour ta grosse dent de moi." Et il lui donne un quart de lard et un quart de biscuit.

Toujours, voilà mon Ti-Jean qui prend son sabre, part, s'en va au château, et entre dans les grilles de fer. Une vieille magicienne le voit, et lui dit: "Ti-Jean, ne fais pas ça! Dans la forêt, il y a quatre géants qui sont bien plus forts et malins que toi. Pour faucher, ils ont des faux de vingt-cinq pieds de long. Si tu veux les détruire, va dans la forêt pendant qu'ils dorment." Ti-Jean s'en va donc dans la forêt,

[1] I.e., extraordinaire. [2] Emprisonnée. [3] Un baril.

trouve les géants endormis, et, avec son sabre,[1] leur coupe le cou à tous les quatre. Voilà les géants morts.

S'en retournant au château, Ti-Jean s'en va trouver la vieille magicienne, et dit: "Bonne vieille! *ce que ça* veut donc dire, tous ces chicots de sapin sec qu'on voit là?" Elle répond: "Ce sont tous des bâtiments que les géants ont *amorphosé* en masses de sel." — "Qu'est-ce qu'il faut faire pour les *démarphoser?*"[2] — "Prends ce petit pot de graisse et va frotter les chicots de sapin."[3] Il prend le petit pot de graisse, s'en va frotter les chicots de sapin sec, qui se *démarphosent* et deviennent autant de bâtiments, avec matelots et capitaine à bord. De là il s'en va tout *dret* au château, brise les grilles de fer avec son sabre, délivre la princesse et l'emmène avec lui dans son bâtiment. Pendant le grand souper qu'il donne à tous les capitaines délivrés, on lui fait prendre une dose d'eau *d'endormi.*[4] Un coup Ti-Jean endormi, on le met dans une paillasse et le *sapre*[5] à la mer. Une baleine passe et *envale*[6] la paillasse. Se réveillant dans le ventre de la baleine, mon Ti-Jean s'aperçoit que *ça* marche pas mal vite. "Où-*ce que*[7] je suis?" Prend son couteau et pique *dans* le corps de la baleine. Plus il pique, et plus ça marche! En s'échouant sur une île, la baleine se casse en deux. Voilà Ti-Jean qui en sort et se met à se promener sur l'île.

Ti-Jean se souhaite transporté chez le père de la princesse qu'il a délivrée. Là, pendant la nuit, il se fait bâtir un beau château de cristal.[8] En se réveillant, le lendemain matin, le roi aperçoit le beau château de cristal devant son palais, et envoie un de ses valets voir ce que ça veut dire. Le valet demande: "Qu'est-ce que ça veut donc dire, ce château de cristal bâti pendant la nuit?" Ti-Jean répond: "Va dire au roi que s'il a affaire à moi, il vienne ici me trouver." Le roi s'y rend et demande: "Mais, comment *ça se fait* que tu es rendu à ma porte, ce matin, avec un château en cristal cent fois plus beau que le mien?" — "C'est pour vous montrer, sire le roi, que j'ai été trahi. J'avais délivré votre princesse que les géants avaient emmuraillée. Un capitaine de bâtiment *démarphosé,* que j'avais invité à souper chez moi, m'a donné de l'eau *d'endormi,* m'a mis dans une paillasse et m'a *sapré* à la mer. Une baleine en passant m'a *envalé.* En me réveillant dans le ventre de la baleine, je l'ai piquée avec mon couteau, et elle est allée se casser en deux sur une île. Là, je me suis souhaité

[1] Il est évident que son sabre était doué de vertus magiques.

[2] *Désamorphoser,* de *démétamorphoser.*

[3] I.e., frotter les chicots avec la graisse.

[4] Eau qui produit le sommeil, *eau de sommeil.*

[5] I.e., *jette.*

[6] *Avale.*

[7] *Où est-ce que.*

[8] Il est évident qu'ici le conte est très incomplètement récité. Il est à supposer que, sur l'île, Ti-Jean rencontra quelque magicien ou obtint un charme qui lui donna des pouvoirs merveilleux.

transporté ici avec un beau château de cristal." — "Ah! mon Ti-Jean, puisque c'est toi qui as gagné ma princesse, tu vas l'épouser." — "Non, sire le roi! je ne l'épouserai point." — "Qu'est-ce que tu *ordonnes*[1] au capitaine qui t'a trahi et a épousé ma princesse à ta place?" — "Je ne lui *ordonne* rien. Laissez-le où il est; car il faut faire le bien pour le mal. Moi je m'en vais."

De là, Ti-Jean se souhaite transporté à la porte du château où il avait vendu sa *brochetée* de poissons à la princesse. "Tu as été bien longtemps à ton voyage!" dit le roi. "Eh bien! sire le roi, les deux bâtiments, l'un chargé d'argent et l'autre d'or, sont-ils arrivés?" — "Oui, ça fait longtemps. *Ast'heure*, mon Ti-Jean, tu vas épouser ma princesse, que tu as *ben* gagnée." Ils se sont donc mariés.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

11. LE PRINCE DE L'ÉPÉE-VERTE.[2]

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un prince, dont le *réfugiarum*[3] était la forêt, où il vivait de chasse. Un jour, sa femme meurt, et il reste avec deux enfants, un petit garçon et une petite fille d'une quinzaine d'années. Plus tard, lui aussi tombe malade, meurt.

Le petit garçon se met à chasser, chasse. Il tue le pékan, le vison, la martre; et, ayant ramassé des fourrures riches à plein,[4] il dit à sa petite sœur: "Nous sommes tout nus. Il faut que je prenne le petit sentier[5] et tâche de trouver du monde, pour qu'on me vende des habillements." Leur père leur avait dit qu'il y a des marchands d'habits. Il part donc avec ses pelleteries, et il marche, marche le long du petit sentier *à* son père.[6] *Ce qu*'il rencontre dans le sentier? Un gros et grand homme, épouvantable.[7] "Mon petit garçon, où vas-tu?" — "Monsieur! je m'en vas vendre mes pelleteries pour m'acheter des habits. Je suis seul avec ma petite sœur, et nous voilà sans habits, nus." — "Mon petit garçon, donne-moi tes pelleteries!" — "Non, *batège!*[8] je m'en vas les vendre." Le petit garçon a peur; et le géant, qui a deux gros chiens abominables, répète: "Tu vas me donner tes pelleteries, et mes chiens sont à toi. Ce que tu leur demanderas, ils te l'apporteront." Le petit gars pense: "C'est bien des menteries, mais c'est égal!"[9] Il *revire*[10] et arrive à sa sœur en *braillant*. Il lui dit: "J'ai rencontré un gros et grand homme, avec une longue barbe. Il m'a pris mes pelleteries et donné ses chiens en disant: 'Ce que tu leur demanderas, ils te l'apporteront.' "

[1] Dans le sens de "Quel châtiment veux-tu qu'on inflige à . . ."

[2] Le conteur, Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, avait appris ce conte de son neveu, Magloire Couture, maintenant un vieillard, de Saint-Benoit, Beauce. Recueilli en août, 1914.

[3] Le "réfuge," demeure habituelle, ou endroit familier.

[4] I.e., très riches.

[5] Patry disait *chantier*.

[6] *De son père.*

[7] Un géant.

[8] Juron.

[9] I.e., pareil.

[10] I.e., retourne.

Le lendemain matin, il tue des *chevreux* et donne à manger à ses chiens. Sa petite sœur dit: "Ah! demande-leur donc s'ils sont capables de nous apporter quelque chose." Il regarde ses chiens assis sur le cul et leur demande: "Etes-vous capables d'aller chercher de quoi nous habiller?" Les chiens répondent: "*Wu! wu!*" Il ouvre la porte, et voilà les chiens partis. "Ils ne reviendront plus," dit la petite fille.

Mais, le soir, les chiens arrivent; l'un avec un paquet *épouvantable*[1] de beaux habits et de chemises pour le petit garçon. L'autre est chargé de tant de robes de soie pour la petite sœur qu'elle aurait pu *se rhabiller* d'un bout à l'autre[2] plusieurs fois. Ils donnent bien à manger à leurs chiens, et se couchent.

La petite sœur dit encore le lendemain matin: "*Cou'don!*[3] si nous leur demandions de quoi manger? Tu sais, défunt père apportait souvent du pain et de la viande. C'était bien bon: la belle viande blanche qui faisait du bouillon en cuisant—des *grillades!*"[4] *Comme de fait*,[5] le garçon donne bien à manger à ses chiens: "Allons, mes chiens!" Et les chiens s'asseoient sur le cul en le regardant. "*Cou'don*, mes chiens! êtes-vous capables d'aller nous chercher du pain blanc et de la viande?" Les chiens répondent: "*Wu! wu!*" Ils partent et, le soir, reviennent, un avec deux sacs pleins de beau pain blanc, l'autre avec un gros *lard*[6] sur le dos. Ah! voilà les enfants contents. Ils mangent du bon pain blanc, et le saucent dans le bouillon de la viande; c'est *ben* bon!

Ast'heure, la petite dit: "Comme ils nous donnent bien des bonnes choses, demande-leur donc s'ils peuvent nous apporter de l'argent." Il y avait encore de l'argent blanc dans le porte-monnaie de leur père. Le garçon soigne bien ses chiens, et quand ils s'asseoient sur le cul, il leur demande: "Eh *ben*, mes chiens! êtes-vous capables d'aller me chercher de l'argent comme ça?"[7] Ils répondent: "*Wu! wu! wu!*" Et les voilà partis. Le soir, ils reviennent, l'un avec un sac bien rempli d'argent de papier, l'autre avec un sac plein d'or et d'argent, *sur le dos*.[8]

Ast'heure, les enfants se disent: "Il faut sortir d'ici, c'est impossible de rester dans les bois toute notre vie." Le petit garçon dit: "Je m'habille, et je vas essayer encore un coup de trouver du monde." Il s'habille, se *grèye com'i'faut*, met de l'argent dans le porte-manteau, et part le long du petit sentier, marche, marche. Arrivé au bout de la forêt, il aperçoit la première maison; et trouve ça bien beau, *pas rien!*[9] Il avance un peu dans la ville, où il ne connaît personne.

[1] I.e., d'une grosseur extraordinaire. [2] I.e., des pieds à la tête.

[3] Ellipse de *Ecoute donc !*

[4] Ici *grillade* est pris dans le sens restreint de *grillade de porc*.

[5] I.e., en réalité, en fait. [6] Cochon, porc. [7] I.e., comme celui-ci.

[8] I e., *sur son dos*. [9] Pour *c'est pas rien !* i.e., extrêmement.

Quelqu'un lui demande: "Mon jeune homme, que cherchez-vous?" Il répond: "Je suis seul dans la forêt avec ma sœur; mais je voudrais vivre parmi le monde." Comme il est bien poli et a l'air d'être en moyens, on l'accueille bien et lui dit: "Oui, vous pouvez vivre ici." Il continue donc son chemin dans la ville, vers le fort; continue, marche. Tout ce qu'il voit autour de lui, il le trouve *ben ben* beau, et il se demande: "Je ne sais pas si je pourrais avoir une cabane ici." N'ayant jamais vu de maisons, il les appelait "des cabanes"! On lui répond: "Oui, vous pouvez bien en avoir une, si vous le voulez." Il s'achète une belle maison, au milieu de la ville. Comme il a de l'argent *en masse,*[1] il fait *grèyer* sa maison de beaux meubles et de tout le *branlant.*[2] Puis, il se dit: "*Ast'heure,* je vais aller *q'ri*[3] ma sœur, dans les bois." Emmenant quatre hommes avec lui, ils se rendent en voiture jusqu'au bord du bois. Là, ils *débarquent* et marchent dans les bois jusqu'à ce qu'ils arrivent chez la petite fille. "Tu as été bien longtemps parti!" dit-elle à son frère. Il répond: "Tu vas voir comme c'est beau, là-bas. Il faut nous suivre; nous sommes venus te *q'ri.*" Montrant à ses hommes un grand coffre bien plein d'or, d'argent et de papier, il leur dit: "Apportez ce coffre." Ils l'apportent à la voiture, au bord de la forêt, pendant que le petit garçon et sa sœur les suivent. Arrivée à la ville, la petite fille aussi trouve ça *ben* beau, et est contente. Comme de raison, ces enfants-là ne connaissaient rien. S'apercevant qu'ils sont riches, le curé vient les voir, et il les avertit: "Mes petits jeunes gens, prenez garde à vous autres. Si vous voulez prêter de l'argent, venez me le dire. Je vous introduirai, moi." De fait, ils vivent à l'aise, prêtant de l'argent aux gens à qui le curé les introduit.

Un jour, une pauvre femme vient leur demander la charité; elle est veuve, et traîne avec elle un fantôme,[4] un enfant *inregardable.* Le garçon lui donne la charité en lui demandant: "Pourquoi donc demandez-vous la charité?" Elle répond: "Je suis veuve, seule, avec un fantôme *inmontrable;* et, ne pouvant pas gagner ma vie, il faut bien que je la demande." — "La mère! si vous voulez, vous pouvez rester avec nous. Nous vous ferons vivre. Comme je n'aime pas que ma sœur travaille à l'ordinaire, vous seriez quasiment la maîtresse ici." Mais elle demande: "Mon fantôme?" Il répond: "Il y a une chambre où vous pouvez le tenir renfermé." Bien contente, la vieille consent à rester. Elle apporte son fantôme, tout entortillé dans une couverte, sans que personne ne le voie. Dans la chambre où elle le garde, chaque jour, elle lui donne à manger. Sa besogne, à la maison, c'est de faire l'ordinaire.

[1] I.e., en quantité.

[2] I.e., mobilier, objets accessoires.

[3] I.e., de querir, chercher.

[4] Patry prononçait *fâtôme; fantôme* dans le sens de *personne maigre* semble être rarement usité, au Canada.

Un bon jour, les jeunesses[1] sont devenues grandes et commencent à aimer le monde. Le garçon dit à sa sœur: "*Cou'don*, il faut que je fasse un voyage, pour me chercher une femme de mon goût." Elle dit: "C'est bon! Et tâche, à moi *tou*,[2] de trouver un bel homme." Le garçon se *grèye* un beau bâtiment, et y met l'équipage. Allant chez un *tireur* de portraits,[3] il demande son portrait et celui de sa sœur, disant: "S'il arrive quelque chose, tu auras mon portrait, et j'aurai le tien." Avant de partir, il dit à la *mémére*[4] d'avoir bien soin de sa sœur, pendant son voyage. Ils se souhaitent: "Bonsoir! bon voyage!" Et, sur son bâtiment, il part.

Il arrive dans une ville riche et lointaine. Comme il est en moyens, un bel homme et un monsieur s'il y en a un, il devient l'ami du roi, qui est jeune et garçon. Le roi aussi a une sœur, très belle fille. Monsieur le prince de l'Epée-verte[5] commence à se promener souvent avec le roi, et fait amitié avec la sœur. Le roi, voyant qu'il a les moyens, le trouve très bon parti et consent au mariage de sa sœur avec lui. "Monsieur le prince de l'Epée-verte, lui demande-t-il, vous dites que vous avez une sœur?" — "Oui!" — "Si elle est un peu convenable,[6] peut-être ne ferons-nous qu'une seule noce. Irez-vous la *q'ri?*" Il répond: "Oui!" Et il lui montre le portrait de sa sœur. Le roi la trouve belle *dépareillée*.[7] Faisant aussi *tirer* son portrait, il le remet au prince de l'Epée-verte pour sa sœur. "Une fois parti, il ne reviendra plus!" dit la sœur du roi, en se plaignant. Mais non! Ils se promettent par serment de se marier ensemble, tous les quatre. Voilà le prince de l'Epée-verte parti sur son bâtiment, pour aller *q'ri* sa sœur.

Le voyant arriver, sa sœur lui saute au cou et l'embrasse. Pendant le voyage de son frère, elle avait encore profité. Elle se frottait, et elle était belle. "T'es-tu trouvé une femme?" est sa première demande. "M'en as-tu trouvé un, *moé tou;*[8] pas un torchon, mais un beau?" Pour toute réponse, il montre à sa sœur le portrait du prince. "Ah, *sapré bateau!*[9] c'est un bel homme." Elle est contente. La vieille, leur servante, se met à pleurer, en disant: "Voilà que j'étais si heureuse[10] avec vous, et que vous vous en allez. Moi, je vais rester dans la misère." — "Non, *mémére*, ne craignez pas! Vous allez venir avec nous; vous serez ma servante, et votre vie est assurée." Bien contente, la vieille enveloppe son fantôme dans une couverte, l'emporte sur le bâtiment, dans une petite chambre faite exprès, pensant en elle-même: "*On* part! mais cherche[11] comment *on* sera, là-bas!"

[1] I.e., le frère et la sœur. [2] Pour *à moi aussi;* de *et tout.* [3] Pour *photographe.*

[4] Petit nom pour *grand'mère*, ou toute vieille personne.

[5] Notre jeune voyageur, à partir d'ici, est désigné sous le nom de prince de l'Epée-verte.

[6] Jolie. [7] I.e., sans égale, *sans pareille.* [8] I.e., moi aussi.

[9] Juron. [10] Patry prononçait *ureuse.* [11] Dans le sens de *qui sait.*

Pendant que le bâtiment file et que la sœur du prince de l'Epée-verte repose dans sa chambre, la vieille s'approche d'elle et lui met un collier d'or au cou, en disant: "Tu seras poisson au fond de la mer tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre." *D'un crac*, la fille est *amorphosée*[1] en poisson au fond de la mer; et le prince de l'Epée-verte devient sec et immobile, n'ayant que la vie. Ne voyant plus le prince ni sa sœur, le capitaine s'en va voir ce qui se passe. Il trouve le prince immobile et sans parole, et sa sœur—partie. Il demande à la servante: "Où est la princesse de l'Epée-verte?" Elle répond: "Dans la chambre, là." Il entre et aperçoit le fantôme de la vieille. Il en tombe sur le cul. Ce fantôme *inmontrable* a des bras et des jambes croches, une bosse au dos, des oreilles en cloche, des yeux rouges et une grande gueule de travers. Il dit: "Je ne crois pas que ce soit la princesse de l'Epée-verte." La vieille répond: "Oui, c'est bien elle!"

Voyant arriver le bâtiment, les gens du pays éloigné font des grands préparatifs et recouvrent tout le quai de beau velours. Musique en tête, le roi et sa suite viennent au-devant du prince de l'Epée-verte. Montant à bord, le roi aperçoit le pavillon noir qu'on a hissé en signe de tristesse: "Qu'y a-t-il? Est-ce le prince de l'Epée-verte qui est mort?" On le mène voir le prince, qui est comme mort, *grouille*[2] *pas, parle pas.* A la vue du fantôme, tout le monde se met à rire en se claquant les mains.

Le roi fait transporter le prince de l'Epée-verte avec beaucoup de cérémonies, sur un boyart, au château qu'il s'était fait construire pendant sa première visite. On y emmène aussi le fantôme et la vieille servante.

Le curé, à qui le roi parle de l'affaire, dit: "Ça doit être une punition. Suffit que deux si belles personnes se soient promises par serment. Oui! ça doit être une punition du bon Dieu." Le roi déclare: "C'est le bon Dieu qui nous punit; il faut bien que je me marie au fantôme, puisque j'en ai fait serment.

Après le mariage du roi au fantôme, tous les médecins du royaume essaient de ramener monsieur le prince de l'Epée-verte à la santé, mais sans y réussir. La veuve, sa servante, prend soin de lui.

Au bout d'une bonne *escousse*, le roi et son fantôme *achètent* un fils. Pendant que le roi est à la chasse, comme toujours, la vieille femme dit à son fantôme: "Sais-tu que si notre secret venait à se déclarer, ça pourrait tourner bien mal? Il faudrait faire détruire le prince de l'Epée-verte." Le roi avait un beau jardin, où se trouvait un pommier rapportant des pommes d'or. Son pommier, il ne l'aurait pas donné pour des mille et des mille piastres. La bonne-femme prend donc une hache et coupe le pommier. Le roi *ressoud*[3] de la chasse, n'ayant tué qu'un petit pic-bois. Il trouve son enfant

[1] Pour *métamorphosée.* [2] I.e., ne *grouille pas, ne parle pas.* [3] I.e., arrive.

dans le ber à jargonner comme le nôtre;[1] jette la vue vers son jardin: "Le pommier aux pommes d'or est coupé! Ah! qui a coupé mon pommier aux pommes d'or?" Le fantôme répond: "*Sais pas!*"[2] La veuve passe; demande[3] à la veuve: "Qui a coupé mon pommier?" Elle répond: "Monsieur le roi, vous ne me croirez pas, si je vous le dis. Celui qui a coupé votre pommier, c'est le prince de l'Epée-verte. Quand vous êtes ici, il ne grouille pas; mais vous n'êtes pas sitôt parti qu'il fait des mauvais coups." *Rien de* plus pressé, le roi part et va voir le prince de l'Epée-verte, qui est là, sans grouiller un doigt. Le roi se dit: "Je ne puis toujours pas le punir sans bien savoir si c'est lui."

Après quelques jours, le roi part encore pour la chasse. La veuve dit au fantôme: "Sais-tu que si on ne peut pas le faire détruire, il nous arrivera quelque chose!" Elle prend l'enfant du roi, et, avec un sabre, le coupe en quatre (morceaux), qu'elle porte dans la chambre du prince de l'Epée-verte. Là, elle trempe les mains du prince dans le sang. Le roi arrive, va voir son enfant dans le ber, n'y voit que du sang. "On va toujours voir qui a fait ça!" Sans connaissance de fureur, il va voir son fantôme, qui *braille:* "*Enhanhan, enhanhan!*" — "Dis-moi qui a tué mon enfant!" — "*I sé pas.*"[4] La bonne-femme passe. "La mère! dit le roi, qui est venu détruire mon enfant?" Elle répond: "Ah! c'est votre beau[5] prince de l'Epée-verte. Allez donc le voir, dans l'état *qu'il* est, là. Vous le considérez tant!" Le roi s'en va voir, et lui trouve les mains ensanglantées. "Ah, c'est lui! Je ne suis pas pour lui ôter la vie *admeure;*[6] mais je le ferai mourir en *longueur.*"[7] A l'ordre du roi, on fait une plate-forme au bord de la mer, et on y place le prince de l'Epée-verte, aux quatre vents. Pour toute nourriture on ne lui donne que du pain et de l'eau.

Un bon jour, voilà une tempête abominable. La mer est agitée. Il fait si noir qu'on ne peut rien voir, dans la ville. Un *habitant,* qui reste vis-à-vis de la plate-forme du prince de l'Epée-verte, se couche le long de la grève, pendant la tempête. *Ce qu*'il aperçoit? La sœur du prince, qui sort de la mer, *amorphosée*[8] en poisson, et qui traîne à son cou une longue chaîne d'or allant jusqu'au fond de la mer. S'approchant de son frère, elle le prend par le cou: "Mon pauvre frère! nous sommes comme morts tous les deux, incapables de tout.

[1] Le narrateur indique ici un petit enfant au berceau, dans sa maison.

[2] Pour *Je ne sais pas;* ici, le narrateur, avec une grimace comique, imitait la manière ridicule de parler du *fantôme.*

[3] I.e., *il demande.*

[4] I.e., *il ne sait pas,* pour *je ne sais pas.* L'auteur a souvent entendu des idiots, près de Québec, parler d'eux-mêmes à la troisième personne du singulier.

[5] Par moquerie.

[6] I.e., *à demeure,* pour définitivement.

[7] I.e., *en langueur,* lentement, à petit feu.

[8] I.e., *métamorphosée.*

Moi, je serai *amorphosée* en poisson, au fond de la mer, tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre." En pleurant, elle ajoute: "C'est la vieille qui nous a *amorphosés.* Mais si quelqu'un nous entendait sans que nous le voyions, il pourrait nous délivrer en coupant ma chaîne à cinq brasses sous l'eau, au moyen d'un marteau de huit livres pesant d'or et d'une tranche d'or massif." Ayant tout entendu de sa cachette, *l'habitant* court au château avec ses grosses bottes pleines de vase, et tout effarouché, arrive chez le roi. "Qu'avez-vous?" demande le roi. "Monsieur le roi, vous voyez la tempête. Eh bien! la cause en est la princesse de l'Epée-verte, qui a été *amorphosée* en poisson, au fond de la mer, *pour* tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre. Attachée au fond de la mer par une grande chaîne d'or, elle vient de parler à son frère qu'elle a pris par le cou, en lui disant: 'Je n'ai plus que deux jours à venir te voir, avant ta mort. Si on m'entendait et venait sous l'eau couper ma chaîne, nous serions délivrés tous les deux'." — "*Cou'don!* répond le roi, retournes-y demain, et si elle se remontre, viens me le dire."

Comme de fait, le lendemain, voilà une tempête pire qu'on n'en a jamais vu. Pendant que l'*habitant* est encore caché au pied d'un arbre, la princesse de l'Epée-verte *ressoud,* prend son frère par le cou, l'embrasse et dit: "Mon frère! je n'ai plus qu'une fois à venir te voir. Si quelqu'un m'entendait et coupait ma chaîne avec une tranche d'or massif et un marteau de huit livres pesant d'or, nous serions délivrés tous les deux." Apprenant ça, le roi dit: "*Ah ben!* tu vas voir; *m'a* [1] te *grèyer.*" Dans un *siffle,* [2] il fait forger un marteau de huit livres pesant d'or et une tranche d'or massif; et il fait faire un habit à l'*habitant* pour qu'il *plongît* [3] et coupe la chaîne avec la tranche.

L'*habitant* redescend au bord de la mer, le lendemain, et avec son nouvel habit, se couche à terre. Voilà une tempête épouvantable. *C'est pas ça!* [4] le temps est tout blanc et la mer agitée. Tout d'un coup, la princesse *amorphosée ressoud* du fond de la mer, *poigne* son frère par le cou; et c'est la même histoire que la veille: "Si quelqu'un coupait la chaîne d'or, ça serait la délivrance." L'*habitant* se *foute* [5] à la mer avec son marteau et sa tranche, et se met à travailler. Pendant que le frère et la sœur se lamentent, il coupe la chaîne. Voilà la princesse de l'Epée-verte et son frère revenus comme avant. Quant au prince, lui, il est bien maigre, car ça fait longtemps qu'il pâtit. L'*habitant* sort de la mer, va chercher un carrosse, et les emmène au château, qui est encore en grand deuil.

Les voyant venir de loin, le roi court au-devant d'eux. Là, c'est une joie et une alerte! *De manière que* la princesse de l'Epée-verte

[1] I.e., *je m'en vais.* [2] I.e., *dans un instant.* [3] *Plonge.*

[4] Terme emphatique, dont le sens est *C'est extraordinaire!* [5] I.e., jette.

dit: "La vieille m'a mis un collier d'or dans le cou, et je me suis trouvée *amorphosée* en poisson, au fond de la mer, 'tant que la mer sera mer et tant que la terre sera terre.' Et mon frère, lui, a été *amorphosé* sans mouvement." Le roi dit: "*Ast'heure,* que faut-il faire?"

Le fantôme de la vieille, il le fait *écartiller*[1] en quatre dans la rue, devant le château. Et la vieille? On l'a fait rôtir sur une grille, et on a mis sa graisse aux roues des voitures.[2]

Le roi s'est marié à la princesse de l'Epée-verte, et sa sœur, au prince, son frère. Et moi, ils ne m'ont pas invité aux noces. C'est pourquoi je n'ai jamais voulu y retourner.

12. ANTOINE ET JOSÉPHINE.[3]

Une fois, c'est un vieux et sa vieille, et leurs enfants, Antoinette et Joséphine. Etant très pauvres, le vieux, un jour, dit à sa femme: "Nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; il faut les écarter[4] au milieu d'un grand bois." La vieille répond: "Tu n'y penses pas; écarter nos enfants! Il n'y a pas moyen de me résoudre à ça."—"*Tant qu'à*[5] les voir crever de faim ici, dit le vieux, j'aime mieux les écarter dans les bois. Qui sait? peut-être pourront-ils se réchapper d'eux-mêmes." Et il s'en va écarter ses enfants dans les bois.

Après avoir passé sept ans dans la forêt, Antoine dit à sa petite sœur: "Il ne faut pas rester ici plus longtemps; les loups hurlent à cœur de[6] jour. A la fin, nous nous ferions dévorer. Fais bien attention! Je vais monter dans le plus grand arbre; et du côté où je verrai une lumière, je jetterai ma calotte. Mais, fais bien attention."

Une fois monté dans l'arbre, il aperçoit une petite lumière, bien loin. De ce côté il jette sa calotte. Et puis, tous deux partent dans cette direction, s'en allant à peu près,[7] dans la forêt. Tout à coup ils aperçoivent une clarté, et ils arrivent près d'une petite maison où trois géants sont à jouer aux cartes. Une grande morve pendait au nez d'un des géants, qui ne prenait pas le temps de se moucher. Antoine dit à sa sœur: "Ah! qu'il me donne mal au cœur! Je vais le moucher." — "Il ne faut pas faire ça. Tu sais que ce sont des géants, et qu'ils vont nous dévorer." Prenant son arc et une flèche, le petit garçon vise à travers un petit trou dans le mur de la cabane; et le géant est mouché. Voilà les géants pris,[8] se battant ensemble. L'un dit: "Qui m'a mouché? Oui, c'est toi!" — "Non, ce n'est pas

[1] Pour *écarteler*.

[2] Patry dit: "aux roues des *wagines*," pour *wagons*.

[3] Raconté par Mme Prudent Sioui (Marie Picard), à Lorette, Québec, en août, 1914. Mme Sioui dit avoir appris ce conte de son beau-père, Clément Sioui.

[4] Ici, employé comme verbe actif, dans le sens de *se perdre*.

[5] Pour *quant à*.

[6] I.e., *tout le long du jour*.

[7] I.e., aussi bien qu'ils le peuvent, presque au hasard.

[8] I.e., en querelle.

moi." — "Oui, c'est toi!" Et tout ça pour savoir qui l'a mouché. Ils se raccordent ensuite, et recommencent à jouer aux cartes.

La chandelle qui les éclaire est toute pleine de chapeaux, comme ils ne prennent pas la peine de la moucher; et ils ne voient presque plus. Antoine dit: "Je mouche la chandelle."—"*Va donc pas!*"[1] Tu as vu comme ils se sont battus ensemble tout à l'heure. Ils vont nous dévorer, c'est certain.' — "J'aime autant me faire dévorer que de crever de faim." Il prend son arc, et d'une flèche mouche la chandelle. Voilà la chandelle tuée. Les géants se disent: "Il faut *toujou ben* voir qui nous joue des tours comme ça, qui nous mouche et mouche la chandelle." Les enfants, dehors, ne sont pas gros,[2] surtout quand ils voient les trois géants approcher.

Après avoir fait entrer Antoine et Joséphine, un géant demande au petit garçon: "Est-ce toi qui m'a mouché?" — "Oui, répond l'enfant; vous me donniez mal au cœur. Vous étiez trop occupé à jouer aux cartes, et je vous ai mouché." — "Est-ce aussi toi qui a mouché la chandelle?" — "Oui! je vous voyais si occupé à jouer aux cartes que j'ai mouché la chandelle. Vous ne voyiez plus clair." Les géants se mettent à lui dire: "Tu es bien habile! Ecoute-nous bien: là-bas, dans le château, il y a une princesse gardée[3] par une petite chienne noire qui a une lune blanche dans le front. Pour tuer la petite chienne, il faudrait l'atteindre dans la petite lune blanche. Autrement, c'est impossible." Le petit garçon répond: "Il y a sept ans que je vis dans les bois, à tuer les oiseaux à la volée, de mon arc et de mes flèches. Je ne manque jamais mon coup."

Les géants ont grand soin des deux enfants et les traitent de leur mieux, pensant les manger après qu'Antoine aurait tué la petite chienne. Leur désir est d'épouser la princesse, vu que le roi a dit: "Celui qui la délivrera l'épousera."

Ils se rendent donc avec le petit garçon au château où la princesse est "gardée." Il n'y avait pas d'escalier pour y entrer. Les géants disent à Antoine: "Nous allons monter l'un sur l'autre pour te faire une échelle, et tu vas grimper sur nous." Antoine prend sa flèche, grimpe, entre au château, attrape la petite chienne dans sa lune blanche et la tue net. Il avance plus loin et aperçoit la princesse endormie. La princesse a un mouchoir, une tabatière et une bague. Prenant le mouchoir, Antoine embrasse la princesse, et met le mouchoir dans sa poche; prend la tabatière, embrasse la princesse, et met la tabatière dans sa poche; prend la bague, embrasse la princesse, et met la bague dans sa poche. Ensuite, il redescend sur les géants et leur dit: "Creusons un trou, là où est le soupirail, pour entrer dans le château."

[1] Pour *garde t'en bien!*

[2] Sont petits, de frayeur.

[3] I.e., la prisonnière d'une fée qui la garde endormie.

Avec le sabre qu'un géant lui donne, il creuse un trou. "Moi, je suis le plus petit, ajoute-t-il, je vas y entrer le premier, pour l'agrandir. Toi, le moins grand des trois, tu entreras après moi; ensuite, toi; et toi, le plus grand, le dernier." De fait, Antoine passe le premier, agrandit un peu le trou. Le moins grand des géants s'y fourre, et sitôt sa tête passée en dedans, Antoine la coupe d'un coup de sabre, tire le corps à lui et le jette dans la cave. Ayant encore agrandi le trou pour le deuxième géant, il lui coupe aussi la tête et tire le reste à lui. Et de même de l'autre géant.

Or, le roi avait fait battre un ban que celui qui délivrerait la princesse et prendrait sa bague l'aurait en mariage. Il prépare une grande fête, à laquelle tous les princes et princesses de son royaume sont invités. Mais la princesse dit au roi: "Mon père, vous en oubliez un. Vous n'avez pas fait inviter Antoine." On envoie donc chercher le petit garçon, que la princesse fait asseoir près d'elle. Le roi est de mauvaise humeur. Il y a tant de beaux princes, et sa fille n'en fait pas de cas, regardant seulement Antoine. Chacun à table fait son discours. Quand le tour vient au petit garçon, le roi dit : "Parole de roi! il faut que tu parles, toi aussi!" Antoine ne sait pas quoi dire. "Qu'as-tu fait, demande le roi, quand tu as délivré la princesse?" — "Quand je suis arrivé, la princesse dormait. Son mouchoir était sur la table. J'ai pris le mouchoir, l'ai mis dans ma poche. Et j'ai fait autre chose; mais je ne le dirai pas." Il avait honte de dire qu'il l'avait embrassée! "Elle avait une tabatière; je l'ai mise dans ma poche; et j'ai fait autre chose, que je ne dirai pas. Elle avait une bague, que j'ai mise dans ma poche; et j'ai fait autre chose, que je ne dirai pas." Les princes ont hâte d'essayer la bague; la princesse est si belle que c'est à qui l'aurait.[1] Tous essaient la bague, mais elle ne fait qu'au petit garçon. *Ça fait que,*[2] parole de roi! il faut bien que la princesse l'épouse.

Mais moi, ils ne m'ont pas invité aux noces.

13. LE CONTE DE PARLE.[3]

Une fois, c'était une veuve et ses trois garçons, Georges, Charles, et Jean. Le *soubriquète*[4] de Jean était "Parle."

Un bon jour, la guerre éclate contre le roi de leur pays. Charles et Georges disent à leur mère: "*Mouman*, nous allons à la guerre. Parle va rester ici pour vous aider et avoir soin des animaux." Ti-Jean—

[1] I.e., que tous souhaitent l'épouser.

[2] Locution conjonctive souvent employée par plusieurs conteurs.

[3] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, de Narcisse Thiboutot, qui dit avoir appris ce conte, il y a une dizaine d'années, de feu Charles Francœur, son oncle.

[4] Pour *sobriquet.*

ou Parle—dit: "Moi *tou,*[1] j'y vas." Mais ses frères disent à leur mère: "*Mouman,* il n'est pas *ben fin,*[2] lui, gardez-le ici." Ils partent; mais Parle, qui va vite, les rattrape le lendemain. Le voyant venir, ses frères disent: "Va-t'en, Parle! Tu viens pour nous faire honte. Va-t'en! on n'a pas besoin de toi." — "Ne craignez pas, mes frères, je ne vous ferai pas honte." Georges et Charles arrivent chez le roi et s'engagent. Parle s'engage ensuite. Le roi leur demande: "Etes-vous tous trois parents?" — "Non, sire mon roi, répondent les deux premiers; nous ne connaissons pas ce jeune homme qui nous a rattrapés en chemin; nous ne l'avions jamais vu." A Parle il demande: "Vous, monsieur, connaissez-vous ces jeunes hommes-là?" — "Non, non! je ne les connais point." — "Qu'es-tu capable de faire?" — "Je suis prêt à faire n'importe quoi."— "Bien! tu vas t'occuper de faire rôtir la viande à la broche, pour mon armée." C'était là un ouvrage dur, que ses frères avaient suggéré au roi de lui donner, pour se débarrasser de lui. Il mourrait bientôt; alors ils n'auraient plus à craindre qu'il les déclare.[3] Mais Parle était un homme fin *extraordinaire.*[4] Si on lui demandait *à*[5] faire une chose, il était toujours prêt et vif.

En visitant ses troupes, un jour, le roi dit à Georges et Charles: "Mais, ce jeune homme-là qui est venu avec vous est intelligent *effrayant.*"[6] Jaloux de leur frère, ils répondent: "Sire le roi, votre Parle, que vous dites si fin, savez-vous ce qu'il a dit?" — "Non, non, mes soldats, je ne le sais pas." — "Bien! il s'est vanté d'être capable d'aller chercher les bottes du géant, qui marchent sept lieues le pas, et qui sont enchaînées sous son lit avec une chaîne de fer aux mailles de trois pouces *de gros.*" Le roi reprend: "Ah, par exemple! s'il a dit ça, il va le faire. Des bottes de sept lieues seraient bien commodes à la guerre." S'en allant trouver Parle, il dit: "*Cou'don!* mon Parle, tu t'es vanté d'être capable d'aller chercher les bottes du géant, qui font sept lieues au pas?" — "Non, sire mon roi, je ne m'en suis pas vanté. Mais s'il le faut, je vais y aller, *d'abord que*[7] vous me donnerez ce que je vais vous demander." — "Que demandes-tu, mon Parle?" — "Je demande un habillement couleur d'invisible, avec une lime qui coupe un pouce du coup." — "Oui, mon Parle, tu vas les avoir. S'il ne te faut que ça; tu vas aller chercher les bottes." *Ça fait que* le roi envoie quelqu'un au marché chercher un habillement couleur d'invisible et une lime qui coupe un pouce du coup. Quand on les lui donne, Parle se met l'habit, prend le chemin et arrive chez le géant, pendant qu'il soupe avec sa femme et sa fille. Rentrant sans être vu, il passe dans la chambre, et se fourre sous le lit, où les bottes sont enchaînées. Après la veillée, le géant et sa bonne-femme se couchent

1 Pour *et tout,* aussi.
2 I.e., *pas intelligent,* plutôt idiot.
3 I.e., *qu'il se déclarât leur frère.*
4 Dans un sens adverbial.
5 *De.*
6 Dans un sens adverbial.
7 I.e., *pourvu que vous me donniez.*

et dorment. Quand ils commencent à ronfler, Parle se dit: "Voilà le temps pour couper la chaîne." Il prend sa lime et *groung!* en donne un coup. Faisant un saut, le géant dit: "*Aye!* ma bonne-femme, il y a quelqu'un *sour le lite.*"[1] — "*Dôrs*[2] *donc,* mon pauvre fou! Tu vois bien que tu rêves; personne ne viendrait ici, *sour le lite.*" Il répète: "*Certain,*[3] il y a quelqu'un *sour le lite;* j'y vas voir." Sans perdre de temps, la vieille lui pousse une claque sur la gueule: " Tu vas dormir, toi, mon *mor'né!*"[4] Voilà le géant qui *s'endôrt* de nouveau. Voyant ça, Parle donne un deuxième coup de lime, *groung!* Le géant fait un saut *que*[5] la *couchette*[6] en craque. "Ma bonne-femme, il y a *certain* quelqu'un *sour le lite.*" — "Tu ne *dôrs* pas? Arrête donc, *m'a*[7] te montrer ça!" — "*Veux ci, veux ça!* il y a *certain certain* quelqu'un *sour le lite.*" A la fin, la vieille réussit à l'endormir de nouveau.

Pendant ce temps-là, Parle, sous le lit, se met une botte à chaque pied, donne le troisième coup de lime, et la chaîne casse. Il prend la porte[8] vitement, et court chez le roi. Le voyant venir avec les bottes de sept lieues, ses frères se disent: "*Mais, mais!*[9] il ne s'est pas fait tuer par le géant! Comment s'y est-il pris?" Parle arrive et remet les bottes au roi, qui lui demande: "Voyons, mon Parle, comment *ç'a* été à ton voyage?" — "*Ç'a ben* été, sire mon roi! Et j'ai pris bien moins de temps à revenir qu'à m'y rendre. Mais je n'aimerais pas à retourner chez le géant."

Le lendemain, pendant que le roi visite encore ses troupes, Georges et Charles lui disent: "Monsieur le roi, Parle s'est vanté d'être capable d'aller chercher la lune du géant, qui éclaire *notre besoin.*"[10] — "Ah! s'il s'en est vanté, répond le roi, je vas lui envoyer chercher, comme les bottes du géant." S'en allant trouver Parle, il lui dit: "Tu t'es vanté de pouvoir aller chercher la lune du géant, qui éclaire *notre besoin?*" — "Monsieur le roi, je ne m'en suis pas vanté. Mais s'il le faut, je vas y aller, *d'abord que* vous me donnerez ce que je vas vous demander." — "Que te faut-il?" — "Je ne demande pas grand'chose: un petit sac de sel de cinq livres." Le roi lui donne un sac de sel.

Parle met son habillement invisible, part et arrive chez le géant,

1 Pour *sous le lit.*

2 Prononcé très fermé, comme *daure;* ici, cette prononciation est exceptionnelle.

3 Adverbial.

4 Pour *mort-né;* prononcé ici rapidement. Les paysans ne le comprennent que comme mot simple.

5 *Tel que.*

6 Chez les paysans du Canada, *couchette* signifie "lit," et n'est pas seulement un diminutif de *lit.*

7 I.e., *je m'en vais.*

8 I.e., *sort à la hâte.*

9 Exclamation exprimant la surprise.

10 Sens obscur.

qui est *après*[1] faire de la bouillie dans un grand chaudron pendu dans une cheminée du temps passé. Sans être vu, il grimpe dans la cheminée, et verse son sac de sel dans la bouillie. Quand la bouillie est cuite, le bonhomme géant *hâle*[2] la bouillie, la met sur la table, et commence à manger avec sa fille: "Mais, la mère! tu as bien salé la bouillie, *à* soir!"[3]— "Pauvre vieux fou! je ne l'ai pas salée plus que de coutume. Je n'y ai pas mis de sel." — "Cette bouillie est salée *effrayant;* elle n'est pas mangeable." Il dit à sa fille: "Va chercher de l'eau." Elle répond: "Oui, mais il fait *ben que*[4] trop noir pour aller chercher de l'eau à la fontaine." Son père dit: "Prends la lune, qui est dans sa boîte, et mets-la sur *son bas côté.*"[5] Prenant la lune, la fille la place sur *son bas côté,* et s'en va chercher de l'eau à la fontaine. Parle aussitôt saisit la lune, la met dans son gilet, prend le chemin et s'en va chez le roi, la lui remettre. Le voyant arriver avec la lune, ses frères se disent: "Mais! comment ça se fait? Il ne s'est pas fait prendre!"

Pendant que le roi visite ses troupes, le lendemain, Georges et Charles lui demandent: "Sire le roi, Parle est-il revenu?" — "Oui," répond le roi. "Mais! sire le roi, il s'est vanté d'autres choses encore." — "De quoi s'est-il vanté?" — "Il s'est vanté de pouvoir aller chercher le violon du géant, qui fait danser sept lieues à la ronde, rien qu'à y penser." — "Ah bien! répond le roi, s'il s'en est vanté, il va aller le chercher *certain.*" Les frères pensent: "Parle va bien se faire prendre, *de ce coup-là;* car le géant va finir par s'en méfier." Allant trouver Parle, le roi dit: "Mon Parle, tu t'es vanté de pouvoir aller chercher le violon du géant, qui fait danser sept lieues à la ronde, rien qu'à y penser?" — "Monsieur le roi, *j'en ai pas* parlé.[6] Mais, s'il faut y aller, j'irai, *d'abord que* vous me donnerez ce que je vas vous demander." — "Que te faut-il?" — "Un habillement couleur d'invisible et une lime qui coupe un pouce du coup." — "Tu vas les avoir, mon Parle!" Lui donnant l'habillement et la lime, il l'envoie chercher le violon du géant.

Parle arrive chez le géant pendant le souper. Rentrant vitement, il se cache sous le lit où est enchaîné le violon. Après la veillée, le géant se couche avec sa vieille, et s'endort. Parle prend sa lime, et *groung!* en donne un coup sur la chaîne du violon. Le géant fait un saut *que* la maison en branle: "Ma bonne-femme, il y en a un, *dessour le lite, certain!*"—"Vas-tu dormir, mon vieux fou? C'est encore ta folie

[1] Pour *qui est à faire* ou *après à faire.*

[2] Pour *tire; hâler* est un terme marin qui a envahi d'autres domaines.

[3] Pour *ce soir.*

[4] Pour *bien trop.*

[5] M. G. Lanctôt nous fait remarquer que, dans LaPrairie, *bas côté* est le nom donné à un appentis à la maison principale et servant de cuisine. Thiboutot, s'il avait connu le sens de ce mot, aurait dit: "Mets-la sur le *bas côté.*"

[6] I.e., je n'en ai pas parlé

qui te reprend." — "Ecoute! avec 'ma folie,' mes bottes sont parties, l'autre jour; et quand j'ai trouvé la bouillie salée, la lune a été volée. Je suis toujours fou, moi! Mais, tout mon *butin*[1] disparaît, par exemple!" La vieille vient à bout de le rendormir. Parle pousse un deuxième coup de lime, *groung!* D'un élan, le vieux dit: "Ma bonne-femme, il y a quelqu'un *sour le lite, certain!*" La vieille lui *sapre*[2] son poing sur un œil. Le géant *mène un raveau*[3] et veut se lever: "C'est pour prendre mon violon qu'on *zigonne*[4] comme ça." — "Endors-toi, vieux fou!" répond sa femme. Quand le géant s'est rendormi, Parle pousse un troisième coup de lime, prend le violon et s'en va sortir. Le géant le *pogne:* "Ah! il dit, arrête, mon ver de terre! Ça fait assez longtemps que tu fais ton *fantasse,*[5] en *charriant* mes bottes et en salant la bouillie pour voler la lune, le même soir. Tu es venu chercher le violon? Je *cré ben* que tu ne l'apporteras pas!" — "Ah! le géant, que veux-tu faire de moi?" — "Ce que je veux faire de toi? Je vas te manger." — "Me manger, moi?" — "Ah! il dit, arrête, arrête! Te manger tout seul? Non; je n'aurais pas autant de plaisir. Il faut que j'invite de mes amis pour le fricot." — "Inviter de tes amis? Il va bien falloir que tu m'engraisses pour ça; je ne suis pas assez gros." — "Je suis bien prêt à t'engraisser." — "Pour m'engraisser, mets-moi huit jours dans la cave, et donne-moi une chopine d'eau et une chopine de pois par jour." — "Ça ne me coûtera toujours pas cher pour t'engraisser." Le mettant à la cave, il l'attache *com'i'faut,* et le fait soigner par sa fille, une chopine de pois et une chopine d'eau par jour.

Le géant dit, la sixième journée: "Il faut que j'aille inviter de mes amis. *On*[6] est pas pour le manger tous *seu,*[7] malgré qu'il ait encore diminué et maigri." En partant, il dit à sa fille: "Chauffe le four, et, la huitième journée, fais-le rôtir."

Le temps venu, la fille du géant fend du bois et chauffe le four. Ayant connaissance de ça, Parle, dans la cave, dit à la fille: "Viens donc me détacher, que[8] je t'aide à fendre du bois et à chauffer le four; tu as bien de la misère." Aussitôt détaché, il fend du bois et chauffe le four. Quand le four est bien chaud, il dit à la femme et la fille: "Venez donc voir au four." Comme elles arrivent *à la course* et regardent ensemble dans le four, il les pousse dedans, la mère d'abord et la fille ensuite. En fermant la porte sur elles, il dit: "Regardez bien s'il est assez chaud." Rentrant dans la maison vitement, il prend le violon qui fait danser sept lieues à la ronde, met le feu à la maison, et s'en retourne chez le roi, huit jours après en être parti.

[1] I.e., mes biens.
[2] I.e., assène.
[3] I.e., *faire du bruit, un vacarme.*
[4] I.e., *faire grincer* quelque chose, particulièrement un violon.
[5] Pour *fantasque,* impudent.
[6] Pour *nous.*
[7] Pour *seuls.*
[8] *Pour que.*

Le voyant arriver quand ils le pensent mort, ses frères se disent: "Il a dû se faire prendre, cette fois-ci. Mais, que pourrons-nous faire pour nous en débarrasser? Disons qu'il s'est vanté de pouvoir aller chercher le géant. Cette fois-ci, il a dû jouer un mauvais tour au géant, qui ne manquera pas de le manger, s'il le revoit."

Le roi rencontre Georges et Charles, et leur dit: "*Quand on pense!* [1] Parle est revenu hier soir avec le violon." — "C'est impossible que Parle soit revenu!" — "Ça n'empêche pas qu'il est revenu." — "Monsieur le roi, ce n'est pas tout. Il a dit qu'il était capable d'aller chercher le géant, d'après ce qu'on entend dire." — "S'il s'en est vanté, il va aller le chercher." Le roi part, s'en va trouver Parle et dit: "*Cou'don*, mon Parle! tu t'es vanté de pouvoir aller chercher le géant?" —" Non, monsieur le roi, je ne m'en suis pas vanté; mais s'il faut y aller, j'y suis prêt, *d'abord que* vous me donnerez ce que je vas vous demander." — "Qu'est-ce qu'il te faut?" — "Je demande un charriot *en* fer à toute épreuve, qui se barre, et quinze hommes de troupe. Je veux aussi qu'on m'habille comme le plus beau des rois, et que mon charriot de fer soit traîné par quatre chevaux. Avec ça, je pourrai ramener le géant."

Peu de temps après, *grèyé* de tout ce qu'il a demandé au roi, Parle, vêtu en roi, se met en chemin avec quinze hommes de troupe et son charriot. Vers le soir du même jour, il rencontre le géant, qui crie: "Bonsoir, monsieur le roi?" — "Bonsoir, bonsoir!" — "Mais, monsieur le roi, *yous* [2] que vous allez avec ce charriot *en* fer?" — "Mon pauvre géant, je m'en vas chercher Parle, qui m'a joué toutes sortes de tours." Le géant dit: "Je ne crois pas qu'il vous en ait joué de pires qu'à moi." — "Que vous a-t-il donc fait, le géant?" — "Ce qu'il m'a fait? Il a volé mes bottes, il a volé la lune, il a volé mon violon; et il a fait brûler ma femme et ma fille dans ma maison. Pour *achever le restant*, il s'est fait engraisser au pois et à l'eau pendant huit jours. Mais attendez! Moi aussi je le cherche; et si je le rencontre, je ne l'engraisserai *pu*,[3] *certain!*" — " Mais, le géant, vous m'avez l'air bien fort pour courir seul après ce Parle, qui passe pour être sans pareil." — "Ne craignez pas, monsieur le roi, il n'est pas aussi fort que vous dites. Je l'ai pris dans ma porte, l'autre jour, et il était comme un *écopeau* [4] dans ma main. Je n'aurais pas besoin de charriot, moi, pour le ramener." Le roi répond: "Je ne suis pas certain de pouvoir le tenir dans ce charriot de fer."—"Ecoutez! dit le géant, si vous ne l'êtes pas, moi, je vas vous rendre certain. Rouvrez votre charriot, et je vas me coucher dedans, pendant que vous le ceinturerez avec une chaîne; et je verrai *ben* à quoi il est bon." Ça prenait bien quatre hommes pour ouvrir le *couvert* [5] du charriot. Quand c'est fait,

[1] Dans le sens de *n'est-ce pas étonnant!*

[2] I.e., *où ce que*, où est-ce que.

[3] I.e., *plus*.

[4] I.e., copeau.

[5] Couvercle.

le géant *embarque* dedans, se couche, et laisse le temps aux soldats de le fermer et de le ceinturer. Quand on lui demande: "Forcez donc, le géant! pour voir si ça peut tenir Parle," il force, force, et dit: "J'y ai mis toute ma force. Il n'y a pas de danger que Parle brise cette cage; il n'est pas si fort que moi." — "Oui, mais si je te disais que c'est encore Parle qui t'a attrapé, pourrais-tu forcer encore plus?" — "*C'est-i* vrai que Parle m'a encore attrapé?" — "Oui, c'est vrai." Là, il force tant qu'on lui entend craquer tous les os.

Parle et ses soldats ramènent le géant au roi. En arrivant: "Tiens! monsieur le roi, dit Parle, le fameux géant est dans mon charriot; faites-en ce qu'il vous plaira. *Tant qu'à* moi, c'est la dernière fois que je vas chercher quelque chose pour vous. Je sais bien que ce sont mes frères qui vous ont mis dans la tête de m'envoyer chercher le géant, pour tâcher de me faire périr, parce qu'ils ont honte de moi." — "Comment, Parle, ceux qui sont arrivés ici en même temps que toi sont tes frères? Ils me disaient toujours que tu te vantais de pouvoir faire ci et faire ça." — "Oui, monsieur le roi, ce sont mes frères."

Voyant ça, le roi fait venir les frères Charles et Georges. "Connaissez-vous bien Parle?" leur demande-t-il. "Non, monsieur le roi, *on* ne le connaît pas." — "Toi, Parle, connais-tu ces deux-là?" — "Oui, monsieur le roi, je les connais; ce sont mes frères, qui, depuis longtemps, cherchent à me faire périr ici." Le roi les fait renfermer dans deux cages de bois, et ordonne qu'on les brûle à petit feu.

Quant à Parle, il s'est marié avec la plus jeune des princesses du roi et a hérité de tout le royaume.

Il est bien mieux que moi, aujourd'hui; il vit à rien faire et, moi, je suis obligé de travailler dur.

14. PARLAFINE OU PETIT-POUCET.[1]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux bûcheron, sa femme et leurs enfants, sept petits garçons. Le vieux dit à sa vieille: "Il n'y a pas d'ouvrage, et je ne suis plus capable d'aller couper du balai. Si tu voulais dire comme moi, j'écarterais les enfants en les menant tous les sept couper du balai."[2]

Parlafine,[3] le plus petit des sept frères, était méfiant, et quand ses parents parlaient, il écoutait toujours. Un bon soir, le bûcheron et

1 Raconté, en août, 1914, à Lorette, Québec, par Mme Prudent Sioui, qui l'avait appris de sa mère et de son grand-père. Mme Sioui admet qu'on lui a récemment lu des versions imprimées de ce conte, lesquelles sont un peu différentes de la sienne. Mais elle soutient qu'elle le recite tout comme elle l'a appris de ses parents. M. l'abbé Arthur Lapointe a entendu raconter ce conte à Kamouraska, quand il était enfant. La version qu'il a entendue était semblable, sauf pour ce qui est de l'épisode de la boîte.

2 Fait de branches de cèdre.

3 Le conteur employait le nom de "Petit-Poucet" aussi souvent que celui de "Parlafine."

sa femme montent coucher leurs enfants, pour pouvoir jaser à leur aise. Mais Parlafine—ou Petit-Poucet—est si petit qu'il se cache sous la chaise de sa mère et écoute tout ce qu'ils se disent: "Demain matin, il faut se lever de bonne heure pour les écarter." — "Mais tu n'y penses pas! répond la vieille; écarter mes enfants! Je ne puis pas me résoudre à ça." — "Ils sont toujours finis;[1] nous ne pouvons plus les nourrir; et je ne suis pas capable de les voir mourir ici. Mieux vaut les écarter dans la forêt." La vieille femme finit donc par consentir.

Une fois la conversation finie, Parlafine s'en va se coucher. De bonne heure, le lendemain matin, il réveille ses petits frères: "Vite, levez-vous! Nous allons dans les bois. Aujourd'hui, *poupa* va nous écarter." Ils commencent tous à pleurer, en disant: "Qu'allons-nous faire dans les bois?" — "*Dites* rien![2] répond Parlafine; nous retrouverons bien le chemin. Je sais un tour, moi." Il s'en va en courant chez sa marraine et lui demande: "Avez-vous un écheveau de laine à me donner? Papa veut nous écarter dans les bois, aujourd'hui." Sa marraine prend deux gros écheveaux de laine et les lui donne.

Les sept enfants suivent leur père au bois. Le vieux leur dit: "Passez en avant, les enfants!" — "Non! répond Parlafine; nous ne savons pas où vous voulez nous mener. Passez, vous!" Parlafine marche le dernier de tous, déroulant sa laine aux arbres, sans que son père s'en aperçoive. Arrivés dans un bocage de cèdres, le père leur dit: "Restez ici et coupez du balai! Moi, je vais là-bas." Il s'en va plus loin, arrange une planche en *battoué*,[3] et *pan, pan!* la planche bat tout le temps contre un arbre, comme un bûcheron. A la brûnante, Parlafine dit: "Papa ne bûche pas si longtemps que ça sans boire ni manger." S'en allant dans la direction d'où vient le bruit, il finit par trouver le *battoué* que son père a fait. Ses frères se mettent à pleurer et à dire: "Que faire dans ce grand bois? Les loups vont nous dévorer?" — "N'ayez pas peur! répond Parlafine, *on* va *ben* s'en aller à la maison.[4] J'ai un moyen." *Revirant de bord,* il reconnaît le sentier du matin par la laine qu'il y avait déroulée, et il ramène ses frères chez eux.

Après souper, la vieille dit à son mari: "Si mes enfants étaient ici, ils mangeraient *ben* le reste de la bouillie." Parlafine, qui écoute à la porte, répond: "Mais, j'en mangerais *ben, mouman!*" — "Comment? demande-t-elle à son vieux; tu ne les a pas écartés? Les *revoilà!*" — "Eh bien! demain, j'irai si loin qu'ils ne reviendront pas." La mère fait rentrer les enfants, leur donne à manger et les envoie se coucher. Parlafine, lui, reste en bas, et se cache encore sous la chaise de sa

[1] I.e., *pour mourir.*
[2] Pour *ne dites rien.*
[3] Pour *battoir.*
[4] Pour *chez nous.*

mère, pour écouter ce qu'on dirait: "Je vais les mener si loin, dit le bûcheron, qu'ils ne reviendront sûrement pas. Il faut s'en [1] débarrasser." Parlafine part et s'en va se coucher.

De bon matin, il réveille ses petits frères: "Vite, dépêchez-vous! aujourd'hui, on va nous écarter bien plus loin qu'hier." Se rendant encore chez sa marraine, il lui dit: "Marraine, avez-vous du pain à nous donner? Papa, aujourd'hui, va nous écarter dans un bois, et nous n'avons rien à manger." Sa marraine prend un pain et le lui donne. Il le cache dans son habit. "*Ura,* [2] mes enfants, partons! dit le père. Passez en avant!" Parlafine répond: "Non! nous ne savons pas où vous voulez nous mener. Vous faites mieux de passer en avant." Toujours le dernier, Parlafine, sans que son père s'en aperçoive, émiette le pain pour marquer le chemin. Cette fois, le père les conduit deux fois plus loin que la veille, leur trouve une talle de cèdres, et dit: "Restez ici à couper du balai; moi, je vais bûcher plus loin." Et, ayant fait un *battoué,* il s'en retourne de suite chez lui. Cette planche-là battait tout le temps comme le ferait un bûcheron.

Vers la brûnante, Parlafine dit à ses petits frères: "Papa ne bûche pas si longtemps sans boire ni manger." Il va voir du côté d'où vient le bruit, et aperçoit encore une planche battant sur un arbre. Son père n'y est pas. Il est parti. [3] Voilà les enfants encore aux cris,[4] et disant: "Cette fois-ci, nous allons *ben certain* y rester!" Parlafine reprend: "Non! j'ai encore un chemin." Mais quand il vient chercher son chemin, il ne trouve rien. Les oiseaux ont mangé tout le pain. Il n'y avait donc pas moyen de retrouver la maison. Découragés, ils se remettent tous à pleurer, à crier. "Ne vous découragez pas! dit Parlafine; je trouverai bien un moyen; laissez-moi faire." Il passe en avant et suit un petit sentier, marche toute la nuit, marche tout le lendemain. Vers le soir, les frères aperçoivent une clarté, et arrivent à une petite maison. C'est là que restait une de leurs tantes. Parlafine entre le premier: "Tiens! bonjour, ma tante; bonjour!" — "Mais, qui vous a donc emmenés si loin, dans les bois?"—"Papa nous a écartés, et nous avons marché par ici, pensant se rendre chez nous. Nous nous trouvons à venir vous voir ici." La tante dit: "*Pau'ptits* [5] enfants! je suis bien contente de vous voir. Ça fait si longtemps que je n'étais pas allée chez vous! Mais, je suis mariée à un géant qui mange tous les enfants." — "Mais, ma tante, où voulez-vous que nous allions? Nous avons marché une nuit et un jour sans boire ni manger. Nous sommes écartés, et nous sommes venus ici." Leur tante les chauffe, déshabille, et dit: "Vite! mangez avant que le

[1] I.e., des enfants.
[2] I.e., *allons !*
[3] Ce pléonasme semble exprimer le désappointement.
[4] I.e., à pleurer.
[5] Abréviation pour *pauvres petits.*

géant arrive." Pour détourner son mari de dévorer les enfants, elle va chercher un gros mouton et la moitié d'un bœuf, qu'elle fait dégeler près du feu.

A l'heure où le géant arrive, elle dit aux enfants: "Vite, venez avec moi! Je vas vous cacher, et je tâcherai d'obtenir la grâce qu'il ne vous mange pas." Elle les cache dans la cave, sous une cuve. Le géant arrive, se met à renifler et à sentir d'un côté et de l'autre, disant: "Ça sent la viandre fraîche." La femme répond: "Es-tu fou? C'est le bœuf et le mouton que je fais dégeler." — "Ah! ce n'est pas ça!" Il sent de *tous bords et tous côtés:* "Ce n'est pas ça!" Et il cherche partout, dans la maison. La peur prend la vieille femme, et elle se dit: "Il va les trouver." Elle lui demande: "Veux-tu m'accorder une grâce? Je vas te dire ce que j'ai dans la maison, si tu veux me promettre de ne pas le manger." — "Dis-moi ce que c'est; je ne le mangerai pas." Elle fait donc sortir les sept frères de dessous la cuve, et va les mener à son mari. "Bonsoir, mon oncle! disent les enfants; bonsoir, mon oncle!" Mais Parlafine est toujours le dernier. Son oncle lui dit: "Toi, tu es bien petit!" — "Je ne suis pas *ben* gros; c'est vrai, mon oncle." — "Comment t'appelles-tu? Tu es si petit que j'aimerais bien à savoir ton nom." — "Mon nom? ça me coûte de vous le dire, mon oncle. C'est Parlafine." — "Parlafine, tu as l'air bien fin." [1] — "Ah bien! mon oncle, je ne suis pas plus fin que les autres." Le géant donne à souper aux enfants *com'i'faut,* et jase *une escousse* [2] avec eux. "Les enfants doivent être bien fatigués, dit-il à sa femme; fais leur un bon lit et couche-les." En se couchant, les enfants s'endorment. Mais Parlafine, lui, reste éveillé.

Le géant avait sept filles. Il dit à sa femme: "Mets aux petits garçons des bonnets bruns pour la nuit, et aux petites filles, des bonnets blancs."

Pendant la nuit, Parlafine entend le géant se lever et affiler son grand couteau, pendant que sa femme se lamente: "Tu m'as promis que tu ne les mangerais pas; et tu vas le faire! Qu'est-ce que ma sœur va dire?" — "Laisse-moi faire! Je te dis que je vas faire un *snack.* [3]" Entendant le géant affiler son couteau, Parlafine se lève et échange les bonnets bruns de ses frères pour les bonnets blancs des sept filles. Le géant monte avec son grand couteau, sans lumière, pour ne pas réveiller les enfants; et il leur tâte la tête. Touchant aux bonnets bruns, il se dit: "Ce sont les garçons." A l'autre lit, touchant aux bonnets blancs: "Ce sont mes filles." Revenu au premier lit, il coupe la tête de ses filles, qu'il prend pour les garçons, et redescend se coucher. Parlafine se lève, réveille ses frères et dit:

[1] I.e., rusé.

[2] I.e., quelques moments.

[3] Dérivé de l'anglais *snack;* ce mot, chez les Canadiens-français, signifie *bon repas* plutôt que *légère collation.*

"Vite, sauvons-nous!" Sortant par la fenêtre, ils dégringolent dans l'échelle et se sauvent, courant toute la nuit. Après avoir bien couru, ils arrivent à un gros rocher. Fatigués, ils se couchent parmi les cailloux et s'endorment. Mais Parlafine, lui, ne dort pas; il reste au guet.

Vers dix heures du matin, voyant que ses filles ne se lèvent pas, la femme du géant dit à son homme: "J'ai bien peur qu'au lieu des garçons, tu aies tué les filles. Parlafine a dû te jouer un tour." — "Ah non! répond le géant. Elles ont veillé tard; elless ont bien fatiguées." A midi, les filles ne sont pas encore levées. Leur père va voir. De fait, ses sept filles sont mortes et les garçons, partis. Voyant qu'il a tué ses propres filles, le géant entre en fureur, et dit à sa femme: "Vite, donne-moi mes bottes de sept lieues!" Il part après les enfants. Il arrive près du rocher où ils dorment; et, se sentant bien fatigué, il se couche et s'endort. Aussitôt qu'il est endormi et ronfle comme un bon,[1] Parlafine sort de sa cachette, lui enlève ses bottes, et dit à ses frères: "Sauvez-vous plus loin!"

Quant à lui, Parlafine, il met les bottes de sept lieues, s'en retourne chez sa tante, et lui dit: "Vite, ma tante, donnez-moi la bourse! Mon oncle, le géant, est pris dans un mauvais lieu et il lui faut de l'argent." Sa tante ne veut pas. "Tu as fait tuer mes sept filles; c'est encore un tour que tu veux me jouer." — "Vous voyez bien, ma tante, que ce n'est pas un tour: il m'a donné ses bottes pour aller plus vite." A la fin, pensant que c'est bien le cas, elle lui donne la bourse. De là, Parlafine s'en va rejoindre ses frères.

A son réveil, le géant est désappointé de voir ses bottes parties: "C'est encore Parlafine qui m'a joué un tour." Et il retourne chez lui. Sa femme lui demande: "Pourquoi as-tu envoyé chercher ta bourse?"— "Comment, il s'est fait donner ma bourse? C'était pourtant bien assez de me faire tuer mes filles sans venir chercher ma fortune!"

C'était une chose connue que le géant avait un violon qu'on entendait jouer *à* sept lieues à la ronde. Parlafine se dit: "Ah! il a voulu me manger; eh bien! ce n'est pas fini. Je vas lui jouer des tours. Son violon, je le vole." Se souvenant que le gros chien noir du géant se tient toujours à la porte de son maître, il s'achète une peau de chien noir complète, s'en recouvre, et, à la porte du géant, il commence à *siler, sile, sile*[2] encore. Causant avec sa femme, le géant s'impatiente à force d'entendre *siler* le chien, et dit: "Va donc le faire entrer, qu'il se couche!" Faisant rentrer le chien, la femme lui *fou*[3] un coup de pied et l'envoie se coucher sous le lit où se trouve le violon.

[1] I.e., *comme un juste*, bruyamment.

[2] Cri étouffé ou aigu des chiens.

[3] I.e., donne.

Parlafine met la main sur l'instrument, et *zing, zing!* on l'entend *à* sept lieues à la ronde. Il s'est fait prendre du coup. Le géant se lève et crie: "Par exemple! là je t'ai, Parlafine! Tu m'as fait tuer mes sept filles, volé mes bottes de sept lieues et ma bourse; mais je vas te croquer." — "Mais qu'allez-vous donc manger, mon oncle? Regardez-moi! Vous auriez *ben plus d'acquêt*[1] de m'engraisser; car, *ast'heure*, tâtez-moi; vous ne mangeriez que des os. Attachez-moi les pieds et les mains, et gardez-moi dans la cave. Là, il n'y aura toujours pas de danger que je m'échappe." Le géant trouve que *ç'a* bien du bon sens. Il attache donc les pieds et les mains de Parlafine, et l'enferme dans la cave.

Pendant que, tout le jour, le géant est à bûcher dans les bois, sa femme descend porter à manger à Parlafine, pour l'engraisser. N'ayant pas de bois de fendu pour le dîner, elle essaye de se fendre une bûche, mais n'y peut réussir. "Détachez-moi donc un pied et une main, dit Parlafine; j'aiderai, et je ne pourrai toujours pas m'échapper." Mais elle répond: "Tu nous as joué assez de tours; je ne suis pas pour te détacher." — "Rien qu'une main, demande-t-il; je ne pourrai toujours pas me sauver; et je vas vous fendre votre bois." Elle lui détache une main. Mais, au lieu de fendre la bûche, Parlafine lui coupe le cou. Sa tante est morte. Il se détache, chausse les bottes de sept lieues, prend le violon, et il est *beto*[2] rendu à l'autre bord de la rivière. On dit qu'un géant ne traverse jamais l'eau. Rendu là, Parlafine joue du violon, et le violon en fait du feu.[3] Entendant jouer son violon de la forêt où il bûche, le géant se dit: "Parlafine m'a encore joué un tour." A la maison, il trouve sa femme morte et le violon parti. Il court à la rivière et dit: "Parlafine! passe-moi donc la rivière."—"Oui, beau fin! tu voudrais bien me croquer, mais tu n'es pas assez futé." — "Parlafine, tu n'es pas raisonnable. Tu m'as fait tuer mes sept filles, tu as coupé le cou de ma femme et tu m'as pris ma fortune, mes bottes et mon violon!" Parlafine répond: "Ah, tu as voulu nous croquer! Mais je n'ai pas encore fini."

Le géant avait, sur une de ses terres, un troupeau *affreux*[4] de bêtes à cornes. Quand, le lendemain, le géant part comme d'ordinaire pour bûcher, Parlafine s'en va en voiture lui voler tout son troupeau. Le géant arrive: "Là, je t'ai, mon petit gueux! L'autre jour, je t'ai manqué; mais aujourd'hui, je te croque."

Dans la voiture il y avait une grande boîte. Parlafine dit au géant: "Prenez-le donc, votre violon! Il est dans la boîte." Le géant se penche pour le prendre le violon; mais Parlafine lui *fou*[5] une poussée, et il tombe la tête la première dans la boîte, qui se referme sur lui. Là,

[1] I.e., beaucoup plus de profit.
[2] I.e., bientôt.
[3] I.e., joue terriblement fort.
[4] I.e., extrêmement nombreux.
[5] I.e., donne.

le géant est pris et y reste. Il a beau crier, *hurler*, se débattre. Mais *je t'en fou*,[1] ça ne sert à rien! A la fin, le géant est mort.

Parlafine s'en va chercher son vieux père, sa vieille mère et ses frères, et les emmène sur le bien du géant, où ils ont passé le reste de leurs jours.

Mais moi, ils n'ont pas voulu me garder. Ils m'ont envoyé ici vous le raconter.

15. PETIT-JEAN-PETIT-BOIS.[2]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était une veuve, dont le seul enfant — un petit garçon — s'appelait Petit-Jean-petit-bois. "Tiens, *mouman!* dit-il, un jour, j'ai sept ans; je vas aller dans les bois pour essayer de tordre un merisier. Si j'en suis capable, ce sera signe que je peux gagner ma vie." Il s'en va donc dans les bois, *essèye* de tordre un merisier, mais n'y réussit pas. Arrivant chez lui, il dit: "*Mouman*, vous allez encore me garder sept ans. *T'êt-ben*[3] qu'au bout de ce temps, je serai capable de gagner ma vie."

Après sept ans, il repart encore pour les bois, et pour essayer ses forces, il tord un merisier comme une hart. A sa mère il dit: "*Astheure*, ma mère, je dois être capable de gagner ma vie. Je pars et je vas m'engager chez le roi."

Rendu chez le roi, il dit: "Sire le roi, vous n'auriez pas besoin d'un engagé?" — "Oui, si tu veux aller battre au fléau[4] dans ma grange, je suis prêt à t'engager." Une fois engagé, Petit-Jean-petit-bois s'en va à la grange, et cherche le fléau, mais ne le trouve point. Il revient et demande: "*Où'c-que*[5] vous avez mis le fléau, sire le roi?" Le roi répond: "Sur les entraits." — "Mais, sire le roi, ce n'est pas un fléau, c'est une hart! Je vas aller m'en chercher, un fléau." Et dans la forêt, il s'en fait un gros comme une tonne, et le *maintien*[6] en proportion. *Ça fait qu*'il dit au roi: "Donnez-moi donc du cuir pour faire mon fléau." — "Comment-*ce qu*'il t'en faut? Il y a un *quatre-côtés*[7] au grenier, prends-le." Et il emploie tout le *quatre-côtés* de cuir.

Une fois le fléau complet, Petit-Jean-petit-bois s'en va à la grange, et se met à battre. Au premier coup de fléau, voilà la grange qui *tumbe à terre*.[8] Quand le roi voit sa grange à terre: "Dis-moi donc! ce n'est pas qu'un petit homme, ce Petit-Jean-petit-bois-là!" Et il dit à sa femme: "Tiens! ma femme, il faut s'en défaire. Je vais l'envoyer au moulin du diable, pour qu'il s'y fasse détruire."

[1] I.e., *je vous en assure !*

[2] Récité à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Achille Fournier, qui dit l'avoir appris, il y a près de quarante ans, d'Édouard Lizotte, anciennement de Saint-Roch-des-Aulnaies, et aujourd'hui résidant au Madawaska, N.-B.

[3] Pour *peut-être bien.*

[4] Prononcé *flo.*

[5] I.e., où est-ce que.

[6] I.e., manche.

[7] Une grande peau tout entière.

[8] Pour *s'écroule.*

Le roi, le lendemain, fait charger une charrette de poches de grain; et quand elle est pleine jusqu'aux *échelles* et aux *haridelles*,[1] il dit à Petit-Jean: "Va chercher deux chevaux, attelle-les à la charrette, et va porter ce grain au moulin." — "Sire le roi, je n'ai pas besoin d'atteler vos mouches." Et malgré qu'un cheval en eût eu plus que sa charge, il s'attelle lui-même dans les *menoires*,[2] part et arrive au moulin pendant que le diable est *après*[3] moudre. Prenant une poche de grain chaque main, Petit-Jean-petit-bois les envoie *revoler* dans le moulin, et demande: "As-tu le temps de moudre mon grain?" En répondant "Oui!" le diable se met à engrener[4] son grain pendant que les *moulanges*[5] font tiketiketiketak, tiketiketiketak... Puis, prenant une poignée de grain, le diable la jette dans les yeux de Petit-Jean-petit-bois, qui dit: Tu ne comptes toujours pas m'envoyer de la farine dans les yeux? Tu n'as plus que deux fois à le faire avant que je te *foute* la plus fine volée que tu aies jamais eue." Et le diable continue à engrener son grain, tiketiketiketak, tiketiketiketak... Prenant une poignée de farine, il la jette dans les yeux de Petit-Jean, qui crie: "Mon animal! tu n'as plus qu'une fois à le faire. Je vas te montrer à me *boucher les yeux* avec de la farine." Le moulin marche, marche encore, tiketiketiketak, tiketiketiketak.... Tout à coup le diable prend une poignée de farine et la jette encore dans les yeux de Petit-Jean-petit-bois, qui, prenant des grosses tenailles, accroche le diable par les narines, derrière sa charrette. "Petit-Jean! crie le diable en se lamentant, lâche-moi! Je n'aurai jamais droit sur toi." Le lui ayant bien fait promettre, Petit-Jean le relâche, prend sa *moulée de grain*,[6] et s'en retourne au château. Le voyant arriver, le roi dit à sa femme: "Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser; il va tous nous détruire, ce gars-là. Je vas l'envoyer à la guerre, pour qu'il se fasse tuer." A son engagé, il dit: "*Ast'heure*, va me chercher le coffre-fort gardé par les soldats." Petit-Jean-petit-bois part et arrive dans l'armée Les gens de guerre tirent des balles et des boulets sur lui. En se frottant les jambes comme pour chasser des mouches, il dit: "*Ce que*[7] c'est que ça? Des maringouins qui me piquent?" Prenant le coffre-fort, il le met sur son dos et retourne au château. Le roi dit: "Je n'en ai jamais[8] vu d'aussi fort que ça sur la terre. Il va bien tous nous détruire."

1 Les côtés élevés d'une charrette.
2 I.e., timons.
3 Pour *à moudre*.
4 "Verse son grain dans la trémie du moulin" (Dict. Bescherelle).
5 I.e., les meules.
6 Farine grossière.
7 Abréviation pour *qu'est-ce que c'est*.
8 Fournier dit: "*J'en ai* jamais vu ..."

"Petit-Jean-petit-bois, dit le roi, si tu veux aller chercher le trésor qui est enterré au fond de ce puits, je te le donne." Petit-Jean creuse quarante pieds dans sa journée. Le lendemain matin, avec vingt paires de chevaux, les serviteurs du roi charrient des roches et les jettent sur la tête de Petit-Jean, qui se met à crier: "Sire le roi! si vous ne comptez pas d'arrêter vos poules de me jeter du sable dans les yeux, je vas monter et leur tordre le cou." Mais les cailloux continuent à tomber. Sortant du puits, il tue toutes les poules du roi — quatre cents, en tout. Le roi dit à sa femme: "Au moulin du diable, il y a une *moulange* de quatre mille livres; on va la lui jeter sur la tête. C'est le seul moyen de le détruire.

Pendant que Petit-Jean-petit-bois travaille dans le puits, on arrive avec la grosse *moulange* et la jette en bas. La *moulange* lui passe autour du cou, comme un collier. "Sire le roi, dit-il en sortant du puits, ne comptez-vous pas arrêter? Vous m'avez fait jeter un chapeau sans calotte, qui m'est entré jusqu'au cou." Prenant la *moulange*, il la jette à terre: "De chapeaux comme ça, je n'en ai pas besoin!" Le roi lui dit: "Petit-Jean-petit-bois, si tu veux ne point nous faire de mal, je vas te donner la moitié de mon château et de mon royaume. Je vois bien qu'il n'y en a pas de plus fort que toi sur la terre." — "Sire le roi, je n'en veux point!"

S'en allant de chez le roi, Petit-Jean-petit-bois prend le coffre-fort sur son dos et s'en va trouver sa mère. "Tiens! *mouman,* je vous remercie de m'avoir gardé quatorze ans. Je suis capable de gagner ma vie *com'i'faut* et de vous faire vivre."

Ça fait qu'il est resté avec sa mère, qu'il a toujours bien fait vivre.

Je suis passé là l'automne dernier, et Petit-Jean-petit-bois, que j'ai vu, m'a paru bien portant.

16. LA PETITE CAPUCHE-BLEUE.[1]

Une fois, il est bon de vous dire, c'est un nommé Petit-Jean. Pendant qu'il se promène dans les bois, *ce qu'il* trouve? Une homme qui fesse à coups de poings *après* les arbres. "Dites-moi donc ce que vous faites? Vous allez *ben* tout vous briser les *joints!*"[2] L'autre répond: "Bonjour, Petit-Jean! moi, je suis Brise-bois." Petit-Jean dit: "Faisons donc route ensemble, tous les deux." Ils partent donc ensemble, marchent, marchent, et arrivent à une montagne. *Ce qu*'ils voient? Un homme fessant à coups de poings *après* la montagne. "Comment t'appelles-tu?" Il répond: "Je m'appelle Brise-montagnes, moi." — "Faisons donc tous les trois route ensemble!"

[1] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Achille Fournier, le conteur, dit avoir appris ce conte de feu Jérémie Ouellet, du même endroit, il y a à peu près quinze ans. Fournier paraît l'avoir entendu plusieurs fois au cours des veillées, où il apprenait les contes de Ouellet, et Ouellet, les siens.

[2] Jointures.

Dans la forêt, ils trouvent une cabane où *ce qu'il y a personne.*[1] Brise-bois dit: "Moi, je reste ici pour faire la soupe." Pendant que les deux autres vont à la chasse, il met la soupe au feu. Comme il va pour allumer le feu, la[2] petite Capuche-bleue arrive et souffle le feu. "*Cou'don!* toi, tu n'as plus que deux fois à venir souffler mon feu. Tu vas voir! *m'a te sacrer* une volée.[3] Allume[4] son feu, mais la petite Capuche-bleue le souffle encore. Brise-bois répète: "A midi, ils viennent dîner, et la soupe ne sera pas prête. Si tu reviens encore une fois souffler mon feu, *ça va jouer,*[5] parce que tu ne me parais pas bien grosse!" Allume le feu; souffle le feu.[6] Voilà qu'ils se *pognent.* La petite Capuche-bleue jette Brise-bois dans une tonne de mélasse,[7] à la cave, le roule ensuite dans la plume, et s'en va.

A midi, Petit-Jean et Brise-montagnes arrivent. Ils ne trouvent point de soupe. "Mais comment, la soupe n'est pas prête?" — "Non!" — "Il s'est passé quelque chose; tu t'es battu avec quelqu'un?" Brise-montagnes dit: "Je vas rester demain pour la soupe. Je la ferai bien, moi."

Brise-montagnes reste, le lendemain, pendant que les autres s'en vont à la chasse. Allume le feu. La petite Capuche-bleue arrive, souffle le feu. "Ne viens pas souffler mon feu! Si tu recommences, c'est à moi que tu auras affaire!" Allume le feu; souffle encore. "Tiens! il dit, tu n'as plus qu'une fois à le faire." Il allume le feu, et elle le tue encore. Ils se *pognent* ensemble, et la petite Capuche-bleue *sapre*[8] Brise-montagnes à la cave, dans une tonne de mélasse, le roule dans la plume, et s'en va.

Quand Petit-Jean et Brise-bois reviennent, à midi, pas de soupe de faite. "Mais! dit Petit-Jean, vous n'êtes pas seulement capables de faire de la soupe, bande de hérissons que vous êtes! Demain, c'est moi qui reste. Je la ferai bien."

Petit-Jean, le lendemain matin, allume le feu. La petite Capuche-bleue *ressoud* et l'éteint. "Ah! il dit, ah! ah! tu n'as plus que deux fois, toi, à éteindre mon feu. Tu vas voir que, cette fois, tu n'as pas affaire à Brise-bois ou à Brise-montagnes." La deuxième fois qu'il allume le feu, elle le tue encore. "Je le rallume pour la dernière fois. Si tu reviens, tu ne trouveras pas ça drôle!" Le feu éteint pour la troisième fois, ils se *pognent.* Petit-Jean, avec son sabre, fend la petite Capuche-bleue en quatre, et en jette les morceaux sous le lit. Et il *chauffe son feu* si fort que les pois sautent par-dessus le chaudron. "Ah! je ferai bien cuire la soupe, moi!" A midi, les deux autres

[1] Où il n'y a personne.

[2] Ici le conteur dit "une petite capuche bleue;" mais, dans la suite, il dit "la petite capuche bleue."

[3] Je vais te donner une volée.

[4] Il allume.

[5] I.e., tu vas avoir mauvais parti.

[6] Abréviations: il allume le feu, elle l'éteint.

[7] Ici prononcé *menace.*

[8] *Jette.*

arrivent: la soupe boucane sur la table, et les pois sont tous écalés. "C'est comme ça qu'on fait la soupe, il dit; ah! je sais ce qui vous est arrivé. La petite Capuche-bleue vous a *sapré* la volée. Mais, allez voir sous le lit; je l'ai fendue en quatre *quartiers*." Ils vont voir sous le lit, mais, pas de Capuche; elle est partie!

Suivant les traces de sang, ils arrivent à un souterrain où elle est descendue. Dans le souterrain, c'est un autre pays. Pour y descendre, il y a un panier. Petit-Jean dit à Brise-bois: "Descends-y, toi!" Brise-bois répond: "Oui! mais si la peur me prend, je *hâlerai sur* la corde, et vous me remontrez." A peine rendu à la moitié du chemin, la peur le prend et il *hâle sur* la corde, et se fait remonter. Brise-montagnes dit: "*M'a* y descendre, moi; mais si je donne un coup sur la corde, c'est que la peur me prend." Il descend, mais il n'est pas rendu loin qu'il *hâle sur* la corde et se fait remonter. *Toujours que* voilà Petit-Jean *embarqué* dans le panier avec son sabre. Dans le souterrain, c'est le pays où des géants gardent trois princesses prisonnières, dans leur château. A Petit-Jean les princesses disent: "La petite Capuche-bleue est revenue hier toute ensanglantée." — "Ah! c'est elle que je cherche, pour me battre *avec*. Hier je l'ai fendue en quatre, et elle est partie." — "C'est dans cette chambre-ci qu'est la petite Capuche-bleue." Ouvrant la porte, Petit-Jean *tumbe* face à face avec elle. La bataille reprend et il la met toute en charpie.

Petit-Jean dit aux princesses: "Je suis venu pour vous chercher." —"Mais, nous sommes 'gardées' par trois géants." — "Je vas me coucher sous leur lit, et quand ils dormiront, je sortirai et les tuerai." Les géants arrivent, et *ff, ff,* disent: "Belles princesses! ça sent *ben* la viande fraîche." — "Taisez-vous donc, bande de fous! vous savez bien qu'il n'y a pas de viande fraîche ici." A peine les géants couchés et endormis, Petit-Jean prend son sabre et les tue tous les trois. *Ast'-heure,* il y a le violon des géants et leur soleil qui éclaire la nuit.[1] Petit-Jean prend le violon, prend le soleil, et emmène les princesses à l'entrée du souterrain. Là, il fait *embarquer* une des princesses dans le panier, *hâle sur* la corde, et voilà Brise-montagnes et Brise-bois qui tirent le panier. Un coup la princesse rendue au haut, Brise-bois et Brise-montagnes se battent *à qui l'auraient.* Elle dit: "Ne vous battez donc pas pour moi; mes deux sœurs sont cent fois plus belles que moi." Voyant ça, ils rejettent le panier dans le souterrain. Petit-Jean y met la moins belle des deux princesses, *hâle sur* la corde; et la voilà qui monte. Brise-bois et Brise-montagnes se battent encore; c'est à qui l'aurait, celle-là. "Ne battez-vous donc pas pour moi! Ma sœur, en bas, est bien plus belle que moi." Ils se dépêchent donc et rejettent le panier en bas. Petit-Jean y met la princesse, *hâle sur*

[1] Dans les contes de Parlafine et de Petit-Jean-petit-bois, il est dit qu'on entend le violon des géants sept lieues à la ronde.

la corde; et le panier remonte. Brise-bois et Brise-montagnes se battent plus que jamais. Mais c'est Brise-montagnes qui a le dessus et gagne la plus belle princesse. Quant à Petit-Jean, ils le laissent en bas. "Lui, ils se disent, il est bien plus fort que nous autres; il nous les ôterait."

Petit-Jean retourne au château des géants et demande au gros aigle[1] qui s'y trouve: "Veux-tu me porter en haut du souterrain?" L'aigle répond: "Il te faut neuf quartiers[2] de bœuf. Chaque fois que j'ouvrirai la *gueule*, tu y mettras un quartier." Toujours *que* Petit-Jean *embarque* sur l'aigle. Pendant que l'oiseau vole, à chaque fois qu'il ouvre la *gueule*, il reçoit un quartier de bœuf. Arrivé au bord du souterrain, Petit-Jean n'a que le temps d'y mettre les mains, et l'oiseau redescend.

C'est au château du roi que s'étaient rendus Brise-montagnes et Brise-bois. Et, le soir, le roi y faisait des noces de ses filles, qui se mariaient à Brise-montagnes et Brise-bois, qui les avaient délivrées des géants. Petit-Jean dit: "Sire le roi, faites condamner toutes les portes et les chassis,[3] pour que personne ne sorte d'ici, *à* soir."[4] Voilà la peur qui prend Brise-bois et Brise-montagnes. "Sire le roi! voulez-vous savoir qui a délivré vos belles princesses? Celui-là qui a le violon et le soleil des géants serait-il plus croyable que ceux qui n'ont rien?" — "Oui, foi de roi! il serait plus croyable." Petit-Jean dit: "Moi, j'ai le soleil des géants et j'ai le violon des géants." — "Eh, mon *dou!*[5] que j'ai mal au ventre, sire le roi! disent Brise-bois et Brise-montagnes; laissez-nous donc sortir dehors!" — "Non, non! personne n'ira dehors, *à* soir." Et en disant: "*M'a* régler leur affaire,"[6] Petit-Jean *tumbe sur* eux avec son sabre, et les met en charpie. Le roi déclare: "Mon Petit-Jean, *ast'heure* tu as gagné une de mes princesses. Choisis celle que tu veux en mariage." — "C'est la plus belle!" Et il ajoute: "Sire le roi, j'ai le violon des géants pour vous faire danser." Prenant le violon, il se met à jouer, et je vous garantis que *ça sonne!*

Le mariage s'est fait; et, depuis, Petit-Jean a toujours vécu heureux avec sa princesse. Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

17. LES DEUX MAGICIENS.[7]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi, qui avait un seul enfant. Il lui dit, un jour: "Mon petit garçon, je vas te faire instruire." — "*Ben, poupa*, répond l'enfant, je voudrais être instruit *sur*

[1] Le conteur disait *le grot aigle*.

[2] Ici prononcé *quarquié*.

[3] Pour *fenêtres*.

[4] Ce soir.

[5] Mon Dieu!

[6] I.e., je vais leur donner ce qu'ils méritent.

[7] Conte récité à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Achille Fournier, qui l'a appris, il y a près de 25 ans, d'une vieille dame Louis Dionne, âgée de 80 ans, également de Sainte-Anne.

le bien et *sur* le mal. Dans la ville, il y a un vieux magicien; il pourrait bien m'instruire." L'enfant s'en va chez le magicien: "Bonjour, vieux magicien!" — "Bonjour! mon petit garçon!" — "Je viens vous trouver pour me faire instruire *sur* le bien et *sur* le mal." Le magicien l'instruit donc *sur* tout ce qu'il sait.

Longtemps après, le jeune homme s'en retourne chez son père, et dit: "*Ast'heure,* je suis instruit *sur* le bien et *sur* le mal." — "Oui! que sais-tu, mon garçon?" — "Demain, je vas me changer en beau cheval blond, et vous irez me vendre à la ville pour cent et une pistoles,[1] et vous vous réserverez la bride et la selle." Le père s'en va à la ville, et le vend comme il est entendu. Aussitôt vendu, débridé et dessellé, voilà le cheval brun qui s'échappe, prend la course et disparaît. L'acheteur court après; mais bientôt il aperçoit un beau prince — Son cheval brun s'était changé en prince. "Mais, monsieur le prince, n'avez-vous pas vu passer un beau cheval brun par ici?" — "Oui, et le *tonnerre l'emportait.*"[2]

Le lendemain matin, le prince dit à son père: "Aujourd'hui, je serai un beau cheval noir. Vous irez encore me vendre à la ville pour cent et une pistoles. Et vous vous réserverez la bride et la selle." Ayant appris tout ça, le vieux magicien se dit: "*M'a*[3] l'acheter, moi." Prenant sa bride et sa selle, il s'en va à la ville, et, les rencontrant, demande: "Est-il à vendre, votre cheval?" — "Oui, pour cent et une pistoles." — "Tiens! prenez l'argent; il est à moi." — "Mais, dit le vieux, je me réserve la bride et la selle." Comme il prend sa bride et sa selle, le vieux magicien les remplace *avec* les siennes. "*Ast'heure,* mon ami, dit-il, je vas te mettre à l'étable et te faire pâtir." A ses servantes il dit: "Je pars aujourd'hui. Je ne veux pas que vous donniez à manger ni à boire à mon cheval."

Quand le magicien est parti, les servantes s'en vont à l'écurie, et voient le cheval se frotter *sur* la *barrure* pour montrer qu'il a faim et soif. Elles disent: "Ce pauvre cheval a faim et soif. Sortons-le de l'étable et allons le faire boire." Elles l'emmènent à la rivière. Mais, ayant encore la bride et la selle, il ne veut pas boire, et se frotte pour tâcher de les ôter. Les servantes disent: "Pauvre cheval! ôtons sa bride et sa selle, pour qu'il puisse boire." Aussitôt dessellé et débridé, il leur échappe, et *se file en quatre* dans la rivière.

Le vieux magicien arrive le même soir.. "Avez-vous fait boire le cheval?" Elles répondent: "*Quand on pense!*[4] Nous sommes allées le faire boire à la rivière, mais avec sa bride et sa selle il ne voulait pas boire. Aussitôt que nous les lui avons ôtées, il nous a échappé, et

[1] La pistole est l'équivalent de dix francs. Il y a longtemps que ce terme est tombé en désuétude, au Canada.

[2] I.e., *il allait à toute vitesse.*

[3] I.e., *je m'en vas.*

[4] I.e., *est-ce assez extraordinaire! est-il possible!*

s'est filé en quatre dans la rivière." Le magicien engage cinq cents pêcheurs et cinq cents seines pour pêcher les carpes dans la rivière. Pour ne pas être attrapé, le prince, devenu carpe, se change en beau diamant jaune sur le bord de la rivière. Passant par là, une princesse trouve le beau diamant, le prend, le met dans son estomac,[1] et s'en va. Plus loin, le diamant se change en prince et sort de son estomac, en disant: "Oui, je me suis changé en diamant jaune pour *pas qu'il me seinît* dans la rivière. Je vas me mettre dans une pomme, et quand le vieux magicien passera chez vous, vous prendrez la pomme et la lancerez contre le mur. Tous les pépins vont *revoler*[2] dans la place. Vous mettrez le pied sur celui qui tombera *à ras*[3] vous.

Le lendemain, le magicien arrive chez la princesse et dit: "Princesse avez-vous trouvé un beau diamant jaune sur la grève, hier? Je voudrais l'avoir." En répondant: "Oui, je vas vous le donner," elle prend la pomme, et la jette *après* le mur. Comme les pépins *revolent* dans la place, le magicien se change en coq et se met à les manger. La princesse lève aussitôt le pied, et voilà le pépin qui se change en renard. Et crac! le renard dévore le coq. Le magicien est détruit.

Redevenu prince, le renard dit: "*Ast'heure*, princesse, nous allons nous marier ensemble." *Un coup*[4] marié, il s'en retourne au château de son père, qui dit: "Mon garçon, tu t'es marié à ton voyage?" Il répond: "Oui, à celle qui m'a protégé contre le vieux magicien et m'a sauvé la vie."

Et moi, ils m'ont renvoyé ici pour vous le raconter.

18. TI-JEAN COMMERÇANT.[5]

Une fois, c'était des pauvres gens vivant dans les bois, et dont le seul enfant s'appelait Ti-Jean. Ti-Jean, un jour, dit à ses vieux parents: "Je m'en vas dans les paroisses[6] chercher de l'ouvrage. Peut-être pourrai-je enfin gagner ma vie."

Dans son chemin, il rencontre une vieille magicienne, qui lui dit: "Ti-Jean, mon petit jeune homme, où vas-tu donc?" — "Je m'en vas à la découverte, répond Ti-Jean; chez nous, nous sommes tellement pauvres qu'il ne nous reste à manger que des racines et tout ce qui nous tombe sous la dent. Je m'en vas donc chercher de l'ouvrage. En m'engageant peut-être pourrai-je améliorer mon sort." La vieille magicienne reprend: "Tiens! Ti-Jean, je vas te donner un gourdin[7] très utile. [Pour t'en servir,] tu n'auras qu'à dire: 'Joue, mon gourdin!'

[1] I.e., *dans son corsage.*

[2] I.e., *s'éparpiller.*

[3] I.e., *tout près de.*

[4] I.e., *une fois.*

[5] Conte récité par Prudent Sioui, et recueilli à Lorette, le 20 août, 1914. Sioui dit avoir appris ce conte de son père.

[6] *Paroisse* est l'équivalent de *commune*, en France.

[7] Sioui, par erreur, disait *bourdin.*

Mais ne le fais jouer que de bonne foi." [1] Sitôt "Merci, grand'mère!" dit, la vieille ajoute: "Là-bas, dans le bois que tu vas traverser, tu verras une manière de château. Méfie-toi! car il y a là trois Gascons voleurs." Ti-Jean, en s'en allant, se met à penser: "Trois Gascons, trois voleurs... Ça ne sera pas facile pour moi de passer là tout seul." Après avoir pensé quelques instants, [2] il se dit: "Je *revire* et prends un autre chemin." Ti-Jean *revire* donc, prend un autre chemin et rencontre encore la magicienne, qui lui demande: "Mais d'où viens-tu?" A quoi il répond: "J'ai *reviré* sitôt que vous m'avez quitté; je ne suis pas allé plus loin." La vieille lui dit: "Retourne-t-en chez tes parents, Ti-Jean! Vous avez un petit cochon; eh bien! prends-le, et, avec ton gourdin, va commercer!" Là-dessus le jeune homme s'en retourne. Le lendemain, il prend le petit cochon et dit [à ses parents]: "Je m'en vas commercer." Son père s'écrie: "Es-tu fou! Nous n'avons que ça pour l'automne." — "Je ne suis pas fou; il n'y a pas un commerçant de pauvre," répond-il. Sur quoi il part emportant le petit cochon dans un sac, sous son bras. Le petit cochon crie et crie. Devant le château des trois voleurs, dans le bois, Ti-Jean passe avec le petit cochon grognant sous son bras. Se promenant sur la *galerie*, un des Gascons le voit et l'appelle: "Ti-Jean, monte donc au château!" Là, il lui demande: "Qu'as-tu donc dans ton sac?" — "C'est seulement qu'un petit cochon." — "Qu'en veux-tu faire?" — "Je suis parti de chez nous pour commercer et l'échanger." — "L'échanger? demande le voleur; veux-tu le vendre?" Ti-Jean répond: "C'est la même chose, le vendre ou l'échanger, puisque je suis parti pour commercer." — "Quel en est le prix?" — "Vingt-cinq piastres." [3] Le voleur reprend: "Vingt-cinq piastres! Mais on en peut avoir quatre pour ce prix." A quoi Ti-Jean répond: "Il est à prendre ou à laisser! Permettez-moi de passer mon chemin droit." — "C'est bien! dit le Gascon, tu auras tes vingt-cinq piastres. Mais va d'abord porter le petit cochon là-bas." Ayant ainsi fait, Ti-Jean revient chercher l'argent. Mais le Gascon est parti, et deux autres se trouvent maintenant là. Ti-Jean réclame ses vingt-cinq piastres; mais ils éclatent de rire, en disant: "Nous ne te devons rien, n'ayant rien acheté de toi." Ti-Jean, en colère, s'écrie: "Vous allez me payer!" Un des deux répond: "Te payer! mais descends donc l'escalier au plus vite et t'en retourne!" — "Je le ferai quand vous m'aurez payé; pas avant." Là-dessus les Gascons s'avancent pour le repousser. "Joue, mon gourdin!" s'écrie-t-il. A l'instant, le gourdin s'abat sur la tête et les bras des Gascons. Plus Ti-Jean répète: "Joue, mon gourdin!"

[1] Le conteur ici ajouta: "C'est-à-dire, il ne faudra le faire jouer qu'à propos."

[2] Le conteur usa ici de l'expression populaire *une escousse,* au lieu de *quelques instants.*

[3] *Piastre* est l'équivalent de *dollar.*

plus le gourdin s'agite et frappe. Tous meurtris, les voleurs à la fin demandent grâce et promettent de solder leur dette. "C'est là mon désir," répond l'autre. "Mais arrête donc ton gourdin, réclament-ils; nous allons te payer." Et ils lui remettent vingt-cinq piastres. Sur ce, fier de son exploit, Ti-Jean s'en va, laissant les Gascons malades de tant de coups.

Le rencontrant de nouveau, la vieille magicienne lui dit: "Quand tu passeras là demain, vêts-toi en médecin et porte un sac. Les deux Gascons que tu as battus sont bien malades, et l'autre est sur la *galerie* du château, guettant l'arrivée d'un médecin."

Le lendemain, déguisé en médecin, Ti-Jean part. Le Gascon le voyant venir monte dire à ses frères malades: "Voilà un médecin; vais-je le faire entrer?" Et ils répondent: "Oui, et de suite." Leur frère court donc vite: "Docteur, docteur, entrez vite! mes deux frères sont bien malades!" Ti-Jean monte au château, arrive chez les voleurs, où il entre sans être reconnu. "Où sont vos malades?" demande-t-il. Et on l'accompagne à leur chambre. Tous deux le questionnent: "Sommes-nous en danger de mourir?" Il répond: "Si demain vous n'êtes pas mieux, il vous faut voir le curé." Alors il quitte ses patients, et, suivi de leur frère, il sort. Rendus à la porte, le médecin dit au Gascon: "C'est vous qui hier avez acheté un petit cochon de moi. Eh bien! il me faut mon argent; sinon, c'est la mort. Joue, mon gourdin!" Et le gourdin joue et joue. Le voleur se lamente et dit: "C'était bien assez d'avoir presque tué mes deux frères." Ti-Jean répète: "Donne-moi mon argent, ou c'est la mort. Joue mon gourdin!" — "Arrête ton gourdin; crie le Gascon; c'est entendu! voilà tes vingt-cinq piastres." Ti-Jean part content.

En s'en allant, le petit jeune homme rencontre la vieille magicienne, qui lui dit: "Demain, déguise-toi en prêtre, et retourne chez les Gascons pour les confesser, car ils sont en danger de mort. Là, redemande le paiement de ton petit cochon." Rendu chez ses parents, il leur remet l'argent en disant: "Le commerce va très bien."

Le lendemain, il passe devant le château, déguisé en prêtre. Apercevant le curé, un des Gascons de sa fenêtre lui fait du doigt signe d'entrer. Le curé entre, et le Gascon se lamente: "Je suis bien malade et en danger de mort, ainsi que mes deux frères. Nous voulons nous confesser." — "Très bien, très bien! répond le curé; je vas vous confesser." Il entre, prend l'un des malades à part, et entend sa confession. L'aveu des péchés fini, le curé demande: "Mon cher frère, n'avez-vous pas par hasard volé un petit cochon?" — "Comment, c'est encore vous?" Ti-Jean dit: "Oui, c'est encore moi. Il me faut mon argent, ou mon petit cochon. Sinon, c'est la mort." Et il ajoute: "Joue, mon gourdin!" Le Gascon le supplie: "Rappelle ton gourdin! Je vas te les donner, tes vingt-cinq piastres; car j'en mour-

rais cette fois-ci." Alors le curé va confesser l'autre voleur. La confession finie, il demande: "N'avez-vous pas volé un petit cochon à un jeune homme qui passait?" — "Comment, répond l'autre, est-il encore question du petit cochon?" Ti-Jean répond: "Oui! mon argent ou la mort; et au plus vite!" Le Gascon répond: "Les voilà tes vingt-cinq piastres; et va-t-en!" Le troisième voleur crie de la chambre suivante: "Je n'ai besoin ni du curé, ni du médecin, ni de Ti-Jean; qu'il s'en aille!" Ti-Jean en sortant leur souhaite un bon souper et un bon soir, ajoutant qu'il est très satisfait de son commerce avec eux. Et il revient chez ses vieux parents où il continue à vivre en paix. [1]

Dans une autre aventure, Ti-Jean trafique un âne. Voici comment. Il part de chez ses parents emmenant une vache pour l'échanger ou en faire commerce. Rendu chez un marchand, il arrête et attache la vache. On lui demande: "Où vas-tu avec la vache?" — "Je viens pour la vendre ou la changer." Le marchand lui dit: "L'âne que j'ai dans mon écurie te serait bien plus utile; tu pourrais l'atteler ou l'échanger." Ti-Jean répond: "C'est entendu: c'est de l'échange que je veux faire." Et il échange sa vache pour l'âne.

Le long du chemin il rencontre la vieille magicienne, qui lui dit: "Va là-bas chez le voleur; et demande-lui en échange l'âne *crottant* l'or et l'argent qu'il possède." Ti-Jean s'en va tout droit chez le voleur qui, le voyant venir, lui crie: "*Aye*, l'ami! c'est mon âne que tu as là?" — "Deviens-tu fou? dit Ti-Jean; j'arrive de là-bas." — "Dis ce qu'il te plaira, c'est mon âne;" reprend le voleur, en saisissant l'animal par la bride et l'entraînant dans son écurie. Ti-Jean proteste: "Il me faut mon âne ou cinquante piastres." A quoi l'autre répond: "File, petit voleur! ou je te fais arrêter." — "Un voleur vous ressemble, riposte Ti-Jean; vite! cinquante piastres, ou mon âne." N'obtenant rien, Ti-Jean crie: "Joue, mon gourdin!" Voilà le bâton parti à jouer par la tête et les bras du voleur. Un coup n'attend pas l'autre. Et plus Ti-Jean crie: "Joue, mon gourdin!" plus le gourdin frappe. Bien souffrant, le voleur enfin se rend: "Arrête ton bâton, et va chercher ton âne au plus vite!" Ti-Jean rappelle donc son gourdin et s'en va à l'écurie; mais, au lieu de son âne, il s'empare de celui du voleur, après l'avoir bien essayé. Sitôt qu'il le fesse, l'âne *crotte* l'or et l'argent. Satisfait, Ti-Jean prend l'âne et s'en va. Le long du chemin, il arrête chez un commerçant, qui reconnaît l'animal. Pendant qu'il s'y amuse, un domestique l'échange pour un autre. Ti-Jean bientôt détache l'âne et continue sa route.

Arrivé chez ses vieux parents, il leur déclare: "Mon commerce est fini; je suis maintenant riche." Il dit à sa mère: "L'or et l'argent,

[1] Ici finit cet épisode. P. Sioui n'était pas certain de l'ordre dans lequel se présentaient cet épisode et le suivant.

c'est comme de l'eau. Mettez un grand tablier blanc, et venez avec moi à l'écurie." S'empressant de mettre un grand tablier blanc, elle suit son fils à l'écurie. Ti-Jean lui dit de se tenir en arrière de l'âne, son tablier grand étendu, et il *foute*[1] une tape à l'animal, en disant: "*Crotte,* mon âne!" Rien ! Il redouble. Rien encore. Plus il fesse et plus l'âne se tasse. La colère enfin l'emporte, et il frappe d'un bâton. L'âne à la fin envoie une foire épouvantable dans le tablier blanc de la vieille. Ti-Jean n'en revient pas. Il dit: "C'est un tour qu'on m'a joué. On m'a changé mon âne. Le mien *crottait* l'or et l'argent."

Le lendemain matin, il retourne avec son âne chez le commerçant, et lui demande: "N'avez-vous rien à échanger?" Le propriétaire lui répond: "Non; je n'ai rien à échanger, aujourd'hui." Ti-Jean reprend: "Si vous n'avez rien à échanger, aujourd'hui, vous allez *déchanger* ce que vous avez changé hier, et sans retard." Le propriétaire lui répond: "Va-t'en, petit grossier, ou je te fais *prendre.*" "Avant de m'en aller, dit Ti-Jean, *ça* va toujours jouer![2] Vite, joue, mon gourdin! Il me faut mon âne." Et le bâton claque *sur* la tête du voleur. Plus Ti-Jean dit: "Joue, mon gourdin!" plus le gourdin claque. Se sentant bien *maganné,*[3] l'autre crie: "Va chercher ton âne, et sauve-toi au plus vite."

Ayant recouvré son bien, Ti-Jean s'en retourne vivre avec ses vieux parents. L'âne *crottait* à souhait l'or et l'argent; et ils vécurent tous comme des bienheureux.

19. L'ÂNE, LA SERVIETTE ET LE BÂTON.[4]

Il est bon de vous dire que c'était une vieille et un vieux pauvres, pauvres, pauvres. La vieille était maligne et envoyait toujours son bonhomme quêter partout; mais lui, n'aimant pas ça, ne voulait pas y aller.

Un jour, le vieux part en pleurant et marche le long du chemin, marche. Il fait la rencontre d'une fée, qui lui demande: "Mais qu'avez-vous à pleurer?" Il répond: "*Parlez m'en pas!*[5] Ma vieille est maligne, et elle me bat pour m'envoyer quêter. Je suis bien découragé." — "Tiens! venez dans mon écurie," dit-elle. Là, elle lui donne un petit âne, en disant: "Vous prendrez un petit bâton, et

[1] Pour *donner*.

[2] *Jouer*, i.e., *lutter*, faire des siennes.

[3] *Maganné* est une locution populaire, signifiant "maltraité, souffrant."

[4] Raconté par Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, en août, 1914. Patry apprit ce conte de Magloire Couture, de Saint-Benoît (Beauce), maintenant âgé de 79 ans. M. l'abbé Arthur Lapointe a, quand il était enfant, entendu le même conte, avec des épisodes disposés dans le même ordre, de sa grand'mère Christine Ouellet, vivant dans le comté de Kamouraska.

[5] I.e., *ne m'en parlez pas!*

lui claquerez *sur* la queue en disant '*Crotte,* mon âne!' et il vous *crottera* de l'or et de l'argent." Le bonhomme prend le petit âne et part. Mais comme il y a loin, il arrête en chemin à une maison, pour la nuit. Avant de se coucher, il dit: "Mettez mon petit âne dedans;[1] mais n'allez pas lui fesser *sur* la queue en disant '*Crotte,* mon âne!' car il *crotte* l'or et l'argent." Et on répond: "Ah non! ne craignez pas!" Mais il est à peine couché qu'on s'en va à l'étable, claque *sur* la queue de l'âne en disant: "*Crotte,* mon âne!" *Brrrr,* voilà qu'il *crotte* l'or et l'argent. Dans l'étable, il y a bien un autre âne; on en fait l'échange sans que le vieux s'en aperçoive.

Le lendemain, le vieux arrive chez lui: "Ma pauvre bonne-femme! nous ne pâtirons plus." — "Pourquoi?" demande-t-elle. "Mon petit âne *crotte* l'or et l'argent." De bonne heure le lendemain, il dit à sa vieille: "Viens à la grange avec moi." Rendus là: "Etends ton tablier!" Et prenant un bâton, il fesse *sur* l'âne en disant: "*Crotte,* mon âne!" Mon âne envoie(*t*) une foire qui emplit le tablier. La bonne femme est sans connaissance.[2] Prend le bâton, *fout* une volée à son mari, et dit: "Tiens! mon vieux, pour m'avoir joué un tour." Et lui, il s'en va en *braillant.*[3]

Le long du chemin, il rencontre encore sa vieille fée: "Mais qu'avez-vous donc, père, vous *braillez?*"—"*Parlez m'en pas !* Ma femme m'a encore battu parce que l'âne n'a pas *crotté* l'or et l'argent." La fée dit: "Tiens, pauvre bonhomme! voilà une petite serviette. Vous n'aurez qu'à l'étendre et dire 'Je souhaite une table bien *grèyée* pour boire et manger, et que rien n'y manque.'" Mettant la petite serviette dans sa poche, le bonhomme part, couche encore à la même maison, après avoir dit: "J'ai une belle petite serviette dans ma poche; *touchez-y* pas![4] Il suffit de dire 'Je souhaite une table bien *grèyée* pour boire et manger, et que rien n'y manque; et tout y est." Les gens répondent: "*Craignez pas!* Nous n'y toucherons pas." Le bonhomme couché, ils vont prendre la serviette, la mettent sur la table, et disent: "Je souhaite une table bien *grèyée* de tout ce qu'il faut pour boire et manger, *rien de mieux!*" Et je vous dis qu'ils prennent un souper! Cachent la serviette, et en mettent une autre à la place.

Rendu chez lui, le lendemain, le vieux met la table et dit: "Je souhaite de quoi boire et manger!" Rien ne vient. Fâchée, la vieille dit: "Tu es encore à m'amuser avec ça." Elle prend le tisonnier, lui *fout* une volée, et l'envoie quêter. Il part encore en *braillant,* et rencontre la vieille fée, qui lui demande: "Qu'avez-vous encore à

[1] I.e., *dans l'écurie;* "mettre les animaux dedans" a toujours ici le sens de "mettre dans l'écurie..."

[2] I.e., *est sans connaissance de fureur.*

[3] I.e., pleurant tout haut.

[4] I.e., *n'y touchez pas.*

brailler, pauvre bonhomme?" — "*Parlez m'en pas!* Je n'ai rien pu avoir à manger de la serviette, et ma femme m'a encore battu *épouvantable*."[1] La fée dit: "Vous devez coucher quelque part, sur le chemin, où on vous joue des tours?" — "Oui, je couche à une maison, sur le chemin." — "Tiens! *Ast'heure*, voilà[2] un gros bâton. Quand tu diras 'Guerre, mon rond bâton!' il fessera partout, jusqu'à ce que tu dises 'Arrête, mon bâton!' "

Le vieux couche encore au même endroit, met son bâton derrière la porte, et dit: "Ne touchez pas à mon bâton, car en disant 'Guerre, mon bâton rond!' il fesse partout." Durant la nuit, quelqu'un se lève et dit: "Il faut voir si c'est vrai; ça serait *ben* bon pour la guerre." Ils prennent donc le bâton, disant: "Fesse, bâton rond!" Et le bâton rond se met à jouer à leur tête et partout, les jetant à terre à force de fesser. Rien ne peut l'arrêter. Allant réveiller le bonhomme, ils disent: "Arrête le bâton, il achève de nous tuer." "*Ast'heure*, j'arrêterai mon bâton quand vous me donnerez mon âne et ma serviette." Le petit âne *crottant* l'or, et la serviette à boire et à manger, je vous dis qu'ils les lui redonnent!

En arrivant chez sa bonne-femme, il dit: "Tu vas voir, *de ce coup-là*,[3] je les ais!" Il souhaite une belle table, et tout ce qu'il faut pour boire et manger. Et d'un crac, voilà le repas *grèyé* sur la serviette. Ah! la bonne-femme est *ben* contente. Elle dit : "*Ast'heure*, allons à notre petit âne!" — "Tu vas voir!" dit le vieux. "Ah! tu vas encore me jouer un tour?" Elle met un vieux tablier, pensant: "C'est assez bon, pour le faire encore salir." Le vieux fesse en disant: "*Crotte*, mon âne!" Et *brrr*, le tablier de la vieille en défonce. Elle dit: "Si tu m'avais dit ça, j'aurais mis un tablier neuf." — "Je te l'avais dit!" répond le bonhomme.

Avec l'âne et la serviette, je pense qu'ils ont toujours bien vécu Mais, je ne le sais pas, comme je n'y suis pas allé les voir, depuis.

CONTES PSEUDO-MERVEILLEUX.

20. MARTINEAU-PAIN-SEC.[4]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était le nommé Martineau-pain-sec, un paresseux. Son père lui dit: "Martineau, ça fait assez longtemps que je te fais vivre à rien faire; pars et va-t'en travailler!" — "Vous allez toujours me donner quelque chose *avant de partir*."[5] Son père lui donne un pain de sucre,[6] un pain blanc et une bouteille de lait. Et Martineau part.

[1] Ici dans un sens adverbial.

[2] *Voilà* est souvent usité dans le sens de *voici*.

[3] I.e., *cette fois-ci, pour le coup*.

[4] Raconté par Paul Patry, en septembre, 1914, à Saint-Victor, Beauce.

[5] I.e., *avant que je parte*.

[6] I.e., *un morceau carré de sucre d'érable*

C'est l'été, au temps des foins, et il fait chaud *sans bon sens.*[1] Martineau sue, et ça lui coûte de marcher. Rentrant dans une prairie, il va s'asseoir près de la clôture, où il mange son pain, son sucre, et boit son lait. Les mouches se mettent après lui, c'est *effrayant!*—Le sucre attire les mouches. Martineau dit: "Laissez-moi tranquille, les mouches! Je vas vous donner à manger *beto.*"[2]

Quand Martineau a fini de manger, il s'en va à une cabane près de là, prend des planches et en fait une manière de table. Emiettant du pain et du sucre, il y met du lait, et invite les mouches à venir manger. *Pensez s*'il y en a des mouches, c'est épouvantable! Il en tue mille d'un coup et cinq cents du revers.

Rendu dans la ville, il se fait faire un écriteau: "Martineau-pain-sec en a tué mille d'un coup et cinq cents du revers." De là il s'en va se coucher sur le ventre dans une *veilloche*[3] de foin.

Le roi, *s'adonnant* à passer, lit "A tué mille d'un coup et cinq cents du revers." Il dit à son cocher: "Va donc le reveiller." — "Oui, je vas[4] me faire tuer!" — "Va le réveiller poliment." Il va donc le réveiller: "Monsieur Martineau!" — "Que me voulez-vous?" — "Monsieur le roi a affaire à vous." S'approchant du roi, il dit: "Monsieur le roi, que me voulez-vous?" — "Est-ce vrai, monsieur Martineau, que vous en tuez mille d'un coup et cinq cents du revers?" Il répond: "Oui!" — "Voulez-vous vous engager?" — "Oui." — "Il y a des bêtes féroces dans ma forêt; je voudrais les faire détruire." Aussitôt qu'arrivés au château, le roi dit: "Dans ma forêt, il y a trois géants; mes hommes ne peuvent y aller sans se faire tuer. Martineau, es-tu capable de me les détruire?" — "Ces petites jeunesses-là! répond Martineau, c'est assez de leur donner une tape sur la gueule pour les jeter à terre."

Le roi lui fait donner de quoi manger pour une journée, et lui dit: "Prends ce sentier, dans la forêt." Mon Martineau marche, marche, marche. Arrivé au pied d'une grosse épinette blanche où les géants ont leur marmite, il arrête et se dit: "Je ne sais pas comment sont ces animaux-là." Mettant trois ou quatre gros cailloux dans sa chemise, il pense: "Il faut toujours bien voir ce que c'est." Et il monte dans l'épinette, où il se cache. Au bout d'une *escousse,* un des géants arrive, emportant sur son dos un gros merisier de vingt pouces,[5] avec les branches et les racines. Il le jette à bas, et *zing!* l'épinette en branle. Martineau se dit: "Ce sont des durs animaux!" Aussitôt, un autre vient avec une demi-tonne d'eau sur chaque bras. Et le troisième arrive avec une grande chaudière à potasse et une grosse

[1] I.e., *extrêmement.* [2] I.e., *bientôt.* [3] I.e., *veillotte.*

[4] *Je vais* est exprimé par P. Patry, et la plupart des paysans canadiens par *m'a me faire tuer,* pour "je m'en vas"...

[5] De vingt pouces de diamètre.

marmite, qu'il jette à terre avec un train, *ping, pang!* "Ce sont des durs animaux!" pense Martineau. Un géant jette une demi-tonne d'eau dans la marmite, et y brasse la bouillie avec une grande *mikwène.*[1] La bouillie faite, les géants s'asseoient autour de la marmite et, ayant tout mangé, ils se font un lit de sapin et de feuilles, s'y couchent sur le dos et dorment. Le plus jeune et moins grand des trois, couché au bord, se met à ronfler. Martineau se glisse au bout d'une branche, lui lance un caillou sur la gueule, et *pan!* lui casse une dent. Se réveillant, le géant dit à son voisin: "*Cou'don!*[2] je ne t'ai rien fait, moi, et tu m'as frappé et cassé une dent." — "Non!" répond l'autre. Ils se raccordent et s'endorment. Avec une roche encore plus grosse dans sa main, Martineau se place au-dessus d'un autre géant, *bang!* sur sa gueule jette la roche, et lui casse deux dents. Le géant se réveille fâché, et dit: "Vous allez voir, vous autres!" Après s'être battu, il se raccorde et dit à son ami: "Ne me touche pas ou je te tuerai." Aussitôt les géants endormis, Martineau arrive dans l'arbre au-dessus du plus grand des géants, lui jette un gros caillou sur la gueule, *bang!* lui casse quatre dents. Le géant se lève, et voilà la chicane prise. Arrachant les arbres, ils se battent ensemble, tellement qu'à la fin, épuisés, ils ne peuvent presque plus se grouiller. Martineau-pain-sec descend de l'arbre, prend son couteau et leur coupe la gorge à tous les trois.

Le voyant revenir à son château, le roi lui dit: "Qu'est-ce que tu as fait, Martineau?" Il répond: "Des petites jeunesses de même, ça ne me prend pas grand temps! Je les ai tués tous les trois." — "Je ne peux pas le croire," dit le roi. "Oui, oui, venez les voir." Suivant Martineau dans le bois, le roi aperçoit les trois géants morts, et dit: "Mon Martineau, tu es bon!"

Dans un coin de la forêt, il y avait une licorne[3] si féroce que personne n'en pouvait approcher sans se faire détruire. "Martineau! dit le roi, j'ai dans ma forêt une licorne qui tue tout le monde. Pourrais-tu m'en débarrasser, toi?" — "J'irai bien! mais il me faut des provisions, car je pourrais bien m'écarter." —"Tu vas en avoir." Et lui donnant un sac de provisions, le roi le mène au petit sentier, disant: "Suis ce sentier, et tu vas *ressoudre*[4] près de la vieille masure d'église, où la licorne se tient."

Martineau-pain-sec part, marche, marche, marche, se disant: "Si je la vois, cette maudite bête, je vais toujours *ben* me sauver." Et il marche. Tout à coup voilà la licorne qui se lève, près d'un rocher, Mon Martineau, surpris, continue, incapable d'arrêter. La licorne part derrière lui. *Ce qu'*il marche! Arrivé à la vieille masure d'église, il en fait le tour en courant, y entre, et se cache derrièse la porte. La

[1] I.e., *cuiller;* mot algonkin: *emĭkwân*, en cree (Lemoine).

[2] I.e., *écoute donc!* [3] P. Patry disait *lucorne.* [4] I.e., *arriver.*

licorne à sa suite s'y lance tout droit avec tant d'élan qu'il a le temps d'en sortir vitement et de fermer la porte. Voilà la licorne renfermée dans la vieille église. Les yeux gros comme mes poings, elle frappe les murs de sa tête, pendant que Martineau monte sur le mur et la regarde. *C'est ça qu'elle joue!* En se disant: "Elle ne sortira toujours pas!" Martineau s'en va chez le roi, qui dit: "Toi?" — "Oui, moi! Je l'ai prise par la queue et jetée dans la vieille masure d'église, d'où elle ne sortira plus." — "Je ne te crois pas." — "Vous allez voir, monsieur le roi." Ne le croyant pas, le roi s'en va voir. Pour commencer, Martineau dit: "Je vas ouvrir la porte." — "*Ne va pas!*" reprend le roi. "Je vas la prendre par la queue." — "Pas du tout, si tu allais la manquer!" Bien content de ne pas avoir à le faire, Martineau ajoute: "Il faut *toujou ben* la regarder." Tous deux, ils montent sur le mur et regardent la licorne qui, les yeux gros comme mes poings, se frappe la tête au mur. Le roi dit: "Martineau, viens-t'en!" Ils s'en vont, laissant renfermée la licorne, qui finit par mourir. Le roi est content de son Martineau et l'aime.

Un bon jour, voilà la guerre qui se déclare contre le roi, dont on veut enlever la puissance. "Monsieur Martineau, déclare le roi, voilà la guerre qui vient. Je suis bien découragé." Et il lui dit *plate:* "Tu vas venir te battre." — "Monsieur le roi, me donnez-vous le cheval le plus vigoureux que vous avez?" — "Oui." Le roi lui donne son meilleur cheval. Martineau était comme moi; il n'allait pas souvent à cheval. Comme sa bête saute dix pieds *sur* un sens, dix pieds *sur* l'autre, Martineau a peur de tomber à bas. Il descend, et, demandant une grosse courroie, il se fait *amarrer*[1] les pieds autour de son cheval. Le voilà parti, et *ça mène!* Martineau veut arrêter, se *démarrer* et descendre dans l'armée. Mais, *pas moyen!* Son cheval saute et galope sans ralentir. Passant près[2] d'une vieille croix plantée au bord du chemin, il la *pogne*, essayant de s'y accrocher, mais la croix vient avec lui. Il la tient par le bout et, là où on se bat, il frappe et *bûche* avec la croix à tour de bras. A la fin, son cheval *revire.* Martineau avait tout tué, et gagné la victoire. Au roi, il dit: "Je n'ai pas besoin de fusil, moi, pour tous les détruire!" Le capitaine battu fait dire que, lui, il ne faisait jamais la guerre avec des vieilles croix de bois, que c'était le *boute* de la guerre, et qu'il ne reviendrait plus.

Après ça, Martineau-pain-sec est resté chez le roi, où il a toujours bien vécu.

[1] I.e., *attacher;* expression d'origine marine.

[2] Le conteur disait: "*à ras* une vieille croix."

21. LE CONTE DE POIS-VERTS.[1]

Une fois, c'est un nommé Pois-verts, l'homme de confiance du curé. Pendant un certain temps, Pois-verts est bon serviteur. Mais, un jour, il commence à jouer des tours à son maître. Après l'avoir enduré une couple d'années, le curé se fâche et lui dit: "Pois-verts! ramasse tes guénilles et va-t'en! Je n'ai plus besoin de toi." Remerciant le curé, Pois-verts répond: "Je ne demande pas mieux: je suis tanné de vous servir." Pois-verts part et s'achète une petite propriété près de celle de son ancien maître.

Ce drôle-là était très intelligent. Un bon matin, il *tire un plan.*[2] Prend deux gros morceaux de fer, les fait bien rougir au feu, met son chaudron à soupe tout prêt, *se grèye*[3] un fouet, et envoie chercher le curé. Quand le curé est tout près d'arriver, Pois-verts prend les morceaux de fer rouge et les jette dans sa soupe. Aussitôt, il met son chaudron entre ses jambes, et, avec son petit fouet, il claque *sur* le chaudron, disant: "Bouille, ma soupe!" Le curé entre, aperçoit son ancien serviteur fouettant le chaudron, et la soupe bouillant de plus belle. "Pois-verts, quel secret as-tu pour ainsi faire ton ordinaire?" Pois-verts répond: "Ce secret est dans mon fouet." Tout en parlant, il fouette tranquillement son chaudron, et la soupe continue à bouillir. Enchanté d'apprendre le secret du fouet, et de voir bouillir la soupe, le curé dit: "A moi qui ai des servantes pas trop vives, ce fouet irait[4] bien. Toi qui es tout seul, Pois-verts, tu n'en as pas besoin?" — "Un bon article, monsieur le curé, on en a toujours besoin. Mais pour vous rendre service, je suis prêt à vous le vendre. Mon fouet vaut cent piastres." — "Il n'est pas cher, reprend le curé, voilà cent piastres. Donne-moi le fouet." Pois-verts prend l'argent et remet le fouet. Le papier[5] une fois signé, le curé ne tient pas un bien long discours, mais s'en retourne, arrive au presbytère et dit à ses servantes: "Je n'ai besoin que d'une servante. Les deux autres, je les mets à la porte." Les servantes deviennent pensives. A celle qu'il garde, le curé dit: "Va chercher la théière, mets-y le thé dans de l'eau froide." — "Qu'est-ce que le curé a envie de faire?" se demande-t-elle, en obéissant à son maître. Le curé arrive: "La théière est prête?" — "Oui, monsieur le curé, tout est *ben* prêt." Monsieur le curé va *q'ri*[6] le fouet, prend la théière, la met sur la table, et commence à la fouetter, disant: "Bouille, théière!" Rien ne *bouille.* Claque encore. Rien! Découragé, il dit: "Je vois que je ne m'y prends pas bien. Pois-verts était assis à terre, le chaudron entre ses jambes. Je vas faire comme

[1] Récité par Prudent Sioui, de Lorette, en août, 1914. Sioui avait appris ce conte de son père, Clément Sioui.

[2] I.e., *il conçoit un plan*, une idée lui vient.

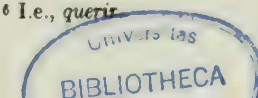
[3] I.e., *se prépare.*

[4] I.e., *serait utile.*



[5] I.e., *contrat.*

[6] I.e., *querir.*



lui." S'asseyant à terre, il met la théière entre ses jambes, et la fouette de son mieux. Après avoir d'abord fouetté tranquillement, il se met à fesser à grands coups. Il n'est pas plus avancé. La servante dit: "Monsieur le curé, où avez-vous eu ce fouet-là?" — "Je viens de l'acheter de Pois-verts." — "Monsieur le curé, c'est encore un tour qu'il vous a joué, comme au temps où il restait ici." Fâché, le curé jette le fouet au feu: "Demain, Pois-verts aura de mes nouvelles!"

Pois-verts, le lendemain, fait venir sa vieille mère, lui demandant de passer la journée chez lui. Ayant rempli une vessie de sang, il l'accroche au cou de sa mère, et commence à se promener dans sa maison, regardant d'une fenêtre à l'autre. Il s'attendait à voir bientôt le curé arriver en fureur. Tout à coup, il l'aperçoit approcher de la maison. Faisant un grand vacarme, Pois-verts se met à renverser la table et les chaises, et à tout casser. Comme le curé entre, il saisit sa vieille mère et lève son canif en criant: "Vieille *garse!* il y a assez longtemps que le monde vous connaît. C'est fini!" Pour le calmer, le curé dit: "Pois-verts, que fais-tu, que fais-tu?" Mais Pois-verts répond: "C'est mon affaire; je ne veux pas d'*écornifleux*[1] dans ma maison." Et de son couteau il perce la vessie pleine de sang, pendant au cou de sa mère. Le sang coule, et la vieille tombe, mourante. Cela change les sangs[2] du curé, qui commence à *chanter* des bêtises[3] à Pois-verts, et à le menacer: "Ton temps est fini! je vas te remettre aux mains de la justice, et tu monteras sur l'échafaud." — "Je viens de vous dire que je ne veux pas voir d'*écornifleux* ici," répond Pois-verts en prenant son sifflet. "Monsieur le curé, ma mère est morte, mais elle va revenir."[4] Retroussant la robe de la vieille femme, il siffle: "*Tourlututu!* reviendras-tu?" Et la vieille commence à grouiller. "*Tourlututu!* reviendras-tu?" Pois-verts dit au curé: "La troisième fois, je ne manque jamais mon coup. *Tourlututu!* reviendras-tu, ou ne reviendras-tu pas?" Il n'a pas sitôt prononcé '*tourlututu*' que la vieille est debout. Etonné de voir un sifflet si merveilleux, le curé demande: "Pois-verts, où as-tu pris ce sifflet?" — "Une vieille magicienne me l'a donné. Avec ce sifflet, je puis faire tout ce que je veux." — "Ah! *vela*[5] l'affaire qu'il me faut pour mes paroissiens, Pois-verts." — "Un bon article fait l'affaire de tout le monde." — "Veux-tu me le vendre, Pois-verts?" — "Pour vous rendre service, je vas vous le vendre, monsieur le curé." — "Comment veux-tu pour ton sifflet, Pois-verts?" — "Deux cents piastres, monsieur le curé." — "Il n'est pas cher, Pois-verts; je le prends, et je vas commencer par ma servante." — "Sachez bien l'appliquer, monsieur le curé.

[1] Pour *écornifleur*.

[2] I.e., *change l'humeur*.

[3] I.e., à quereller, *dire des injures*.

[4] I.e., *revenir à la vie*.

[5] Pour *voilà*.

Vous avez vu comment je m'y suis pris pour ma vieille mère." — "*Crains pas,*[1] Pois-verts!" Le curé part, arrive au presbytère pas trop de bonne humeur, et commence à brasser le pupitre, la table et la vaisselle. "Monsieur le curé! dit la servante, vous n'êtes pas à votre place, dans mon armoire." — "Comment, je ne suis pas à ma place? Ah! je vas t'en faire une place!" Monsieur le curé prend le couteau à pain, et tranche le cou de sa servante. La servante est morte, et le curé est fier d'essayer son sifflet. Il l'applique de la même manière que Pois-verts: "*Tourlututu!* reviendras-tu?" La servante ne grouille pas. "*Tourlututu,* reviendras-tu?" Rien! "C'est curieux! pense le curé; la première fois que Pois-verts l'a appliqué, la vieille avait grouillé; et la deuxième fois, elle s'était presque levée. Ici, c'est la troisième fois, et elle ne grouille pas. Pourtant je l'ai bien appliqué comme Pois-verts. *Tourlututu!* reviendras-tu ou ne reviendras-tu pas?" Mais la servante est morte et elle *y* reste. Le curé devient pensif. "Depuis longtemps Pois-verts me joue des tours. Cette fois-ci, c'est le dernier! Je vas *prendre* un jugement[2] contre lui, et le faire disparaître.

Le curé *prend* donc un jugement, et Pois-verts est condamné à être mis dans un sac et jeté à la mer. Pois-verts est satisfait. Le soir, les deux serviteurs du curé viennent le chercher, le mettent dans un sac à sel, et partent pour la mer. "Non, je ne veux pas y aller; non, je ne veux pas y aller!" crie Pois-verts tout le long du chemin. Passant devant une auberge, les serviteurs entrent prendre un coup,[3] et laissent le sac dehors, sur la *galerie.* "Je ne veux pas y aller, je ne veux pas y aller!" crie toujours Pois-verts, pour se désennuyer. Pendant que les serviteurs boivent, un pauvre passe et, curieux, écoute Pois-verts crier dans le sac: "Je ne veux pas y aller!" Approchant, le pauvre touche au sac, et demande: "Où ne veux-tu pas aller?" — "On m'emmène coucher avec la princesse; mais jamais ils ne m'y feront consentir." — "Veux-tu me donner ta place?" Pois-verts accepte avec plaisir: "Détache le sac, et prends ma place!" Pois-verts sort et le pauvre s'y fourre. A peine Pois-verts en fuite, les serviteurs arrivent, prennent la poche,[4] et pendant qu'ils marchent, le pauvre crie comme Pois-verts: "Je ne veux pas y aller, je ne veux pas y aller!" — "Veux, *veux pas!*[5] répondent les serviteurs, c'est au large que tu vas aller." Tenant le sac à chaque bout, ils comptent un, deux, trois, et vlan! lâchent le sac, qui tombe au large.

Le lendemain matin, le curé demande à ses serviteurs: "L'avez-vous jeté au large?" Ils répondent: "Soyez tranquille, monsieur le curé; Pois-verts vous a joué assez de tours; il ne reviendra jamais!" — "En-

[1] Pour *ne crains pas, sois tranquille!*

[2] I.e., *faire prononcer un jugement* contre lui, en cour de justice.

[3] I.e., *boire.* [4] I.e., *sac.* [5] Pour *ne veux pas.*

fin, j'en serai bien débarrassé!" pense le curé, en se promenant comme d'habitude sur la *galerie*.

Après dîner, il voit venir un troupeau de bêtes à cornes. Plus le troupeau approche, plus celui qui les mène ressemble à Pois-verts. Appelant un de ses serviteurs, le curé lui dit: "Voilà un beau troupeau de bêtes à cornes. Mais, regarde donc en arrière; ça m'a l'air de Pois-verts." — "Ça ne se peut pas, répond l'autre; hier *au* soir, nous l'avons *fouté*[1] à l'eau." — "Regarde *com'i'faut,*[2] serviteur; ça m'a l'air de Pois-verts!"

De fait, Pois-verts, le bâton à la main, menait le troupeau, et de temps en temps criait: "*Ourche, mourche!*" Sur le bout des pieds pour mieux voir, le curé dit: "C'est Pois-verts!" — "Bonsoir, monsieur le curé; monsieur le curé, bonsoir!" fait Pois-verts en passant devant le presbytère. "Comment, Pois-verts, mais c'est *ben* toi?" — "Oui, monsieur le curé, c'est *ben* moi." — "Mais d'où viens-tu avec toutes ces bêtes à cornes?" — "Ah! monsieur le curé, ne m'en parlez pas! Si vos serviteurs m'avaient seulement jeté dix pieds plus loin, je vous ramenais les deux plus beaux chevaux noirs qu'on aie jamais vus dans la province. Mais ils m'ont jeté au milieu de ce troupeau de bêtes à cornes, que j'ai ramené avec moi." Le curé tombe encore dans le panneau, et croit Pois-verts. "Si j'y allais moi-même, Pois-verts? Toi qui connais la distance... ?" — "Je vous garantis, monsieur le curé, que je ne manquerais pas mon coup! Si un de vos serviteurs m'aide, ce soir, je vous jetterai en plein milieu des beaux chevaux." Accepté! Pois-verts continue et mène le troupeau sur sa ferme. Quand il revient, le soir, il aide le curé à entrer dans le sac, et s'en va avec un serviteur le porter au bord de la mer. "*Foutons*[3] monsieur le curé au large," dit Pois-verts; et vlan! monsieur le curé s'en va rejoindre le pauvre au fond de la mer, où il est resté.

Avec tous ses tours, Pois-verts devint un gros commerçant.

LÉGENDES ET CONTES CHRÉTIENS.

22. LARRIVÉE ET SON SAC.[4]

Un jour, Notre-Seigneur arrive au bord d'une rivière, où se trouvent deux pêcheurs. "Bonjour, Larrivée!" dit-il à l'un d'eux. Larrivée demande: "Qui t'a dit mon nom?" — "Je te connais depuis longtemps," répond Notre-Seigneur, en ajoutant: "Larrivée, tu vas me traverser de l'autre côté de la rivière." Mais celui-ci refuse net, disant: "Je n'ai pas de barque." — "Tu vas me traverser sur ton dos!"

[1] I.e., *jeté*. [2] Pour *comme il faut*, ou *attentivement*. [3] I.e., *jetons*.

[4] Conte récité à Lorette, en août, 1914, par Prudent Sioui, qui le désignait comme "une histoire vraie." Sioui l'avait appris de son père, Clément Sioui, lequel l'avait peut-être, à son tour, appris d'une de ses sœurs, une bonne conteuse.

Se pensant bon nageur, Larrivée se dit: "S'il veut se noyer, je le jetterai en bas." Il part à la nage, avec Notre-Seigneur sur son dos. Au milieu de la rivière, Larrivée enfonce et a de l'eau jusqu'à la bouche. "Si tu fais ton plaisant,[1] dit-il, je te jette à l'eau." Mais Notre-Seigneur lui répond: "Continue, Larrivée!" Et aussitôt il commence à revenir sur l'eau. Une fois à terre de l'autre côté, Notre-Seigneur dit: "Tu vas retourner chercher mon associé,[2] de l'autre côté." — "Associé? mais qui va me payer?" — "Au retour de ton voyage, je te paierai." Larrivée retourne donc chercher saint Pierre, l'associé de Notre-Seigneur. Une fois réunis ensemble sur l'autre rive, il s'agit du paiement. Notre-Seigneur dit: "Que préfères-tu? le ciel après la mort, ou bien, le sac[3] que voici. Dans ce sac, tout ce que tu souhaiteras y rentrera." Larrivée se met à penser: "Le ciel après la mort, ou bien ce sac. Notre-Seigneur! je préfère le sac." — "Tu fais mal Larrivée, tu refuses le ciel? tu ne verras jamais Dieu." — "Je préfère le sac, Notre-Seigneur, parce que je veux jouir un peu sur la terre." Et il ajoute: "Je veux essayer le sac." — "Essaie-le." Larrivée souhaite un déjeuner de première classe[4] dans son sac, pour tous les trois. Aussitôt souhaité, rien ne manque au déjeuner.

Après le repas, Notre-Seigneur et saint Pierre partent de leur côté. Resté quelques minutes pensif, Larrivée s'en va rejoindre sa femme. En arrivant à son logis, il s'écrie. "Il n'y a plus de pauvreté pour nous." — "Tu es encore le même," répond sa femme. "Non, non! j'ai un secret. *Ast'heure*, nous sommes indépendants; et je vas t'en donner la preuve. Mets la table!" Sa dame met la table. Larrivée prend son sac et souhaite un souper de première classe pour lui-même et pour sa femme. Le souper arrive et rien ne manque.

Après souper, Larrivée dit pour la troisième fois: "Je vas essayer mon sac. Je souhaite qu'il y ait un demi-minot d'argent." Et le demi-minot s'y trouve complet. Sur quoi il dit à sa femme: "Notre-Seigneur ne m'a pas trompé."

Larrivée avait entendu dire qu'un château du voisinage était "gardé,"[5] et que personne n'y pouvait rester. Il prend son sac, s'en va chez le roi, et lui demande la permission de passer la nuit dans le château "gardé," où personne ne pouvait rester. Content, le roi la lui donne, et le fait accompagner d'un domestique. Larrivée et le domestique du roi arrivent au château, et Larrivée dit: "Quand tu verras quelque chose, dis-le moi."

Au courant de la veillée, un bruit vient de la cheminée; aussitôt un autre bruit plus effrayant. Au troisième bruit, trois hommes noirs sortent de la cheminée. En entrant dans la chambre où se trou-

1 Pour *drôle*.
2 Pour *compagnon*.
3 Sioui disait *poche*.
4 *De première qualité*.
5 *Hanté*.

vent Larrivée et le domestique, ils se disent: "*On* va toujours bien jouer de la pelotte!" Et saisissant le domestique, ils se le lancent d'un mur à l'autre. A la fin, le domestique est mort. Ils viennent donc pour saisir Larrivée et lui en faire autant. "Tenez-vous tranquille! leur dit-il; moi, je ne suis pas habitué à ce jeu-là." Les trois hommes noirs se mettent à sourire, et répondent: "Si tu n'y es pas habitué, tu vas t'y habituer." — "C'est mieux pour vous autres de vous tenir tranquilles." Mais ils viennent pour saisir Larrivée, qui les souhaite tous les trois dans son sac. Aussitôt souhaité, aussitôt fait. Ils sont tous les trois dans le sac. Larrivée attache le sac, et le jette dans un coin en disant: "Je vas au moins passer le reste de la nuit tranquille."

Le lendemain, de bonne heure le matin, le roi se hâte d'envoyer quelqu'un s'informer de ce qu'est devenu Larrivée. Mais Larrivée n'est plus là. Parti au petit jour avec son sac contenant les trois hommes noirs sur son dos, il arrive chez un forgeron et lui demande: "Combien veux-tu pour fesser [1] une heure de temps *sur* ce sac?" Le forgeron refuse l'ouvrage. Mais Larrivée lui dit: "Tu vas faire ce que je te dis; tu y es obligé." Le forgeron consent, vu que Larrivée lui promet un demi-minot d'argent. Quand le forgeron eût claqué une heure, Larrivée ouvre le sac, et les trois individus disparaissent. Souhaitant aussitôt un demi-minot d'argent pour le forgeron, Larrivée paye sa dette, disant: "Mesure-le, si tu crois que le demi-minot d'argent n'y est pas." — "Je suis satisfait," répond l'autre. De là, Larrivée s'en va trouver sa femme.

Un jour, Larrivée arrive à son logis, et, fort avancé sur l'âge, il se pense sur le point de mourir. Il tombe malade durant la nuit, et dit à sa femme: "Si je viens à mourir, n'oublie pas de mettre mon sac sous ma tête." Il ajoute: "C'est un sac béni de Dieu; tout ce que j'y souhaite y entre. Pour l'avoir, j'ai refusé le ciel." C'était là le testament de Larrivée. Sa femme lui promet de le faire; et aussitôt, Larrivée lâche le dernier soupir. Mais sa femme garde le sac. Arrivé de l'autre côté, [2] il frappe à la porte du ciel, *pan, pan, pan!* Saint Pierre demande: "Qui est là?" — "C'est Larrivée." — "Tu peux t'en aller, répond saint Pierre; ta place n'est pas ici; tu as refusé le ciel pour un sac. Ta place n'est pas ici." Larrivée, pensif, demande: "De quel côté voulez-vous que j'aille?" — "En enfer!" Larrivée s'en va donc à l'enfer, frappe à la porte, *pan, pan, pan!* "Qui es-tu?" demande le diable. "Je suis Larrivée." — "Larrivée? As-tu encore ton sac?" [3] — "Oui!" répond Larrivée. "Va-t'en! crie le diable; je ne veux pas te voir ici."

[1] I.e., *frapper* du marteau. [2] I.e., *dans l'autre monde.*

[3] Ici il devient évident que dans l'esprit du narrateur, les trois hommes noirs n'étaient autres que le diable ou ses émissaires.

Fier de *revirer de bord*, Larrivée retourne au ciel et frappe à la porte, *pan, pan, pan!* Saint Pierre demande: "Qui est là?" Larrivée!"—"Je t'ai dit tout à l'heure que ta place était en enfer, vu que tu as refusé le ciel. Tu fais aussi bien de t'en retourner; tu n'entreras pas ici. Ta place est en enfer."

Larrivée dit: "J'ai reçu un paiement de Notre-Seigneur, mais de vous, aucun paiement. Une grâce pour vous avoir fait traverser la rivière: celle de me permettre de revoir ma femme." Saint Pierre le lui permet.

Larrivée arrive à sa maison, entre, et dit à sa femme: "Malheureuse! tu m'as trompé. Tu as gardé mon sac, malgré ta promesse de me le mettre sous la tête. J'ai *ben râsé*[1] d'aller en enfer tout *dret.*[2] Vite! donne-moi mon sac pour quelques minutes." Aussitôt qu'il tient le sac, Larrivée disparaît. Arrivé au ciel, il frappe à la porte. "Qui est là?" demande saint Pierre. "C'est Larrivée." — "Je t'ai dit que ta place n'est pas ici, mais en enfer." — "Je suis allé à l'enfer, et on ne veut pas de moi. Je viens ici; vous ne voulez pas de moi. Où voulez-vous donc que j'aille?" Pas de réponse. "Encore une grâce, saint Pierre! demande Larrivée; entrebaillez donc la porte, que je puisse voir la beauté du ciel." En souriant, saint Pierre entrebaille la porte. Larrivée aussitôt jette son sac dans le ciel et se souhaite dedans. Sitôt souhaité, sitôt fait. Se mettant à rire, saint Pierre prend le sac, l'attache et le jette en arrière de la porte du ciel.

Si vous allez au ciel, jetez un coup d'œil derrière la porte, et vous y verrez Larrivée dans son sac.

23. PIPETTE.[3]

Une fois, c'était Pipette. Un gars paresseux s'il y en avait un, il vivait sans travailler, chez son père. Son père lui dit, un jour: "Pipette, tu es capable de travailler, va-t'en!" — "Vous allez toujours *ben* me donner quelque chose avant que je parte." Le bonhomme, qui est en moyens, lui donne ses droits—assez d'argent.

Voilà mon Pipette parti. Rendu à une auberge, il entre et se met à fêter. Notre-Seigneur, dans ce temps-là, s'adonnait à rouler sur la terre avec le bon saint Jacques, tous les deux. Rencontrant Pipette dans l'auberge, ils se traitent et fêtent. D'une auberge à l'autre, à force de fêter avec ses amis, Pipette arrive au bout de son argent. *De manière que*, il part et marche, marche. Avec les quelques sous qui lui restent, il entre dans une maison s'acheter un pain. Prenant la route, il entre dans un bois et marche le long du sentier. Comme il coupe son pain en deux pour le manger, il rencontre le bon saint

[1] I.e., *venu bien près.* [2] I.e., *tout droit.*

[3] Récité à Saint-Victor, Beauce, en août, 1914, par Paul Patry, qui disait avoir appris ce conte de son oncle, François Coulombe.

Jacques. "Bonjour, Pipette! tu manges, là?" — "Oui! As-tu faim, saint Jacques?" — "Oui, j'ai faim." Avec son *couteau de poche,*[1] Pipette coupe un morceau de pain et lui donne, disant: "Mange!"

Un peu plus loin, ils rencontrent Notre-Seigneur. "Bonjour, Pipette!" — "*Sacré!*[2] il dit, bonjour!" — "Tu es *après* manger?" — "Oui! as-tu faim?" Notre-Seigneur répond: "Oui." Pipette coupe un morceau de son pain et le donne à Notre-Seigneur. Et ils se séparent.

Pipette marche, marche. Dans le bois, plus loin, il rencontre Notre-Seigneur et le bon saint Jacques, cette fois tous les deux ensemble. "Ah, disent-ils, bonjour, mon pauvre Pipette, bonjour! Je suis certain qu'il ne te reste rien?" — "Non, il ne me reste rien. Je suis pauvre comme un rat d'église." Le bon saint Jacques dit: "Pipette, tu es *d'un bon cœur;*[3] tu as toujours été généreux. Je voudrais te faire un petit don." — "Qu'est-ce que c'est?" — "Voici une petite baguette; tout ce que tu souhaiteras, elle te le donnera." En disant: "Merci bien!" Pipette met la baguette dans sa poche. Le voyant faire, Notre-Seigneur lui dit: "Que veux-tu que je te donne?"—"Je le sais-*ti*,[4] moi!" Le bon saint, en arrière, le pousse: "Pipette, demande-lui donc le paradis à la fin de tes jours, c'est Notre-Seigneur!" — "Laisse-moi donc tranquille! Je le gagnerai comme les autres, quand je le pourrai." Le bon saint Jacques répète: "Demande donc le paradis à Notre-Seigneur." Notre-Seigneur prend encore la parole: "Que vais-je te donner?" — "*Cou'don!*[5] donnez-moi un jeu de cartes qui me fera gagner quand je voudrai." Notre-Seigneur le lui donne.

Avec sa baguette, Pipette se bâtit une belle maison, et y vit bien des années, bien des années.

Un bon jour, le bon Dieu dit: "Nous avons oublié Pipette." A la Mort il ordonne: "Va *q'ri*[6] Pipette!" La Mort, en arrivant, dit: "Bonjour, Pipette!" — "Bonjour! qui es-tu?" — "Je suis la Mort." — "Pourquoi viens-tu ici?" — "Je viens te *q'ri*, Pipette. Il y a très longtemps que tu es sur la terre." — "Pourquoi ne m'as-tu pas averti? Je n'ai pas la barbe faite." Il ajoute: "Pendant que je vas me *grèyer*, va dans l'arbre devant la porte m'emplir ce panier de cenelles, pour qu'on les mange en chemin." La Mort monte dans l'arbre de cenelles, et Pipette, prenant sa baguette, souhaite: "Que la Mort reste collée dans le cenellier tant qu'elle ne renoncera pas à m'emporter." Voyant

[1] I.e., *un canif.*

[2] Juron exprimant ici la surprise ou le plaisir.

[3] I.e., *tu as bon cœur.*

[4] Pour *sais-t-il;* i.e., *le sais-je.* *Ti* comprenant la consonne *t* suivie du pronom impersonnel *il* est devenu une particule interrogative très usitée ici.

[5] *Ecoutez donc!*

[6] I.e., *chercher*; dérivé de *querir.*

qu'elle ne peut plus se *démancher*, la Mort dit: "*Largue*[1]-moi donc, Pipette, et je te laisserai aller." — "C'est bien!" dit Pipette, en laissant descendre la Mort, qui file au plus vite. La Mort dit au bon Dieu: "S'il faut aller le *q'ri*, vous irez, vous! Il m'a collé dans son cenellier; je n'irai plus."

Après ça, Pipette vécut encore bien longtemps. Le bon Dieu dit, un jour: "Sais-tu bien qu'*on* a oublié Pipette?" — "Je ne veux plus y aller," répond la Mort. "Puisque la Mort ne veut plus y aller, dit le bon Dieu, il faut envoyer le diable le *q'ri*." Le diable part et arrive chez Pipette. "Bonjour, Pipette!" — "Bonjour, *toi!*" — "Je suis le diable, et je viens te *q'ri*." — "Tu viens me *q'ri*? Mais il fallait donc me le dire, je ne suis pas changé, *ni foute ni rien*. Assis-toi dans cette chaise," dit Pipette en poussant sa belle grande bergère. Le diable s'*assit* durant que Pipette va chercher du beau bois sec qu'il corde dans la cheminée, sur le feu. Assis devant ce gros feu, qui le brûle, le diable se *reboute*.[2] "Lâche-moi, Pipette, tu me brûles!" Mais l'autre pousse la chaise plus près du feu, pousse encore. Il fait si chaud que les orteils du diable en rougissent. "Pipette, *largue*-moi, *largue*-moi!" — "Je te *larguerai* quand tu m'auras promis que jamais je n'irai dans ton enfer." Le diable le lui promet et se sauve.

Toujours que voilà mon Pipette vieux *extraordinaire*.[3] Un jour, il fait demander tous ses gens autour de lui, et leur ayant donné tous ses biens, il se fait enterrer en vie. Une fois enterré, il est mort. Mort, il s'en va à la porte du paradis: "Saint Pierre, ouvrez-moi la porte?" — "Qui est là?" — "Pipette." Le bon Dieu dit: "La Mort n'a pas pu t'emmener. Je ne veux pas te laisser entrer au paradis. Va-t'en en enfer. Je te donne au diable, et vas-y." Pipette part et s'en va à l'enfer. "Ouvre-moi la porte," demande-t-il au diable. "Va-t'en, Pipette, je ne veux pas te voir dans mon enfer; tu m'as trop fait brûler." S'en retournant au paradis, Pipette dit: "*Cou'don!* il faut toujours que je couche quelque part, et le diable ne veut pas de moi. Saint Pierre, ouvrez-moi la porte." — "Tu sais bien que le bon Dieu ne veut pas." — "Laissez-moi donc me cacher derrière la porte; il faut bien que j'aille quelque part." Saint Pierre laisse entrer Pipette, qui s'accroupit derrière la porte, et ne grouille pas. A la fin, Pipette sort ses cartes, et à un autre *à ras*[4] lui, qui est assis sur un petit *billotte*,[5] il dit: "Veux-tu jouer aux cartes avec moi?" — "Comment, jouer aux cartes?" — "Oui, jouons place pour place." Ils jouent trois parties, et Pipette gagne. Le voilà assis sur le petit *billotte*. Un autre, tout près, est assis sur une chaise: "Veux-tu jouer aux cartes?" demande Pipette. "Comment, jouer aux cartes?" — "Oui,

[1] Terme d'origine marine, signifiant *lâche-moi*.

[2] I.e., *s'arc-boute*.

[3] Sens adverbial.

[4] I.e., *près de*.

[5] Pour *billot*, *bûche*.

jouons place pour place." Jouent trois parties. Pipette gagne encore et se trouve assis sur une chaise. Après ça, Pipette passe son temps à jouer aux cartes. A celui qui est assis près du bon Dieu, Pipette demande: "Veux-tu jouer aux cartes avec moi?" — "Comment, jouer aux cartes?" — "Oui, jouons place pour place." Jouent donc place pour place; et Pipette gagne encore. Le voilà assis près du bon Dieu. "Bon Dieu! bon Dieu! veux-tu jouer aux cartes avec moi?" "*Cou'don*, Pipette! tu es *ben* là, restes-y!"

Et ils me l'ont envoyé raconter.

24. CACHOLET.[1]

Il est bon de vous dire qu'une fois, c'était un bûcheron et sa femme. L'homme était dur pour sa femme, et ne trouvait jamais qu'elle faisait assez. Quand il allait bûcher, le matin, il lui donnait une tâche, lui ordonnant de filer tant[2] d'écheveaux. Si elle ne pouvait le faire, il l'envoyait se coucher sans souper, ou bien, lui *foutait*[3] la volée.

Un bon matin, le bûcheron se lève pas trop de bonne humeur, et dit à sa femme: "Si tu ne files pas toute cette laine dans trois jours, ta vie sera *au boute*."[4] Et il lui donne plus de laine que trois *criétures*[5] n'en auraient pu filer dans un mois. "Tu vois toujours bien que je ne suis pas capable de filer ça dans trois jours." Mais il répète: "Je te donne trois jours et pas plus." L'homme n'était pas sorti que sa femme se met à pleurer: "Je suis bien certaine de mourir, car je ne suis pas capable de filer ça dans trois jours." Tout à coup, on frappe à la porte. "Entrez!" — "Bonjour! madame." — "Bonjour! monsieur! Asseyez-vous!" — "Vous avez l'air bien triste, madame?" — "Oui, je le suis, mon cher monsieur. On pourrait l'être à moins. Regardez la laine dont cette chambre est remplie; eh *ben!* si je ne l'ai pas toute filée dans trois jours, mon mari va m'ôter la vie." — "Vous êtes *ben* en peine pour rien, dit le visiteur; voulez-vous m'en donner à filer, à moi? Je vas vous aider. Je ne vous demanderai pas un sou, pourvu que vous deviniez mon nom." Pensant qu'il était un homme de la place,[6] sans plus penser, elle consent, et lui donne la laine, se disant: "Je n'aurai qu'à m'en informer pour le savoir." Mais elle reste pensive. A peine est-il parti, elle s'aperçoit que l'étranger n'est pas un homme ordinaire, son pied gauche étant fait comme celui d'un cheval. "Mon *dou!*[7] je *cré ben*[8] que c'était le diable. Comment

[1] Raconté par Mme Prudent Sioui, de Lorette, en août, 1914.
[2] I.e., *un tel nombre.*
[3] I.e., *donnait.*
[4] I.e., *finie.*
[5] I.e., *femmes; créatures* n'est pas pris ici dans un sens péjoratif.
[6] I.e., *de l'endroit.*
[7] I.e., *mon Dieu! Dou* est " Dieu," en breton.
[8] I.e., *crois bien.*

deviner son nom?" Elle ne se trompait pas. C'était le diable déguisé en homme qui était ainsi venu chez elle.

Quand son mari revient, le soir, il remarque qu'elle a un air *ben* piteux; mais il n'en fait pas grand cas, *si fait* [1] qu'il lui avait mené le diable [2] avant de partir. Le lendemain matin, il trouve étrange de la voir si triste, elle qui avait toujours la même façon envers lui. "Qu'as-tu? lui demande-t-il. "Rien!" répond-elle.

C'était le lendemain que le diable revenait. Le bûcheron dit à sa femme: "Tu vas *toujou ben* [3] me dire pourquoi tu es si triste." Elle répond: "Tu sais, la tâche que tu m'as imposée? Tu m'as donné autant de laine à filer dans trois jours que trois *criétures* seraient capables de le faire dans un mois. Eh *ben!* quand tu es parti, l'autre matin, un homme a frappé à la porte. Je lui ai dit d'entrer. Il m'a demandé ce que j'avais à être si triste, à pleurer. Lui montrant la laine qui j'avais à filer, je lui ai dit mon découragement. Il m'a répondu: 'Voulez-vous m'en donner; je vas vous aider; et vous allez voir comme je prendrai peu de temps à le faire. Je ne vous demanderai pas un sou si vous devinez mon nom. Je l'avais pris pour un homme de la place; [4] mais je suis à présent sûre que c'était le diable; il avait un pied de cheval. Comment deviner son nom? Je suis bien certaine qu'il va m'emporter."

Malgré qu'il fût bien dur pour elle, son mari est un peu touché de la voir si en peine, et de l'entendre pleurer *effrayant.* [5] "Ne sois pas si en peine! Son nom, on le devinera bien! C'est lui que j'entends filer dans les bois; j'écouterai aujourd'hui, et te dirai son nom ce soir."

L'homme s'en va bûcher au bois, comme d'habitude, et s'*assit* sur une bûche pour se reposer. Tout à coup, il entend *virer* [6] un *rouette;* [7] et le *rouette* file à en faire du feu; et quelqu'un chante:

"Si tu savais que je m'appelle Cacholet,
Tu ne serais pas si en peine que tu es."

Le bûcheron avait tout entendu, et, le soir, il dit à sa femme: "Ne sois pas en peine. Son nom, je l'ai! Demain matin, *mé qu*'il [8] vienne, tu lui demanderas: 'Ne t'appelles-tu pas Cacholet, par hasard?'"

Comme de fait, [9] le bûcheron est à peine parti que le diable arrive: "Tiens! la voilà, la laine. Ton mari ne te tuera pas. Mais il faut que tu devines mon nom." La femme fait semblant de ne le pas savoir. "Mon cher monsieur! votre nom, c'est *malisé* [10] à deviner, vu que personne dans le canton ne vous connaît." — "Oui! mais vous savez votre promesse. Si vous ne pouvez deviner mon nom, vous m'appar-

[1] I.e., *vu.*
[2] I.e., *lui avait fait querelle.*
[3] I.e., *toujours bien.*
[4] I.e., *du village.*
[5] I.e., *affreusement.*
[6] I.e., *tourner.*
[7] I.e., *rouet.*
[8] Pour *quand il.*
[9] I.e., *en effet, de fait.*
[10] I.e., *mal aisé,* pas facile.

tenez, et je vous emmène avec moi." La femme pense, et puis dit: "Est-ce que vous ne vous appelez pas Cacholet, par hasard?" Se trouvant déjoué, le diable part en une telle fureur qu'en sortant, il arrache la porte et l'emporte avec lui.

25. LE DIABLE ET LA BOUGIE.[1]

Une fois, c'était un homme, sa femme et leur petit garçon. L'homme tous les jours allait à la pêche, mais il n'attrapait jamais un poisson. "C'est comme rien[2] d'aller à la pêche," lui dit, un jour, sa femme; "tu ne prends jamais rien. Tu ferais mieux d'essayer à travailler, *ailleurs de*[3] nous laisser crever de faim." Mais sa réponse est: "Pêcher, c'est mon métier! Je ne suis pas capable de travailler, et ne le ferai point." Le lendemain matin, il part comme d'ordinaire pour la pêche, malgré les reproches de sa femme. Comme il pêche, un homme tout à coup se présente à lui sur la rive. "Que fais-tu donc là, mon ami?" — "Je suis à pêcher. Je ne prends jamais rien; c'est *ben* curieux!" — "Veux-tu prendre du poisson?" lui demande l'individu. "Mais c'est mon gagne-pain; comme de raison que je veux en prendre!" — "Eh bien! si tu veux me donner ce qui viendra au-devant de toi, ta barque va se remplir de poisson." Le pêcheur se dit: "C'est toujours pas grand'chose; ce qui va venir au-devant de moi, c'est mon petit chien noir." A l'autre il crie: "C'est bien! Vous aurez ce qui viendra au-devant de moi." De fait, dans le *temps de rien*,[4] il attrape tant de poisson que sa barque en est remplie.

Mais au lieu de son petit chien noir, c'est son petit garçon qui vient au-devant de lui. La peur prend l'enfant à la vue de l'étranger, le diable en personne. Comme il lui fallait traverser un bois, l'enfant trace un grand rond dans le sable, y fait des petites croix tout autour, et se met au milieu.

Voyant qu'il a promis son enfant au diable, le pêcheur est fort découragé et ne sait que faire. Mais sa femme lui dit: "Laisse-moi donc![5] Il faut lui jouer un tour. Quand doit-il venir?" — "Demain."

Le lendemain, le diable arrive: "Tu vois la chandelle que j'ai allumée? lui demande la femme; veux-tu me laisser mon enfant jusqu'à ce qu'elle s'éteigne toute seule?"[6] Le diable répond: "Mais *beau dommage!*"[7] et il pense en lui-même: "Ça ne fait pas grand'différence. Dans le *temps de rien* cette chandelle sera finie." A peine la chandelle à moitié brûlée, la femme la souffle. A présent que la chandelle est

[1] Raconté à Lorette, en août, 1914, par Mme Prudent Sioui, qui dit l'avoir appris de son beau-père, Clément Sioui.

[2] I.e., *inutile.*

[3] Pour *au lieu de.*

[4] I.e., *un moment.*

[5] Pour *Allons donc!*

[6] I.e., *d'elle-même.*

[7] I.e., *certainement.*

tuée,[1] votre petit garçon est à moi!" — "Mais non! répond-elle; la chandelle n'est pas morte toute seule. Je l'ai soufflée."

Déjoué, le diable fut contraint de s'en aller, à sa courte honte. L'enfant avait été délivré.

26. LE REVENANT. [2]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un seigneur qui avait un engagé. L'homme engagé lui dit: "Je commence à me tanner d'être engagé, moi. J'ai bien cent louis de gagnés depuis que je travaille ici. Si vous voulez me prêter un autre cent louis, je m'achèterai une terre et finirai mes jours chez moi." Le seigneur répond: "Oui!" et lui prête cent louis, sans billet ni écrit.

Un bon jour, cet homme meurt, laissant ses biens à sa veuve. Le seigneur va la trouver et dit: "Madame, je viens chercher les cent louis que j'ai prêtés à votre mari." — "Avez-vous un billet?" demande la femme. Il répond: "Non!" — "Sans billet, vous n'aurez pas un sou de moi." Le seigneur dit: "C'est bien *de valeur*, [3] madame, de perdre la somme de cent louis parce qu'il ne m'a pas donné de billet." Mais la femme ne veut rien entendre. C'est pourquoi ce seigneur, tous les jours de sa vie, *maudit* [4] son engagé *dans* le feu éternel.

Il fallait donc que le mort revienne sur la terre gagner la somme de cent louis. Se rendant chez un seigneur étranger, il lui demande: "N'avez-vous pas besoin d'un homme engagé?" — "Oui, j'en ai besoin d'un."

C'était bien curieux, mais l'engagé faisait chaque jour l'ouvrage de sept hommes, et ne mangeait pas comme un.

Les servantes, un soir, vont regarder par la serrure, dans sa chambre. Elles le voient se déshabiller et se coucher sur des grilles de fer où le feu l'entoure. A leur maître elles s'en vont dire: "Seigneur, il vous coûte cher cet homme-là. Il a des lumières à cœur de nuit dans sa chambre, et il se couche sur des grilles de fer, où le feu l'entoure." — "Ce soir, répond le seigneur, je vas voir ce que ça veut dire." Il regarde donc aussi par la serrure, aperçoit l'homme qui se déshabille, met son *butin* [5] sur le lit et se couche sur le feu de la cheminée, où les flammes l'entourent.

Le lendemain, il lui demande: "Monsieur, qu'est-ce que ça veut dire? Je vous ai vu, hier soir, ôter votre *butin*, et vous coucher sur la

[1] I.e., *éteinte*.

[2] Raconté par Achille Fournier, à Saint-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier dit avoir entendu son oncle, Pierre Fournier, souvent raconter ce conte, il y a près de cinquante ans.

[3] I.e., *regrettable*.

[4] I.e., *souhaite son engagé dans le feu éternel en le maudissant*.

[5] *Ses habits*.

grille, dans la cheminée, où les flammes vous entouraient?" L'homme répond: "Monsieur, je suis maudit tous les jours par un tel seigneur (qui me souhaite) dans le feu éternel. Je suis mort sans lui remettre la somme de cent louis qu'il m'avait prêtée; et tant que ma dette ne sera pas payée, je brûlerai dans le feu éternel." — "Eh bien! monsieur, vous avez déjà cinquante louis de gagnés depuis que vous travaillez ici. Je vas aller trouver ce seigneur et lui demander de vous donner les autres cinquante louis."

Le seigneur s'en va donc chez l'autre: "Bonjour, seigneur!" — "Bonjour, seigneur!" — Les seigneurs se connaissaient tous dans ce temps-là; ils avaient des insignes.[1] "Seigneur, n'y a-t-il pas un homme qui vous doit la somme de cent louis?" — "Oui, le maudit! Tous les jours je le maudis *dans* le feu éternel." — "Ne parlez donc pas comme ça. Je vas vous remettre cinquante louis pour lui. Lui donnez-vous les autres?" — "Non! le maudit, je souhaite qu'il brûle dans le feu éternel." — "Eh bien, moi je vous paye les cent louis." Il lui compte cet argent et le lui remet. "Lui souhaitez-vous une bonne place dans le ciel, *ast'heure* qu'il vous a payé?" — "Non, je lui souhaite une place dans le feu éternel le restant de ses jours." L'autre dit: "Méchant que vous êtes! Je m'en vas." A l'autre qui vient le reconduire, il répète: "Voyons! avant que je parte, je voudrais que vous lui souhaitiez une bonne place dans le ciel, *ast'heure* qu'il vous a payé sa dette." — "Non! je souhaite qu'il brûle dans les flammes du feu éternel." Comme il dit ça, la terre s'ouvre et le voilà qui tombe dans le feu éternel, où on l'entend gémir.

Revenu chez lui, l'autre seigneur dit au revenant: "J'ai payé votre dette, mais il n'a pas voulu vous souhaiter une place dans le ciel; il vous maudissait *dans* le feu éternel. Bien! c'est lui qui y brûle aujourd'hui. Le bon Dieu l'a enfoncé dans les abîmes. Jamais il n'en sortira." Le revenant dit: "Vous, seigneur, je vous souhaite une bonne place dans le ciel, *à ras* moi, *mé que*[2] vous mourriez." Il part tout à coup en petite lumière qui s'en va au ciel.

Plus tard, quand le tour vint au seigneur de mourir, il eut une bonne place au ciel, à côté de celui dont il avait payé la dette.

On dit toujours qu'un bienfait n'est jamais perdu. Ils m'ont renvoyé ici pour vous le dire.

CONTES ROMANESQUES.

27. LES SŒURS JALOUSES.[3]

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un homme, sa femme et leurs trois filles. Leur vieille masure se trouvait tout près du

[1] Probablement *des blasons.*

[2] *Quand vous mourrez.*

[3] Récité par Mme Prudent Sioui, de Lorette, en août, 1914. Mme Sioui avait appris ce conte de son beau-père, Clément Sioui.

château, et un serviteur du roi venait souvent, en cachette,[1] écouter ce que les filles se disaient. Un soir, elles se mettent à parler ainsi: "Nos parents sont vieux et incapables de travailler. Mais, que pouvons-nous faire pour eux, nous, trois filles? Ce n'est pas aisé de leur donner tout le nécessaire. Si nous pouvions trouver à nous marier!" Ayant entendu ça, le serviteur s'en va dire au prince que les filles voulaient se marier. "Demain soir, répond le prince, j'irai avec toi écouter ce qu'elles disent." Le soir venu, pendant que le prince caché près de la porte écoute tout, la plus âgée des filles dit: "*Tant qu'*à me marier, moi, j'aimerais bien devenir la femme d'un boulanger; je ne manquerais toujours pas de pain!" La seconde sœur dit, à son tour: "Moi, *tant qu'*à me marier, il faudrait que ce fût à un boucher; *ça fait que*[2] je ne manquerais jamais de viande." La plus jeune des sœurs, une beauté rare qui s'en fait accroire un peu, dit: "Pas moi! j'aimerais mieux me marier au prince; *ça fait que* je ne manquerais jamais de rien." Se tenant près de la fenêtre, le prince entend tout et, le lendemain, envoie un serviteur ordonner aux trois filles de venir au château, qu'on voulait les voir sans faute. Le serviteur arrive chez les parents des filles et dit: "Le prince fait demander à vos trois filles de venir immédiatement." Surpris de l'invitation du prince, les vieux parents pensent: "Qu'est-ce que le prince peut bien nous vouloir, nous, pauvres gens que nous sommes?" Appelant leurs filles, ils leur demandent: "Qu'est-ce que ça veut donc dire, ça, ce matin? Le prince vous fait demander. Avez-vous fait quelque coup,[3] ou quelque chose?" Leur réponse est: "Mais vous savez, papa, que nous n'avons rien fait, n'ayant pas *grouillé de*[4] la maison. Il faut bien aller voir ce qu'il veut."

Les filles *se grèyent* donc immédiatement et partent pour le château avec le domestique. Une fois arrivées au château, le prince entre seul avec elles dans une chambre, et dit: "Je vous ai fait demander toutes les trois pour que vous me racontiez ce que vous disiez hier soir." — "Nous n'avons rien dit!" — "Parole de prince! il faut que vous me racontiez ce que vous avez dit, hier soir, ou vous allez être punies sévèrement." L'ainée des filles avoue: "Moi, je n'ai pas dit grand'chose; seulement que *tant qu'*à me marier, j'aimerais mieux avoir pour mari un boulanger; *ça fait que* je ne manquerais jamais de pain." — "Eh bien! c'est réglé, dit le prince; vous allez vous marier au boulanger de mon château." Parlant à la seconde, il demande: "Vous, qu'avez-vous dit, hier soir?" — "Moi? pas grand'chose; seulement que *tant qu'*à me marier, j'aimerais mieux que ce fût à un boucher; *ça fait que* je ne manquerais jamais de bœuf." Le prince déclare: "Vous allez vous marier à mon boucher, dans mon château." Mais le

[1] La raconteuse disait: *à la cachette.*
[2] Pour *ainsi.*
[3] I.e., *fredaine.*
[4] I.e., *sorti de.*

pire, c'est pour la troisième; il faut le dire au prince lui-même! Il lui demande: "Vous, racontez-moi ce que vous avez dit hier soir!" — "Moi, je n'ai rien dit." — "Parole de prince! si vous refusez de me le dire, vous serez punie sévèrement." Comme de raison, c'est *ben coûteux*[1] pour elle de le dire au prince lui-même. Mais il faut plutôt le dire qu'être punie. "Moi, je n'ai pas dit grand'chose; seulement que j'aimerais mieux me marier au prince ; qu'ainsi je ne manquerais jamais de rien." — "Comme cela, vous allez vous marier à moi." Les trois sœurs se marient donc, l'une, au boulanger, l'autre, au boucher, et l'autre, au prince. Elles vivent ensemble, au château.

Au bout d'un an et un jour, le prince reçoit un commandement,[2] et il lui faut faire un long voyage. A ses belles-sœurs et servantes il dit d'avoir soin de sa princesse. Et il part.

Pendant son absence, la princesse *achète*[3] un petit garçon, le plus bel enfant qui se soit jamais vu dans le monde. A la vue d'une telle merveille, les belles-sœurs, pas très jolies elles-mêmes, deviennent jalouses. Elles s'entendent avec la vieille garde-malade pour faire disparaître l'enfant, avant le retour du prince. S'en emparant donc, elles l'enveloppent dans des langes, une serviette blanche, le mettent dans une corbeille d'or, et vont le déposer sur la grève.

Le prince avait hâte d'arriver et de voir son enfant, on n'en parle pas![4] Mais sa belle-sœur, la boulangère, lui dit: "J'ai une chose à vous apprendre, mais ça me coûte de vous la dire: vous allez vous fâcher?" — "Oui! mais où est mon enfant? Je veux le voir." — "Votre enfant, il faut l'avouer, je l'ai fait mourir: c'était un singe!" En fureur de voir que sa princesse avait *acheté* un singe, il la fait enfermer dans un cachot, où la lumière du jour n'entre point. Elle a beau vouloir parler, prier, se plaindre; il ne veut rien entendre.

Au milieu d'un bois éloigné, un vieux et sa vieille vivaient seuls dans une petite maison, sans enfant. Tous les matins, le vieux, dans sa barge, parcourait le bord de la mer à la recherche de débris. Un bon jour, il aperçoit au loin reluire un objet. Etonné, il s'approche et examine. C'est une corbeille d'or. Prenant la corbeille, il y voit le plus bel enfant qui soit au monde. Il arrive à sa maison, et d'une fièrté[5] sans pareille, dit à sa vieille: "Tiens! en voilà un enfant. Tu l'as désiré si longtemps que le bon Dieu nous l'a envoyé pour qu'il ait soin de toi et de moi sur nos vieux jours." Apercevant un si bel enfant, si bien vêtu, et dans une corbeille d'or, la vieille pense que le bon Dieu lui-même l'a envoyé du ciel.

A l'âge de dix ans, l'enfant, un jour, était sur la grève avec le vieux qu'il prenait pour son père. Le prince, se promenant en bateau avec

[1] I.e., *pénible, difficile.*
[2] *Ordre d'un supérieur.*
[3] I.e., *met au monde.*
[4] I.e., va sans dire!
[5] I.e., *joie.*

ses domestiques, remarque ce bel enfant et approche de la rive pour le mieux voir. "Mais où donc avez-vous pris ce bel enfant?" demande-t-il au vieux. "C'est le bon Dieu qui nous l'a donné. Il vient du ciel. Ma vieille et moi n'avions jamais eu d'enfant, malgré nos prières, et nous n'avions personne pour prendre soin de nous sur nos vieux jours. Un jour, j'ai trouvé cet enfant sur la grève, dans une corbeille d'or. Venez donc à ma maison voir la corbeille." Le prince se rend à la maison et examine la corbeille d'or et la serviette. Au rebord de la serviette est la marque du prince. Demandant au vieux la permission d'examiner l'enfant, il aperçoit un médaillon à son cou, dans lequel les noms de son père et sa mère sont écrits. Ce médaillon venait de sa mère qui, en le perdant, le lui avait mis au cou pour que Dieu le préserve. A ça, le prince ayant reconnu son enfant, s'en va tout droit à son château, fait venir la vieille garde-malade seule, et lui dit: "Déclarez où vous avez mis mon enfant, ou je vous fait écarteler par quatre chevaux!" Elle dit et répète que c'était un singe; mais ça ne sert de rien. Le prince insiste: "Que ça soit un singe ou un monstre, je veux savoir où vous avez mis mon enfant." A la fin, elle avoue qu'il était le plus bel enfant qui se soit jamais vu. "Mais vos belles-sœurs jalouses l'ont fait jeter sur la grève, en disant que c'était un singe, pour que vous ôtiez la vie à la princesse." Faisant venir ses belles-sœurs, le prince leur demande: "Où avez-vous mis mon enfant?" A cette question elles entrent dans une telle fureur qu'elles veulent tout briser. On aurait dit le diable en personne. Le prince déclare: "Dites-moi ce que vous avez fait de mon enfant, ou vous allez être punies sévèrement." Elles répètent que c'était un déshonneur pour un prince d'avoir un singe pour enfant, et qu'elles l'avaient jeté sur la grève.

Quand le prince alla chercher sa femme dans le cachot noir, il la trouva presque morte. Car, pendant tout ce temps, ses sœurs lui faisaient subir des grandes souffrances pour la faire mourir, pensant après sa mort devenir princesses à sa place. Elle serait morte sans un petit chien qui lui sauvait la vie en lui apportant, tous les matins, par le soupirail, un morceau de pain.

Comme les belles-sœurs du prince persistaient à dire que son enfant était un singe, il les fit emprisonner avec la garde-malade. Qui sait? elles feraient peut-être mourir la princesse pendant qu'il irait chercher son enfant. Il part dans un grand bateau, avec ses serviteurs.

Voyant approcher un bateau reluisant d'or et d'argent, le vieux reste tout pâmé de surprise. Le prince l'aperçoit avec l'enfant, ramassant du bois sur la grève. Il dit: "Venez chez vous avec l'enfant. Je veux vous voir." Rendu à la maison, il dit au vieux et sa vieille: "C'est mon enfant que je suis venu chercher." — "Non! c'est l'enfant que Dieu m'a envoyé du ciel, s'écrie la vieille; il m'appartient. Je

l'avais si longtemps désiré! vous n'êtes pas pour nous enlever l'enfant qui aura soin de nous sur nos vieux jours." Touché de leurs larmes et de leur affection pour son enfant, le prince leur dit: "Vous n'aurez jamais de misère; je vous emmène avec moi." — "C'est impossible de quitter la maison paternelle. Avec notre enfant, ici, c'est le bonheur." — "Parole de prince! il vous faut me remettre mon enfant et me suivre tous les deux." Il ajoute: "N'oubliez pas d'apporter les langes et la corbeille d'or. Quant au reste, laissez-le; c'est inutile! Au château, je vous donnerai tout, à souhait."

Apportant la corbeille, les langes et la serviette, sur lesquels le nom de la princesse était marqué, le vieux, sa femme et son enfant montent sur le bateau, et bientôt arrivent au château, où on les conduit à leur chambre. Quant au prince, il fait venir sa princesse qui, voyant l'enfant, s'écrie: "Ah! mon enfant, je l'ai reconnu!" Et elle perd connaissance. Il n'y avait plus de doute pour le prince. La vieille garde-malade reconnaît l'enfant en l'apercevant. "C'est-*i* bien mon enfant, celui que vous avez jeté sur la grève?" demande le prince. Elle reste immobile, incapable de parler. "C'est-*i* bien mon enfant?" répète le prince. "Ce n'est pas lui. Votre enfant n'était pas une beauté: un singe!"

Le prince ordonne qu'on emmène les prisonnières, ses belles-sœurs. A son ordre, un domestique va chercher la corbeille d'or et les langes. Mais le vieux refuse de les lui remettre. "Qui sait? pense-t-il; il va peut-être les voler!" Et il les porte lui-même. A la vue de la corbeille, les belles-sœurs restent immobiles, pas même capables de remuer un doigt. Le prince s'aperçoit bien qu'elles sont des menteuses et des méchantes. Quand elles sont un peu remises, on leur montre la corbeille d'or, la serviette et les langes où se trouvent les marques du prince et de la princesse. L'enfant vient de lui-même. Au cou de l'enfant pend le médaillon qu'y a mis sa mère pour que le bon Dieu le préserve, et l'empêche de se noyer. Là, le prince demande au vieux: "A quel quantième l'avez-vous trouvé?" — "Le vingt d'août, en me ramassant du bois sur la grève, j'ai aperçu quelque chose luisant au soleil, comme un diamant. Je me suis approché, dans ma barque, et j'ai trouvé ce bel enfant dans la corbeille d'or. Moi et ma vieille, nous avions tant demandé au bon Dieu de nous envoyer un enfant pour avoir soin de nous sur nos vieux jours, que, pour ma vieille, il est un cadeau du bon Dieu lui-même. Nous en avons eu soin, c'est notre enfant. Tout ce qui est possible, nous l'avons fait pour lui."

Le prince *tumbe* en fureur. Un si bel enfant, et ses belles-sœurs l'avaient dit un monstre! "Allez les écarteler au plus vite, devant mon château!" ordonne-t-il à ses domestiques. Elles sont bien vite écartelées, deux chevaux aux bras et deux aux jambes.

Le prince, la princesse et leur enfant, le vieux et sa vieille entrèrent au château où ils demeurèrent ensemble, dans le bonheur. Et moi, ils m'ont renvoyée ici avec pas un sou.

28. JEAN-PARLE. [1]

Une fois, c'était une veuve qui avait trois filles, Charlotte, Javotte, et la plus jeune, Finette. Elles gagnaient leur vie en filant de la laine pour les *habitants.*

Un homme bien mis, un jour, arrive chez elles et s'introduit sous le nom de Jean-Parle. "Madame, je cherche une servante." La veuve répond: "Cher monsieur, *on* ne vous connait pas; mes filles n'ont jamais *sorti;* je ne puis pas..." — "Vous n'avez rien à craindre, Madame; je suis le seigneur du pays voisin." — "Quand même vous êtes seigneur, *on* ne connait pas les gens du pays voisin." — "Si vous craignez, vous pouvez vous informer du curé ou de l'évêque de la place, [2] qui me connaissent bien." Prenant la parole, Charlotte dit: "Maman, il ne peut toujours pas me manger. Je vas y aller pour un mois." La fille *embarque* donc en voiture et s'en va avec Jean-Parle. Arrivant chez lui, Jean-Parle dit à Charlotte: "Tu vas être la maîtresse de ce palais."

Quelques jours après, il lui remet toutes les clefs de sa maison: "Voici les clefs; tu peux tout visiter. Mais je te fais bien défense d'entrer dans la chambre dont voici la clef. Si tu y vas, il t'arrivera malheur." — "Ne craignez pas, monsieur." En partant, Jean-Parle dit: "Je pars pour huit jours. Je t'ai donné une servante pour t'aider à faire le ménage. Souviens-toi, je te fais défense d'aller dans cette chambre."

Charlotte, ayant visité toutes les chambres, se demande bientôt: "Que peut-il bien y avoir dans cette chambre, et pourquoi m'a-t-il défendu d'y aller?" A la servante elle dit: "Aujourd'hui, nous y allons voir." Prenant la clef, elle *débarre* la porte, l'ouvre et aperçoit une trappe, une bûche et une hache, toutes graissées [3] de sang. Ouvre la trappe, et *ce qu'*elle voit? Des corps de femmes, la tête tranchée, dans la cave. "Mon Dieu! pour le coup, je vais y aller moi aussi. Voilà bien pourquoi il m'a tant défendu d'entrer ici!" Fermant la porte, elle tire la clef de la serrure, et la trouve toute rouge de sang. Frotte la clef pour l'éclaircir et la remettre à sa nature, mais ça ne veut pas revenir. Elle en reste toute triste.

Après quelques jours, Jean-Parle arrive: "Bonjour, ma servante." — "Bonjour, monsieur." — "Vous êtes-vous ennuyée?" — "Certai-

[1] Récité par Narcisse Thiboutot, en juillet, 1915, à Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska. Il apprit ce conte de feu Charles Francœur, il y a à peu près six ans.

[2] I.e., *de l'endroit.*

[3] I.e., *souillées.*

nement, monsieur Jean-Parle." — "Mais, vous n'avez donc pas visité le château et fait le tour des chambres, qui sont toutes remplies de meubles nouveaux?"[1] Elle répond: "Oui, j'ai visité tout le château, tous les appartements." — "Tu as visité tous les appartements?" — "Oui." — "Va me chercher les clefs pour que je voie." S'en allant chercher le trousseau de clefs, elle en détache celle qui est tachée de sang, et remet les autres à son maître. "La clef de la porte défendue, où est-elle?"[2] — "Je l'ai oubliée; elle est en haut." Elle va la chercher et la lui donne. "Ah! il dit, ma malheureuse, tu y es allée! Eh bien, tu vas y retourner pour rester." Elle se jette à ses genoux et dit: "Je ne veux pas, Jean-Parle." — "Veux, *veux pas!* Tu as ouvert cette porte; et, *ast'heure* que tu sais ce qu'il y a là, tu vas y aller." La poussant dans la chambre défendue, il lui met la tête sur le billot et la lui tranche d'un coup de hache.

Quelque temps après, Jean-Parle retourne chez la veuve, habillé en prêtre, dit à la veuve: "Je ne pourrais pas avoir une servante, *icite*?"— "Monsieur, de servante, *icite*, vous n'en aurez point." Et elle ajoute: "La plus âgée de mes filles, Charlotte, est partie comme ça, et on n'en a pas encore eu de nouvelles." — "Mais, Madame, vous me parlez bien sévèrement, à moi qui suis[3] prêtre. Il n'y a pourtant pas de danger que je la mange, votre fille." La veuve répond: "Vous, vous êtes prêtre; l'autre était seigneur d'un pays." Prenant la parole, Finette dit: "Maman, laisse donc Javotte s'engager.[4] C'est un curé, il ne la mangera toujours pas!" La mère répond: "Mais, Finette, nous resterons seules à faire tout l'ouvrage. Tu sais bien, tout le filage qu'il y a à faire." — "Ça ne fait rien, maman; nous ferons ce que nous pourrons et le reste attendra." Le prêtre dit à Javotte: "*Embarquez* avec moi, et au bout d'un mois, je vous ramènerai voir votre mère." Et ils s'en vont ensemble.

En arrivant chez lui, Jean dit à Javotte: "Tu vas être la maîtresse du château. Si tu veux, tu seras heureuse avec moi. Mais, si tu ne veux pas, tu seras aussi mal." — "Je vas tâcher de vouloir, monsieur." — "Voici toutes les clefs du château, et celle-ci est la clef de la porte que voilà. Avec cette clef je te donne la boule d'or. Mais je te défends d'ouvrir cette porte." — "S'il n'y a rien que ça à faire pour vous plaire, ne craignez pas; c'est bien aisé!"

Un bon matin, Jean-Parle dit: "Je pars pour un mois. Je vas te donner une servante pour t'aider. Visite tout le château si tu veux; mais je te défends bien d'ouvrir cette porte." — "Ne craignez pas, monsieur Jean-Parle."

[1] Ici le conteur dit *nouveaux* plutôt qu'*anciens*, parce que, dans son esprit, l'opposition se faisait évidemment entre *nouveaux* et *vieux* (sans valeur).

[2] Thiboutot disait: *où ce qu'elle est?*

[3] Thiboutot disait: *à moi qui est prêtre.*

[4] Ici dans le sens particulier de *devenir servante*, ou devenir *une engagée*, comme les servantes sont ici désignées.

Quand ça fait une quinzaine de jours qu'il est parti, Javotte dit à sa servante: "Pour quelle raison n'irions-nous pas voir cette chambre-là? Allons-y!" Prend la clef, *débarre* la porte, l'ouvre et aperçoit la robe de sa sœur pendue à l'*accrachat.*[1] "Mon Dieu! Elle a été tuée *icite.* C'est bien pour le coup que je vas aller à la même place. Rouvrant la trappe, elle voit sa sœur, la tête coupée, sur un amas de cadavres. Ferme la trappe, sort de la chambre et *barre* la porte. Quand elle tire la clef de la serrure, elle la voit toute rouillée. "Pour le coup, ma servante, nous sommes déclarées. Regarde la clef: elle est rouillée." La servante répond: "Allons la frotter; ça va peut-être partir." Frotte, frotte la clef toute la journée. Plus elles frottent et plus la clef rouille. Javotte s'en va voir sa pomme d'or; la pomme d'or est toute tachée de sang. "Ma servante, je pense bien que la fin de nos jours est proche. *Mé qu'*il[2] arrive et demande la clef et la pomme d'or, tout va se déclarer!"

Au bout du mois, Jean-Parle arrive, demande à sa servante si elle a visité le château. "Oui, monsieur Jean-Parle; j'ai tout visité." — "Tu n'es pas allée dans la chambre défendue?" — "Non, c'est la seule place où je ne suis pas allée." — "Va me chercher les clefs et la pomme d'or que je t'ai données." Elle apporte le trousseau de clefs. "La clef de la porte de cette chambre et la pomme d'or?" — "Vous n'en avez toujours pas besoin *à*[3] soir." — "Va la chercher tout de suite." Elle va chercher la clef et la pomme d'or, et les lui donne. "Tu voulais savoir où était ta sœur? Tu vas aller la rejoindre. Je te donne un quart d'heure pour demander à Dieu pardon de tes fautes." Le quart d'heure fini, Jean-Parle l'emmène à la chambre défendue, lui place la tête sur le billot, et la lui tranche d'un coup de hache.

Quelque temps passe, et Jean-Parle, ayant volé les *habillements* de l'évêque de la place, se déguise en évêque et s'en va encore chez la veuve. "Madame, pouvez-vous m'enseigner le chemin pour aller à Rome?" Elle répond: "Monseigneur, vous qui êtes évêque devez connaître le chemin de Rome bien mieux que moi. Je ne suis qu'une pauvre veuve sans instruction." — "Oui, mais sans être instruite, vous pouvez toujours bien m'enseigner le chemin le plus court pour aller à Rome. C'est un voyage *pressé* que j'ai à faire." — "Eh bien! prenez la première route à droite; suivez-la jusqu'au premier chemin de travers, où vous passerez tout *dret.* Rendu à la deuxième route, vous trouverez le grand chemin qui conduit à Paris. Et là, vous prendrez information." — "Oui, madame, c'est bien dit. Mais envoyez votre fille quelques minutes me montrer la deuxième route." — "Ma fille n'est pas *pour embarquer* avec vous. L'autre fois, un curé est venu engager Javotte, ma fille, et depuis nous n'en avons ni vent ni

[1] I.e., *crochet.*

[2] I.e., *sitôt que* ou *quand il arrivera.*

[3] Pour *ce soir.*

nouvelles." — "Oui, mais si vous n'en recevez pas de nouvelles, pensez-vous que je suis pour vous voler votre fille?" En disant: "Maman, je vas lui montrer le chemin, un *boute,*" Finette *embarque* et va le reconduire. Voilà monseigneur qui roule fort,[1] sans vouloir arrêter et laisser *débarquer* Finette. "Je ne suis pas un évêque, dit-il; mon nom est Jean-Parle, et c'est moi qui suis venu chercher tes deux sœurs, Charlotte et Javotte. Tu t'appelles Finette? On va voir si tu es aussi fine que ton nom." En arrivant au château: "Tiens, ma petite Finette, si tu es fine, tu seras *ben icite.*" Il lui remet les clefs du château et lui donne des servantes au besoin.

Quelque temps après, il dit: "*Cou'don!* ma petite Finette, tu es bien fine,[2] mais j'aurais un voyage à faire, qui durera quinze jours." — "Oui, monsieur Jean-Parle, vous pouvez faire votre voyage. Avec mes servantes tout ici se fera comme de coutume." En partant il lui dit: "Pendant ces quinze jours, tu visiteras toutes les chambres du château, une par une, mais je ne veux pas que tu mettes les pieds dans cette chambre-ci, ni toi, ni les servantes. Et garde bien les clefs." — "Ah, monsieur Jean-Parle, s'il n'y a que ça à faire, vous pouvez partir sans crainte." — "Prends garde à toi, Finette! Si tu veux être bien ici, tu fais mieux de ne pas y aller voir."

Une dizaine de jours passent, et Finette a visité toutes les chambres du château. La seule qui reste, c'est la chambre que Jean-Parle a défendu d'ouvrir. Un bon matin, Finette prend la clef, la plus brillante de toutes, la regarde bien, *débarre* la porte défendue et aperçoit les robes de ses sœurs, accrochées au mur. "Comment! c'est ici que mes sœurs ont été tuées?" Ouvrant la trappe, elle voit ses deux sœurs mortes. "Il faut bien qu'il soit sorcier, ce Jean-Parle!" se dit-elle. Elle ferme la trappe, sort et arrache la clef de la serrure. La clef est toute rouillée! Finette pense: "Arrête un peu, toi! Si tu es sorcier, tu vas voir qui est le plus fin." Prenant la clef, elle s'en va la saucer dans le sang où baignent ses sœurs, et la met à la serrure. Puis ayant recollé la tête de Charlotte à son corps, et celle de Javotte au sien, elle sort de là. Arrache la clef de la serrure et la retrouve aussi brillante que quand elle l'a reçue. A ses servantes elle dit: "Jean-Parle revient dans deux jours. Je me dirai bien malade. Défendez-lui de venir me voir. Qu'il prenne le premier coffre, ici, dans le passage, et aille le porter chez ma mère. C'est du *butin*[3] que j'envoie au lavage."[4] Mais ce qu'il y a dans le coffre, c'est le corps de Charlotte et une lettre adressée au curé de la paroisse, lui demandant de ramasser les gens de justice pour punir le sorcier.

En entrant, Jean-Parle demande: "*Yous*[5] qu'est ma petite Finette?" — "Ah, monsieur Jean-Parle! votre petite Finette est bien malade.

[1] I.e., *va vite.*

[2] Dans le sens de: bien que j'apprécie tes charmes, j'ai à m'absenter.

[3] I. e., *du linge.* [4] *Au blanchissage.* [5] Pour *où est-ce qu'est.*

Elle ne peut pas vous voir avant que vous ayez porté à sa mère ce coffre de *butin* pour le lavage." Il n'est pas sitôt parti que Finette dit à ses servantes: "Quand il arrivera, envoyez-lui porter ce deuxième coffre aussi vite qu'il le pourra." Dans ce coffre elle met le corps de Javotte, afin qu'on l'enterre.

Voilà Jean-Parle qui revient: "Où est ma petite Finette? Elle n'est pas encore *deboute*?"[1]—"Non, monsieur; Finette est bien malade et ne peut vous voir. Elle vous demande de porter ce deuxième coffre à sa mère, et de ne pas tarder à revenir chercher le troisième, de peur qu'elle ne meure avant votre retour." Jean-Parle prend le coffre et le porte aussi vite qu'il le peut. Pendant ce temps, Finette bourre sa jupe et sa jaquette, et les couche dans son lit, à sa place ordinaire. "Mes servantes, vous lui direz qu'il vienne me voir à la porte de ma chambre, mais sans me parler, car autrement, j'en mourrais. Et qu'il aille vitement porter le troisième coffre à ma mère, sans arrêter en chemin. S'il arrêtait, il lui arriverait malheur." Après quoi, Finette se place elle-même dans le coffre, avec tout l'argent et l'or qu'elle a trouvés au château.

Jean-Parle encore une fois prend le coffre, le pose sur son dos et se met en route. Quand il a un mille de fait, il pense: "Mais il est bien pesant, ce coffre-ci!" Le posant à terre, il va l'ouvrir pour voir ce qu'il contient. Mais une voix lui dit: "Dépêche-toi, Finette se meurt." Reprenant le coffre, il se le remet sur l'épaule. *Quand on pense!*[2] cette *pau'ptite*[3] Finette! Je l'entends crier d'ici. Je vas me dépêcher à aller à son secours." Un mille plus loin, il met encore le coffre à terre, en disant: "Mais, ce coffre-là pèse *effrayant!*" Finette lui lâche un cri: "Dépêche-toi, Finette se meurt." *Pognant* le coffre, il se rend en courant chez la veuve, et lui dit: "Il faut que je m'en retourne vitement; Finette est mourante." — "Oui? mais reposez-vous quelques minutes. Le souper est prêt, et il commence à être tard." — "Grand'mère, je n'ai pas le temps. En m'en revenant, elle m'a crié deux fois: 'Dépêche-toi, Finette se meurt!' " Mais, pendant ce temps, les hommes de justice, l'huissier et la police arrivent, saisissent Jean-Parle, et lui font justice sur un billot, avec une hache.

Quant à Finette? Elle a hérité du château et de la fortune de Jean-Parle. Et moi, elle a voulu m'engager pour que je reste au château. Mais je n'ai pas voulu. Qui sait? Ce Jean-Parle, étant sorcier, reviendrait peut-être! J'ai aimé mieux rester ici pour vous en raconter l'histoire.

[1] Pour *debout*, i.e., rétablie.

[2] Dans le sens de *n'est-ce pas curieux!*

[3] Pour *pauvre petite*.

29. L'EAU DE LA FONTAINE DE PARIS.[1]

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un homme et sa femme. Pendant que l'homme, tous les jours, allait bûcher, le prince venait causer avec sa femme. Un bon jour, le bûcheron dit: "J'aime bien sa visite, mais pas si souvent que ça. Tu peux lui dire qu'il ferait mieux de rester chez lui."

Le mari parti pour la forêt, le prince arrive comme d'habitude. Son amie lui dit: "Mon mari déclare qu'il aime bien votre visite, mais pas si souvent; et que vous êtes aussi bien de ne plus revenir." Elle ajoute: "Comment faire pour s'en débarrasser pendant quelques jours?" Le prince suggère: "Quand vous le verrez venir, criez du mal de dents. Il vous demandera: 'Faut-il le docteur?'[2] Répondez: 'Non! il me faut de l'eau de la fontaine de Paris; sans cela mon mal de dents ne se passera pas.'" *Comme de fait,*[3] voyant venir son mari, elle se met au lit et crie du mal de dents. "Qu'as-tu, pauvre femme?" demande son mari, en entrant. "Ne m'en parle pas! J'ai-*t* un mal de dents. Depuis ton départ, je n'ai cessé de crier de douleur." — "Veux-tu que j'aille chercher le médecin?" — "Non! les médecins ne peuvent rien y faire. Il me faut de l'eau de la fontaine de Paris. Sans ça, mon mal ne se passera pas." — "Pauvre femme! Pendant que j'irai jusqu'à Paris, tu auras bien le temps de mourir vingt-cinq fois." — "Non! sans l'eau de la fontaine de Paris, mon mal ne se passera jamais!"

Le bûcheron est si bon pour sa femme qu'il ne peut rien lui refuser. Il se *grèye* donc et part pour Paris. Sitôt le mari parti, le prince arrive, et on prépare un gros souper.

Le long du chemin, le mari rencontre un vieux cocassier,[4] qui lui dit: "Bonjour, mon ami!" — "Bonjour, monsieur!" — "*Yous que*[5] vous allez? Vous avez l'air bien en peine et fatigué." — "Ne m'en parlez pas! Ma femme a(-*t*) un mal de dents qui ne peut guérir sans l'eau de la fontaine de Paris." Le vieux cocassier dit: "*Tet, tet, tet!*[6] votre femme n'a pas plus mal aux dents que moi." — "Je ne crois pas que ma femme soit assez méchante pour m'envoyer à Paris pour rien." Le vieux reprend: "Eh bien! *embarquez* dans mon panier. S'il lui faut de l'eau de la fontaine de Paris, moi, j'en ai." Le mari, dans le panier, est rapporté à sa maison par le vieux cocassier, qui frappe à la porte, pan, pan, pan! et demande à loger. La femme répond en

[1] Raconté par Mme Prudent Sioui, de Lorette, en août, 1914. Mme Sioui apprit ce conte de sa mère, Marie Michaud (Picard).

[2] I.e., *médecin.*

[3] I.e., *en réalité, de fait.*

[4] Mot dont la signification est inconnue, au Canada. En France, il signifie "commerçant de poules." Mme Sioui prononçait *cacassier.*

[5] Pour *où est-ce que.*

[6] Négation emphatique.

tempêtant: "On ne peut jamais avoir la paix, ici. Il faut toujours quelqu'un pour nous ennuyer!" Le prince est si charitable qu'il lui dit: "Laissez-le donc entrer! C'est un vieux qui vient peut-être de loin, bien fatigué. Il ne nous dérangera toujours pas beaucoup, si nous le laissons à la cuisine." La femme dit à sa servante: "Fais-le entrer et s'asseoir dans la cuisine." Le cocassier entre avec son panier et s'asseoit près du poêle, dans la cuisine.

En se mettant à table, le prince dit à la femme: "Pauvre vieux! il a l'air de venir de loin, et il y a peut-être longtemps qu'il n'a pas mangé. Faites-le donc entrer et souper avec nous." La servante va dire au cocassier: "Entrez et venez souper avec nous." — "Je ne refuse pas, madame; ça fait longtemps que je n'ai pas mangé. Mais j'aimerais bien à avoir mon panier près de moi." A sa maîtresse la servante va dire: "Le vieux voudrait apporter avec lui son panier, où il se trouve quelque chose de précieux." — "Son panier, son panier! dit la femme; il pourrait toujours bien entrer sans son panier!" Mais le prince, toujours *compâssieux*,[1] répond: "Laissez-lui donc apporter son panier. Il le mettra sous le lit. Ça ne vous embarrassera toujours pas." La servante retourne à la cuisine: "Eh bien! apportez-le donc, votre panier!" Avec son panier, le cocassier entre, se met à table et soupe.

Dans l'ancien temps, c'était l'habitude de chanter après souper. Le prince dit à la dame: "Chantez-nous donc une petite chanson." — "Non, mon prince! c'est bien à vous à commencer." Le prince commence:

" C'est une jeune dame à l'abandon,
Un beau pâté à trois pigeons (*bis*),
Kyrie christi,
Un beau pâté à trois pigeons,
Qui riait,
Kyrie eleison ! "

"C'est bien chanté!" dit la dame. Le prince réclame: "C'est votre tour." Mais elle répond: "Demandez au cocassier; ça convient, vu qu'il est plus vieux que moi." — "Non! dit le cocassier, c'est le tour de la dame de la maison." Elle commence donc:

" Mon mari est allé(-z) à Paris;
Il n'est pas *paré*[2] d'en revenir (*bis*),
Kyrie christi,
Il n'est pas *paré d'en* revenir
A sa maison,
Kyrie eleison."

[1] I.e., *rempli de compassion.*

[2] I.e., *près.*

"C'est bien chanté! c'est bien chanté!" disent les autres. A présent, on demande à la servante sa chanson. La servante répond: "Non! ça conviendrait mieux au vieux qu'à moi." — "Voulez-vous chanter une petite chanson?" demande le prince au cocassier. "Pour ne pas vous désobliger, répond-il, je vas vous en chanter une:

" Dans mon chemin, je l'ai rencontré;
Je l'ai fait mettre dans mon panier (*bis*),
Kyrie christi.
Mon panier est dessous le lit,
Dans la maison,
Kyrie eleison! "

"Ça, c'est bien chanté!" disent les autres. Le prince dit aussi la même chose: "Bien chanté!" mais il n'aime pas la chanson. "Le mari est peut-être dans le panier?" pense-t-il.

"*Ast'heure,* vous allez chanter, la servante!" Elle répond: "Je ne sais guère comment chanter; mais pour ne pas vous désobliger, prince, *m'as* [1] chanter:

" J'entends le cocassier qui dit
Que mon maître est dans son panier (*bis*),
Kyrie christi;
Qui dit que mon maître est dans son panier,
Dessous le lit,
Kyrie eleison."

Le cocassier demande: "Mon prince! voulez-vous que je fasse chanter mon panier?" La dame dit: "Vous voyez *ben* que c'est un *sapré* fou; faire chanter son panier? *Voir si* un panier chante!" Assez curieux et aimant tout entendre, le prince dit: "Laissez-le donc chanter. Peut-être a-t-il quelque chose qui chante, dans son panier." — "Mon vieux, faites-le donc chanter, le panier." Le cocassier va dessous le lit chercher son panier, le met dans le milieu de la place, [2] et lui *fou* un coup de pied en disant: "Chante, panier!" Voilà *ben* le panier qui commence à chanter:

" J'étais à Paris et j'en suis revenu;
*T'*as été malade, mais tu *l'es pu.* [3]
Tu sortiras de ma maison.
Kyrie christi;
Tu sortiras de ma maison
A coups *d'*bâton,
Kyrie eleison."

Je vous dis que le prince sortit de la maison! Il paraît que, depuis, il n'a jamais eu l'idée d'y retourner.

[1] I.e., *je m'en vais.*
[2] I.e., *au milieu de la salle* ou *chambre.*
[3] Pour "*tu as* été malade, mais tu *ne l'es plus.*"

FACÉTIES.

30. LE CONTE DE MONSIEUR MICHEL MORIN. [1]

Un jour, c'est un monsieur Michel Morin. Il dit à son voisin: "Je m'en vas à la chasse, dans la forêt." Rendu en un certain bois, monsieur Michel Morin aperçoit un lièvre. Il prend son *bouchon, joupon,* [2] le tue. Voyez comme il avait de l'amour pour son prochain! [3] Il prend son gibier, le *pleume,* et le mange. De la peau, il se fait un capot, des bottes et une *tuque.* [4] Vous voyez que monsieur Michel Morin avait de l'amour pour son prochain. De là il s'en retourne.

Le long du chemin, il aperçoit un de ses amis examinant une vieille croix de pierre. Son ami lui dit: "Monsieur Michel Morin, regarde! Dans le haut de la croix de pierre, il y a un *nic* [5] de pies." Monsieur Michel Morin gage qu'il est capable de dénicher les pies. Rendu dans le haut de la croix de pierre, Monsieur Michel Morin tombe *aut'en'bas* [6] et se casse les reins. "Et vite, et vite! dit-il; portez-moi à ma propriété, que je fasse mon testament!" On le transporte donc au milieu de sa femme et de ses enfants. Monsieur Michel Morin dit à sa femme: "Et vite, et vite! au notaire, [7] que je fasse mes dons!" "Monsieur Michel Morin! [dit sa femme,] pourquoi veux-tu le notaire: nous n'avons rien." Il réplique: "Et vite, et vite, au notaire!" L'on va chercher le notaire, car monsieur Michel Morin est sur son lit de mort. [8]

Sitôt le notaire arrivé: "Qu'avez-vous donc, monsieur Michel Morin?" — "Approchez ici! [répond-il.] *Toi,* ma femme, je te donne trois arpents de terre. Ecrivez, notaire!" — "Où vais-je les prendre, les trois arpents de terre?" [demande sa femme.] Monsieur Michel Morin reprend: "...Trois arpents de terre. Ecrivez, notaire!" Son petit-fils Colin [demande]: "Moi, monsieur Michel Morin?" — "*Toi,* mon petit-fils Colin, je te donne la plus belle fille du village, à prendre quand tu voudras, ou quand tu pourras. Ecrivez, notaire!" A sa servante qui approche en disant: "Moi, monsieur Michel Morin, est-ce que je n'aurai donc rien?" Il répond: "Approche, *mes grosses*

[1] Récité en août, 1914, à la Jeune Lorette, par Prudent Sioui, qui l'avait appris par cœur, de son père.

[2] Mots rythmiques, sans signification précise.

[3] Ironie.

[4] *Tuque* (de *teugue,* terme marin), nom populaire d'une coiffure ronde, ordinairement faite de laine, et surmontée d'un pompom ou d'un gland, que portaient les anciens Canadiens.

[5] Pour *nid.*

[6] Pour *de haut en bas.*

[7] Pour *allez au notaire* ou *allez chercher le notaire.*

[8] Sioui dit: "sur le lit de la mort."

glôdines,[1] mes gros sabots![2] A toi qui a été bonne servante, je donne ma petite chaudière à l'eau bouillante, avec un bon bouillon qui ne te figera pas sur le cœur, pour un an et un carême." A son petit Pierrot (il dit): "Approche!" — "Moi, monsieur Michel Morin, est-ce que je n'aurai donc rien?" — "Oh! oui, dit monsieur Michel Morin; approche, mon petit Pierrot! tu as été bon serviteur; je te donne ma serpe à fagots. Ecrivez, notaire! Garde-toi de faire des fagots de feuilles, de feuillages et de *feuillets;*[3] mais fais toujours des fagots de conscience,[4] et tu passeras pour le meilleur *fagotier* de France."

"Et là! Monsieur Michel Morin, avez-vous fait tous vos dons?" Monsieur Michel Morin, sur son lit de mort, fait des rêveries et des *rêveras*[5] et toutes sortes de grimaces, pensant de vaincre la Mort. Mais la Mort [s'est moqué][6] de lui et lui a coupé le fil de la vie, avec tous ses rêveries et *rêveras.* Monsieur Michel Morin avait la bouche carrée et le bout du nez rond, et le diable l'a emporté.

31. MICHEL MORIN.[7]

(*Titre*)[8] ÉLOGE FUNÈBRE DE MICHEL MORIN, BEDEAU DE L'ÉGLISE DE BEAUSÉJOUR.[9]

(*Epitaphe*) *Mortuus est*[10] *beatus* Gaspard Jean, docteur de la commune, qui contemplait un jour[11] *sur* la mort des légumes et des *beatus,* armé de fourches et d'*artibus.*[12]

[1] Pour *ma grosse Claudine.*

[2] Des noms d'amitié.

[3] Le dernier de ces mots est dénué de sens; il est employé pour produire une sorte de cadence comique.

[4] C'est-à-dire, où l'acheteur trouve son compte.

[5] Mots ajoutés pour la cadence et l'effet.

[6] Sioui dit: "La mort s'est *rassemblée* de lui," probablement par erreur, peut-être pour "s'est rassemblée autour de lui."

[7] Trois versions de ce conte héroï-comique, toutes issues de la même source, ont été recueillies. La première provient de l'abbé François Têtu, du collège de Sainte-Anne de la Pocatière; la seconde, de l'abbé J.-P. Grondin, de Saint-Germain, Kamouraska; et la troisième, de l'abbé J.-E.-B. LeVasseur, curé de l'église de Saint-Jean-Baptiste, de Ashkum, Illinois. Tandis que la version de M. Têtu — la plus brève de toutes—a été recueillie à la sténographie, celles de MM. Grondin et LeVasseur ont été obtenues sous forme de manuscrits. Nous avons généralement reproduit ici la plus complète de ces versions, celle de M. LeVasseur, en y ajoutant les différences en notes.

Ce conte a d'abord été appris, il y a probablement plus de quarante ans, dans les chantiers de Saint-Pacôme, Kamouraska, P. Q., par une personne qui l'a transmis à M. LeVasseur, alors adolescent. M. LeVasseur, à son tour, le répétait souvent, il y a trente-cinq ans environ, à ses confrères, au collège.

On remarquera que ce conte est, surtout vers la fin, rimé. Les quantités rythmiques ou bien n'ont jamais été plus régulières, ou se sont modifiées au cours de nombreux oublis et transmissions.

[8] Les mots entre parenthèses n'ont pas été donnés par les conteurs.

[9] Les noms de localités, ici et dans la suite, ne sont pas canadiens. Il y a un Beauséjour, en Champagne (France).

[10] M. Têtu dit: "Ci-gît Gaspard Béatus Jean."

[11] Les versions de MM. LeVasseur et Grondin ont ceci:..."qui contemplaient tous deux..." Le sens de cette phrase n'a pas de rapport avec le contexte.

[12] Ici, ces mots dénués de sens ont évidemment pour but de produire une cadence comique.

(*Eloge*) . . . . [1]

Un jour, Michel Morin, occupait la place *officiale* de la paroisse, c'est-à-dire le banc de l'œuvre. Il s'aperçut que les moineaux faisaient leurs nids dans la voûte de l'église. Il se leva bien doucement, prit une perche à abattre les fils d'araignées, et *patati, patata, vadadi, vadada*, les mit tous hors de l'église. Ah ! voyez toutes ces bêtes, excepté le prêtre, avec toutes ces gueules enfarinées,[2] sans compter le curé qui prêchait ![3] Sans moi, nous n'entendions ni messe, ni sermon.

Un jour, étant assis à sa fenêtre, Michel Morin vit le petit-fils de Jacquelin et son voisin qui se battaient tous deux pour des prunes.[4] Il se leva, s'approcha, leur mit la main sur le collet, donna une tape à l'un, un soufflet à l'autre, et les sépara bien promptement. Voyez comme Michel Morin avait bon cœur pour son prochain, de voir[5] ces deux fripons qui s'arrachaient la *crigne*[6] de toutes leurs forces.

Un jour, Michel Morin, se promenant le long du clos de Jean Michaud, aperçut un lièvre. Il le prit, le tua, le *pleuma* et le mangea. Excellent homme, Michel Morin! C'est l'*omnis homo*. . ., l'homme à tout faire, puisqu'il a pris son lièvre, l'a tué, l'a *pleumé* et l'a mangé.

Un jour, Michel Morin, invita à dîner quatre de ses bons amis et moi, *qui*[7] faisait cinq. Je ne me souviens pas si c'était un vendredi ou un samedi, la veille d'une fête ou d'un dimanche; *toujours que*[8] c'était un jour maigre. Michel Morin n'avait rien pour recevoir son monde. Il courut alors à la rivière, se dépouilla de ses vêtements et se jeta à la nage. Nous le crûmes noyé; mais point du tout! Il revint avec deux brochets aussi longs que d'ici à demain, éventra l'un de ses deux brochets, passant son coutelas sur le pavé, *britchte, brètchte, vritchte, vrètchte,* en fit une matelote[9] *qu'on*[10] se *délichait*[11] les quatre doigts et le pouce. Après que nous eûmes bien mangé, il fallut chacun raconter son histoire. Michel Morin s'y prit en ces termes, *dit-il :* Je me meurs,

[1] Une strophe ici n'a pu être reconstituée qu'imparfaitement (manuscrits LeVasseur et Grondin): "A chaque endroit où je *puisse* passer, d'un coup de pistolet je lui ferais sauter la cervelle. 'Ah! Ah! dit la grand'mère, s'il avait étudié en classes, ce serait le plus savant des hommes, s'il en eût été capable.' "

[2] *Gueule enfarinée*, expression peu usitée, au Canada.

[3] M. Têtu disait: ". . .les mit tous hors de l'église, toutes les bêtes, sans compter le prêtre."

[4] M. Têtu dit: "Michel Morin voit les enfants du voisin qui se battent pour un panier de prunes." Dans la suite, il admit la version de M. LeVasseur authentique.

[5] Probablement dans le sens de *il fallait voir*.

[6] *La crinière.*

[7] *Ce qui.*

[8] I.e., *ce qui est certain, c'est que.*

[9] Le conteur entendu par M. LeVasseur disait: "*une matela*. . ."

[10] Messieurs Têtu et Grondin disent : " Un ragoût à s'en *délicher* les quatre doigts et le pouce."

[11] *Léchait.*

moi qui avais un si bel âne, d'une si bonne race, *dont* la mâchoire *du* cousin germain avait servi à tuer Caïn.

La blanchisseuse, un jour, voulant porter le linge à la grenouillère,[1] me dit: "Compère!"
—"Mais qu'est-ce qu'il y a donc, commère?"
—"Il y a bien loin de chez la blanchisseuse à la grenouillère.
Si nous attelions le bel âne à la charrette,
Ce serait bien plus tôt *faite.*"
Je lui dis: "En effet, prenez-le."
Elle le prit donc, le bel âne, et l'attela à la charrette.
Mais en passant par le *fôssette*[2] Albec,
Le bel âne s'est enfoncé depuis la queue jusqu'au *bec.*
Elle me dit: "Compère!"[3]
—"Mais qu'est-ce qu'il y a donc, commère?"
—"Votre bel âne, *il* est mort!"
—"Ah! pleurez mes yeux, pleurez sans cesse! Versez autant de larmes qu'il y a d'eau dans la rivière!"
On a tant versé de larmes que le bel âne[4]
Se rendit au royaume des *Taux*[5]
Pour le tirer de là, pour lui ôter ses sabots,
Pour le porter en terre, pour le porter sur l'île Macrèle,
Il nous faut
Jacquelin, Jacqueline, Couleuvrine et ses petits.
On a eu pour tout héritage..
La viande! Les chiens en ont fait leur partage.

Un jour, Michel Morin vit des corneilles qui avaient leur nid dans le haut d'un sapin.[6]
Il gagea une pinte de *whiskey* avec son voisin.
"Gageons, dit-il à son ami,
Gageons une bouteille de *whiskey*
Que je puis dénicher les pies."
Il y alla, mais, par malheur, monta sans échelle.
Arrivé au haut du sapin, il s'écria: "Victoire!
Mon voisin! nous allons la boire!"
Il se mit à descendre. Une branche cassa, et il dégringola de branche en branche.
Il tomba et se *cassit* les reins.[7]

1 M. Grondin écrit ici "*Carnouillère,*" nom propre.

2 *Fossé.*

3 M. LeVasseur remarque en note que les expressions *compère, commère,* ne sont pas couramment usitées ici dans ce sens, mais bien en Normandie.

4 M. Grondin écrit: "Versez autant d'eau qu'il y en a dans la rivière; et ils en versèrent tellement que l'âme de notre bel âne se rendit..."

5 M. LeVasseur remarque que ceci veut peut-être dire "le royaume d'Yvetot."

6 Ici, les trois versions différent un peu, celle de M. Têtu est donnée en texte. Celle de M. LeVasseur: "Michel Morin gagea avec son voisin qu'il irait dénicher les pies dans le haut de l'orme situé à la côte Pierre." La version de M. Grondin: "Michel Morin gagea une pinte de *whiskey* avec son voisin qu'il irait dénicher les corbeaux qui faisaient leur nid dans l'orme situé près du mur, au haut de la côte Pierre." M.Têtu plus tard voulut ici retrancher sa version, préférant celle de M. LeVasseur.

7 M. LeVasseur écrit: "Il se mit à descendre de branche en branche. Une branche cassa, il tomba et se *cassit* les reins. M. Têtu, lorsqu'il lut la version LeVasseur, la déclara authentique.

Le voilà pas trop bien.
"Avant de me porter en terre,[1]
Qu'on m'emmène monsieur le notaire,
Avant de me porter au monument,
Que je fasse mon testament....
Monsieur le notaire, employez pour moi *du bon* et *du propre.*[2]
Ecrivez à ma mode,
Et vous serez payé en méthode.
Ecrivez pour moi, aujourd'hui.
Ecrivez sans crédit.[3]
Je lègue à ma femme deux pièces de terre
Situées à la côte Pierre."
—"Mais, mon mari, excusez donc!
On n'a jamais eu ni terre, ni maison."
—"Chut, chut, ma femme! Je vais vous expliquer tout ça.
Il y a, dans le haut de notre muraille, un pot
Destiné à servir de nid aux moineaux.
Et, dans le fond de la cuisine,
Il y a une vieille terrine.[4]
Ça fait deux pièces de terre."
—"Merci, mon mari!"
—"Ecrivez, notaire!
Je donne à mon fils François[5]
Ma hache qui était l'empereur des bois, cette hache que je tenais entre mes quatre doigts et le pouce, et *dont*[6] je coupais un orme en trois coups."
—"Merci, mon père!"
—"Ecrivez, notaire!
Je donne à mon petit-fils Jarène,[7]
Avec sa grand'mine blême,
Mon bâton,[8] mon *creux*[9] et mon tabac,
Et, pour mémoire, mon estomac."
—"Merci, mon père!"
—"Ecrivez, notaire!
Je donne à ma fille unique
Ma plus grande *colique.*
Je consens bien à son mariage,
Dans notre village.
Par son contrat,
Elle restera fille tant qu'elle voudra."

1 M. Grondin: "Avant qu'on me porte au cimetière..."

2 La version au texte, quant à cette ligne, est celle de M. Grondin. Celle de M. LeVasseur est celle-ci: "Monsieur le notaire, il faut prendre le meilleur et plus superbe moyen pour cela."

3 M. Grondin dit: "Ecrivez sans crédit et surtout sans réplique."

4 M. Têtu: "Mais oui! il y a la vieille terrine dans l'armoire, et le pot dans le buffet..." M. Grondin: "Il y a *dessus* notre armoire un pot fait en terre; et dans le bas de notre buffet, une vieille terrine en terre..."

5 MM. Têtu et Grondin donnent le nom de François à celui que M. LeVasseur désigne simplement comme 'fils aîné;' M. Grondin dit: "petit-fils François."

6 *Avec laquelle.*

7 L'ordre de ces legs est différent dans les trois versions recueillies. Le nom de Jarène n'est pas en usage, au Canada, à notre connaissance.

8 M. Grondin, ici, écrit *sac.*

9 Sens incertain.

—"Merci, mon père!"
—"Ecrivez, notaire!"
—"Et moi, mon oncle et mon parrain,
Est-ce que vous ne me donnerez rien?"
—"Avance ici, mon neveu! J'ai encore du bon pour toi. Je te donne autant d'eau que tu pourras en boire à la rivière, et, aussi, trois sacs de grain."[1]
—"Mais, excusez donc, mon parrain!
Où donc le prendre, ce grain?"

Au temps de la moisson, l'année prochaine, lorsque le grain aura poussé, tu iras dans le champ de l'un, dans le champ de l'autre, dans le champ du commun;[2] tu prendras une poignée ici et une poignée là. Tu ramasseras bien tes trois sacs de grain, et tu en auras pour vivre jusqu'à Pâques."

—"Merci, mon parrain."
—"Écrivez, notaire!"
—"Et moi, mon maître, depuis sept ans
Que je suis dans votre maison,
Est-ce que vous ne me ferez pas quelque don?"
—"Avance ici, ma grand' Claudine,
Avec tes *grands* babines;
J'ai encore du bon pour toi.
Va dans le bas de mon armoire,[3]
Et tu trouveras deux œufs de ma poule noire.
Tu les feras cuire dans la chaudière à merveille.[4]
Avec la graisse, tu feras de la chandelle.
Avec le bouillon, tu feras de la soupe, pour ton carême,
Qui ne te figera pas sur le cœur."
—"Merci, mon maître!" — "Ecrivez, notaire!
Je donne à mon fils Pierrot
Ma serpe à faire des fagots.[5]
Je t'en prie, mon fils Pierrot,
Ne fais pas de fagots de rondins,
Pour te dégourdir les reins.
Ne fais pas de fagots d'asperges,
Garnis de feuilles et de feuillages,
Mais de ces bons fagots de cabaret,
Qui durent une heure à peu près.
Fagots, fagotins, *fagotier*,
Fagots liés de tous côtés,
Fagots qui portent la mesure de toute la science;
Et tu deviendras le meilleur *fagotier*[6] de France."

[1] M. Têtu dit ici: "trois gerbes de blé," ce qu'il retrancha ensuite.

[2] M. LeVasseur remarque en note: "Le champ de la commune est, en France ou en Belgique, un immeuble laissé aux pauvres de l'endroit; ce qui est inconnu, au Canada.

[3] M.Têtu dit: "Va dans le nid de la poule noire..." Plus tard, il préféra la version de M. LeVasseur.

[4] Il y a peut-être inversion pour la rime, le sens étant : " Tu les feras cuire à merveille, dans la chaudière;" ou encore: "dans la chaudière aux merveilles"(?)

[5] Ces détails, fait remarquer M. LeVasseur, n'ont rien de canadien, la serpe à fagots étant une chose inconnue, au Canada.

[6] *Fagoteur.*

—"Merci, mon père!"
—"Ecrivez, notaire!"
Ici le notaire s'impatiente.
"Sapristi! Michel Morin,
Si on écrivait tous vos desseins
On en ferait bien un gros livre!"

Michel Morin se proposait d'en dire bien davantage;[1] mais la Mort qui l'environnait[2] de tous côtés lui coupa le souffle de la vie.

32. LE TRÉPAS DE MICHEL MORIN.[3]

Non loin de notre église est un orme géant.
C'est là que, pour plaider, le peuple, s'ameutant,
Vient souvent réclamer les formes judiciaires,
Pour un peu démêler le fil de ses affaires.
C'est là que, dans l'été, un cercle de garçons
Dérobent au soleil leurs imberbes mentons:
C'est là qu'assis en rond, sur l'herbe verdoyante,
Ils s'amusent aux jeux. Et la troupe bruyante,
[Dès la partie gagnée], se relève aussitôt,
Pour le pétillant jus boire à tire-l'arigot.
Et, avec mille bonds, la troupe clapotante
Fait trembler le sol [de sa course remuante].
Une bavarde pie, un jour trois fois maudit,
Au fin sommet de l'orme avait perché son nid.
Son diable de caquet interrompait sans cesse
Le sermon du curé. La troupe vengeresse,[4]
Un dimanche, enfin, s'assemble vaillamment
Pour, avec des bâtons, ruer la pie aux vents,
Et détruire son nid. Héroïque entreprise!
A toi seul, ô Morin, les destins l'ont commise!
O destins trop cruels! O trop fatal honneur!
A peine son oreille a saisi la clameur,
Plus vif que le renard, il court à perdre haleine;
Et sa voix retentit: "Arrêtez destructeurs!
A quels honteux excès vous portent vos fureurs?
Pourquoi saccagez-vous notre orme à coups de gaules?
Quoi! vous ne pourriez trouver de meilleur rôle
Qu'abattre là, à vos pieds, le logis des oiseaux?...
Mais qui veut parier que, grimpant en deux sauts,

[1] Un certain nombre des aventures de Michel Morin ont dû être omises ici par oubli. Ainsi le fragment suivant est-il revenu à la mémoire de MM. LeVasseur et Grondin: "Michel Morin racontait toujours l'histoire de la chienne et de sa cousine... Michel Morin, mauvais payeur, déchargeait le plancher quand on lui parlait de payer. Il prenait toujours le large, crainte de rester pour gage. Durant ce temps-là, il faisait toujours des bons repas."

[2] MM. Têtu et Grondin: "la Mort qui le guettait..."

[3] Cette version manuscrite rimée et amplifiée d'un épisode du conte de Michel Morin nous a été communiquée par M. l'abbé Wilfrid Lebon, du collège de Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska. L'auteur de ces rimes — l'abbé T.-B. Pelletier — était, de 1838 à 1848, préfêt des études au collège de Sainte-Anne. Il a dû emprunter son sujet au folklore populaire des environs.

[4] Des gamins.

Je saccage le nid de la bavarde pie,
Et qu'en un tour de main je la mette en charpie?"
Il dit, et aussitôt il a trompé les yeux.
Il grimpe, il saute, il vole; et de son bras nerveux
Empoignant les rameaux, il arrive à la cîme.
Maîs, hélas! quel revers! Il y trouve un abîme
Il allait se saisir de l'objet convoité;
Déjà la pie, en fuite, avait déménagé,
Laissant là, sans souci, sa criarde famille.
Elle a vu de Morin l'œil en feu qui pétille!
Mais, ivre de victoire, à de faibles rameaux
Michel avait confié son destin et ses os.
Sous ce fardeau trop lourd on voit ployer la branche.
On s'étonne, on s'émeut. Il s'est rompu la hanche.
De culbute en culbute, et par sauts et par bonds,
Le brave sur le sol arrive moribond.
O douleur! il est là sans souffle et sans vie.
Oh! pleurez, tous les yeux, s'il vous en prend envie!
Je ne puis dire plus sur son bien triste sort.
C'eût été un héros... s'il n'en était pas mort.

33. TI-PIERRE ET JACQUELINE.[1]

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était un vieillard, sa femme et leur seul enfant, Ti-Pierre. Le vieillard, un jour, dit à sa femme: "Nous voilà vieux et incapables[2] de travailler. Si tu veux dire comme moi, nous allons donner à Ti-Pierre son héritage, pour qu'il aille se choisir une compagne." Comme ils sont d'accord, la vieille femme donne à Ti-Pierre son héritage: cinq sous en tout et pour tout, lui disant: "Voici ton héritage. Choisis-toi(*t*)une compagne." — "Mais *poupa!* répond-il, tu crois que c'est facile avec cinq sous de se choisir une compagne? Surtout moi qui n'ai jamais rien fait que garder les troupeaux. On n'apprend pas grand éloquence là-dedans. Mais enfin, puisqu'il le faut, allons!"

Voilà donc que je[3] me mets mon habit, mes culottes de bouracan,[4] mes bottes de cuir cru, et ma *tuque*[5] barrée noire et rouge. Et puis, je pars au grand galop. Arrivé à une maison, je frappe à la porte. "Qui est-là? Entrez!" J'entre. "Est-ce ici qu'il y a des filles à marier?" je demande. "Oui, monsieur! Assoyez-vous. Il y en a trois qui sont joliment *grandettes*.[6] — Joséphine, *Tharèse*,[7] et Mar-

[1] Récité à Lorette, en août, 1914, par Mme Prudent Sioui, avec l'aide de son mari.

[2] Le conteur dit: "et *pu* capables de travailler." *Pu* (i.e., plus) ici est équivalent à *pas*, et est abrégé de *non plus*.

[3] Le reste de ce conte est un monologue dans la bouche de Ti-Pierre.

[4] Ici prononcé *bouragan*.

[5] *Tuque*, coiffure de laine, et ordinairement surmontée d'un gland.

[6] Diminutif de *grande*.

[7] Thérèse.

goulette, descendez ici! Un monsieur voudrait vous voir." J'entends *pif, pof!* dans l'escalier; ce sont les filles qui descendent. J'en ai la chair de poule, et me sens tout bête. Je m'approche de *la cesse* qui [1] me paraît la plus gentille, et lui dis: "Mamselle! m'aimerez-vous toujours?" La voilà qui part au grand galop, ses deux sœurs par derrière elle. Je vous dis que je reste bête! Souhaîtant le bonsoir à la mère, je prends la porte, [2] et continue mon chemin.

A la fin, je suis venu à bout de trouver ce qu'il me fallait: une compagne, une nommée Jacqueline. Je *cré ben* que ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux; mais, pour moi, j'en étais content.

Jacqueline et moi, nous voilà partis pour nous marier. C'était une grosse noce, et quelle suite! Il y avait: moi, Jacqueline, *Tharèse,* Margoulette, Suzon, Suzanne; ce qui faisait trois grands *cabarouets* bien pleins. C'était beau de nous voir! Une fois marié, je m'en fus avec Jacqueline m'établir sur la montagne. En chemin, nous rencontrons Gros-Jean, fumant sa pipe. "Ah! Ti-Pierre, approche! viens fumer une pipe avec moi." — "Ah! oui, avec plaisir. Tu sais, Gros-Jean, que je suis marié? Nous nous en allons nous établir sur la montagne."—"*Ti vré?*" [3]—"Ah oui! Tiens! je te présente ma femme, Jacqueline." — "Jacqueline... son nom de famille, Ti-Pierre?" — "Je ne le sais pas, Gros-Jean.... *Ast'heure,* tu vas nous *escuser;* [4] nous allons nous établir sur la montagne."

Rendus sur la montagne, je me bâtis une maisonnette en branches d'épinette. "*Dis rien,* [5] Jacqueline! Nous vivrons *ben.* Je fais tout ce que je veux de mes mains: d'abord, des manches de lavette, [6] des couverts de pots de chambre, des *battoués* [7] pour laver le linge. Tu vas voir comme nous allons être heureux tous les deux. Tu le sais, dans trois jours j'ai bâti notre maisonnette, et *grèyé* [8] la cuisine. J'ai fait un manche de lavette, une terrine en bois, un bassin pour se laver les mains. Tu vois qu'*on* n'est pas trop mal, pour des commençants." Nous faisions la soupe dans une vieille terrine; nous mangions notre fricassée dans une cuvette défoncée, et une cuiller en bois nous suffisait à nous deux. Notre lit était fait de branches d'épinette. Je vous dis que nous n'étions pas trop mal *grèyés,* et quels amoureux nous étions! Mariés pour toujours, toujours, c'était le bonheur; et, des fois, [9] bras dessus, bras dessous, nous nous promenions. C'était beau nous voir!

Mais une chose *ben* triste je dois vous dire: au bout de trois mois ma pauvre Jacqueline a disparu. Et depuis, je n'en ai eu ni vent ni nouvelles.

[1] I.e., *celle qui.*
[2] I.e., *je sors précipitamment.*
[3] Pour *c'est-il vrai, est-ce vrai?*
[4] I.e., *excuser.*
[5] I.e., *ne dis rien.*
[6] Sioui disait *navette.*
[7] I.e., *battoirs.*
[8] I.e., *meublé.*
[9] I.e., *quelquefois.*

Il faut qu'elle se trouve bien là où elle est, puisqu'elle ne revient pas. J'en juge par là[1]...

34. LES CARTES DU NOMMÉ RICHARD.[2]

Un jour, c'est un nommé Richard, qui passe devant une église, et entre pour y entendre la sainte messe.

Monsieur Richard s'en va au banc de l'œuvre, comme on y entend et voit le mieux. Là, au lieu de prendre un livre de dévotion de sa poche, il en tire un jeu de cartes. Du doigt le constable lui fait signe de sortir de l'église. Mais monsieur Richard ne remue pas. Le constable vient à lui et dit: "Au lieu de vous amuser avec un jeu de cartes, prenez donc un livre de dévotion." Monsieur Richard lui répond: "Après la messe, je vous donnerai le détail[3] de mon jeu de cartes."

La messe finie, le curé et le constable viennent faire des reproches à monsieur Richard, qui leur répond: "Si vous voulez me permettre, je vais vous expliquer mon jeu de cartes." — "Parle, Richard! répond le curé, je te le permets." Monsieur Richard tire le deux en disant: "Le deux me représente les deux Testaments." Tirant les trois: "Le trois me rappelle les trois personnes de la sainte Trinité: le quatre me représente les quatre évangélistes; le cinq, les cinq livres de Moïse; le six me représente les six jours que Dieu prit à créer le ciel et la terre; et le sept, le jour où il se reposa, après la création." Tirant le huit, il dit: "Le huit me rappelle les huit personnes sauvées du déluge." Tire[4] le neuf....[5] Tire le dix: " Le dix me représente les dix commandements de Dieu." Tire la dame: "Elle me rappelle la reine du ciel." Tire le roi: "Le roi me représente le seul maître à qui je dois obéissance." Tire l'as: "Un seul et même Dieu que j'adore."

Le curé dit: "Monsieur Richard, je m'aperçois que tu as passé le valet." — "Monsieur le curé, si vous me donnez la permission de parler, je vous donnerai satisfaction." — "Parle, Richard! je te le permets." — "Monsieur le curé, le valet me représente un véritable coquin, comme ici votre constable devant vous."

35. LE RÊVE DES CHASSEURS.[6]

Il est bon de vous dire qu'une fois c'était trois messieurs et leur cuisinier, qui étaient allés à la chasse, dans les bois. Après avoir

[1] La mémoire des conteurs faisait défaut dans ce conte, qu'ils admettaient ne pouvoir réciter au complet.

[2] Récité par P. Sioui, de Lorette, en août, 1914. Sioui avait appris ce récit, dont il ne se souvenait pas très bien, de son père, Clément Sioui.

[3] I.e., *l'explication détaillée.*

[4] I.e., Il tire.

[5] La mémoire du conteur fit ici défaut.

[6] Raconté par Mme Prudent Sioui, Lorette, en août, 1914. Elle avait entendu la vieille Marie Bastien, de Lorette, le raconter, il y a longtemps.

chassé toute la journée sans manger, ils n'avaient tué qu'une perdrix. Ils se dirent: "Gardons la perdrix pour le déjeuner. Elle sera à celui qui fera le plus beau rêve."

Le lendemain matin: "Quel rêve as-tu fait?" se demandent-ils. Un d'eux répond: "Moi, j'ai rêvé que je me mariais à la plus belle princesse du monde." Les autres dirent: "Ah! tu as fait un beau rêve."—"Moi, dit un autre, j'ai rêvé à la sainte Vierge, que j'ai vue dans toute sa beauté." Le troisième: "Moi, j'ai rêvé que j'étais au ciel, où j'ai vu le bon Dieu lui-même."

Le cuisinier ajoute: "Moi aussi, j'en ai fait un beau. J'ai rêvé que j'ai mangé la perdrix; et je vois bien que mon rêve est vrai, puisque je ne viens pas à bout de la trouver, ce matin."

36. LES GASCONS ET L'ŒUF.[1]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était trois Gascons. Après avoir marché toute la journée, il ne leur restait pour le souper qu'un œuf. Un des trois propose: "Celui qui trouvera le meilleur mot latin le mangera." — "C'est bien!" répondent les autres. Prenant l'œuf un d'eux dit: "*Et cassatus.*" Et il casse l'œuf. Les autres sont d'opinion que c'est un bon mot latin. En disant: "*Et salatus,*" le second y met du sel. "C'est un bon mot latin," remarquent les autres." Le troisième déclare: "Je crois que c'est à moi le meilleur mot latin: *Et consommatus est;*" et il avale l'œuf.

37. MINETTE M'A VOLÉ MES ROULETTES.[2]

Un jour, j'ai joué avec Minette;
Minette m'a volé mes roulettes.
J'ai dit à Minette:
—"Tu vas me redonner mes roulettes."
Minette dit: "*T'*auras[3] pas de roulettes sans croûtes.
J'ai été trouver mon père pour avoir des croûtes.
Mon père dit: "*T'*auras pas de croûtes sans *heurles.*"
J'ai été trouver les loups pour me faire *heurler.*
Les loups m'ont dit: "*T'auras* pas d'*heurles* sans veau."
J'ai été trouver le veau pour avoir du veau.
Le veau m'a dit: "*T'*auras pas de veau sans lait."
J'ai été trouver la vache pour avoir du lait.
La vache dit: "*T'*auras pas de lait sans foin."
J'ai été trouver la faux pour avoir du foin.
La faux dit: "*T'*auras pas de foin sans lard."
J'ai été trouver la truie pour avoir du lard.
La truie dit: "*T'*auras pas de lard sans glands."

[1] Raconté par P. Sioui, à Lorette, en août, 1914.

[2] Récité par Prudent Sioui, qui l'avait appris de son père. L'auteur a déjà entendu quelque chose de semblable d'une vieille femme, à Sainte-Marie, Beauce.

[3] Pour *tu n'auras pas.*

J'ai été trouver les chênes pour avoir des glands.
Les chênes dirent: "*T*'auras pas de glands sans vent."
J'ai été trouver la mère des vents pour avoir des vents.
La mère des vents m'a *venté*; j'ai *venté* les chênes;
Les chênes m'ont *glanté*; j'ai *glanté* la truie;
La truie m'a *laré;* j'ai *laré* la faux;
La faux m'a *fointé;* j'ai *fointé* la vache;
La vache m'a *laité;* j'ai *laité* le veau;
Le veau m'a *cussé;* j'ai *cussé* les loups;
Les loups m'ont *heurlé;* j'ai *heurlé* mon père;
Mon père m'a *croûté;* j'ai *croûté* Minette;
Minette m'a tout redonné mes roulettes.

38. FORMULE (FINALE DES CONTES).[1]

Je marche aujourd'hui et je marcherai demain; j'ai la force de marcher. Je monte *boteau*,[2] cavé, bois franc, *navette*, terre labourée, terre *au peigne*, au *ravinzion*, la reine entend *vorner*, trois et trois quart et une minute et demie, pistolet *pogne*, heureux, nez, courte queue!

SECTION D'ANTHROPOLOGIE,
OTTAWA, CAN.

[1] Récité par P. Sioui, de Lorette. Son père avait l'habitude de répéter à ses enfants cette tirade dénuée de sens, quand il était fatigué de leur dire des contes.

[2] *Aboteau*; mot étranger, au Canada.

UN CONTE DE LA BEAUCE.

PAR ÉVELYN BOLDUC.

39. DOM JEAN.[1]

Il est bon de vous dire qu'une fois, il y avait un pays. C'était la coutume, dans ce pays, de vendre au piquet, tout comme des bœufs, les hommes qui étaient capables de lever plus que leur propre poids. Or, Dom Jean, un homme de ce pays, ayant levé un poids plus lourd que lui, fut mené à la ville voisine pour y être vendu. L'encanteur cria: "Que m'offre-t-on pour Dom Jean?" Pas de réponse. "Que m'offre-t-on pour Dom Jean, un gros travaillant, un beau gars?" Le roi se trouvant à passer par là, un fainéant qui s'était accroché à sa voiture, répondit: "Dix piastres, au nom de monsieur le roi." — "Ah bien, dit le roi, je ne peux pas mentir à ma parole. Il me faut donc payer." Et il emmène Dom Jean avec lui à son château. "Tiens, la reine! dit-il en entrant, j'ai acheté un homme au piquet, Dom Jean. Sûrement, tu es contente?" La reine, une créature espiègle et maligne, répondit: "Oui, toi, tu voudrais être entouré de tous les fainéants et les voyous du canton. Je ne veux pas de Dom Jean dans la maison." Pour plaire à la reine, le roi envoya son nouveau serviteur travailler au jardin, où il y avait déjà quatre jardiniers. Voyant arriver Dom Jean, ces hommes se mirent à bougonner: "Nous n'avions pas besoin de celui-là; le roi devient ennuyant avec toutes ses idées." — "Mais, mettez-le au plus dur de la besogne," dit le roi, qui, les ayant entendus, voulait les apaiser. "C'est bon, c'est bon, monsieur le roi!" Ils envoyèrent Dom Jean à un coin du jardin, dans un marécage où il ne venait que des halliers, des framboisiers et des saules. *Cri, cra,* Dom Jean arrachait, sarclait, aplanissait. Vers dix heures du matin, il fit un beau carré, où il sema des graines qu'il avait apportées avec lui. Le soir, il y cueillit trois beaux bouquets, qu'il alla porter l'un au roi, l'autre, à la reine, le troisième, à la princesse leur fille. "Vous voyez, dit la princesse, c'est le premier de vos serviteurs qui pense à me faire un présent." — "Oui! réprit la reine, tu prends toujours pour ton père; aussi, tu n'as de goût que pour les fainéants." Quant le roi vit sa reine encore si fâchée, il dit à Dom Jean: "Maintenant, je vais t'emmener à ma terre[2] pour que tu y travailles." Et le lendemain, ils partirent de bon matin. En arrivant à la terre, les trois fermiers du roi se mirent à bougonner: "Nous sommes bien assez de monde ici sans ce nouveau-là." — "Mais mettez-le au plus dur de

[1] Raconté par Paul Patry, de Saint-Victor, Beauce, et recueilli, en 1914, par Mademoiselle Évelyn Bolduc, du même endroit.

[2] I.e., *ma ferme.*

la besogne," répondit le roi, pour les satisfaire. "C'est bon! c'est bon! monsieur le roi." Ils envoyèrent Dom Jean dans une grande prairie où il ne poussait que chardons, ronces et mauvaises herbes. Dom Jean se mit à labourer, herser, fumer, semer et rouler. Le soir, il récolta un beau champ d'avoine. Ses camarades, voyant cela, murmurèrent entre eux: "Il faut l'en empêcher, ou il fera seul tout l'ouvrage, et le roi nous mettra à la porte." Ils lui dirent: "Dom Jean, vous ferez mieux de ne plus travailler au champ. A partir de demain, vous serez cuisinier." — "C'est pareil pour moi," répondit Dom Jean. Le lendemain matin, il se leva à trois heures pour boulanger, *grèyer* la table et le reste. Jaloux de le voir si actif, les fermiers décidèrent de lui jouer un mauvais tour, à l'occasion de la visite prochaine du roi. Quant à lui, pour mieux recevoir le roi, il prépara un beau repas, fit du pain sucré, cueillit toutes les roses du jardin, *bordi, borda.*

Quand il fut couché, le soir, ses camarades mangèrent tout ce qui se trouvait sur la table: viandes, pain sucré et fleurs, tout y passa. Le roi arrivé, les fermiers lui dirent: "Monsieur le roi, c'est un beau finaud que vous avez emmené l'autre jour. Venez voir la table qu'il vous a préparée." A la vue de cette table dégarnie et malpropre, le roi se mit en colère: "Nas-tu pas honte?" dit-il à Dom Jean, qui arrivait. "Monsieur le roi, ce n'est pas ma faute. La table que je vous avais *grèyée* était bien belle; mais on a voulu me jouer un tour." Prenant une grande salière, il prépara une médecine très forte qu'il but tout d'un trait. "Que les fermiers en fassent autant, maintenant." Les fermiers, comme de raison, ne voulaient pas. "Ce n'est pas difficile, dit le roi, vous pouvez en faire autant que Dom Jean." Forcés de le faire, chacun d'eux prit à son tour une dose de sel. Ils se mirent aussitôt à vômir fleurs, lait, pain sucré et viande. "Ah! je vois bien qui voulait me tromper, dit le roi. Viens-t'en avec moi, Dom Jean!" Et il l'emmena dans son carrosse. Les voyant arriver, la reine se fâcha tout rouge. Mais comme cela arrivait souvent, le roi ne s'en occupa pas trop.

Le même soir, le roi s'en alla dîner chez un de ses amis, emmenant avec lui Dom Jean. C'était alors la coutume d'envoyer un panier rempli des meilleurs bonbons et desserts à la reine, qui n'assistait pas aux festins. Le roi confia donc ce panier à Dom Jean, disant: "Va porter cela à ma petite choisie." En arrivant au château, Dom Jean s'assit sur le plancher et appela: "Ma petite choisie, ma petite choisie!" La chienne de la reine, dont c'était le nom, vint en sautant, et dévora toutes les friandises.

A son retour, le roi demanda à sa reine si elle avait aimé son envoi. "Je n'ai rien reçu, répondit-elle; Dom Jean n'a apporté un panier que pour la chienne." — "Dom Jean, pourquoi n'as-tu pas donné à ma reine le panier que je t'avais confié?" — "Vous m'avez dit d'aller

porter ce panier à votre petite choisie, et c'est ce que j'ai fait." — — "Tu aimes mieux Dom Jean et ta chienne que moi, s'écria la reine; aussi je te quitte." Et elle partit à la vive course sur le trottoir, son châle sur le cou.

Eh bien, en voilà une affaire! Le roi avait de la peine. "Il faut que tu la fasses revenir, mon Dom Jean." — "Ne soyez pas découragé, monsieur le roi; demain, elle sera de retour à votre château." Dom Jean fit imprimer de grands écriteaux[1] contenant que la reine ayant quitté son mari, le roi avait décidé de se remarier avec la fille d'un roi, son voisin, et qu'à ses noces tout son peuple était invité. Dom Jean se rendit chez un marchand de fleurs, qui avait loué une chambre à la reine. "Bonjour, monsieur! qu'y a-t-il pour votre service?" — "Je voudrais acheter toutes vos fleurs." — "Toutes mes fleurs! Pourquoi faire?" — "Le roi, vous le savez, se marie demain, et j'ai besoin de fleurs pour décorer la chambre." Cachée derrière le comptoir, la reine entendait tout cela. Une fois Dom Jean sorti, elle partit à la course sans prendre le temps de mettre son châle, se rendit au château du roi et frappa à la porte. "Qui est là?" demanda le roi. "C'est moi, ta reine. Je ne veux pas que tu te remaries; et je suis prête à tout pardonner, si tu veux me reprendre." Le roi était bien content. "Je savais bien qu'elle reviendrait," dit Dom Jean.

Mais le roi voisin, ayant eu connaissance des écriteaux, fut fort indigné de l'insulte faite à sa fille. Il fit donc savoir au maître de Dom Jean que si on ne lui faisait pas réparation d'honneur, il enverrait ses soldats lui faire la guerre. La réponse fut: "Ne soyez donc point offensé; je vous envoie cette lettre par mon serviteur Dom Jean, l'homme le plus fin que la terre ait jamais porté." — "Si tu es si fin, dit le roi étranger, tu vas me faire, d'ici à un an, une maison appuyée sur rien, dans les airs." — "Je veux bien, répondit Dom Jean, pourvu que vous fournissiez les matériaux."[2] —"Quelle sorte de matériaux faut-il?" — "C'est à vous de le savoir, vous qui me demandez une maison appuyée sur rien, dans les airs."

Quand Dom Jean rapporta la volonté du roi voisin à son maître, celui-ci devint fort en peine. "Ne vous inquiétez pas pour si peu, dit Dom Jean; il s'est obligé à me fournir les matériaux."

Dom Jean alla à la montagne, sur le haut de laquelle il dénicha quatre petits aigles, qu'il emporta. A mesure que les aigles grandissaient, il les habituait à se laisser atteler, un à chaque coin d'une petite maison de papier, les faisant voler en les retenant par une corde.

Au bout de l'année, il se rendit au royaume du roi voisin, apportant avec lui ses aigles et sa maison de papier. Il arriva à la porte du château: pan, pan, pan! "Qui est là?" crie le roi. "C'est moi, Dom

[1] Cette formule a remplacé ici la plus ancienne *faire battre un ban*.

[2] Patry, comme tous les gens des environs, disait *matéraux*, au lieu de *matériaux*.

Jean! Vos matériaux sont-ils prêts?" — "Mais, monsieur Dom Jean, quelle sorte de matériaux vous faut-il?" — "C'est à vous de le savoir. Si mes matériaux ne sont pas prêts demain, au petit jour,[1] je vous coupe la tête et l'emporte sous mon bras au roi mon maître." — "Ah! mon bon monsieur Dom Jean, si vous me pardonnez, je vous donnerai ma fille en mariage et un bâtiment chargé d'or pur." — "Je ne veux pas de votre fille en mariage; mais si vous me promettez de toujours respecter le roi mon maître, je serai satisfait du bâtiment chargé d'or pur."— "Oui, mon bon monsieur Dom Jean, je le promets." — "*Ast'heure*, venez voir une maison appuyée sur rien, dans les airs." Et Dom Jean montre au roi sa maison de papier, portée dans les airs par quatre aigles bien domptés. Le roi était tout transporté d'admiration. "Mon voisin a bien raison; voici l'homme le plus fin qui soit jamais passé sur la terre."

Quand Dom Jean revint, capitaine de ce beau navire tout chargé d'or pur, le roi, son maître, lui donna la main et lui dit: "Dom Jean, tu m'as été si utile que je veux te récompenser: je te donne la moitié de mon royaume, et ma fille en mariage." La reine bougonna comme toujours, mais personne ne s'en occupa. Et c'est tout.

[1] I.e., *à l'aurore*.

FABLES, CONTES ET FORMULES.

PAR GUSTAVE LANCTÔT.

40. LE LOUP ET LE RENARD.[1]

UNE fois, il y avait une poule, une dinde et un renard, qui vivaient ensemble au bord du bois. Comme l'hiver approchait, ils se bâtirent chacun une maison. La poule se bâtit une maison de paille; la dinde, une maison de terre; et le renard, une maison de briques.

Poussé par la faim, durant l'hiver, un loup arrive un jour devant les trois maisons. En le voyant, la poule, la dinde et le renard se sauvent dans leur maison, dont ils barrent la porte. Le loup s'approche de la maison de la poule et frappe à la porte: "Ouvre-moi! ou je vais péter et jeter ta maison à terre." Mais la poule répond: "Non, je n'ouvrirai pas la porte." Alors le loup pète et jette la maison à terre. Il se jette sur la poule et la mange en trois coups de dents. Puis il frappe à la porte de la dinde: "Ouvre-moi la porte! ou je vais péter et jeter ta maison à terre." La dinde répond: "Je ne t'ouvrirai pas la porte." Alors le loup pète et jette la maison à terre. Il se jette sur la dinde et la mange en trois coups de dents. Enfin il frappe à la porte du renard en disant: "Ouvre-moi la porte, ou je pète et jette ta maison à terre." Mais le renard répond: "Fais ce que tu voudras, je ne t'ouvrirai pas la porte." Alors, le loup pète, mais la maison ne tombe pas à terre. Furieux, alors le loup dit: "Ouvre-moi la porte, ou je vais passer par la cheminée." Le renard lui répond: "Fais ce que tu voudras, mais je ne t'ouvrirai pas la porte. Aussitôt il met un grand chaudron dans la cheminée, le remplit d'eau, et sur un grand feu fait bouillir l'eau. Le loup monte sur la maison et descend dans la cheminée. Mais la fumée l'aveugle et il tombe dans le chaudron d'eau bouillante, où il meurt en hurlant de douleur.

41. LE CONTE DU LOUP.[2]

Une fois, c'était un loup appartenant à un homme qui l'avait pris dans le bois. Le maître du loup envoie son petit garçon lui donner à manger. L'enfant lui donne à manger et à boire. Quand le loup eut bien mangé, le petit garçon lui demande: "As-tu bien mangé et as-tu bien bu?" — "Oui, répond le loup, j'ai bien mangé et j'ai bien bu. Je n'ai plus faim du tout." Le petit garçon s'en retourne alors à la maison. Son père lui demande: "As-tu fait ce que je t'ai dit, et donné sa nourriture au loup?" — "Oui, répond l'enfant, je lui ai

[1] Appris par l'auteur durant sa jeunesse, à Saint-Constant, LaPrairie, P.Q.

[2] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, P.Q., en 1915.

donné à manger et à boire." Le père s'en va ensuite voir le loup, à qui il demande: "As-tu été bien nourri, aujourd'hui?" — "Non, répond le loup; on ne m'a rien donné du tout à manger." Furieux en entendant cela, le maître rentre à la maison et tue son petit garçon. Il envoie ensuite sa femme donner à manger au loup. Après avoir donné au loup sa nourriture, elle lui demande: "As-tu bien mangé et bien bu?" — "Oui, répond le loup, j'ai bien mangé et je n'ai plus faim." Quand la femme rentre à la maison, son mari lui demande aussi: "As-tu donné sa nourriture au loup?" — "Certainement, répond-elle; je lui en ai tant donné qu'il n'avait plus faim." L'homme va ensuite voir le loup, à qui il demande s'il a bien mangé. "Non, on ne m'a rien donné depuis ce matin." Alors, le maître décide de voir si le loup n'est pas un menteur. Il s'habille en petit garçon et va lui donner à manger et à boire. Il lui en donne autant qu'il veut en manger. Puis il lui demande: "As-tu eu assez de nourriture?" — "Oui, répond le loup; j'en ai plus que *j'en* veux." Alors le maître s'en va enlever ses habits de petit garçon et reprendre ses habits d'homme. Une troisième fois il revient demander au loup: "As-tu bien mangé maintenant?" — "Je n'ai rien mangé depuis ce matin, répond le loup; on me laisse mourir de faim." Alors l'homme se fâche et lui dit: "Tu n'es qu'un menteur! C'est moi qui viens de te donner à manger et à boire. Pour tes mensonges, tu mérites la mort." Et avec sa hache, l'homme tue le loup.

42. LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES.[1]

Il était, une fois, un homme et une femme, qui avaient trois fils, Pierre, Jacques et Jean. Ils étaient très pauvres et manquaient souvent de quoi manger. Voyant cela, l'aîné, Pierre, dit un jour à sa mère: "Faites-moi sept petites galettes et je vais aller travailler et m'enrichir." La mère lui fit sept petites galettes, et il partit. Il marcha longtemps et arriva à l'entrée d'une forêt. En entrant sous bois, il entendit une voix qui criait: "Pierre, Pierre!" La peur le prit et il n'osait regarder en arrière, d'où venait la voix. Mais elle criait encore: "Pierre, Pierre!" Alors il se retourna et reçut en plein front un coup de massue qui l'étendit par terre.

Au bout de quelque temps, Jacques dit à son tour à sa mère: "Faites-moi aussi sept petites galettes de sarrasin, et je vais aller travailler et m'enrichir." Sa mère lui fit sept petites galettes de sarrasin, et il partit dans la même direction que Pierre. En arrivant dans la forêt, il entendit une voix qui criait: "Jacques, Jacques!" La peur le prit et il continua son chemin sans regarder en arrière. Mais la voix se remit à crier: "Jacques, Jacques!" Alors il se retourna et reçut en plein front un coup de massue, qui l'étendit par terre.

[1] Appris par l'auteur, il y a une vingtaine d'années, à St-Constant de LaPrairie.

Au bout de quelque temps, Ti-Jean dit, un jour, à sa mère: "Faites-moi sept galettes de sarrasin, et je vais aller travailler, et moi, je reviendrai bien." Le cœur plein de chagrin, car elle l'aimait beaucoup, sa mère lui fit sept galettes de sarrasin, et Ti-Jean les mit dans son mouchoir et partit. Après avoir longtemps marché, il arriva sur le bord d'une rivière. Il y trouva une vieille mendiante, qui lui demanda: "Voudriez-vous m'aider à traverser la rivière?" Ti-Jean l'aida aussitôt à traverser la rivière, et une fois de l'autre côté, il lui donna une de ses galettes de sarrasin. Alors la vieille lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser de ta charité, je vais te donner une baguette et une ceinture. Avec la baguette, tu feras tout ce que tu voudras, et quand tu mettras ta ceinture, tu deviendras invisible." Ti-Jean prit la baguette et la ceinture, remercia grandement la fée et continua son chemin. Quand il arriva dans la forêt, il entendit une voix qui criait: "Ti-Jean, Ti-Jean!" Aussitôt il mit sa ceinture, et traversa le bois sans accident.

Puis il arriva devant le château du roi. Un grand diable de sentinelle se tenait à la porte, qui lui dit: "Qu'est-ce que tu veux?" — "Je veux voir le roi." — "On ne passe pas sans être demandé." Alors Ti-Jean mit sa ceinture, et devenu invisible, franchit la porte pendant que le soldat cherchait en vain où il avait disparu. Ti-Jean monta les escaliers, arriva devant le roi, qui lui demanda: "Qu'est-ce que tu veux?" — "Sire, je veux m'engager; je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez et tout ce que les autres ne pourront faire." — "C'est ce que nous allons voir, répondit le roi. Va nettoyer mes écuries!" Or ces écuries n'avaient pas été nettoyées depuis dix ans, et elles étaient encombrées de fumier. Ti-Jean descendit aux écuries. Il entra et, les touchant de sa baguette, il dit simplement: "Je veux que les écuries soient nettes." Aussitôt elles furent nettoyées. Tout le fumier était enlevé, et les animaux avaient tous une litière de paille fraîche. Le roi vint visiter les écuries, et s'émerveilla de les voir si propres en si peu de temps. "Maintenant, il dit à Ti-Jean, tu vas aller faire paître mes vaches; mais garde-toi bien de les mener dans le champ des géants!"—"On verra!" répondit Ti-Jean d'un air mystérieux. Il fit sortir le troupeau des étables. Alors une des génisses approcha et lui dit: "Prends ton couteau et coupe-moi une babiche depuis la tête jusqu'à la queue." Ti-Jean ne voulait pas, craignant de faire mal à la génisse. Mais elle lui dit: "Ne crains pas, je suis une fée; taille-moi une babiche de la tête jusqu'à la queue." Ti-Jean prit son couteau et tailla une babiche depuis la tête jusqu'à la queue. Alors la fée lui dit: "Tu n'auras qu'à dire 'Babiche, attache!' et la babiche attachera tout ce que tu voudras." Ti-Jean, fort content, remercia la fée, mit la babiche dans la poche et alla mener les vaches paître dans le champ du roi. L'herbe était courte et brûlée par le

soleil, tandis que, dans le champ voisin des géants, le foin montait plus haut que les vaches. Ti-Jean ouvrit la barrière et fit passer son troupeau dans le champ des géants. Les vaches se mirent dans le grand foin et, le soir, quand Ti-Jean les ramena à l'étable, elles donnèrent deux fois plus de lait que d'habitude. Ti-Jean continua de les mener paître dans le champ des géants, si bien qu'elles engraissèrent à vue d'œil. Et le roi était fort content de voir ses vaches si grasses et lui donner tant de lait.

Un jour, pendant qu'il faisait paître ses vaches, l'idée vint à Ti-Jean d'aller au château des géants, dont on voyait le toit au loin. Il avait avec lui sa ceinture, sa baguette et sa babiche. Il marcha à travers les champs, dont le foin lui montait plus haut que la tête. Arrivant à une barrière, qui était ouverte, il allait la franchir, quand un géant énorme, haut de dix pieds, parut devant lui et lui dit: "Que viens-tu faire ici, petit ver de terre? Si tu ne t'en vas pas, je vais te couper en quatre et te mettre dans mon sac." — "Babiche, attache!" répondit Ti-Jean sans reculer d'une semelle. Aussitôt le géant se trouva attaché et ficellé au poteau de la barrière. D'un coup de baguette, Ti-Jean lui coupa la tête et continua sa marche vers le château. En approchant, il aperçut deux géants qui travaillaient sur les toits, à réparer la couverture. Ti-Jean boucla sa ceinture autour de ses reins et se glissa, invisible, dans la salle à dîner du château. Là, il aperçut la fille du roi, avec ses grands cheveux blonds, qui préparait la table pour les géants. Ti-Jean se cacha sous une chaise. Quand le dîner fut prêt, la fille du roi appela les géants, qui vinrent s'asseoir à la table. Alors Ti-Jean, que personne ne pouvait voir parce qu'il portait sa ceinture enchantée, mangea rapidement la soupe d'un des géants, et quand celui-ci voulut manger, il n'en trouva plus. Furieux, le géant se tourna aussitôt vers son frère, en lui criant: "C'est toi qui me joue des tours. Si tu recommences, je vais te casser la tête." Pendant ce temps, Ti-Jean avait passé de l'autre côté de la table et il mangeait la soupe de l'autre géant. En voyant son assiette vide, ce dernier se fâcha à son tour, apostropha son frère, et dans leur colère, les deux géants se mirent à se lancer des choses par la tête, pendant que la princesse, effrayée s'était sauvée dans sa chambre. Ti-Jean prit alors sa baguette et coupa la tête des deux géants. Puis, ôtant sa ceinture, il alla trouver la princesse et lui dit: "Je suis venu vous délivrer. J'ai tué les géants, et nous allons retourner au palais du roi." — "C'est impossible, répondit la princesse, car la Bête-à-sept-têtes va nous dévorer, si nous sortons du château." — "Où est-elle?" demanda Ti-Jean. "Dans la cour."

Avant que la princesse pût l'arrêter, Ti-Jean courut aussitôt dans la cour, où la Bête-à-sept-têtes dormait au soleil. Ti-Jean mit sa ceinture et, s'approchant d'elle, se mit à compter les têtes, en mettant

la main sur chaque tête, et en élevant davantage la voix à chaque tête: "Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept!" Et il lança le mot "sept" de toute sa force. La bête se réveilla et bondit en hurlant et jetant du feu par les naseaux, pendant que sa queue battait furieusement le pavé. C'était un énorme monstre avec sept têtes de dragon, avec sept langues rouges, et avec une queue de serpent. Mais Ti-Jean était invisible, et après avoir hurlé en regardant de tous côtés, la bête se tranquillisa et se rendormit. Alors Ti-Jean recommença à compter les têtes: "Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept!" cria-t-il. La bête se réveilla plus féroce encore qu'auparavant; ses yeux étaient verts de colère, ses sept langues se tordaient dans ses gueules ouvertes, et ses naseaux lançaient du feu. Elle hurlait, battant le sol de sa queue et cherchait à découvrir qui l'avait réveillée. Mais elle ne voyait pas Ti-Jean. Elle se rendormit bientôt. Alors Ti-Jean prit sa baguette et trancha les sept têtes de la bête. Puis il coupa les sept langues, qu'il mit dans son mouchoir. Il alla retrouver la princesse, et ils visitèrent ensemble le château des géants, qui était rempli de grandes richesses. Dans la cave, ils trouvèrent des tonnes d'or et d'argent. Alors Ti-Jean remmena la princesse au roi son père, qui fut grandement réjoui de voir sa fille. Ti-Jean lui dit: "Sire! j'ai délivré votre fille, et vous avez promis de la donner en mariage à celui qui la délivrerait des géants." — "C'est vrai! répondit le roi, mais avant d'épouser la princesse, il faut aussi qu'il tue la Bête-à-sept-têtes." Alors Ti-Jean lui présenta les langues: "Voici les sept langues de la bête, et son corps est dans la cour du château." Le roi envoya ses gardes au château des géants. Ils trouvèrent les géants morts et la bête décapitée dans la cour. Ils rapportèrent chez le roi toutes les tonnes d'or et d'argent; et Ti-Jean fit envoyer une tonne d'or à ses parents. Le roi lui dit: "Tu peux épouser ma fille, mais tu es bien petit." On commença de grands préparatifs pour le mariage. Le matin des noces, Ti-Jean se toucha avec sa baguette, en disant: "Je veux devenir un grand officier." Et soudain, il devint un grand officier blond, avec un uniforme chamarré d'or. Il avait un grand chapeau de velours, galonné d'argent, avec une belle plume blanche, et il portait au côté une épée d'or. Ti-Jean descendit dans la cour du château, et la princesse, en le voyant, se prit à l'aimer davantage. Le mariage eut lieu avec de grandes cérémonies, et Ti-Jean monta sur le trône, où il régna longtemps avec bonheur.

43. BÂTON-TAPE.[1]

Il était, une fois, une pauvre famille qui souvent n'avait pas de quoi manger. Un jour, l'aîné des enfants, qui étaient Pierre, Jacques

[1] Appris par l'auteur, à Saint-Constant, LaPrairie, pendant son enfance.

et Jean, dit à sa mère: "Je vais aller chercher de l'ouvrage, et je reviendrai quand je serai riche." Il partit donc un beau matin. Pendant quelque temps, on n'entendit plus parler de lui.

Un jour qu'il voyageait à pied sur la route, n'ayant plus qu'un morceau de pain, il rencontre une pauvre vieille qui lui demande le chemin et la charité. Pierre lui indique la route à suivre et lui donne son morceau de pain. Alors la vieille lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser de ta charité, je te donne cette nappe blanche. Tu n'auras qu'à dire 'Nappe, mets la table!' et aussitôt elle s'étendra, couverte de toutes sortes de mets et de fruits. Il en sera ainsi chaque fois que tu le souhaiteras." Pierre remercie la vieille, et, prenant la nappe, se hâte de reprendre la route de la maison de ses parents. En chemin, il s'arrête à une auberge pour passer la nuit. Comme il avait envie de souper, il prend sa nappe et dit: "Nappe, mets la table!" Aussitôt la nappe s'étend et se trouve couverte de mets succulents et de beaux fruits. L'aubergiste, qui l'avait vu, se lève pendant la nuit, et lui volant sa nappe, en met une autre à la place. Le lendemain, Pierre quitte l'auberge et arrive chez lui. A ses parents, tous heureux de le revoir, il dit: "Voici ce que je rapporte: une nappe merveilleuse qui met la table et se couvre elle-même de mets et de desserts. Vous allez voir!" Il prend sa nappe et prononce les mots: "Nappe, mets la table!" Mais la nappe reste pliée, et rien n'apparaît. Alors il examine la nappe et s'aperçoit qu'on l'avait changée. "Ah! c'est l'aubergiste qui m'a volé ma nappe."

Alors son frère Jacques dit: "Moi aussi je vais aller chercher fortune, et je trouverai bien la nappe de Pierre." Il part et marche longtemps, sans rien trouver. Un jour, il arrive sur le bord d'une rivière, où était assise une vieille femme toute courbée par l'âge et la misère. Elle lui demande: "Voulez-vous m'aider à traverser la rivière?" Jacques l'aide à traverser la rivière. Quand elle est de l'autre côté, elle lui dit: "Je suis une fée, et pour vous récompenser, je vous donne cette poule." Elle lui donne une poule qu'elle avait sous son manteau. "Vous n'aurez qu'à dire: 'Poule, ponds-moi de l'or!' et elle pondra de l'or." Enchanté du cadeau, Jacques remercie la fée et s'empresse de retourner chez ses parents. Mais, en chemin, il s'arrête pour la nuit à la même auberge que Pierre. Le soir, après souper, il monte à sa chambre et dit à sa poule: "Ponds-moi de l'or!" Et la poule lui pond trois œufs d'or. Il en donne un à l'aubergiste pour payer sa dépense. Mais, ayant vu la poule pondre de l'or, celui-ci se lève durant la nuit, vole la poule de Jacques et en met une autre à la place. Le lendemain, Jacques arrive chez ses parents. "Voyez ma poule, s'écrie-t-il, elle pond de l'or. Regardez bien!" Posant sa poule sur la table, il lui dit: "Poule, ponds-moi de l'or!" Mais la poule se contente de branler la tête et chanter: "Caque-caque,

canette!" sans pondre même un sou. Et Jacques s'écrie: "C'est l'aubergiste qui m'a volé ma poule."

Alors Jean leur dit: "C'est mon tour, et je vais aller chercher fortune." Il part donc et marche longtemps, sans rien trouver. Un jour, à la tombée du soir, il arrive à l'entrée d'un bois, où se tenait une vieille femme. Elle lui dit: "Mon cher petit, voulez-vous m'aider à traverser le bois? Car il fait noir, je ne vois pas bien clair et j'ai peur des voleurs." Alors Jean la prend par la main et la conduit jusqu'à l'autre côté du bois. Arrivée là, la vieille femme, se redressant, lui dit: "Je suis une fée, et pour te récompenser, je te fais un cadeau de ce bâton. Tu n'auras qu'à dire: 'Bâton, tape!' et aussitôt il se mettra à taper *sur* qui tu voudras." Jean remercie la fée, et part avec son bâton pour la maison de ses parents.

Le soir l'ayant surpris, il s'arrête à l'auberge dont lui avaient parlé ses frères. Le lendemain, avant de partir, il dit à l'aubergiste: "C'est vous qui avez volé la nappe de mon frère, la nappe qui met la table?" — "Non, répond l'autre; je ne l'ai jamais vue." Mais Jean lui dit: "Vous allez me rendre la nappe ou je vais vous faire cogner par mon bâton." — "Je ne l'ai pas," reprend l'autre. "Soit, alors 'Bâton, tape!' " Aussitôt le bâton s'abat sur les épaules de l'aubergiste: "Bing, bang, pan, pan!" L'aubergiste se sauve, courant partout. Mais le bâton le suit, frappant toujours: "Bing, bang, pan, pan!" Le pauvre homme devient tout meurtri de coups. Il geint et se lamente en criant: "Arrêtez, arrêtez votre bâton!" Jean lui répond: "Pas tant que vous n'aurez pas rendu la nappe de mon frère." Ereinté de coups, le corps meurtri, l'aubergiste enfin sort la nappe et la donne à Jean, qui arrête son bâton. Puis Jean part et revient le soir suivant, pour passer la nuit.

Le lendemain, au moment de partir, il dit à l'aubergiste: "Maintenant, vous allez me rendre la poule aux œufs d'or, que vous avez volée à mon frère." — "Moi, je ne l'ai jamais vue." — "Oui, vous l'avez, et si vous ne me la donnez pas tout de suite, je vais vous faire cogner par mon bâton." — "Non, non! je ne l'ai pas," crie l'aubergiste en se sauvant, tant il a peur du bâton. Mais Jean crie: "Bâton, tape!" et le bâton court après l'aubergiste, lui saute dans le dos et se met à lui taper sur les épaules "Bing, bang, pan, pan!" Le pauvre homme crie, hurle, se roule à terre, demandant grâce et pitié. Mais le bâton continue de frapper: "Bing, bang, pan, pan!" A la fin, n'en pouvant plus, l'aubergiste va chercher la poule et la remet à Jean, qui arrête son bâton et part joyeux, avec la nappe et la poule, pour retourner chez ses parents.

En chemin, il rencontre trois voleurs, qui lui disent: "Donne vite ta poule et tout ce que tu as, ou nous te pendons à la plus haute branche d'un arbre!" Mais Jean leur dit: "Laissez-moi passer! ou je vous fais

massacrer de coups par mon bâton." Les voleurs se mettent à rire: "Dépêche-toi! ou nous allons te pendre." Alors Jean crie: "Bâton, tape!" Et le bâton part comme un ouragan. Il s'abat comme la grèle sur les épaules des voleurs, "Bing, bang, pan, pan!" Et il tape si fort et si dur qu'on aurait dit vingt bâtons: "Bing, bang, pan, pan!" Les voleurs épouvantés s'enfuient, poursuivis par le bâton, "Bing, bang, pan, pan!" Alors Jean rappelle son bâton et continue sa route. En arrivant à la maison de ses parents, il leur dit: "J'ai tout rapporté, la nappe, la poule et mon bâton qui se met à cogner chaque fois que je le souhaite. Préparez la table, voici la nappe. 'Nappe, mets la table!' " Aussitôt, la nappe s'étend et se couvre de mets succulents et de beaux fruits. Puis il dit: "Poule, ponds-moi de l'or! " Et la poule pond trois œufs d'or.

Alors, c'est une grande réjouissance de se voir si riches. Les trois frères demeurent avec leurs parents, contents et heureux, jusqu'à la fin de leurs jours.

44. GILBERT ET LE ROI.[1]

Une fois se trouvaient un homme et une femme, qui vivaient bien pauvrement. Le mari en mourant laissa un fils qui s'appelait Gilbert. Il n'était pas bien fin. Il voulait aller à la messe, un jour. Sa mère lui dit: "Tu es trop fou pour aller à la messe." Toujours il alla à la messe *pareil.* Il sortit avant que la messe fût finie, pensant que c'était tout. Et tout à coup, il rencontra la fille du roi. Cela lui fit une grande joie, vous comprenez bien. Il l'aima du premier coup qu'il la vit: elle était si belle! Il arriva chez lui, et dit à sa mère: "Je veux épouser la fille du roi." Sa mère lui répondit: "Il est vrai que tu devrais te marier; je commence à me faire vieille. Mais tu es bien trop fou, et tu n'arriveras pas auprès de la fille du roi pour l'épouser." Sa mère lui conseilla tout de même d'aller chercher un de ses amis, qui était très habile et bienveillant. "Tu lui diras qu'il te contredise sur tout ce que tu diras, et qu'il dise toujours plus que toi."

Gilbert va chercher son ami. Ils arrivent auprès du roi. Gilbert lui dit: "Je suis venu pour épouser votre fille." Le roi lui demande: "Es-tu bien riche en propriété?" Gilbert lui répond: "Nous avons une petite terre, pas très riche." Son ami prend aussitôt la parole: "Ah! pas très riche? Presque toute la ville lui appartient, tant il est riche." Le roi fait signe à sa fille que c'était un bon, celui-là, de l'épouser. Il demande encore à Gilbert: "As-tu *une grosse agrès*[2] d'agriculture." Il répond: "*Une petite agrès.*" L'autre prend la parole: "*Une petite agrès?* Il a la *plus belle agrès* d'agriculture au

[1] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, P Q., et recueilli le 23 mai, 1915.

[2] *Un gros agrès*, pour beaucoup de machines agricoles.

monde. C'est l'homme le plus pourvu de la terre." Le roi dit encore à sa fille: "C'est le meilleur parti à prendre." Tout à coup, voyant qu'il avait pas mal gagné sa cause, Gilbert commence à se gratter. Le roi lui demande: "Qu'as-tu à te gratter?" Gilbert répond: "C'est un petit bouton que j'ai." Son ami prend la parole: "Ah! un petit bouton, ne m'en parlez pas! Il est tout cousu de boutons." Le roi eut trop peur; il ne lui donna pas sa fille en mariage.

45. LE PETIT BONHOMME-DE-GRAISSE. [1]

Il était, une fois, une femme qui vivait seule dans un village, avec son petit garçon. Ce dernier était toujours habillé de blanc. Comme il était toujours très propre, gras et joufflu, on l'appelait le petit Bonhomme-de-graisse. Il se montrait aussi toujours très poli et obligeant pour tout le monde.

Dans le même village résidait une femme méchante et cruelle, qui était toujours de mauvaise humeur. Elle avait un petit garçon toujours mal habillé et malpropre, et qui passait son temps à jouer des tours aux voisins. Tout le monde le détestait. La mauvaise femme haïssait le petit Bonhomme-de-graisse, parce qu'il était si propre et si poli.

Un jour, la mère du petit Bonhomme-de-graisse eut à se rendre au marché. Elle prit son grand panier et, en partant, dit à son petit garçon: "Sois bien sage durant mon absence, et surtout n'ouvre la porte à personne." L'enfant le promit, et elle partit pour le marché.

La voyant passer dans la rue, la mauvaise femme se dit: "Bon! c'est le temps. Je vais me venger du petit Bonhomme-de-graisse." Aussitôt elle prit un grand sac et se dirigea vers l'autre maison. Elle frappa à la porte: "Qui est là?" demanda le petit Bonhomme-de-graisse. La méchante femme, contrefaisant sa voix: "C'est une pauvre femme demandant la charité." Le petit Bonhomme-de-graisse, qui faisait toujours la charité, prit un morceau de pain et ouvrit la porte pour le donner à la quêteuse. Mais la vieille se jeta sur lui et le mit dans son sac, en criant: "Ah! ah! c'est moi qui vais te faire rôtir." Elle reprit le chemin de sa maison. Déposant son sac, en route, elle s'arrêta pour ramasser du bois, pour faire son feu. Aussitôt le Bonhomme-de-graisse sortit du sac, y mit une grosse pierre à sa place, et se sauva chez sa mère. La vieille remit le sac sur ses épaules, et trompée par le poids de la pierre, elle arriva chez elle et dit à son petit garçon: "Prépare la marmite, pour que j'y jette le petit Bonhomme-de-graisse." Il découvrit la marmite, et la vieille vida son sac dedans. *Bang!* la pierre tomba dans la marmite qu'elle brisa en morceaux.

[1] Appris par l'auteur durant sa jeunesse, à Saint-Constant, LaPrairie, P.Q.

La vieille était furieuse. Elle reprit aussitôt son sac et se mit à courir vers la maison du petit Bonhomme-de-graisse, en marmottant: "Tu vas me payer ça!" Quand elle arriva à la maison, elle frappa, en disant: "C'est une vieille qui demande la charité." Mais le petit Bonhomme-de-graisse n'ouvrit pas la porte. "Si tu ne m'ouvres pas la porte, je vais passer par la cheminée." Le petit Bonhomme-de-graisse n'ouvrit pas la porte, et la méchante femme grimpa sur le toît et descendit par la cheminée dans la maison. Elle saisit le petit bonhomme et le mit dans son sac en disant: "Cette fois, tu ne m'échapperas pas!" Elle rentra tout droit à sa maison, sans s'arrêter à ramasser du bois. En arrivant, elle dit à son petit garçon: "Viens tenir le sac, pendant que je vais préparer mon couteau." Pendant qu'il tenait le sac, le petit Bonhomme-de-graisse lui dit: "Ouvre-moi un peu le sac et je vais te montrer un beau petit oiseau, que j'ai dans ma poche." Alors il ouvrit le sac et le petit Bonhomme-de-graisse sortit, poussa le petit garçon dans le sac, qu'il attacha avec un nœud, et il se sauva chez lui. Quand la méchante femme eut préparé son couteau, elle s'approcha du sac et donna dedans un grand coup de couteau. Quand elle ouvrit le sac, elle trouva son petit garçon mort.

Alors elle devint furieuse, et, prenant son couteau, elle courut vers la maison du petit Bonhomme-de-graisse. Pendant ce temps, sa mère était revenue du marché, et il lui avait raconté tout ce qui était arrivé. Sa mère plaça alors un grand chaudron dans la cheminée, et le remplit d'eau bouillante. Quand la méchante femme arriva, elle frappa à la porte, en disant: "Ouvre-moi la porte, ou je passe par la cheminée!" Mais le petit Bonhomme-de-graisse ne répondit pas. La vieille grimpa sur le toit et descendit dans la cheminée. Etouffée par la vapeur de l'eau bouillante, elle tomba dans le chaudron, où elle mourut.

Et le petit Bonhomme-de-graisse, sage et propre, resta toujours avec sa mère, vivant heureux, aimé des voisins et de tout le village.

46. ZACHARIE.[1]

C'était un soir. Dans une des belles soirées de l'Amérique du Nord, une troupe de brigands, repus de sang et de carnage, se réunissait autour d'un feu. Tout à coup, le lieutenant se leva et s'écria en ces termes: "Zacharie, mon baptême![2] raconte-nous un de ces brillants faits d'armes qui font trembler les passants."

Alors Zacharie se leva et commença en ces termes: "C'était un soir. Dans une des belles soirées de l'Amérique... (*et l'on recommence la tirade indéfiniment*).

[1] Raconté par le Dr A. Archambault, à Saint-Mathias, P.Q., le 23 mai, 1915.
[2] Juron canadien.

47. FORMULE. [1]

Une fois, c'était une petite. Elle s'en allait porter à dîner à son père. Elle avait une petite chaudière, marche, marche, rencontre une petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, marche, marche, arrive encore une petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, marche, marche, arrive une autre petite barrière, met sa chaudière à terre, saute la petite barrière, etc. . . (*indéfiniment la même chose.*)

[1] Raconté par Mlle Antoinette Leduc, de Valleyfield, le 23 mai, 1915.

TABLE DES MATIÈRES.

CONTES POPULAIRES CANADIENS.

Par C.-Marius Barbeau.

UN CONTE DE LA BEAUCE.

Par EVELYN BOLDUC.

FABLES, CONTES et FORMULES.

Par GUSTAVE LANCTÔT.



Philéas Bédard, chanteur de chansons populaires, Saint-Rémi-de-Napierville, Québec.

Marius Barbeau

CHANSONS POPULAIRES
DU
VIEUX QUÉBEC

ILLUSTRATIONS PAR
ARTHUR LISMER

MINISTÈRE DES MINES
HON. T.-A. CRERAR, MINISTRE; CHARLES CAMSELL, SOUS-MINISTRE

MUSÉE NATIONAL DU CANADA
W.-H. COLLINS, DIRECTEUR INTÉRIMAIRE

BULLETIN 75 SÉRIE ANTHROPOLOGIQUE, N° 16

Prix: $0.25

TABLE DES MATIÈRES

CHANSONS POPULAIRES DU VIEUX QUÉBEC

ORIGINE ET VARIÉTÉS DES CHANSONS POPULAIRES DU CANADA

LA chanson populaire faisait autrefois partie de la vie française en Amérique. Aussi familière que le pain quotidien aux habitants de Québec, de l'Acadie, du Détroit et de la Louisiane, elle accompagnait voyageurs, explorateurs, coureurs des bois et canotiers dans leurs expéditions lointaines à travers le continent. C'est à la cadence des chansons d'aviron que les rivières de l'Ouest portèrent les premiers découvreurs blancs, et que les échos de l'Ottawa et du haut Saint-Laurent, au passage des bûcherons et des forestiers, souvent se réveillèrent. Des airs innombrables rythmaient le labeur manuel; les cultivateurs chantaient pendant le labour, la récolte, le battage des grains et le *brèyage* du lin; les ménagères animaient d'airs variés le cardage, le filage, le tissage, le lavage et le balancement du berceau. Hommes et femmes, enfants et vieillards, amoureux, mères, artisans, canotiers, bûcherons, buveurs, tous fredonnaient les refrains populaires. Dans ce temps là, chez nous, on aimait la musique plus qu'on ne l'aime aujourd'hui; et l'on se complaisait davantage aux beaux arts.

Lorsque les voyageurs, il y a cent ou deux cents ans, longeaient les rives des rivières ou foulaient les sentiers du Nord-Ouest, les qualités qui les distinguaient entre tous étaient l'imagination, le courage, l'endurance, le goût des aventures et la joie de vivre. "Dans toutes les navigations dont sont chargés les Canadiens," écrivit de la Rochefoucault, un Français qui traversa, autrefois, le continent, "les chants commencent dès que les canotiers prennent la rame et ne finissent que quand ils la quittent. On se croit dans les provinces de France. Cette illusion fait plaisir."

Même sur les confins de l'Orégon, au delà des Rocheuses, ces canotiers s'accompagnaient de prestes chansons. Duflos de Maufras, rapporte, en 1844, "Dans notre voyage en canot le long de la rivière Columbia, nos cœurs étaient souvent émus, quand les canotiers, même à la pluie et au vent, réveillaient les échos lointains de leurs chants si caractéristiques de l'ancienne France." D'autres voyageurs de l'ancien temps, Anglais, Ecossais ou Irlandais (Back, Moore, Talbot, Ballantyne...) ont, dans leurs mémoires, fait l'éloge des chansons de leurs rameurs canadiens sur les rivières sauvages et lointaines.

"Je me souviens", relate Thomas Moore, le poète irlandais, après avoir, en 1803, descendu le Saint-Laurent, "que, lorsque nous entrions, au soleil couchant, dans un de ces espaces superbes où le fleuve s'épanche avec tant de grandeur et de majesté, j'écoutais ce simple motif

A l'ombre d'un bois, je m'en vais jouer,
A l'ombre d'un bois, je m'en vais danser...

avec un plaisir que les plus fines compositions des grands maîtres ne m'ont jamais donné. Il ne s'y trouve pas une note qui ne me rappelle la cadence des avirons dans les eaux du Saint-Laurent, la descente vertigineuse de notre embarcation dans les rapides et toutes les impressions inoubliables qui saisissaient les sens, au cours de ce voyage merveilleux..."

Ces chansons furent indispensables aux voyageurs de l'Ouest. Précieux héritage de la mère-patrie, elles aidèrent à former la personnalité des anciens Canadiens et furent, pendant près de deux siècles, le charme et le réconfort des explorateurs et des commerçants de fourrures.

Malgré leur popularité, des airs, chantés en plein air et au foyer, ne parvinrent pas à s'infiltrer dans la littérature contemporaine. Nous chercherions peut-être en vain, dans nos archives, une chanson complète dont le manuscrit remontât au delà de 1850. Larue, le premier, en publia sept, sans mélodie (*Le Foyer canadien:* "Les Chants populaires et historiques du Canada, 1, 1863, 320-384). Puis Ernest Gagnon, jeune musicien qui avait parfait ses études en France, publia, en 1865, ses *Chansons populaires du Canada*, contenant cent chansons avec mélodies et commentaires.

Cette première cueillette préparait la voie aux traditions orales. Mais le siècle s'écoula sans une autre découverte dans un domaine pourtant riche en surprises. On crut que les compilations de Larue et de Gagnon épuisaient le terroir, et on prétendit que des chefs-d'œuvre de la chanson française, comme *Renaud* et *Germaine*, étaient inconnus chez nous, pour la seule raison qu'on ne les trouvait pas dans les recueils en usage. Gagnon lui-même admit que "le nombre de nos chansons populaires est incalculable"; il aurait pu en dire autant des légendes et des contes. Mais l'impression se répandit, de son temps, que, peu nombreuses, les chansons n'avaient guère d'importance, et qu'elles tombaient justement dans l'oubli.

Cette fausse impression durait encore lorsque, il y a vingt ans, certaines réminiscences musicales de chanteurs rustiques



Vincent-Ferrier de Repentigny, chanteur, Beauharnois et Montréal.

piquèrent ma curiosité. Leur répertoire semblait inépuisable. Un seul de ces chanteurs, parmi les premiers que je rencontrai, m'en chanta cent: plus que n'en contient toute la collection Gagnon. Les airs rythmés étaient jolis, certains d'entre eux, superbes. Ils conservaient assez de leur inspiration première et paraissaient contemporains aux chanteurs. Les scènes évoquées par leurs vers rappellent la vie à la cour des rois, les miracles et les sombres tragédies du moyen âge qui semblent être d'hier. Quelle émouvante survivance! C'est étonnant comme les traditions orales d'un peuple prennent du temps à disparaître.

L'étude de notre folklore entra, en 1912, dans une ère nouvelle. Après quelques tâtonnements, je découvris que les chansons et les contes attendaient par centaines l'occasion de tomber aux mains de qui voulait bien les recueillir. Mes recherches dans Charlevoix, Kamouraska et la Beauce, en 1916, ouvrirent les voies toutes grandes, avec une nouvelle série de cinq cents chansons et d'une centaine de contes. Grâce à de nouvelles recherches dans Témiscouata, Gaspé, Bonaventure, l'île d'Orléans, et à la collaboration de MM. E.-Z. Massicotte, Adélard Lambert, Gustave Lanctôt, Jules Tremblay et du R.P. Archange, la collection du Musée national s'est, depuis, enrichie de nombreux documents, entre autres, de plusieurs centaines de contes et de légendes, de six mille sept cent textes de chansons, cantilènes, ballades et complaintes, et de quatre mille mélodies de ces chansons recueillies à l'aide du phonographe. On collectionnait en même temps, par tout le Canada, environ trois mille chants indiens qui remontent pour la plupart à la préhistoire.

* * *

Certains folkloristes ont cherché à découvrir l'origine, encore obscure, des chansons et des contes traditionnels. Comme ces souvenirs se retrouvent surtout à la campagne, parmi les humbles, on a cru qu'ils remontaient à des sources populaires anonymes; ils auraient pris naissance au foyer campagnard, dans les champs, sur la plage ou dans les fêtes villageoises. Partout où les gens se rassemblaient pour travailler ou se distraire, quelque chanteur entonnait un air et donnait le branle. Sous l'impulsion du moment, la foule lâchait aussitôt la bride à l'imagination et improvisait des mélodies et des poèmes qui passaient au répertoire des chansons de danse, d'amour, du travail, ou des cantilènes tristes ou pieuses que l'on répétait ensuite chez soi, au coin du feu. J'eus, comme les autres, l'impression

que les chansons populaires avaient d'abord été, chez nous, l'œuvre en quelque sorte collective des ancêtres sur les rives boisées du Saint-Laurent. Il semblait que, pour en découvrir l'origine, il suffirait de les recueillir et de les étudier dans leur propre milieu, surtout dans les districts éloignés de la contagion des villes.

Ce n'est pourtant pas là ce que révèle une étude plus approfondie. Certains chanteurs d'airs populaires, il est facile de l'observer, ne manquent pas de talent; leur art fruste n'est dénué ni de grâce ni de charme. Ils sont doués d'une mémoire extraordinaire; leur répertoire est vaste et inédit. Mais ils ne s'adonnent jamais à l'improvisation et se contentent des choses que la tradition leur a transmises. Maintes fois, d'ailleurs, ils confirmèrent cette constatation, qui est presque un axiome: la chanson ne s'improvise pas. On se souvient, peut-être, de rimailleurs rustiques à qui l'on faisait composer vers et couplets sur des personnages connus ou des événements récents. Ces chansonniers, toutefois, étaient rares autant que dépourvus de dons particuliers. S'appliquant à leur tâche, ils ajustaient tant bien que mal des mots et des rimes à un air familier. Leur composition, gauche et imitative, manquait d'art et d'originalité. Nulle part avons-nous, chez eux, découvert une source authentique d'inspiration nouvelle.

Les origines du folklore au Canada ne s'expliquent pas par la théorie de Grimm, que les chansons sont d'inspiration collective populaire, comme on le prétend encore dans les pays de langue anglaise. Il est même surprenant, pour qui connaît les chanteurs de Québec, d'apprendre que les nègres de l'Amérique ou les paysans des Balkans s'adonnent d'habitude, aussitôt qu'ils se réunissent, à des improvisations littéraires et musicales. Si ces illettrés des autres pays possèdent vraiment le génie poétique, pourquoi les campagnards de chez nous en seraient-ils dépourvus, qui ont pourtant un goût musical prononcé. Cette différence peut être plus apparente que réelle et les théoriciens ont pu errer. Il n'en reste pas moins que les chanteurs rustiques de Québec ne créent pas leurs chansons. Ils les ont reçues de la tradition qui, jusqu'à notre temps, se transmettait oralement de génération en génération. La classification de notre répertoire national en fournit la preuve, puisque dix-neuf sur vingt de nos chansons sont anciennes; elles passèrent de France au Nouveau Monde, au XVIIe siècle, avec les colons qui s'en servirent pour égayer leur solitude. A cet ancien répertoire, con-

servé plus ou moins intact, se sont ajoutées beaucoup de chansons de composition plus récente; par exemple, les complaintes et les cantiques propagés par les feuilles d'imagerie, les chansons apportées par les soldats, les prêtres et les immigrants de la dernière période, et les refrains composés sur place par les chansonniers d'occasion. Ces chants constituent le maigre apport de la muse populaire au pays.

Ce répertoire se répartit donc en trois groupes: les chansons populaires de l'ancienne France, les chansons introduites oralement ou par écrit depuis 1680 et, enfin, les chansons du terroir canadien.

Les chanteurs eux-mêmes ne peuvent guère fournir de renseignements sur l'origine de leurs connaissances folkloriques. Tout au plus se souviennent-ils que certaines complaintes commémorent des catastrophes, entre autres, des naufrages dont on parle encore, et que les chansonnettes d'élection sont récentes. Ils répètent quasi machinalement ce qui leur vient d'un passé nébuleux et lointain; ils chantent une chanson de cinq cents ans à côté d'une autre qui n'a pas un siècle. Ainsi, des pêcheurs gaspésiens donnaient-ils le nom de *Chanson de Poirier* à la complainte antique du *Retour tragique*, impliquant par là que Poirier, dont les vieillards se souviennent encore, en était l'auteur. D'autres prétendaient que le cantique de Saint Alexis a bien cent ans, tandis qu'il en a tout près de mille: il remonte probablement aux origines de la langue française écrite, vers le XIe siècle. L'opinion des chanteurs sur l'âge de leurs chansons n'a donc aucune valeur documentaire.

* * *

La mélodie des chansons traditionnelles est plus fluide que le texte; elle s'est prêtée, au cours du temps, à de nombreuses variations. C'est pourquoi l'on connaît de certaines chansons plusieurs mélodies, pas toujours apparentées entre elles, toutes aussi intéressantes les unes que les autres. On ne saurait dire laquelle est la plus ancienne ou se rapproche le plus de l'original, qui est d'ailleurs perdu. Il n'en est pas ainsi du texte qui, une fois défiguré, ne recouvre jamais sa qualité première. Les chanteurs ont alors recours au remplissage, qui leur aide à soutenir la mélodie. Des scories, souvent anciennes, défigurent bon nombre de nos plus belles chansons. Pendant les trois derniers siècles, en France et au Canada, les mélodies, plus encore que les textes, ont subi des changements notables. Les variantes

d'un air, lorsqu'elles proviennent de districts éloignés, sont presque dénués de ressemblance, et les rapprochements sont plutôt exceptionnels. Les documents pour la comparaison ne sont d'ailleurs pas suffisants, surtout en France, où l'on a souvent négligé de recueillir les mélodies. Les chansons de métiers, plus que les autres, sont pourvues d'airs variés et de refrains rythmi-



Madame Jean-Baptiste Leblond, chanteuse, à son rouet, Sainte-Famille, île d'Orléans.

ques; mais on retrouve rarement, des deux côtés de l'Atlantique, les mêmes airs et les mêmes onomatopées, bien que les poèmes qu'ils enchâssent aient peu changé.

A cause de leur fluidité, les airs, plus que les paroles, avec le temps, se sont adaptés à leur milieu; ils ont pris de la couleur locale. Mais ils conservent encore, malgré les changements, les traits distinctifs de leur origine, surtout dans les districts isolés de Québec, comme Charlevoix et Gaspé, où la manière de chanter est restée archaïque, à cause même de l'isolement et de la routine.

Si la mélodie des chansons composées au pays est d'ordinaire supérieure aux paroles, on peut attribuer cette différence à la qualité des airs qui ont dû servir de modèles; aussi à la nature même de la musique et des rythmes qui sont plus élémentaires que la grammaire et la prosodie. Avec des aptitudes et la connaissance d'airs traditionnels, un chansonnier illettré du terroir pouvait composer un air aussi émouvant que celui de la *Plainte du coureur des bois* et aussi preste que celui de *Envoyons de l'avant, nos gens!* tandis que les vers, dépouillés de la mélodie, ne peuvent être pris pour de la poésie.

Il est quelquefois difficile de distinguer les traditions anciennes du Canada de celles qui sont plus récentes. Il se présente, surtout dans les villes ou dans leur voisinage, des chansons qui ne sont pas de souche populaire, mais qui se sont faufilées dans le terroir. Le répertoire d'un chansonnier rustique est comme une boutique de bric-à-brac, où des bibelots de toutes sortes, quelques-uns modernes, se mêlent à d'antiques joyaux. Il faut savoir discerner, pour éliminer le faux et le superflu.

Les romances françaises de 1820 à 1840 ne restèrent pas inconnues, au Canada. Certaines d'entre elles, comme les satires sur Bonaparte, pénétrèrent chez nous et s'infiltrèrent dans le folklore, où elles vécurent plus longtemps qu'en France. D'autres chansons qui avaient de la vogue passèrent des salons, des écoles et des baraques aux chanteurs de la campagne, qui étaient toujours à l'affût des choses récentes. Nulle cloison étanche, en aucun temps, n'arrêta tout à fait la diffusion des nouveautés, même dans les retraites les plus éloignées du Nouveau Monde. Ainsi trouve-t-on, dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand, qu'un "petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois" (Cayugas), dans ce qui est maintenant l'Etat de New-York. Chateaubriand ajoute: "M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau, pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du Nouveau

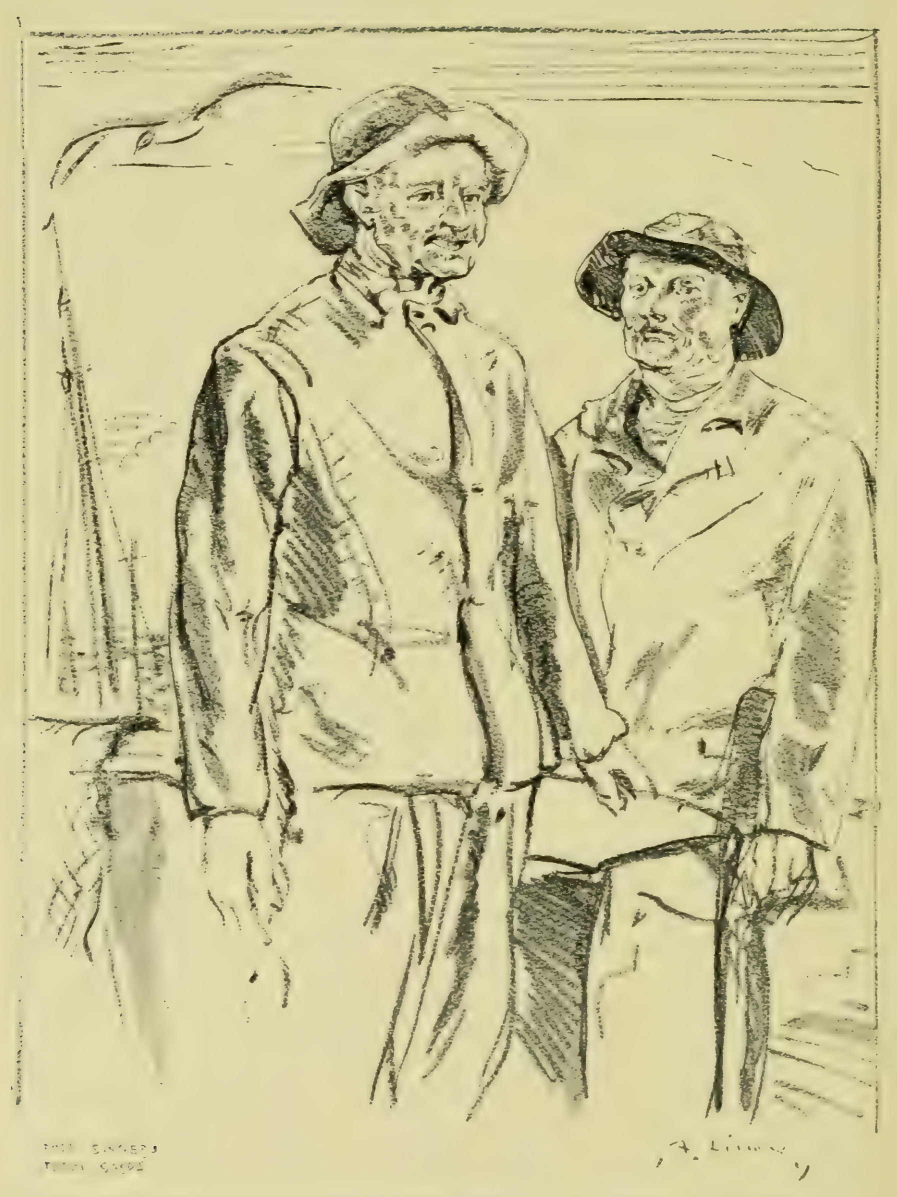
Monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours: "Ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses." Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers; en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait en iroquois: *A vos places!* Et toute la troupe sautait comme une bande de démons." Nous avons, maintes fois, relevé le nom d'autres Français, depuis la Conquête (en 1759), qui introduisirent, au Canada, des chansons nouvelles et les firent connaître dans leur milieu.

Des recueils imprimés en France ou au Canada et des images d'Epinal, de Metz et de Paris contribuèrent aussi à la diffusion de certaines chansons, entre autres: *Pyrame et Thisbé*, une aventure de la Grèce antique, *Damon et Henriette*, une historiette romanesque du moyen âge, *Cartouche et Mandrin*, une complainte sur de fameux bandits qui eurent maille à partir avec la justice royale, et le *Juif errant*. Le style de ces compositons est recherché, à la manière de *Aucassin et Nicolette*. Leur longueur excède celle des chansons populaires: *Pyrame* et *Damon* comprennent chacun plus de deux cents vers, tandis qu'une chanson ordinaire dépasse rarement quarante ou cinquante vers.

Le cantique d'Alexis se présente sous deux formes: la première et la plus élaborée des deux provient des *Cantiques de Marseilles*, un ancien recueil français qui pénétra au Canada bien avant 1800; et la seconde, une variante sur le même thème inconnue dans les compilations. La composition littéraire de cette légende pieuse, comme l'a démontré Gaston Paris, remonte au Xe ou au XIe siècle. *Saint Alexis* est la plus ancienne chanson littéraire française (*lingua vulgaris*), à la naissance même du français comme langue écrite et ecclésiastique.

Les vraies chansons populaires arrivèrent pour la plupart sur le Saint-Laurent avec les immigrants de la Normandie et de la Loire. Elles sont les meilleures du répertoire canadien. Leur composition, esquissée à grands traits, est claire; leur style est pur et simple, et leur prosodie originale est différente de celle des troubadours ou du français classique. Nulle part ne se manifestent la grossièreté du paysan ou les écarts de l'ignorance. La grâce et le raffinement maintiennent partout leur harmonie; il y a parfois des lueurs géniales. Ici se retrouve l'œuvre de maîtres dont l'art achevé a largement puisé à un assortiment de mesures prosodiques romanes et aux sources vives du folklore européen.

* * *



François Saint-Laurent et Joseph Ouellet, pêcheurs et chanteurs, la Tourelle, Gaspé.

Le répertoire de nos meilleures chansons populaires ne nous vient pas, comme on l'a supposé, des troubadours et des ménestrels du moyen âge. Ces lettrés écrivaient leurs poèmes sur parchemin pour le bon plaisir de la noblesse. Ils se maintenaient au rang de la classe instruite, au-dessus du vulgaire; ils affectaient la délicatesse, les abstractions et les manières du latin de la décadence; et c'est dans la Provence et le Limousin, provinces du Midi où se parlent des dialectes d'oc, qu'ils se recrutaient.

Les troubadours écrivirent leurs nombreuses compositions du XIe au XIVe siècles, tandis que la plupart de nos meilleures chansons semblent moins anciennes; elles datent probablement des deux siècles suivants. Ces chansons populaires ne sont pas des traductions ou des adaptations en langue d'oïl (ou du nord) d'originaux en langue d'oc. Elles ne découlent pas du milieu, de la versification et des thèmes des troubadours; elles tiennent vraiment de deux mondes distincts: l'un, héritier de la haute tradition classique latine; l'autre, formé des éléments populaires de la civilisation romane qui avaient pénétré en Gaule dès les premiers siècles de la chrétienté.

Les jongleurs errants et les jongleurs de foire des provinces françaises du Nord, moins connus que les troubadours, sont l'objet d'allusions piquantes dans les manuscrits du moyen âge. Ils étaient en but au persiflage, à cause des prouesses d'acrobatie et de prestidigitation qui se mêlaient à leur art populaire. Comme ils n'usaient pas de l'écriture, ils n'ont laissé aucun document historique révélant leurs mérites. Mais des savants, comme Jeanroy, ont observé que, pendant l'ère des troubadours dans le Midi, une renaissance littéraire obscure, à l'écart des influences latines, se faisait jour au nord, sur la Loire et en Normandie, exactement dans les provinces du folklore traditionnel de France. Les troubadours représentent l'art roman, tandis que les jongleurs sont issus du gothique.

Qui donc étaient ces jongleurs sinon les chansonniers qui préservaient les traditions authentiques de l'ancienne France? Que composaient-ils et que chantaient-ils sinon les chansons du répertoire oral qui sont venues de leurs provinces jusqu'à nous par la tradition?

Peu importe si ces humbles bardes ne partagèrent pas, dans leur humilité, le prestige de leurs nobles confrères, les troubadours. Leur art, pour être gothique et plus français que l'autre, n'était pas moins éprouvé. Dans leurs envolées, les jongleurs composaient des chansons qui ne jouirent pas seulement de la

vogue contemporaine, mais dont le charme et le souffle poétique ont duré bien au delà de leur temps. Les ressources de l'antique prosodie romane, au service des jongleurs, n'étaient pas seulement abondantes, elles tenaient aussi de la race, puisqu'elles reposaient sur les dialectes des provinces françaises, de l'Espagne, du Portugal et de l'Italie. Cependant que les troubadours s'inspiraient de la latinité exotique du moyen âge, les jongleurs autochtones ne pratiquaient d'autre langue que celle de tout le monde et s'inspiraient des traditions de leur pays. Ils étaient de loin les continuateurs de la civilisation préhistorique des Druides et des Celtes que l'invasion romaine, à l'aurore de la Chrétienté, n'avait pas dû totalement submerger.

Les chansons populaires de France, plus fidèlement conservées au Canada que dans les provinces françaises, proviennent sans doute de l'ancienne civilisation gallo-romane. Cette civilisation n'a pas été entièrement oblitérée par la haute culture latine qui, en France, a toujours prédominé.

Mais l'art des jongleurs cessa d'exister dès les commencements de l'imprimerie, au XVIIe siècle, tout comme, deux siècles auparavant, celui des troubadours avait sombré avec les institutions sur lesquelles il se greffait. Les dernières chansons populaires véritables que nous connaissons datent du XVIe siècle: le *Prince d'Orange*, le *Prince Eugène*, les *Trois roses empoisonnées*, *Biron* et quelques autres. Celles qui les suivent subirent l'influence littéraire qui tient du manuscrit et de l'imprimerie. Et il ne semble pas qu'un seul immigrant du Nouveau Monde ait hérité de la tradition des jongleurs, car on ne trouve aucune preuve de sa présence dans les compositions frustes du terroir canadien.

* * *

Le répertoire canadien ne se borne pas, comme dans les pays méditerranéens, à la chanson lyrique; ni, comme en Scandinavie, aux complaintes et aux chansons narratives. Il embrasse les deux genres. Les complaintes de la mer du Nord appartiennent aussi à la Normandie et à la Bretagne. Un certain nombre a passé la frontière d'oïl et émigré vers le sud. D'aucunes ont même traversé les Alpes et les Pyrénées. Les chansons lyriques, dont l'origine est méridionale, ont, de bonne heure, monté au nord et pénétré en Normandie. Malgré de nombreux échanges, de part et d'autre, le foyer de la complainte reste au nord, et celui du poème lyrique, au sud. La forme narra-

tive est le propre des peuples relativement primitifs, tandis que le lyrisme est le fruit d'anciennes civilisations dont les tendances avec le temps devinrent philosophiques. Les notions abstraites et les lieux communs de l'antiquité classique sont plus familiers dans les provinces semi-latines d'oc, au Midi, que dans le pays des Celtes et des Normands.

Ce contraste ne se confine pas à la France et à l'Europe; il se manifeste aussi au Canada, dans le bas Saint-Laurent, où les complaintes et les chansons narratives abondent, comme en Normandie, cependant que, aux environs de Montréal, au sud-ouest, la chanson lyrique prédomine. Aussi faut-il ajouter que la majorité des colons de Québec fut d'extraction normande, tandis que celle de Montréal inclina vers la Loire inférieure. Les premiers émigrants de la Nouvelle-France s'embarquèrent, après 1608 et 1634, à Rouen, à Dieppe et à Honfleur sur la Manche, et s'établirent aux environs de Québec. Un grand nombre d'autres, après 1642, fit voile à la Rochelle, sur l'Atlantique, et remontèrent le Saint-Laurent jusqu'aux Trois-Rivières et Montréal. Cette diversité d'origine a laissé des traces sur le parcours du grand fleuve. Ainsi, les chanteurs de Charlevoix et de Gaspé forment un groupe à part, qui rappelle ceux de la Normandie. Leurs chansons sont plus archaïques que les autres, ce qui est dû à leur manière ancienne de chanter et à leur préférence marquée pour la complainte.

Certaines chansons françaises du Canada sont apparentées à celles de l'Angleterre, comme le *Retour du soldat*, que Tennyson a repris en littérature, dans son *Enoch Arden*. Des thèmes typiques, des deux côtés de la Manche, sont les mêmes; ce qui est naturel. Les Normands firent la conquête de la Grande-Bretagne, mais les Anglais, à leur tour, occupèrent pendant longtemps la Normandie et même l'Aquitaine, au sud-ouest. Quelques noms géographiques de la Normandie (comme Dieppe = Deep) en conservent la marque, tandis que de nombreux noms français, légèrement défigurés, persistent encore en Angleterre. Sans l'avènement de Jeanne d'Arc et le réveil du sentiment national, la France et l'Angleterre seraient probablement devenues un seul pays, dont la couronne aurait été normande. L'usage du français, à la cour d'Angleterre, était alors officiel, et les chansons des deux nations, dans la confusion des langues, se croisaient souvent.

Les chansons canadiennes, comme celles du nord et du centre de la France, s'accommodaient aux circonstances et aux

goûts des gens. On aimait naguère le chant et on était moins morose qu'aujourd'hui. Les enfants, les mères, les amoureux, les travailleurs et les buveurs avaient leurs chansons. Des chansonniers bien doués en savaient un grand nombre; deux de nos chanteurs en ont fourni à nos collections chacun plus de trois cents, qu'ils avaient apprises dans leur jeunesse. Des berceuses, des chansonnettes de jeux, des rondes, des chansons de merveilles ou de mensonges et des formules rimées, chez les enfants, fournissaient un gai passe-temps. Les complaintes, les cantilènes et les cantiques convenaient à l'âge mûr, au coin du feu, pendant l'hiver. Les chansons d'amour et les galanteries fournissaient aux jeunes gens des formules toutes prêtes, aussitôt que les réparties faisaient défaut. La gaîté, la gauloiserie et un penchant marqué, dans les veillées et les réunions, pour la danse, la pantomine et le débat se manifestaient à l'aide d'un répertoire varié de chansons comiques et de vaudevilles. L'absence de vins et de liqueurs laurentiennes n'amoindrit pas la prédilection que les Canadiens ont toujours eu pour leurs nombreuses chansons bachiques, qui glorifient Bacchus, assis sur un tonneau, faisant la guerre aux buveurs d'eau. Bien que les mœurs québecoises n'aient guère connu la licence, les chansons sur toutes les lèvres ont vanté les épanchements de l'amour qui tiennent plus des mœurs courtoises que de la vie rustique.

Au premier rang se présentent les chansons de métiers qui, au Canada encore plus qu'ailleurs, ont rendu de grands services, en soutenant l'énergie des travailleurs au champ, sur la rivière ou dans la boutique. Canotiers, bûcherons, laboureurs, fouleurs d'étoffe, broyeurs de lin, fileuses et tisseuses, tous chantaient en travaillant, les uns entonnant les couplets, les autres répondant en chœur.

Les nombreuses chansons d'amour composées au cours de plusieurs siècles, se répartissent en genres variés. Trois ou quatre types sont de source française ancienne: les pastourelles ou chansons de bergers courtois, les chansons du rossignol messager des amoureux, les aubades et les nocturnes. Bien que ces compositions consistent en de courts récits, elles sont essentiellement lyriques. Remontant au moyen âge, elles proviennent surtout du Midi, et elles se chantent sur les mélodies les plus belles de tout le répertoire.

Parmi les chansons de métiers les plus populaires, il y a: *A la Claire fontaine*, *Le Plongeur et la bague d'or*, *Le Fils du roi s'en va chassant*, *La Fille du roi d'Espagne*, *La Blanche rose*, et

Dans les haubans. Un grand nombre d'autres, pour être moins connues des lecteurs, ne sont pas moins remarquables, comme: *Le Miracle du nouveau-né*, qui tient à la fois du cantique et de la chanson de toile; la gracieuse *Nanette*, si follette, qui se noya en se baignant, à l'ombre d'un vert pommier; *Au Bois du rossignolet*, où un berger, en se réveillant, fait d'une branche une flûte et joue l'air "Qu'il fait bon d'aimer"; la *Courte paille*, où les marins de Marseille en mer, de provisions ayant manqué, ont tiré à la courte paille pour savoir lequel serait mangé; *Voici le printemps*, où l'on redit que tous les amants vont changer de maîtresse; "Changera qui voudra, moi je garde la mienne"; *A l'Abri d'une palme*, où un navire s'échoue sur une côte lointaine, se promènent trois jolies demoiselles, dont l'une dit: "Si j'avais ma colombe, je la ferais chanter"; et *Le Long de la mer jolie*, où un beau galant s'écrie: "Belle, embarquez dans mon gentil navire!" Sitôt qu'elle est embarquée, "fait lever l'ancre et mettre voiles au vent." Mais il ne sait pas à qui il a affaire; elle dit: "Mon beau galant, si tu savais de qui je suis la fille! Je suis la fille du bourreau, le plus gros de la ville.—Belle, débarquez de mon gentil navire! Quand la belle fut débarquée, elle ne faisait que rire. Le marinier a demandé: Qu'a'-vous, belle, à tant rire?—Mon beau galant, si tu savais de qui je suis la fille... Je suis la fille du bourgeois le plus riche de la ville. —Belle, revenez, belle, revenez! Je vous donnerai cent livres. —Ni pour un cent, ni pour deux cents, ni pour cent mille livres. Il fallait plumer la perdrix tandis qu'elle était prise.

Le long de la mer,
La jolie mer,
Le long de la mer jolie."

COMMENT VOYAGENT LES CHANSONS

Les chansons populaires sont d'éternelles nomades. Nées à ciel ouvert, elles ont aussitôt pris le large. Leur vie ressemble à celle du Juif errant de la légende. Elles n'ont connu, même fatiguées par l'âge, ni abri ni havre de grâce. Poussées par un destin qui s'attachait à leur naissance et à leur hérédité, elles voyageaient perpétuellement, sans pouvoir nulle part s'arrêter, car s'arrêter pour elles était la mort. Nulle frontière n'interceptait longtemps leur marche; elles se déguisaient au besoin et pénétraient partout. Anonymes, elles taisaient leur origine et passaient d'un idiome à l'autre, sur les lèvres de la foule dans toutes les nations. L'Europe pour elle était un seul pays, qu'elles croisaient en tous sens. Souvent elles s'embarquaient et faisaient voile sur les mers, pour s'arrêter à des ports lointains, même en Amérique.

Des exemples remarquables de la diffusion des chansons populaires par le monde, à travers les siècles, sont faciles à choisir, d'autant plus que nous pouvons prendre ces exemples où nous les trouvons, loin de leur lieu d'origine, dans le vaste répertoire canadien-français recueilli depuis quelques années sur les bords du Saint-Laurent.

Une de ces chansons est *Dame Lombarde;* elle vient de l'Italie septentrionale et remonte à la fin du VIe siècle; elle prit sa forme définitive un siècle ou deux plus tard, puis passa en France et, finalement, au Canada, où elle a survécu jusqu'à nos jours. Une deuxième chanson qui sert ici d'illustration est *Renaud;* née en Scandinavie, où elle est encore familière, elle traversa la Mer du Nord pour se rendre en Germanie et en Bretagne, émigra de Bretagne en France et, de là, voyagea sur le continent, dans toutes les directions. Une troisième chanson, *Germine*, est un souvenir méridional des croisades; elle passa du Midi de la France à la Normandie, à la Bretagne et à plusieurs contrées méditerranéennes. Une quatrième, *La Nourrice du roi*, est une chanson pieuse de l'Espagne qui a traversé les Pyrénées et s'est fixée en France, près des frontières de la Suisse. Ces chansons ont traversé l'Atlantique avec les colons de la Nouvelle-France, au dix-septième siècle, et se sont établies avec eux au Canada; elles sont encore populaires dans les districts ruraux de Québec. Les mélodies en ont été recueillies, en autant de versions possibles, au moyen du phonographe et de la sténographie, sur tout le parcours du Saint-Laurent, depuis la rivière Ottawa jusqu'en Gaspésie, et au pays des Acadiens, en Nouvelle-Ecosse.



Vincent-Ferrier de Repentigny et Philéas Bédard chantant: "Mon père, je voudrais me marier".

DAME LOMBARDE

Cette complainte est unique; elle nous vient du sud—de l'Italie—en passant par la France, contrairement au grand courant historique qui fait que les complaintes prennent naissance au nord, s'acheminent vers le sud, et les chansons lyriques, d'origine méridionale, émigrent vers le nord.

Elle est aussi, par son thème historique, sinon sous sa forme actuelle, l'une de nos plus anciennes. Elle redit l'histoire de "Dame lombarde," la tragique Rosmonde, qui essaya d'empoisonner son mari, à Ravenne, en l'an 573, mais but la mort dans la coupe fatale qu'elle avait elle-même préparée.

Nigra, le traditionniste italien, a le premier découvert l'identité de la complainte de "Dame lombarde" avec l'empoisonneuse empoisonnée, dont l'histoire fut longtemps l'objet de la chronique ancienne. Et Doncieux a dernièrement repris ce sujet (*Romancero*, 174-204) en le rattachant à la seule version semi-française qu'il connaissait de cette chanson recueillie au pied des Alpes, près de la frontière italienne. Je résume ici les aperçus historiques de ces deux savants.

Alboin, roi des Lombards, envahisseurs de l'Italie du Nord, avait encouru la haine de Rosmonde, sa femme, en la faisant boire dans le crâne de son père. Par ruse, elle se lia à Helmichis, un officier qui, cédant à l'empire de la volonté terrible de Rosmonde, assassina Alboin, et devint son époux—le second.

Rosmonde tenta avec Helmichis de s'emparer du royaume; mais les Lombards se révoltèrent. Elle dut prendre la fuite et s'embarquer de nuit pour Ravenne, où elle fut bien accueillie par Longin, préfet de la ville.

Pour reconquérir la couronne qu'elle venait de perdre, il lui fallait faire disparaître Helmichis, qui ne pouvait plus servir à ses ambitions. Elle usa de ses charmes. Longin, épris d'elle, la sollicita de se rendre libre de l'épouser, afin de régner de nouveau.

Elle eut, cette fois, recours au poison. Le chroniqueur Agnellus de Ravenne raconte que lorsque Helmichis sortit du bain, suffoquant de chaleur, il reçut de Rosmonde "une coupe remplie d'un breuvage prétendu bienfaisant, mais qui était empoisonné. Dès qu'il eut bu la mort, il retira la coupe de ses lèvres et la tendit à la reine, disant: Bois, toi-même! Elle ne voulut pas, mais, tirant son épée, il se jeta sur elle et dit: Si tu ne bois pas, je te frappe!.." Elle but et, à l'instant, ils moururent.

Paul Diacre et Agnellus, chroniqueurs lombards du VIIIe siècle, racontèrent les aventures de Rosmonde. Le récit d'Agnel-

lus se rapproche tellement de la forme de notre complainte que Nigra les considère identiques. "Dame lombarde" ne serait autre que la tragique Rosmonde; et la complainte italienne serait contemporaine de ces événements, car les chansons naissent des faits qu'elles commémorent; elles n'empruntent pas leur sujet au parchemin ou à la chronique. En ceci, Nigra peut bien avoir raison.

Mais Doncieux ne voit pas les choses du même œil. La chanson, d'après lui, ne remonterait qu'au début du XVIe siècle. Il y remarque une "allusion malveillante" au roi de France, séducteur de la Dame lombarde. Il doit s'agir de François Ier, dont les galanteries étaient notoires, et qui était à Pavis, en 1525, avec l'armée française. Dans les versions italiennes, Dame lombarde s'écrie: "Pour l'amour du roi de France, je mourrai!" Ce vers à lui seul daterait toute la complainte qui, pour d'autres raisons encore, d'après Doncieux, ne saurait remonter à une date aussi reculée que le VIe ou le VIIIe siècle.

* * *

La complainte *Enseignez-moi donc!* n'est, à bien peu de choses près, autre que *Dame lombarde*. Les neuf versions jusqu'ici recueillies sur le Saint-Laurent viennent des bas-fonds du terroir. Elles débutent de deux manières différentes; ici, c'est la voisine qui enseigne le poison; là, c'est le rossignol sauvage; les mélodies comme les textes varient avec les versions, incomparablement plus que dans les chansons du *Prince d'Orange* et du *Prince Eugène* qui, pourtant, sont du XVIe siècle. Les deux mélodies reproduites ici, l'une laurentienne, l'autre acadienne, sont absolument indépendantes. Il est évident qu'elles sont d'un âge fort avancé; leur décadence le démontre.

Il faut que cette complainte ait longtemps séjourné en France d'oïl—en Normandie et sur la Loire—, pour se diversifier ainsi, avant son passage au Nouveau Monde. Il n'est donc pas possible qu'elle se rapporte à François Ier, qui est contemporain de la découverte de l'Amérique. Dans si peu de temps, elle n'aurait pas pu passer les Alpes, traverser la France provençale en s'y adaptant, et se ramifier en tous sens dans les provinces du nord. Cela eût-il été possible, il n'est guère croyable qu'on ait si inexactement rapporté des faits historiques notoires et encore récents. François Ier ne connut jamais la "Dame lombarde" de la complainte; encore moins fut-il le héros dans cette histoire d'empoisonnement célèbre.

Le couplet final de la complainte italienne "Pour l'amour du roi de France, je mourrai" est donc une retouche tardive, une adaptation de surface, telles qu'on les a pratiquées de tout temps. Il n'est pas même sûr que ce vers adventice soit contemporain de François Ier. D'autres rois de France avant lui étaient entrés en Italie.

Mais la documentation de Doncieux était insuffisante. Il ne connaissait pas nos versions canadiennes, non plus que celles de Millien (trois variantes et autant de mélodies), récemment recueillies dans le Nivernais, en France. Sa seule excuse de publier cette complainte italienne dans son *Romancero* c'est qu'elle était l'unique version semi-française alors connue et recueillie dans les Alpes. Son texte est d'ailleurs une traduction de l'italien.

Nos versions purement françaises du Canada ne contiennent pas d'allusion au roi de France. Elles se terminent par les mots: "Ah! que maudit soit ma voisine de m'avoir enseigné (le poison)", ou "Ah! que maudit soit le rossignol!" En ceci, comme dans tout le reste, elles se rapprochent davantage de l'antique histoire de Rosmonde, qui dut de bonne heure traverser les Alpes, et le Midi, pour s'enraciner profondément dans toute la France; autrement, elle ne serait pas entrée de plain-pied en Amérique, avec les colons de la Loire et de la Normandie, comme elle y est entrée, il y a déjà près de trois siècles.

RENAUD

La complainte du *Roi Renaud* est peut-être la plus fameuse de tout le répertoire de France. Son histoire est unique. Après sa naissance obscure en Scandinavie, à la fin du moyen âge, elle se dissémina sur toutes les côtes du Nord, mit pied à terre en Bretagne et passa à toute la France. De là elle pénétra en Italie et en Espagne; et elle traversa les mers avec les colons de la Nouvelle-France, au XVIIe siècle. Elle s'est depuis profondément enracinée sur les rives du bas Saint-Laurent et en Acadie.

Enlisée dans le terroir de plusieurs pays, elle aurait bien pu s'y perdre à tout jamais, comme bien d'autres. Mais il lui arriva de ressusciter et de revivre, à la fin du siècle dernier, cette fois dans un monde nouveau, chez les savants et les artistes, et ensuite dans le grand public. Les folkloristes l'ont étudiée à fond, se passionnant pour son histoire. De grands artistes, comme Yvette Guilbert, l'ont remise en honneur sur plus d'un continent.

Renaud est aujourd'hui l'un des chefs-d'œuvre de France les plus universellement reconnus. Il est aussi un symbole car il représente en des traits émouvants la chanson ancienne, ainsi que la tradition chantée des ancêtres. S'éteignant comme lui, ces airs traditionnels pourraient bien lancer ce cri de détresse, sur son tombeau entr'ouvert:

"Terre, ouvre-toi, terre fens-toi,
Que j'aille avec Renaud, mon roi!"
Terre s'ouvrit, terre fendit
Et *si* fut la belle engloutí'!"

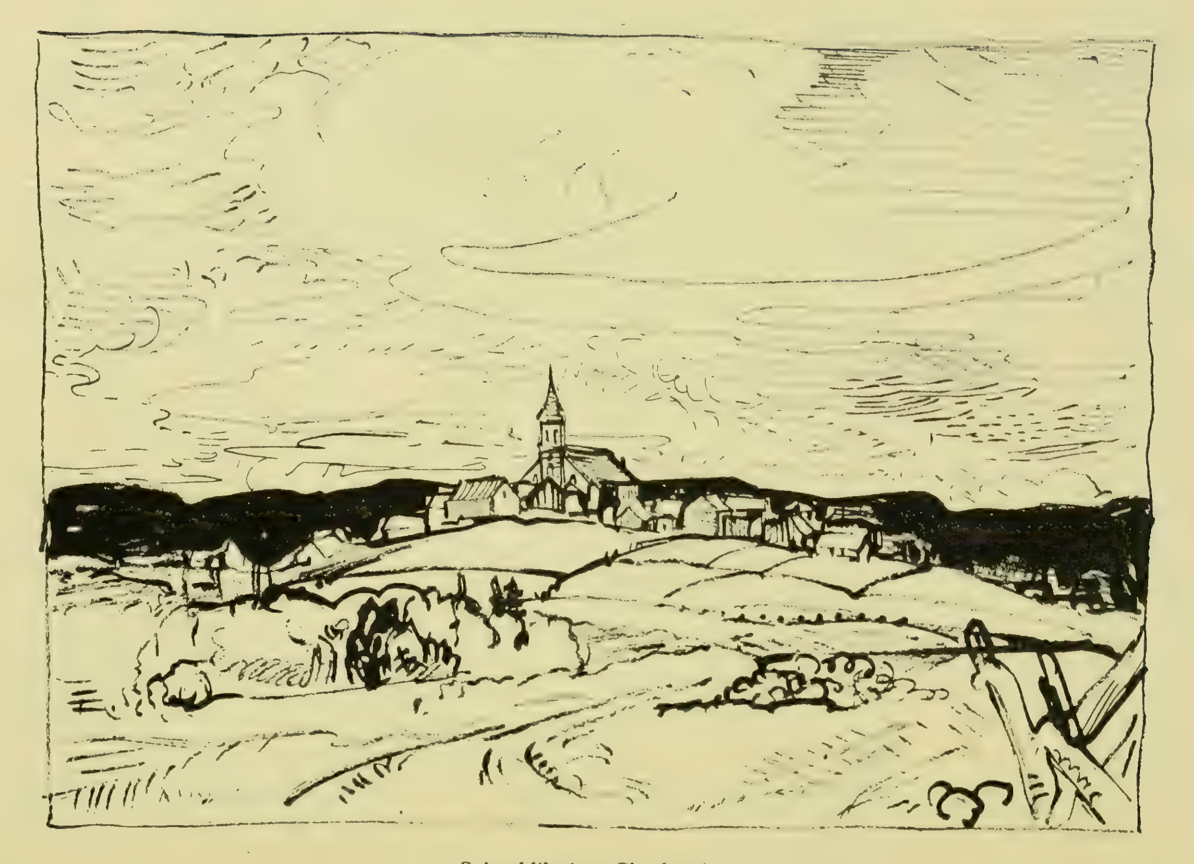
La complainte *Renaud* avait déjà un long passé derrière elle, lorsqu'elle s'embarqua pour Québec et Louisbourg avec les anciens colons français du Nouveau Monde. Depuis, elle s'est conservée dans l'obscurité, parmi des générations de chanteurs illettrés. Elle est même une de nos chansons les mieux connues, mais seulement dans le bas Saint-Laurent. Elle ne remonta le fleuve guère au delà de Québec.

Jusqu'en 1917, on ne l'avait pas encore découverte chez nous. Nos chansonniers la passaient sous silence. Lorsque Yvette Guilbert, après l'avoir dramatisée d'une façon inoubliable, demanda: "La connaissez-vous, au Canada?" réponse lui fut faite: "Hélas, non!" C'était bien à tort! Elle y survivait encore, mieux même que dans les provinces de France, mais seulement parmi la gent rustique, dont le souvenir est profondément ancré dans le passé. Les lettrés, eux, ne la connaissaient pas, leur connaissance ne relevant que du livre, qui ne remonte pas aussi loin.

La complainte de *Renaud* se chante, les soirs d'hiver, dans les foyers quasi normands de l'Islet, de Kamouraska, du Témiscouata, et plus souvent encore, dans la Gaspésie et aux alentours de la baie des Chaleurs. Mais elle ne semble pas familière dans les Laurentides. Ses traits authentiques se sont fidèlement conservés, en dépit de ses pérégrinations. Même des divergences secondaires y ont une signification curieuse, comme au début d'une version jersiaise de Gaspé: "Bonne nouvelle, grand roi Louis. Ta femme est accouchée d'un fils..." Le nom primitif de Renaud est ici devenu Louis, pour suivre les temps, mais des temps depuis longtemps révolus.

* * *

Les littérateurs la retrouvèrent un peu avant 1850. De la Villemarqué, en 1839, en publia, dans *Barzaz-Breiz*, un frag-



Saint-Hilarion, Charlevoix.

ment, qui provient de la Bretagne. Gérard de Nerval l'inséra deux fois dans des œuvres. Elle n'a cessé depuis d'être l'objet de nombreuses monographies. Ampère, Rolland, Bladé et plusieurs autres folkloristes de France en recueillirent des versions. Cependant, des savants étrangers en étudiaient les racines ou les rameaux en Scandinavie, en Espagne et en Italie.

Doncieux, profitant de ces nombreux travaux préalables, en a dernièrement complété une belle étude d'ensemble dans son *Romancero de la France* (VII, 84-124). Il fonde son texte critique sur cinquante-neuf versions françaises et huit piémontaises. Il note qu'elle se chantait à Paris en 1594, lors de l'entrée de Henri IV; et aussi en Bretagne, dans le second tiers du XVIe siècle.

Le nombre des versions françaises de *Renaud* s'est, depuis, augmenté d'au moins trente, c'est-à-dire, d'environ un tiers. Millien en a récemment publié cinq principales variantes, pour le Nivernais, et il cite des sous-variantes en notes; Rossat en donne trois pour la Suisse romande; et notre liste canadienne en comprend vingt-deux. Donc, en tout, environ quatre-vingt-dix versions françaises.

Ce chiffre n'est d'ailleurs qu'une fraction du total, puisque le domaine roman à lui seul possède "cinq chants étroitement apparentés au *Roi Renaud*: "un gwerz armoricain, une chanson basque, une canzone vénitienne, une chanson proprement catalane et un romance espagnol commun à toute la péninsule" (Doncieux, 97). Ce groupe à lui seul est représenté par soixante-sept versions.

Le groupe scandinave est encore plus important, car c'est à lui qu'est emprunté le sujet de la complainte: la vise du *Chevalier Olaf*..., qui est une "des plus belles et des plus universellement populaires" en Scandinavie. Le savant Grundtvig en a réuni soixante-neuf versions du Danemark, de la Suède, de la Norvège, de l'Islande et des îles Féroé. "La plus ancienne de toutes, une danoise, date de 1550," c'est-à-dire, la plus ancienne qui a été conservée par écrit.

La documentation sur cette chanson est donc considérable: 90 versions françaises; 67, tirées, en plus, du domaine roman; et 69 versions scandinaves. En tout, 226. Et il en existe d'autres.

Cette vise scandinave est, paraît-il, née au Danemark, à une époque très antérieure au milieu du XVIe siècle, où l'on commença à la recueillir par écrit.

On ne saurait donner un meilleur aperçu de son histoire que celui de Doncieux, dans son *Romancero* (119-124). Je le cite, en abrégeant:

"Une même chanson, qui se peut intituler, selon la portion du sujet que l'on considère, "la Vengeance de la Fée" ou "la Mort secrète," a revêtu neuf formes et passé dans neuf idiomes divers. Cette plante poétique, merveilleusement vivace et qui étend ses rameaux à tous les bouts de l'Europe, nous la connaissons depuis la racine de la maîtresse tige jusqu'aux moindres pousses terminales; et une analyse attentive nous a découvert avec netteté l'ordre de ses parties et la loi de sa croissance. Une semence légendaire, éparse dans le domaine germanique,—et dont quelque graine, tombée au bord du Rhin, donna naissance au poème plus ancien du *Chevalier de Staufenberg*—se répand aussi en terroir scandinave, et le génie d'un poète danois, du XVe ou du commencement du XVIe siècle, l'y fait germer en une vise populaire; cette première souche émet directement trois branches, une ballade écossaise, une chanson slave, un gwerz armoricain; le gwerz à son tour produit la chanson française, de laquelle enfin sont issus les chansons basque, vénitienne, catalane et le romance hispano-portugais...

Ces neuf pièces n'ont certes ni la même valeur poétique, ni le même intérêt au point de vue de l'évolution du thème: six, qu'on négligerait sans grand inconvénient, consistent en des débris plus ou moins frustes ou des calques plus ou moins fidèles, soit de la vise scandinave, soit de la romance française. *Mais les chants du Sire Olaf, du Comte Nann et du Roi Renaud, qui tiennent d'ailleurs l'un à l'autre par une filiation directe, forment une lignée de chefs-d'œuvres qu'on peut bien dire unique dans l'histoire de la poésie traditionnelle.* Tous les trois portent à un égal degré la marque d'une main créatrice; et si l'invention du sujet appartient au Scandinave, le Breton, qui transforma la vise danoise, le Français qui développa ensuite le gwerz breton, ne lui cèdent en rien pour la richesse et la vigueur du génie.

"Dans l'esprit de l'auteur danois, la rencontre du chevalier et de la fée est l'événement capital à quoi tout le reste est subordonné; et c'est aussi où il a déployé la poésie la plus prestigieuse. Au lieu commun légendaire il ajoute cette chevauchée dans le crépuscule du matin, ce bal des elfes au pied de la colline, cette invitation à danser par où l'une d'elles signifie au chevalier son amour, et de tout cela compose une admirable scène, où le charme pénétrant du symbole s'unit à la beauté plastique de

l'image. La suite humaine du drame n'est pas indigne de ce tableau féerique. Depuis le retour de sire Olaf jusqu'au trépas de sa fiancée, l'action se déroule suivant le rythme tragique, et comme poussée par un flot montant d'angoisse et de terreur; et déjà les trois questions de la fiancée, touchant le son des cloches, le pleur des femmes, l'absence du chevalier, contiennent en germe tout cet entretien fameux, qui deviendra chez le Breton et le Français le point culminant de leur œuvre...

"L'idée du dialogue de la mort secrète, incidente chez le Scandinave et rudimentaire, le Breton s'en empare avec puissance; il l'isole, il la multiplie, il l'accentue par l'exacte symétrie des phrases, tellement que c'est autour d'elle que gravite enfin tout son poème. Aussi bien, par le changement de situation du héros, qui n'est plus le fiancé d'une vierge, mais l'époux d'une femme accouchée d'hier, ce dialogue prend plus de vraisemblance, et surtout plus d'intensité dramatique. C'est sans doute une chose imposante que cette entrée de la fiancée d'Olaf dans la maison à la fois nuptiale et mortuaire: mais les funérailles de Nann, coïncidant avec les couches de sa veuve, donnent lieu à un contraste bien autrement saisissant, et qui atteint au sublime... Comme la fiancée scandinave, elle le rejoint aussitôt dans la mort; mais elle se souvient de plus qu'elle est mère; et son mot suprême est pour le petit orphelin qu'elle confie aux soins de l'aïeule.

"Quant à la chanson du *Roi Renaud*, elle serait de tout point conforme à son modèle armoricain, sans un retranchement qui constitue, de la part de l'auteur français, une innovation capitale. Le gwerz lui offrait un assemblage de deux thèmes joints bout à bout, et sans connexion nécessaire: il sacrifie décidément le premier, remplaçant les nombreux couplets relatifs à la rencontre de la fée par deux vers, d'une énergique brièveté, qui évoquent l'image d'un chevalier revenant de guerre et blessé à mort. Ce poème, à moitié flottant dans le monde du rêve, enfoncé à moitié dans la réalité humaine, il le ramène ainsi tout entier aux limites de la nature; et si par là son œuvre perd quelque chose du côté du merveilleux, il faut faire état de ce qu'elle gagne en unité d'intérêt, en solidité de composition. Encore que le Français, à partir de son troisième couplet, ne s'écarte pas sensiblement du gwerz, son imitation est toujours celle d'un vrai poète, et qui renouvelle par une continuelle création de détail le sujet qu'il a reçu d'autres mains. D'abord, aux scènes dialoguées dont le gwerz est composé presque uniquement, il

entremêle des vers narratifs, pleins de couleur et de vie, qui précisent l'action et qui posent les personnages. Le dialogue même, qu'il ne fait le plus souvent que traduire, d'autres fois il le développe ou le retouche avec un singulier bonheur. C'est ainsi qu'il ajoute aux lamentations des valets et des servantes le plus affreux des bruits funèbres, ces coups de marteau clouant la bière, que la mère du défunt met sur le compte d'une vulgaire besogne de charpentier. De même il imagine le chuchotement des petits bergers sur le passage de la veuve...

"On voit comment le thème poétique de la Mort secrète fut porté par l'auteur du *Roi Renaud* à son plus haut point de perfection. Mais ce n'est pas au Français tout seul qu'il faut faire l'honneur de son œuvre; d'autant que nous y avons constaté la superposition de plusieurs chants et la collaboration de plusieurs poètes, divers de race, d'idiome et de génie. Le *Roi Renaud* n'existerait pas, si un Breton de langue française n'en eût emprunté la matière au gwerz d'un Breton celtique; et celui-ci n'aurait jamais eu l'idée de son gwerz, sans la vise scandinave qui lui fournissait, avec les premières données et les personnages principaux de l'histoire, l'ébauche du dialogue caractéristique entre la belle-mère et la bru. Ainsi, dans la chanson du Français, ses deux devanciers ont leur part. Il n'avait pas sans doute l'imagination grandiose du Danois; il le cédait à l'Armoricain pour l'invention dramatique; mais ce par quoi il est vraiment admirable, et qui lui appartient en propre, c'est la beauté achevée d'un art quasi classique; la simplicité forte de l'expression, une vision nette et juste des choses, une façon de les peindre efficace et rapide; avec cela, la belle ordonnance du sujet, l'exacte liaison des parties, l'équilibre du dialogue et du récit, la gradation savante des effets, enfin toutes ces qualités de composition et de style qui ont coutume d'imprimer aux ouvrages d'esprit je ne sais quoi de définitif et d'universel. Bien que ce soit une pédanterie vaine de prétendre assigner des rangs aux poètes et classer leurs productions comme en un concours, il se rencontre cependant certains poèmes d'une si rare excellence—tel le *Roland* entre les chansons de geste—, qu'on les sent d'instinct supérieurs à toute comparaison, et qu'ils gardent dans l'histoire littéraire la valeur absolue d'un type. Or, ce qu'est la chanson de Roland à notre épopée médiévale, la chanson de Renaud l'est justement à notre romancéro populaire. Depuis des siècles qu'elle dure en la mémoire du peuple, nulle autre n'y a pénétré si fortement, ni si largement rayonné; nulle n'a captivé à ce

point le goût des artistes, nulle n'a autant occupé la curiosité des doctes; et tant que de vieilles complaintes voleront chez nous sur des lèvres naïves, c'est celles-là que rediront les chanteurs et que les connaisseurs vanteront toujours, comme le joyau incontesté de la lyrique traditionnelle du pays de France."

GERMINE

La superbe complainte de *Germine* ou de *Germaine* nous conduit tout droit au moyen âge; elle est un souvenir lyrique de l'ère des croisades.

Le croisé dont elle dit le retour est le prince d'Amboise, ou encore, le personnage historique Guilhem de Beauvoir, qui voyagea au loin sur mer, fut absent longtemps, pendant que sa jeune épouse, fort éprouvée, l'attendait en lui gardant la foi jurée.

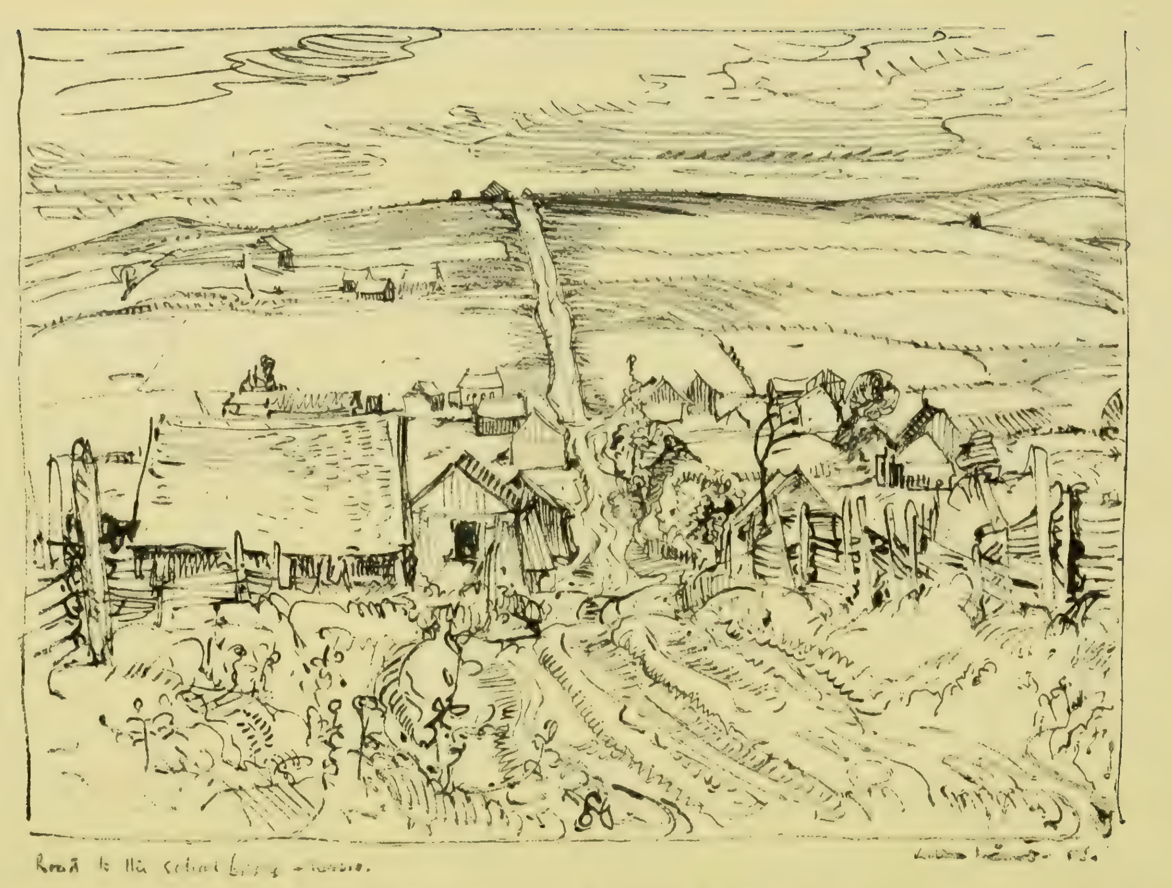
La complainte débute au moment du retour. "Ah! bonjour donc, madame! Peut-on loger ici?" Mais après tant d'années, il n'est pas si tôt reconnu. "Ah, non, certes! dit-elle, je n'loge personne ici." Il lui faut donc donner des marques de son identité. Là se noue toute l'action.

Par l'inspiration, le souffle poétique de son drame, qui touche au subline, *Germine* nous rappelle un autre chef-d'œuvre de la poésie traditionnelle de France, la complainte du *Roi Renaud*. Ces deux récits anciens sont épique; leur origine se perd dans la légende. Un prince ou un guerrier revient à son château vers sa jeune épousée, l'un pour mourir sans la revoir, l'autre pour être enfin reconnu d'elle. Là s'arrête la ressemblance des sujets, mais non celle du procédé lyrique, qui est identique. Le barde esquisse la scène, met ses personnages en jeu, dramatise son sujet dans un dialogue vibrant, qui aboutit au dénouement, l'un fatal, l'autre heureux.

Voilà en peu de vers, dans des mélodies simples mais transcendantes, deux grandes créations du génie français, qui, malgré les vicissitudes des siècles et mille pérégrinations, restent encore splendides dans leur vétusté. Elles nous rappellent les temples gothiques, rongés par les vents et par la pluie, à l'ombre desquels elles sont nées, l'an je-ne-sais-quel.

* * *

Le Retour du croisé devint un thème littéraire au temps même des croisades, dont la dernière date du XIIIe siècle. Ce thème se bifurqua de bonne heure, dans la chanson populaire, et deux rameaux distincts nous en sont parvenus par voie orale:



Chemin de l'école près la Baie Saint-Paul, Charlevoix.

Le récit de ces deux complaintes est le même au fond, mais leur forme est différente. Chacune d'elles ont un passé qui leur est propre. L'une, la *Porcheronne*, naquit dans le sud de la France; l'autre, *Germine*, vient du nord. Dans leur longue carrière, elles ont beaucoup voyagé; elles se sont même rencontrées sous le même toit, ont fait route ensemble; et elles ont souvent été prises pour des sœurs jumelles. Mais elle ne le sont pas.

Germine, au Canada, s'est bien conservée. Nos chanteurs nous en ont jusqu'ici chanté dix-sept versions, tant sur le Saint-Laurent qu'en Acadie. Tout comme en France, elle s'y subdivise en deux variantes, *Germine* et *Germaine*, dont *Germine* est la plus répandue.

La Porcheronne, que Doncieux étudie dans son *Romancero* (196-206), semble mieux connue en France, que *Germine* ou *Germaine*. Mais elle n'a guère survécu chez nous, étant surtout franco-provençale. Je n'ai jusqu'ici recueilli que deux versions incomplètes, l'une dans Témiscouata et l'autre dans Gaspé, sous les noms de la *Cochonnière* et de la *Bergerette*. Le croisé y porte le nom défiguré de Lorabe ou de l'Orable, c'est-à-dire l'Arabe, qui revient de ses voyages en pays musulman.

Le contraste entre ces deux complaintes, *Germine* et la *Porcheronne*, est bien marqué. *Germine*, attend dans son château son mari absent. Assise sur son lit, entourée de servantes, elle refuse d'ouvrir la porte même au "plus joli gendarme qu'il y ait dans le pays—le prince d'Amboise et d'Amboisie". Elle est femme d'honneur, volontaire et respectée. A sa belle-mère, qui l'invite à souper avec des cavaliers en quête d'aventures galantes, elle répond fièrement: "Allez-vous en d'ici! Si vous n'étiez la mère de mon mari, je vous ferais jeter en bas du pont-levis."

Mais la *Porcheronne* provençale ou la *Cochonnière* gaspésienne subirent des épreuves bien plus dures que celles de *Germine*, dans leur attente prolongée. "Petite bergerette!" dit le croisé de retour, "à qui ce beau château?—C'est au nommé Lorabe, qui m'avait épousée" (version du Témiscouata). Ou encore, sur mer, le croisé entend par miracle gémir s'amie, que la belle-mère en son absence persécute—elle lui fait garder les pourceaux. "Revire, navire! J'entends ma mie pleurer... Petite cochonnière, va-t'en te laver les pieds... Mon mari est sur mer... Maudit soit l'Orabe et toute sa lignée!" (version gaspésienne).

Il ne reste dans les deux versions du bas Saint-Laurent qu'un souvenir vague de la belle et ample chanson de la *Porcheronne* qui, d'après Doncieux, fut composée dans la région franco-

provençale, "dans un rayon rapproché de Beauvoir-de-Marc (Isère), qui se répandit "par toute la France, et qui abonde aussi en Catalogne (Espagne) et en Piémont (Italie)."

Le mari de la *Porcheronne* semble être Guilhem de Beauvoir, "un personnage historique du XIIIe siècle..., qui fut l'un des plus puissants barons du Dauphiné. De Beauvoir se croisa et prolongea beaucoup son absence. Il laissa un testament en date de 1277." Doncieux ajoute que son "voyage outre-mer cadre bien avec la longue absence du mari de la Porcheronne.

* * *

Laquelle de ces deux complaintes sœurs sur le retour du croisé est la plus ancienne? On ne saurait le dire avec certitude. Mais il semble, à certains indices, que la *Porcheronne* est l'aînée. Elle s'en tient plus fidèlement au fait historique qui paraît leur avoir donné naissance. Ses vers pour la plupart sont mieux conservés que ceux de *Germine;* leur assonance en *i* est uniforme. Ses couplets ne comprennent chacun que deux vers. Et elle suit de près le dessein rythmique et l'intention du poète soucieux de son art et maître de son œuvre.

Mais *Germine* n'a pas si bonne tenue. En dépit de sa grâce naturelle, elle s'écarte souvent de la norme. Ses assonances passent capricieusement de *i* à *é*, même par accident, à *a*; ses couplets sont tantôt de trois vers, tantôt de deux. Il est difficile, dans la confusion de ses versions délabrées, de reconstituer le texte original, qui semble ne se trouver nulle part. On croirait avoir affaire à une adaptation en dialecte d'oïl d'une chanson méridionale.

Il y a même, en *Germine*, des vestiges significatifs qui la rattachent au Midi. Ainsi, le croisé se nomme Beauvais, de Bourgès, de Beau-Cère, dans certaines versions du Nivernais sur la Loire; ce qui est une déformation du nom originaire de Beauvoir, dans *La Porcheronne*. On y mentionne aussi une ville du Midi, même dans nos versions canadiennes, comme "mes chiens de Lyon" ou "le pont de Lyon."

Germine et *La Porcheronne* sont, toutefois, des chansons différentes. Nulle part elles ne se côtoient; nulle phrase dans les deux n'est identique. Le poète, dans *La Porcheronne*, redit en abrégé plusieurs épisodes d'une longue aventure. Le barde du Nord, reprenant le même thème, dans *Germine*, le simplifie, le transfigure de main de maître. Comme un autre le fit dans le

Roi Renaud, il ne prend de tout ce récit que le moment du retour, à la porte du château, où le croisé se fait reconnaître de sa châtelaine. Dramatisant la scène qui l'inspire, il la rend transcendante, sublime; ce que l'auteur de son modèle présumé dans le Midi n'avait su faire dans son récit épisodique. L'un s'en tenait au fait historique ou légendaire; l'autre ne se souciait que de l'art, et le faisait en maître.

Germine en peu de mots s'élève sur les ailes de l'inspiration la plus libre, et elle escalade les sommets de la poésie. Même la désuétude de sa prosodie ou les lacunes de la tradition ne sauraient l'en empêcher. Chantée sur son air laurentien, ici reproduit, elle s'anime d'un souffle aussi puissant que celui d'un autre chef-d'œuvre de la chanson française, le *Roi Renaud*. Le jeu des réparties, dans ces deux chansons, se ressemble d'ailleurs. Dans *Renaud*, l'épousée questionne les serviteurs, ou la mère de son mari, et les réponses voilées s'acheminent vers le tombeau funeste. Mais dans *Germine* le dialogue tôt s'engage entre le croisé et s'amie: "Germine, belle Germine! Ouvre-moi, ton mari! —Non, je ne croirai pas que tu es mon mari Avant que tu me dise quel jour que tu m'as pris. —Te souviens-tu, Germine..." Et le dénouement, pour se faire attendre, n'en est que plus heureux, plus enchanteur: "Servantes, belles servantes, accourez ici! Allumez les flambeaux aux quatre coins du lit. Je vais ouvrir la porte tout'grande à mon mari!"

Après leur naissance, l'une dans le Midi, l'autre dans le Nord-ouest, ces chansons coururent le pays; elles se rencontrèrent sans se confondre, traversèrent provinces et frontières, même les mers, et ne s'arrêtèrent que sur notre seuil.

De *Germine* nous avons déjà dix-sept versions canadiennes, tant du Saint-Laurent que de l'Acadie. M. Massicotte l'a retrouvée dans Laprairie, près Montréal; M. Lambert, dans Arthabaska; et moi-même, nombre de fois, dans l'île d'Orléans, dans Charlevoix, Kamouraska, Gaspé et la baie des Chaleurs. L'abbé Arsenault en a recueilli une version parmi les Acadiens de l'île du Prince-Edouard. Tout comme *Renaud*, elle est donc une des vieilles chansons françaises les mieux enracinées dans notre terroir.

Il n'en est pas ainsi de *La Porcheronne* (*La Cochonnière*) qui n'a fait qu'atterrir chez nous, pour s'y étioler. Je n'en ai recueilli que deux versions fragmentaires dans le bas Saint-Laurent. Mais en France et en Europe elle est mieux connue que *Germine*. Elle ne l'était pas, cependant, au XVIIe siècle,

parmi les émigrants de la Loire et de la Normandie qui vinrent s'établir au Nouveau Monde. Autrement, elle s'y serait mieux conservée.

Germine ou *Germaine* (elle est partout connue de ces deux manières) fut moins souvent recueillie en France qu'au Canada. Elle y a beaucoup voyagé, cependant, même dans le Midi, où *La Porcheronne* est dans son vrai milieu. Julien Tiersot n'en a trouvé que deux vestiges dans les Alpes françaises. Mais elle était autrefois assez bien connue dans les provinces du Nord. Champfleury cite une version de l'Ile-de-France; Millien en donne plusieurs, qu'il a recueillies dans le Nivernais (sur la Loire); les *Poésies populaires de France* contiennent une version du Berry. On en a aussi retrouvé d'autres en Normandie, dans le pays messin, en Franche-Comté, et ailleurs. Tiersot affirme même que "la chanson de *Germaine* est plus connue au point de vue musical" que *La Porcheronne*.

Doncieux donne une liste de plus de treize versions de *La Porcheronne* dans son *Romancero* (196-206). A sa liste s'ajoutent nos deux versions du Canada, et celles du Nivernais que Millien a, depuis, publiées.

D'autres auteurs avant Doncieux avaient étudié *La Porcheronne*, qu'ils confondent le plus souvent avec *Germine*. Villemarqué le premier publiait L'*épouse du Croisé* de Bretagne (*Barzaz Breiz*, XIX), en 1839; et de Puymaigre disait de *Germine*, en 1865: Cette chanson est "une des plus anciennes de ce recueil"; il la comparaît à Don Guillermo, de la Catalogne (Espagne). Ce traditionniste signale même des parallèles dans le folklore des pays suivants: Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Bohême, Allemagne, Hollande, Flandre et Angleterre.

D'autres variantes ont aussi été ajoutées aux listes par Crane, dans ses *Chansons populaires de la France* (267-8). Il mentionne en particulier les annotations de Child sur "Hind Horn" et "The Lass of Loch Royal" (*The English and Scottish popular Ballads*, I, 213, III, 187).

C. Nigra, continuant l'étude de *La Porcheronne* dans son recueil du Piémont, indique comment cette chanson française de Provence s'infiltra en Espagne, en Italie et de là passa en Grèce et même en pays slaves.

Elle est, en effet, populaire dans la haute Italie et en Catalogne (Espagne), où de nombreuses versions furent recueillies par les folkloristes; elles sont énumérées par Doncieux, dans son *Romancero* (187).

Il se pourrait même qu'elle remontât plus haut que le XIIIe siècle, pendant lequel eut lieu la dernière Croisade. C'est du moins ce que prétendait de la Villemarqué, dans sa sixième édition des *Barzaz Breiz* (1867). Je le cite:

"La ressemblance est telle entre *l'Epouse du Croisé*, *Don Guillermo*, *La Pourcheireto* et *Germaine* qu'on ne peut l'attribuer à des rencontres fortuites; le chant breton, dit M. de Puymaigre, diffère par les détails du romance catalan et du romance provençal, mais tous trois ont certainement une origine commune." De la Villemarqué n'ose pas se prononcer sur la question de priorité des variantes néo-celtiques et néo-latines; mais il croit que la ballade de *l'Epouse du Croisé*, "qui est très répandue dans toute la Cornouaille, dramatise le retour d'Alain et des chefs bretons qui le suivirent en Palestine et ne revinrent qu'au bout ce cinq ans, au cours de la première croisade; ce qui ferait remonter la ballade bretonne au XIe siècle et en ferait la souche de toute cette floraison poétique."

LA NOURRICE DU ROI

La seule version canadienne de cet excellent cantique populaire nous vient de l'Acadie. Elle forme partie, dans notre répertoire national, de la *Collection Arsenault*.

La seule version acadienne de *La Nourrice du Roi* s'ajoute à huit ou dix versions recueillies en France, surtout au centre, à l'est et au sud-ouest. Somme toute, ces versions varient assez peu entre elles et leur commune origine ne remonterait pas au-delà de quelques siècles. Avant le passage de cette chanson au Canada, elle avait déjà eu le temps de voyager et de se ramifier quelque peu. Le refrain de la version acadienne, "Dieu, aidez-moi! Douce Vierge Marie, saint Nicolas!" diffère de la variante française telle que donnée par Doncieux, qui est: "Ah! mon Dieu, aidez-moi, ne m'abandonnez pas!" Celui d'une version de Provence se rapproche plus de la manière canadienne: "Jésus, Maria! O grand saint Nicolas!"

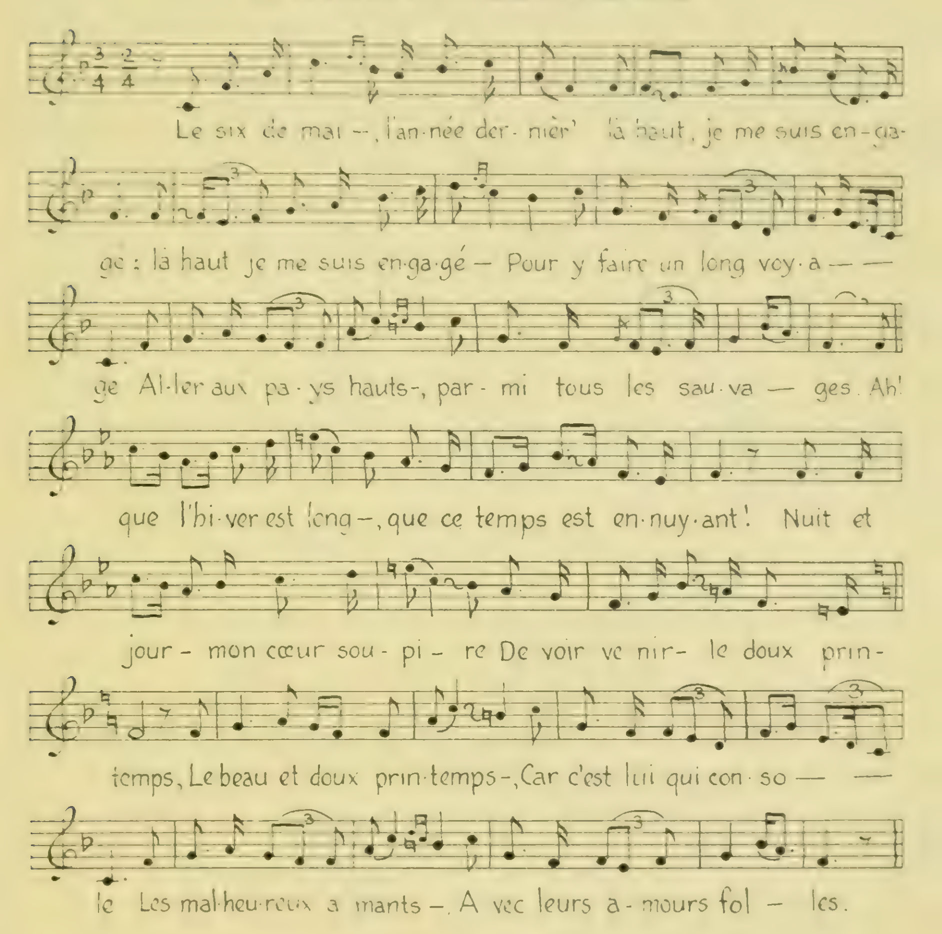
Autre différence notable: dans le récit acadien il est dit que la nourrice, trouvant l'enfant en cendre, "poussa un si grand cri que tout le monde accoura." "Qu'avez-vous, donc, nourrice, à fair' ce grand cri-là? —Oh, ce n'est rien, dit-elle, J'en ai brûlé un drap." Cependant, le texte français reconstitué se lit: "La reine est en fenêtre: Apportez-moi le Roi! —Oh! non, Madame, il dore, je ne l'éveill'rai pas."

Plus loin, la version acadienne dit: "Retourne à la maison, l'enfant te tend les bras," tandis que celle de France se lit: "Retourne-t'en bien vite! Ton enfant est chez toi."

Doncieux (p. 389) conclut que "cette chanson de nourrice fut composée dans la France d'oïl, probablement en Lorraine, aux environs du bourg de Saint-Nicolas-du-Port, qui est... le centre du culte de ce saint... Il n'y a trace du prodige du nourrisson brûlé et ressuscité dans aucune vie de saint Nicolas, ni ancienne ni moderne. Mais il existe d'ailleurs une chanson catalane fort répandue (Briz, *Cans. de la Terra*, I—Mila, *Romancerillo catalan*, n° 33, quinze versions), où l'évêque de Myre n'intervenant d'aucune sorte, le même miracle est formellement attribué à la Madone. Si, comme il y a tout lieu de le croire, l'une des deux chansons est imitée de l'autre, la catalane circonstanciée plus ingénieusement que la française, et où l'accident essentiel se motive mieux, doit être tenue pour la primitive. Justement la Catalogne possède un des sanctuaires de Notre-Dame les plus fameux qui soient dans la chrétienté: c'est l'abbaye de Montserrat, près Barcelone, où une vierge noire, portant l'enfant Jésus, attire, depuis le XIIIe siècle, un grand concours de pélerins. Il est probable que le chant catalan a dû partir de ce sanctuaire et rayonner alentour. Quant à son introduction en France, il se peut également qu'un pèlerin catalan l'ait importé à Saint-Nicolas-du-Port, ou bien qu'un paumier lorrain soit allé le chercher à Montserrat. Quoi qu'il en soit, il appert qu'un dévôt au grand saint Nicolas a, un jour, insinué son saint favori dans le miracle du nourrisson brûlé, sans pourtant oser en déposséder tout à fait la Sainte Vierge, de qui l'évêque de Myre apparaît plutôt comme le coopérateur ou le messager. Il y a ainsi plusieurs exemples de ces miracles volants qui, suivant les temps ou les lieux, s'attachent à l'un ou à l'autre thaumaturge."

CHANSONS POPULAIRES DU VIEUX QUÉBEC[1]

LA PLAINTE DU COUREUR DES BOIS



1 Le six de mai, l'année dernièr',
Là-haut je me suis engagé (*bis*)
Pour y faire un long voyage,
Aller aux pays hauts,
Parmi tous les sauvages.

---

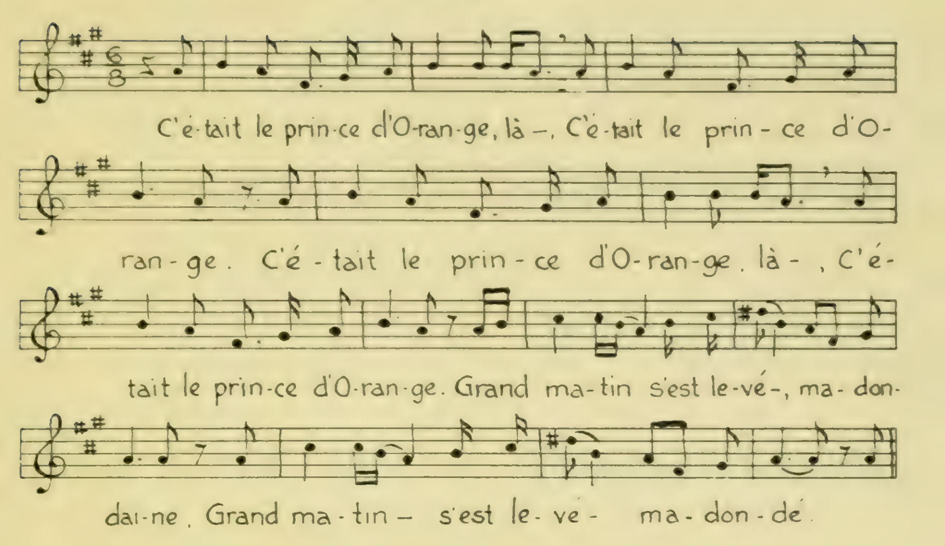
[1] Mélodies dessinées par Henri Lefebvre.

Ah! que l'hiver est long,
Que ce temps est ennuyant!
Nuit et jour mon cœur soupire,
De voir venir le doux printemps,
Le beau et doux printemps,
Car c'est lui qui console
Les malheureux amants
Avec leurs amours folles.

2 Quand le printemps est arrivé,
Les vents d'avril soufflent dans nos voiles
Pour revenir dans mon pays.
Au coin de Saint-Sulpice,
J'irai saluer m'amie,
Qui est la plus jolie.

Qui en a fait la chanson?
C'est un jeune garçon,
S'en allant à la voile,
La chantant tout au long.
Elle est bien véritable.
Adieu, tous les sauvages,
Adieu, les pays hauts,
Adieu, les grand's misères!

LE PRINCE D'ORANGE

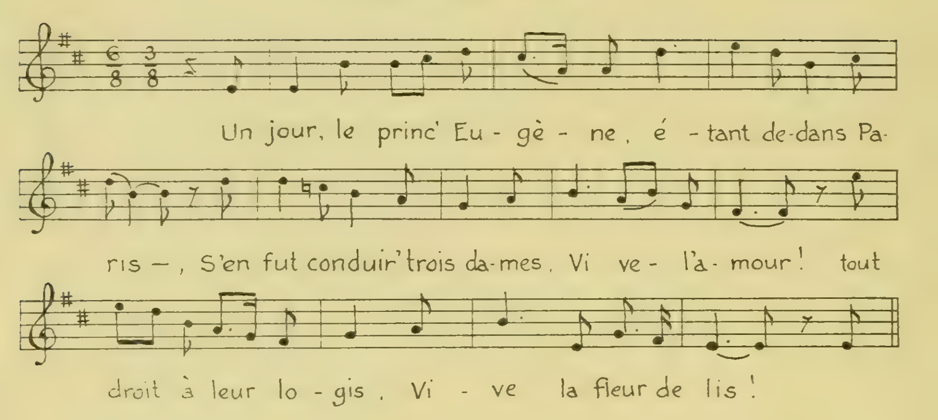


1 C'était le prince d'Orange,
Là!
C'était le prince d'Orange. Grand matin s'est levé.
Madondaine,
Grand matin s'est levé.
Madondé.

2 A appelé son page: Mon âne est-il bridé?
Madondaine . . .

3 – Ah! oui, vraiment, beau prince! il est bridé, sellé!
4 Mit sa main sur la bride, le pied dans l'étrier.
5 A parti le dimanche, le lundi fut blessé.
6 Reçut trois coups de lance qu'un Anglais a donnés.
7 En eut un dans la jambe et deux dans le côté.
8 Faut amener le prêtre mais pour le confesser.
9 – Je n'ai que fair' de prêtre: je n'ai jamais péché!
10 Jamais n'embrass' les filles hors qu'à leur volonté:
11 Qu'une petit' brunette, encor j'ai bien payé.
12 Donné cinq cents liards, autant de sous marqués.

LE PRINCE EUGÈNE



1 Un jour, le prince Eugène, étant dedans Paris,
S'en fut conduir' trois dames,
Vive l'amour!
tout droit à leur logis,
Vive la fleur de lis!

2 S'en fut conduir' trois dames tout droit à leur logis.
Quand il fut à leur porte: Coucheriez-vous ici?
Vive l'amour! . . . .

3 —Nenni, non non, mesdames! Je vais à mon logis.
4 Quand il fut sur ces côtes, regarde derrièr' lui.
5 A vu venir vingt hommes, ses plus grands ennemis.
6 —T'en souviens-tu, Eugène, un jour, dedans Paris,
7 Devant le roi, la reine, mon fils t'as démenti?
8 Arrête ici, Eugène, il faut payer ceci.
9 Tira son épée d'or, bravement se battit.
10 Il en tua quatorze, mais sans qu'il se lassît.
11 Quand ce vint au quinzième, son épée d'or rompit.
12 —Beau page, mon beau page, viens donc m'y secourir.
13 —Nenni, non non, beau prince, j'ai trop peur d'y mourir!
14 —Va-t'en dire à ma femme qu'ell' prenn' soin du petit.
15 Quand il sera en âge, il vengera ceci!



LE RETOUR DU SOLDAT

Quand le sol - dat — ar - rive en vil — le,

Quand le sol - dat — ar - rive en vil — le,

Bien mal chaus - sé — bien mal vê - tu — :

" Pau - vre sol - dat — d'où re - viens - tu — ? "

1 Quand le soldat arrive en ville, (*bis*)
Bien mal chaussé, bien mal vêtu:
—Pauvre soldat, d'où reviens-tu?

2 S'en fut loger à une auberge:
—Hôtesse, avez-vous du vin blanc?
—Voyageur, a'-vous de l'argent?

3 —Pour de l'argent, je n'en ai guère;
J'engagerai mon vieux chapeau,
Ma ceinture, aussi mon manteau.

4 Quand le voyageur fut à table,
Il se mit à boire, à chanter,
L'hôtess' ne fit plus que pleurer.

5 —Oh! qu'avez-vous, petite hôtesse?
Regrettez-vous votre vin blanc
Qu'un voyageur boit sans argent?

6 —N'est pas mon vin que je regrette;
C'est la chanson que vous chantez:
Mon défunt mari la savait.

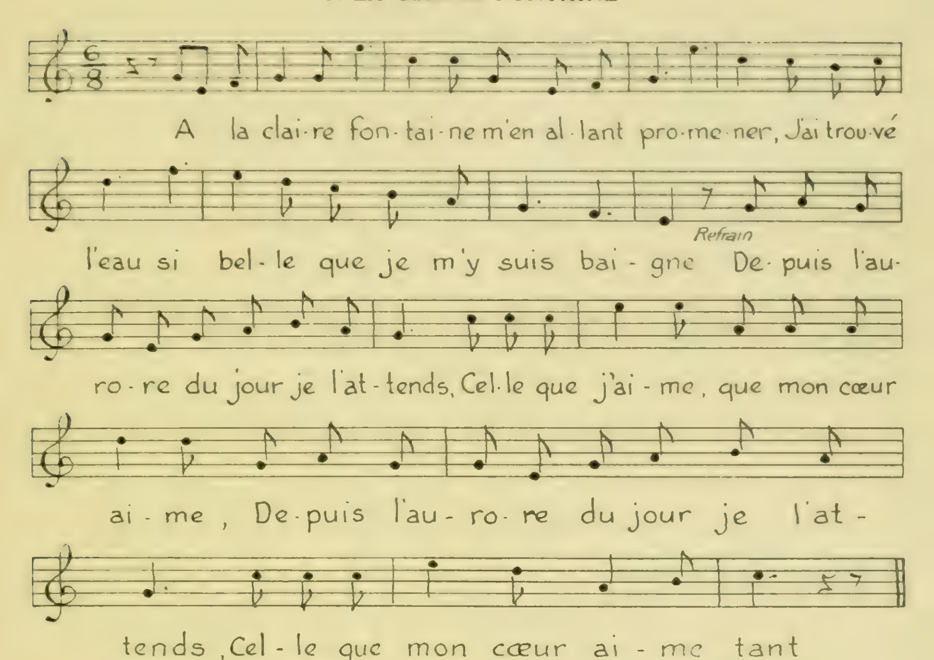
7 —J'ai un mari dans les voyages;
Voilà sept ans qu'il est parti.
Je crois bien que vous êtes lui.

8 —Ah! taisez-vous, méchante femme.
Je vous ai laissé deux enfants,
En voilà quatre ici présents!

9 —J'ai tant reçu de fausses lettres,
Que vous étiez mort, enterré.
Et moi, je me suis r'marié,

10 —Dedans Paris, y a grand guerre,
Grand guerre rempli' de tourments.
Adieu, ma femme et mes enfants!

À LA CLAIRE FONTAINE



1 A la claire fontaine, m'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle que je m'y suis baigné.

Depuis l'aurore du jour je l'attends,
Celle que j'aime, que mon cœur aime,
Depuis l'aurore du jour je l'attends,
Celle que mon cœur aime tant.

2 C'est au pied d'un grand chêne, je me suis fait sécher.
Sur la plus haute branche, le rossignol chantait.

Depuis l'aurore . . .

3 Chante, rossignol, chante, toi qui as le cœur gai.
Tu as le cœur à rire, moi je l'ai à pleurer.

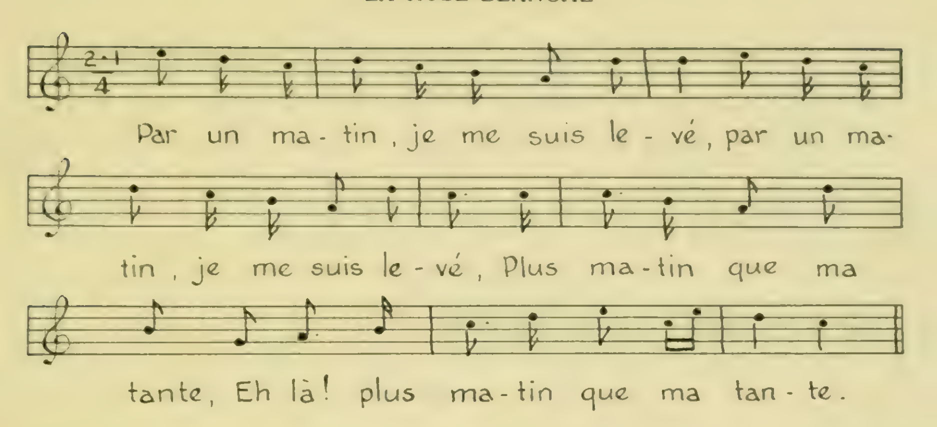
4 J'ai perdu ma maîtresse sans l'avoir mérité.
Pour un bouquet de roses que je lui refusai.

5 Je voudrais que la rose fût encore au rosier,
Et que le rosier même fût à la mer jeté.

6 Et que le rosier même fût à la mer jeté.
Je voudrais que la belle fût encore à m'aimer.

Depuis l'aurore du jour je l'attends,
Celle que j'aime, que mon cœur aime.
Depuis l'aurore du jour je l'attends,
Celle que mon cœur aime tant.

LA ROSE BLANCHE



1 Par un matin, je me suis levé; (*bis*)
plus matin que ma tante, *eh là!*
plus matin que ma tante.

2 Dans mon jardin je m'en suis allé (*bis*)
cueillir la rose blanche. (*bis*)

3 Je n'en eus pas sitôt cueilli trois
que mon amant y rentre.

4 —M'ami', faites-moi un bouquet,
qu'il soit de roses blanches.

5 La belle en faisant ce bouquet,
Ell' s'est cassé la jambe.

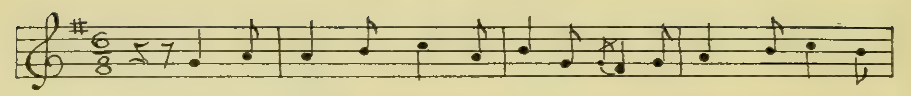
6 Faut aller q'ri le médecin,
le médecin de Nantes.

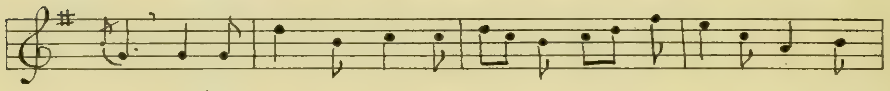
7 —Beau médecin, joli médecin,
que dis-tu de ma jambe?

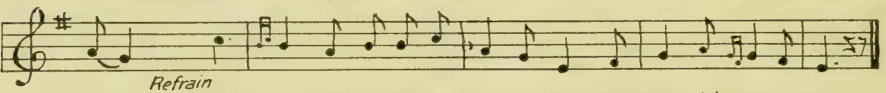
8 —Ta jambe, ell' ne guérira pas
qu'ell' n'soit dans l'eau baignante.

9 Dans un bassin d'or et d'argent,
couvert de roses blanches.

DANS LES HAUBANS







1 J'ai fait faire un beau navire, un navire, un bâtiment.
L'équipag' qui le gouverne sont des filles de quinze ans.

Sautons, légères bergères, dansons là légèrement!

2 L'équipage qui le gouverne sont des filles de quinze ans.
Moi qui suis garçon bon drille, j'me suis engagé dedans.

Sautons, légères bergères . . .

3 Moi qui suis garçon bon drille, j'me suis engagé dedans.
J'ai aperçu ma maîtresse qui dormait dans les haubans.

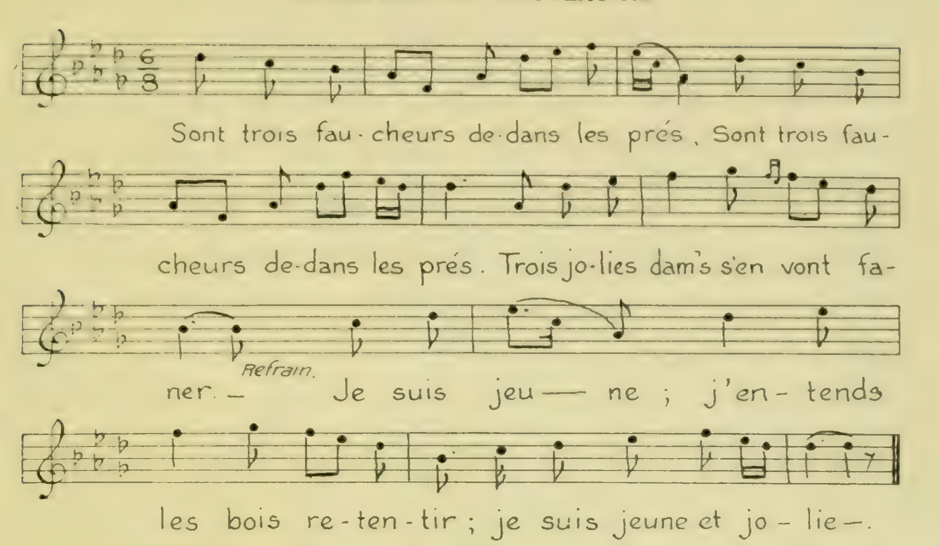
4 J'ai aperçu ma maîtresse qui dormait dans les haubans.
J'ai r'connu son blanc corsage, son visage souriant.

5 J'ai r'connu son blanc corsage, son visage souriant.
J'ai aperçu ses mains fines, ses cheveux dans un ruban.

6 J'ai aperçu ses mains fines, ses cheveux dans un ruban.
Suis monté dans les cordages, auprès d'elle, dans les [haubans.

7 Suis monté dans les cordages, auprès d'elle, dans les [haubans.
Lui ai parlé d'amourette; elle m'a dit: Sois mon amant!

LE MIRACLE DU NOUVEAU-NÉ



1 Sont trois faucheurs dedans les prés; (*bis*)
Trois jeunes fill' vont y faner.

Je suis jeune; j'entends les bois retentir;
Je suis jeune et jolie.

2 Trois jeunes fill' vont y faner. (*bis*)
Celle qu'accouch' d'un nouveau-né

Je suis jeune . . .

3 D'un mouchoir blanc l'a env'loppé;

4 Dans la rivière ell' l'a jeté.

5 L'enfant s'est mis à lui parler.

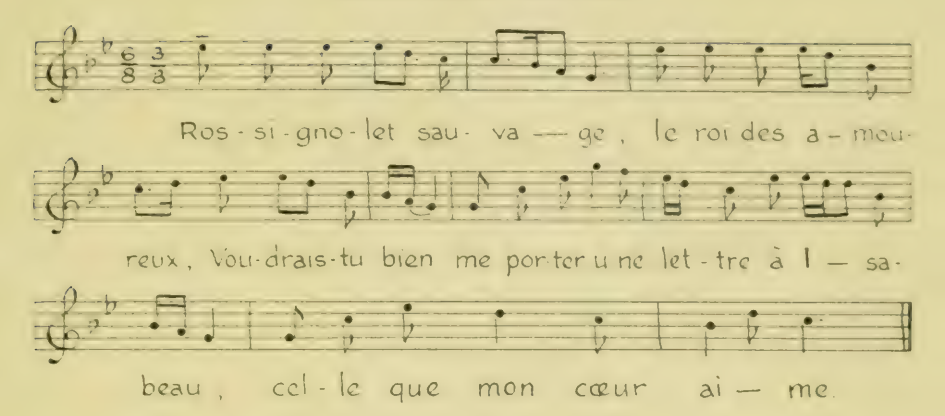
6 —Ma bonne mèr', là vous péchez.

7 —Mais, mon enfant, qui te l'a dit?

8 —Ce sont trois ang's du paradis.

L'un est tout blanc et l'autre gris;
L'autre ressemble à Jésus-Christ.
—Ah! revenez, mon cher enfant.
—Ma chère mère, il n'est plus temps.
Mon petit corps s'en va calant;
Mon petit cœur s'en va mourant;
Ma petite âme, au paradis.

ROSSIGNOLET SAUVAGE



1 Rossignolet sauvage, le roi des amoureux,
Voudrais-tu bien me porter une lettre
A Isabeau, celle que mon cœur aime?

2 —Celle que ton cœur aime, je ne la connais pas.
—Tu voleras de bocage en bocage;
Tu trouveras ma bergère à l'ombrage.

3 —Bonjour, bonjour, la belle, le bonjour est pour toi!
Chère Isabeau, votre amant est en peine.
Aimez-le donc tout autant qu'il vous aime.

4 —L'aimer autant qu'il m'aime, non non, je ne veux pas!
De trop aimer, ce n'est point là l'usage;
De l'épouser je n'ai pas l'avantage.

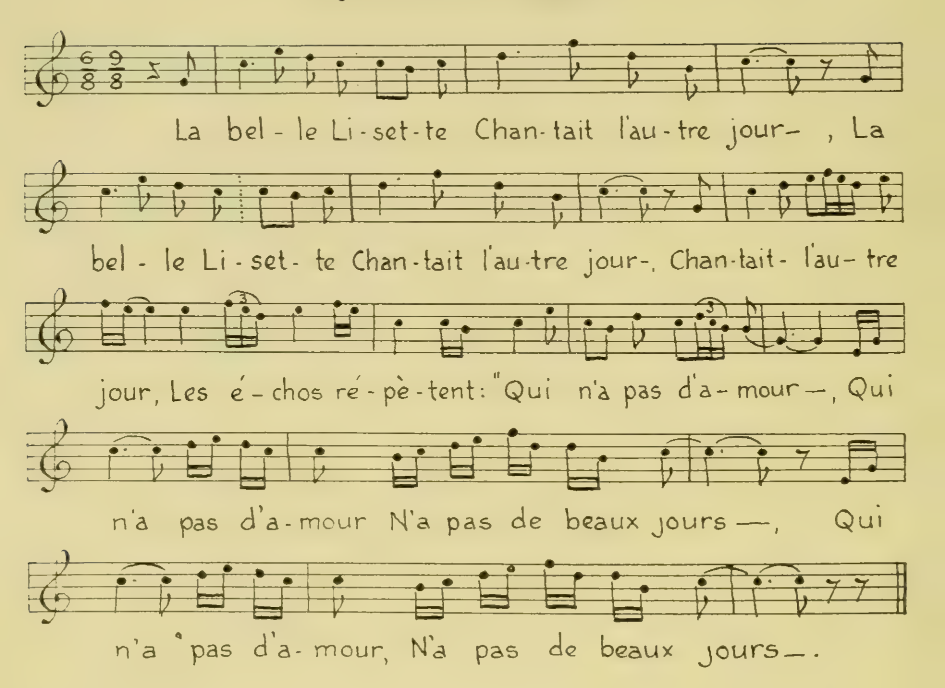
5 —Les garçons sont fidèles, les fill's ne le sont pas:
Ell's viv'nt toujours dans la même espérance
De s'en aller dans la ville de France.

6 —Dans la ville de France, non non, je n'irai pas!
Je n'y ai pas de parrain ni marraine
Pour y conter mes chagrins et mes peines.

7 —Du chagrin, de la peine, non, tu n'en auras pas;
Mais promets-moi la foi du mariage.
Ca ira bien dans ton petit ménage.

48

QUI N'A PAS D'AMOUR



1 La belle Lisette
Chantait l'autre jour, } (*bis*)
Chantait l'autre jour.
Les échos répètent:
Qui n'a pas d'amour,
Qui n'a pas d'amour,
N'a pas de beaux jours. } (*bis*)

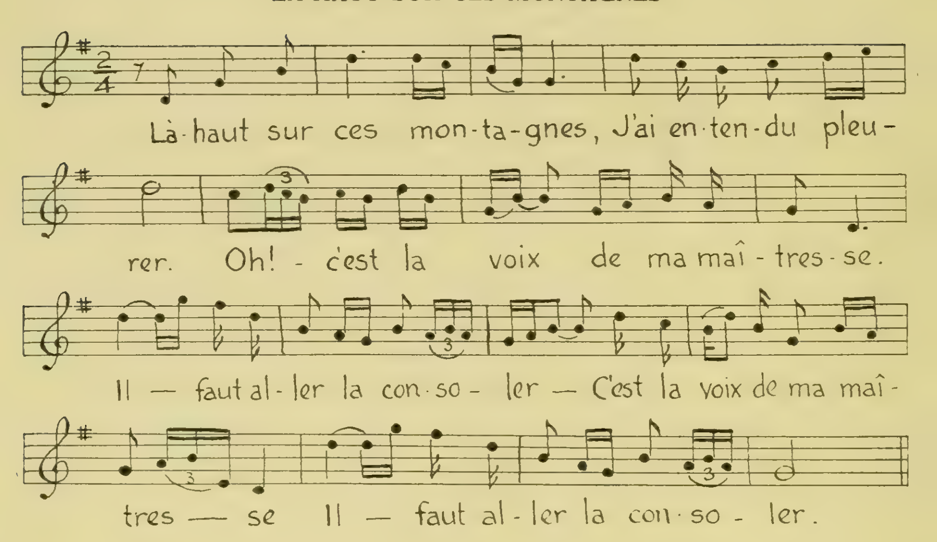
2 Son berger l'appelle
Le berger Colin,
Le berger Colin.
Veill'nt à la chandelle,
La main dans la main,
Du soir au matin. } (*bis*)

3 —Si gente, si belle,
Dedans tes atours,
Dedans tes atours,
O ma tourterelle!
Répétons toujours
Répétons toujours
Nos serments d'amour.

4 Unissons ensemble
Ton cœur et le mien;
Ton cœur et le mien.
—Ne puis m'en défendre.
O berger charmant,
O berger charmant,
A toi je me rends!

50

LÀ-HAUT SUR CES MONTAGNES



1 Là-haut sur ces montagnes, j'ai entendu pleurer.
Oh! c'est la voix de ma maîtresse; il faut aller la consoler.
(*bis*)

2 —Qu'avez-vous donc, bergère, qu'a'-vous à tant pleurer?
—Ah! si je pleur', c'est de tendresse; c'est de vous avoir
[trop aimé.
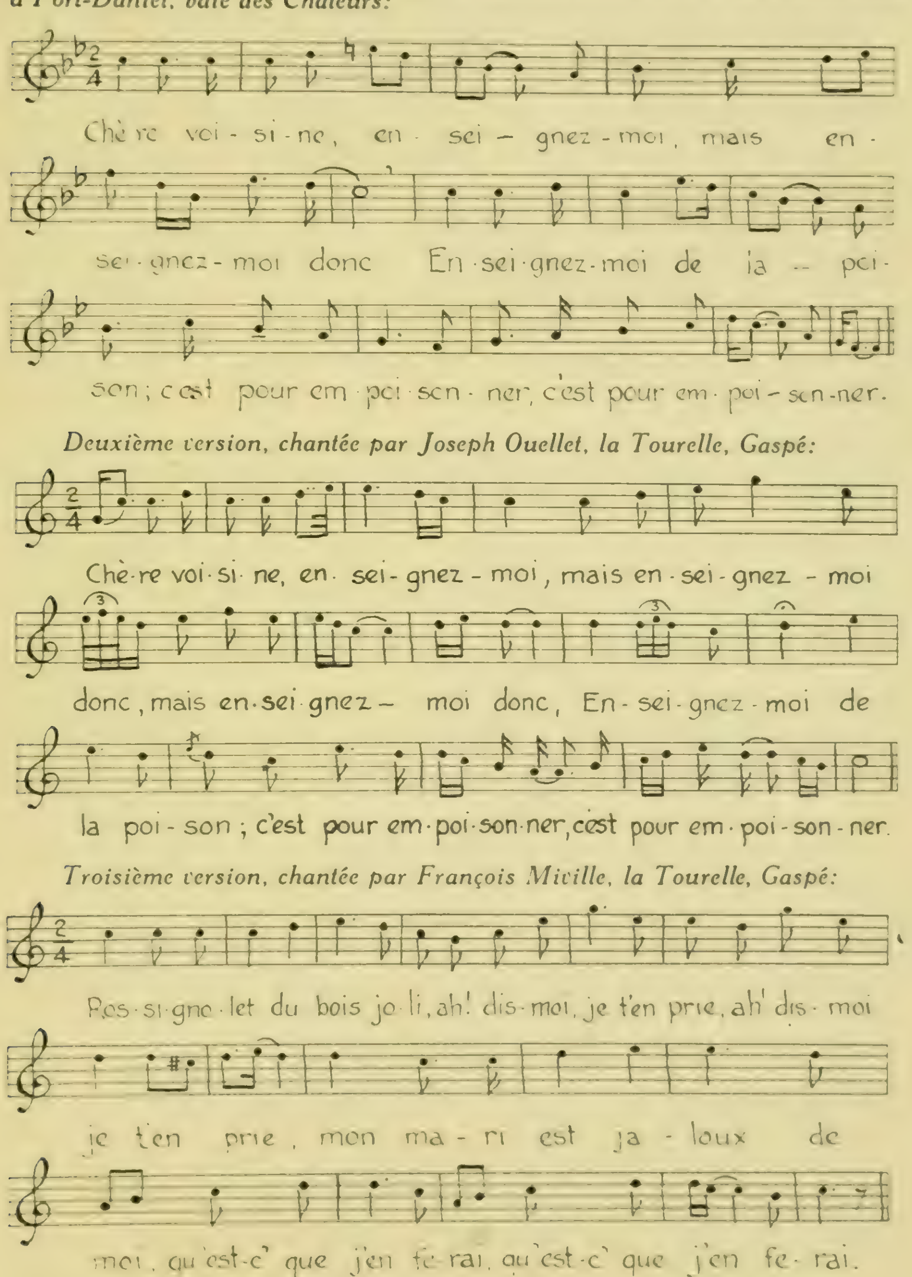
3 —De tant s'aimer, la belle, qui nous empêchera?
Faudrait avoir un cœur de pierre à qui ne vous aimerait
[pas.

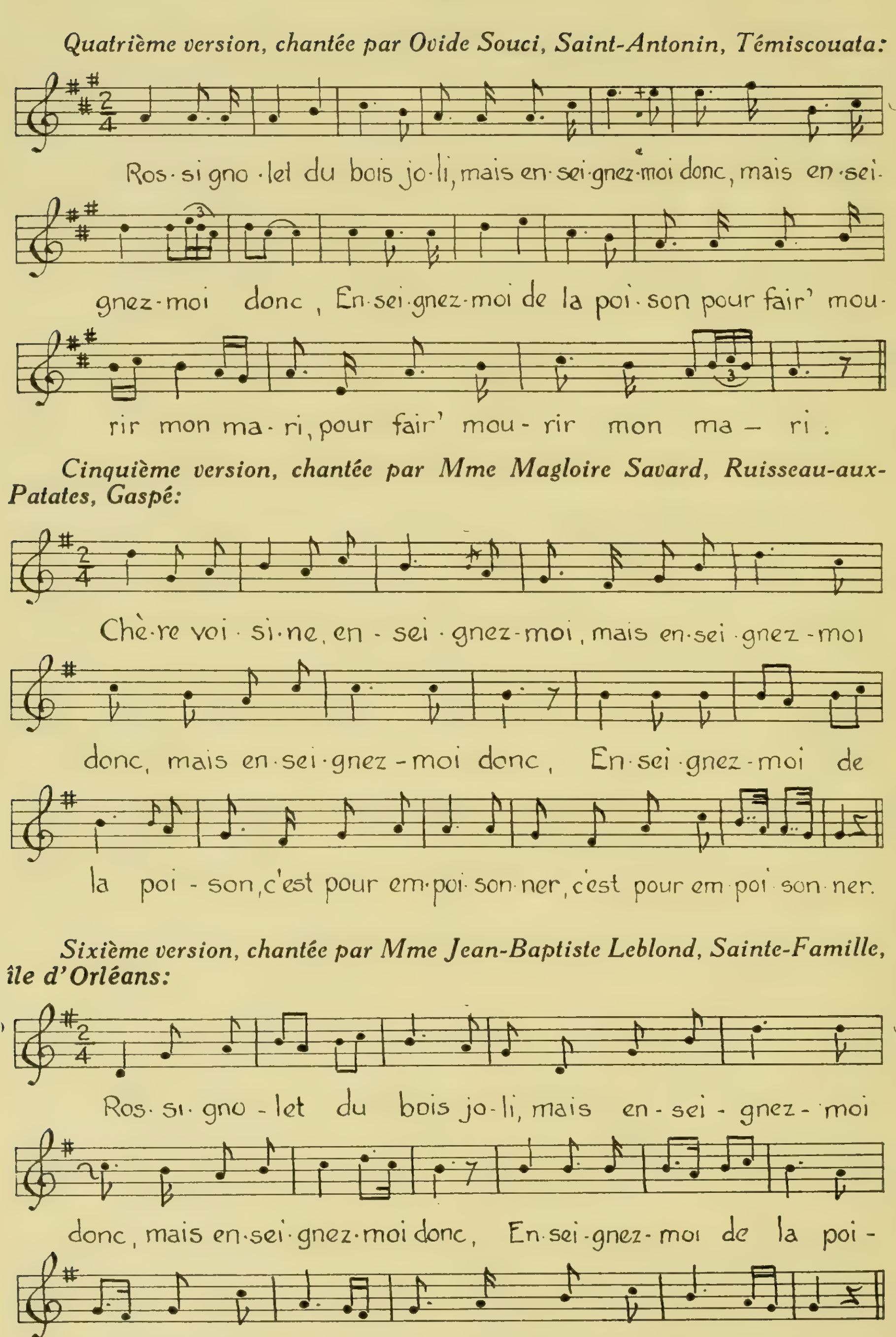
4 —Les moutons dans ces plaines sont en danger des
[loups . .
—Pas plus que vous, belle bergère, vous qui ête' en danger
[d'amour.

5 —Les agneaux vive' à l'herbe, les papillons aux fleurs.
Et toi et moi, jolie bergère, pourquoi n'y vivre qu'en lan-
[gueur?

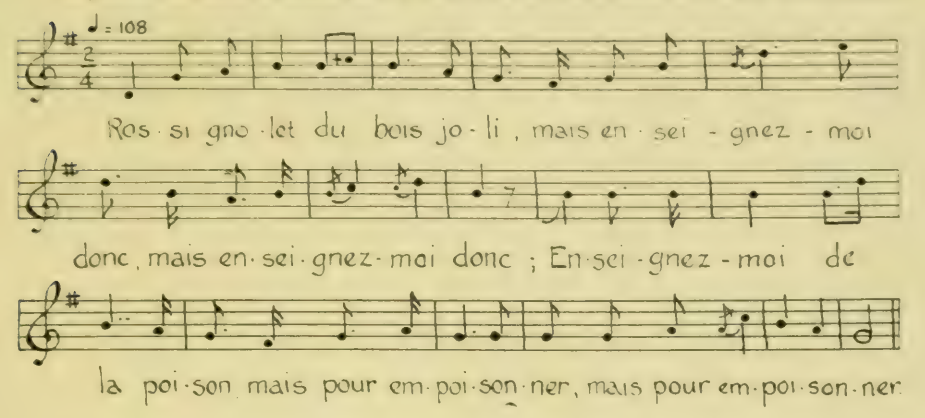
DAME LOMBARDE

Première version, chantée par Mme Zéphirin Dorion, d'origine acadienne, à Port-Daniel, baie des Chaleurs:




Quatrième version, chantée par Ovide Souci, Saint-Antonin, Témiscouata:
Ros-si gno-let du bois jo-li, mais en-sei-gnez-moi donc, mais en-sei-
gnez-moi donc, En-sei-gnez-moi de la poi-son pour fair' mou-
rir mon ma-ri, pour fair' mou-rir mon ma — ri.
Cinquième version, chantée par Mme Magloire Savard, Ruisseau-aux-Patates, Gaspé:
Chè-re voi-si-ne, en-sei-gnez-moi, mais en-sei-gnez-moi
donc, mais en-sei-gnez-moi donc, En-sei-gnez-moi de
la poi-son, c'est pour em-poi-son-ner, c'est pour em-poi-son-ner.
Sixième version, chantée par Mme Jean-Baptiste Leblond, Sainte-Famille, île d'Orléans:
Ros-si-gno-let du bois jo-li, mais en-sei-gnez-moi
donc, mais en-sei-gnez-moi donc, En-sei-gnez-moi de la poi-
son pour em-poi-son-ner, mais pour em-poi-son-ner.

Septième version, chantée par Mme Aimé Simard, Saint-Irénée, Charlevoix:



1 Chère voisine, enseignez-moi, mais enseignez-moi donc,
mais enseignez-moi donc;
Enseignez-moi de la poison: c'est pour empoisonner,
c'est pour empoisonner,

2 Pour empoisonner mon mari, qui est jaloux de moi.
—Allez là-bas sur ces coteaux, là vous en trouverez.

3 La tête d'un serpent maudit, là vous la couperez.
Entre deux plats d'or et d'argent, mais vous la pilerez.

4 Dans un' chopine de vin blanc, vous en mettrez.
Quand votre mari viendra des bois, grand soif il aura.

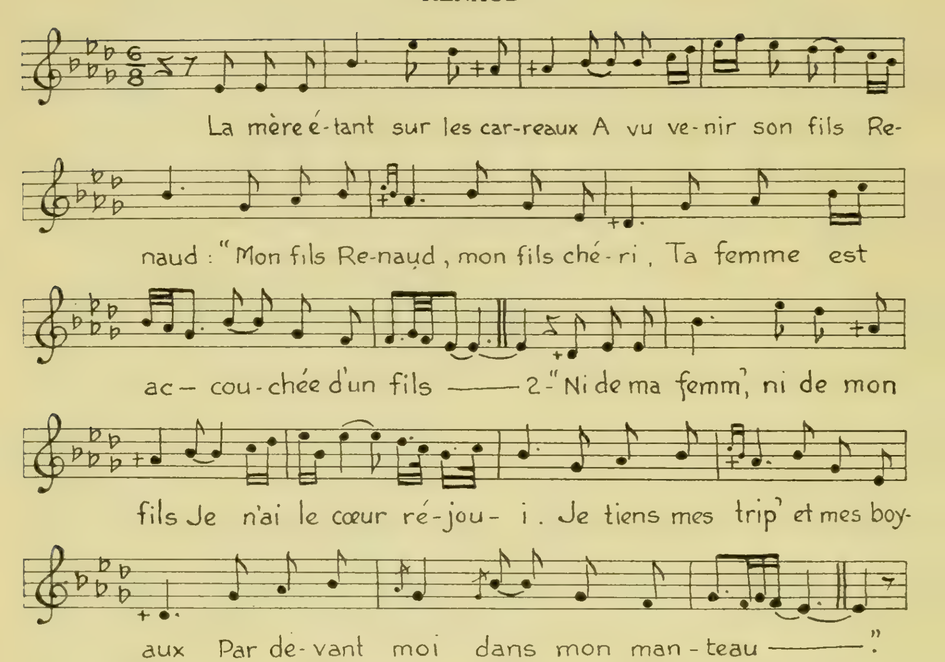
5 Il vous dira: Belle Isabeau, apporte-moi de l'eau.
Répondez: Ce n'est pas de l'eau, c'est du vin qu'il vous faut!

6 A mesur' que la bell' versait, le vin noircissait.
L'enfant qu'était dans le berceau, son père il avertissait:

7 —Papa, papa, n'en buvez pas! Ça vous ferait mourir.
Il lui a dit: Belle Isabeau, t'en boiras devant moi!
—Non, non, dit-elle, mon cher mari, je n'ai point de soif.

8 —La mort devrait-elle y passer, la belle, vous en boirez!
—Ah! que maudit soit ma voisine de m'avoir enseigné!

RENAUD



1 La mère étant sur les carreaux
A vu venir son fils Renaud:
—Mon fils Renaud, mon fils chéri,
Ta femme est accouché' d'un fils.

2 —Ni de ma femm', ni de mon fils
Je n'ai le cœur réjoui.
Je tiens mes trip's et mes boyaux
Par devant moi, dans mon manteau.

3 Ma bonne mère, entrez devant
Faites-moi faire un beau lit blanc.
Qu'il soit bien fait de point en point,
Et que ma femm' n'en sache rien.

4 Mais quand ce vint sur la minuit,
Le beau Renaud rendit l'esprit.
Les servant's s'en vont pleurant,
Et les valets en soupirant.

5 — Ah! dites-moi, ma mère ô grand,
Qu'ont les servan't à pleurer tant?
—C'est la vaissell' qu'ell's ont lavé',
Un beau plat d'or ont égaré.

6 —Pour un plat d'or qu'est égaré,
A quoi sert-il de tant pleurer?
Quand Renaud de guerr' viendra
Un beau plat d'or rapportera.

7 —Ah! dites-moi, ma mère ô grand!
Qu'ont les valets à soupirer?
—C'est leurs chevaux qu'ils ont baignés;
Un beau cheval ils ont noyé.

8 —Pour un cheval qu'ils ont noyé,
Ma mère, faut-il tant soupirer?
Quand Renaud de guerr' viendra,
Un beau cheval ramènera.

Parlé 9 Quand le matin fut arrivé,
La bière il a fallu clouer.

Chanté 10 —Ah! dites-moi, mère m'amie
Ce que j'entends cogner ainsi?
—C'est le petit dauphin qu'est né;
La tapisserie leur faut clouer.

11 Le dimanche étant arrivé,
A l'église il lui faut aller.
Le rouge elle devait porter,
Mais le noir lui fut présenté.

12 —Ah! dites-moi, mère m'amie,
Pourquoi changez-vous mes habits?
—A toute femm' qu'élève enfant
Le noir est toujours plus séant.

13 En passant par le grand chemin
Ont fait rencontr' de pélerins:
—Vrai Dieu, voilà de beaux habits
Pour une femme sans mari.

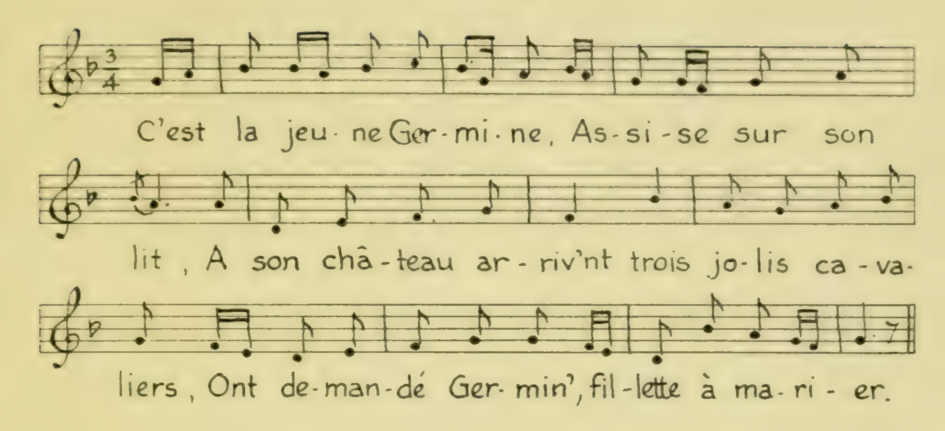
14 —Ah! dites-moi, mère m'amie,
Ce que les p'tits passants ont dit?
—Ma fill', les passant ont dit
Que vous aviez de beaux habits.

15 A l'église est arrivé';
Un cierge lui ont présenté.
—Sont les cloch's que j'entends sonner;
Le coup de mort ell's ont donné.

16 Ma mèr', voici un tombeau,
Jamais n'en ai vu de si beau.
—Ma fill', ne puis vous le cacher,
Le beau Renaud a trépassé.

17 Vrai Dieu, puisque c'est mon mari,
Je veux m'en aller avec lui.
Ma mèr', retournez au château,
Prenez soin du petit nouveau.

GERMINE



1 C'est la jeune Germine, assise sur son lit.
A son château arrivent trois gentils cavaliers.
Ont demandé Germine, fillette à marier.

2 Je ne suis pas fillette, fillette à marier.
Je me suis mariée à quinze ans et demi.
A plus de sept années, mon mari est parti.

3 Ah, bonjour donc, madame! Peut-on loger ici?
C'est en l'honneur du prince d'Amboise et d'Amboisi',
Le plus joli gendarme qu'y a dans le pays!

4 Ah non, certes, dit-elle, je n'loge personne ici!
Rendez-vous chez sa mère à ce château fleuri;
Ell' loge tout le monde pour l'amour de son fils.

5 Ah, bonjour donc, madame, peut-on loger ici?
C'est en l'honneur du prince d'Amboise et d'Amboisi'.
—Ah oui, certes, dit-elle, pour l'amour de mon fils!

6 Quand ils fur't mis à table, à l'heure du souper,
Ils ne voulaient pas boire, ni boire, ni manger.
Mais il leur faut Germine assise à leur côté.

7 Ah, bonjour donc, Germine! Chez nous, trois cavaliers,
Mais ils ne veul't pas boire, ni boire, ni manger.
Ils désir't trop Germine, l'avoir à leur côté.

8 —O mère, méchante mère, allez-vous en d'ici!
Si vous n'étiez la mère, la mère de mon mari,
Je vous ferais jeter en bas du pont-levis.

9 —Partons, chers camarades! Nos chevaux sont sellés.
A la tabl' de Germine, je veux aller souper.
Dans le lit de Germine, je veux aller coucher.

10 —Germine, belle Germine! Ouvre-moi, ton mari!
—Non, je ne croirai pas que tu es mon mari
Avant que tu me dies quel jour que tu m'as pri'!

11 —Te souviens-tu, Germine, du dix-sept au matin?
Tu avais à tes noces tes oncles et tes cousins? (*bis*)

12 —Non, je ne croirai pas que tu es mon mari
Avant que tu me dies quel cheval j'avait-i'? (*bis*)

13 —T'en souviens-tu, Germine? Ton cheval de Paris . . .
—Non, je ne croirai pas que tu es mon mari
Avant que tu me dies quell' robe j'avait-i'?

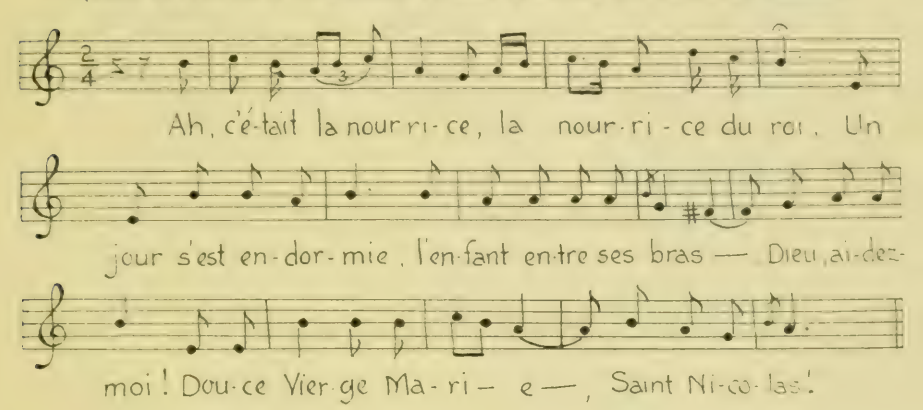
14 —T'en souviens-tu, Germine? Ta robe de satin gris?
—Ah non, je ne crois pas que tu es mon mari.
Donne-moi des remarques de la première nuit.

15 —T'en souviens-tu, Germine? Tes anneaux d'or uni . . .
Je t'ai serré' si fort, si fort dedans mes bras,
Que ton anneau cassa. Germine, le voilà!

16 —Servant's, belles servantes! Accourez tout's ici!
Allumez les flambeaux aux quatre coins du lit.
Je vais ouvrir la porte tout' grande à mon mari!

LA NOURRICE DU ROI

Mélodie notée par l'abbé Galland, à Mont-Carmel, Ile-du-Prince-Edouard (dans la collection Arsenault, Musée National du Canada, Ottawa).



1 Ah! c'était la nourrice, la nourrice du roi,
Un jour s'est endormie, l'enfant entre ses bras.

Dieu, aidez-moi!
Douce Vierge Marie,
Saint Nicolas!

2 Mais quand ell' s'y réveille, en cendre ell' le trouva.
Poussa un si grand cri que tout l'monde accoura.

Dieu, aidez-moi! . . .

3 —Qu'avez-vous donc, nourrice, à fair' ce grand cri-là?
—Oh! ce n'est rien, dit-elle, j'en ai brûlé un drap.

4 Elle entr'ouvre la porte, à la rivièr' s'en va.
Dans son chemin rencontre le grand saint Nicolas.

5 —Où vas-tu donc, nourrice, avec ces hardes-là?
—Je vais à la rivière, je vais laver mes draps.

6 —Tu as menti, nourrice, te noyer tu t'en vas.
Retourne à la maison, l'enfant te tend les bras.

7 Dans les bras de la Vierge tu le retrouveras.
Voilà les grands miracles que fait saint Nicolas

BIBLIOGRAPHIE DES CHANSONS POPULAIRES DU CANADA

Les chants populaires et historiques du Canada, par F.-A.-H. Larue. "Le Foyer canadien," I, 1863: 320-384—à peu près sept chansons et commentaires.

Chansons populaires du Canada, par Ernest Gagnon (1865, édition suivie de plusieurs éditions), contenant à peu près cent chansons, avec mélodies et commentaires. Librairie Beauchemin, Montréal.

Canadian Folk-Life and Folk-Lore, par William Parker Greenough, New York, George H. Richmond, 1897. "Chansons canadiennes," 129-146.

French Songs of Old Canada, traduit et illustré, Londres, William Heineman, 1904. 14 pages.

Chansons canadiennes, paroles et musique, harmonisées par P.-E. Prévost, et illustrées par J.-C. Franchère, Montréal, 1907. 114 pages.

Chansons of Old French Canada, avec accompagnements de Margaret Gascoigne, illustrations de Ethel Seath, avant-propos de Marius Barbeau. Château Frontenac, Québec. Onze chansons tirées du recueil de Ernest Gagnon. Editions anglaise et française.

Veillées du bon Vieux Temps, préparées par Marius Barbeau, 1919. G. Ducharme, Montréal.

Chants populaires du Canada, recueillis par E.-Z. Massicotte, préparées par Marius Barbeau. "The Journal of American Folk-Lore," No. 123, 1919. Avant-propos et mélodies, 46 chansons, 1-89.

Recueil de chants populaires du Canada, harmonisés par Alfred Laliberté. Max Eschig et Cie, Paris. Douze chansons françaises du Canada qui proviennent probablement du recueil de Ernest Gagnon.

Songs from Percé, par Loraine Wyman. "The Journal of American Folk-Lore," No. 130, 1920, 321-335. 15 chansons avec leurs mélodies.

Chansons et rondes de Laprairie, par Gustave Lanctôt, mélodies recueillies par Marius Barbeau. "The Journal of American Folk-Lore," No. 130, 1920, 336-345. 11 chansons et leurs mélodies.

* *Folk Songs of French Canada*, Marius Barbeau and Edward Sapir, Yale University Press, 1925. 41 chansons, avec avant-propos, mélodies, textes français et traductions anglaises.

Twelve French Canadian Folk Songs, recueillies par Marius Barbeau, paroles anglaises de Sir Harold Boulton et harmonisation de Arthur Somerwell. Boosey and Co., Londres et New-York.

Canadian Folksongs, Old and New, choisies et traduites par J.-Murray Gibbon. J.-M. Dent and Sons, Toronto, et Londres, Angleterre. Textes français et anglais, avec mélodies. Ces chansons proviennent pour la plupart du recueil de Ernest Gagnon.

French Canadian Songs, harmonisées par G.-A. Grant-Schaefer. The Arthur-P Schmidt Co., Boston et New-York. Sept chansons avec paroles françaises et anglaises. Ces chansons sont probablement tirées du recueil de Ernest Gagnon.

Vingt et une chansons canadiennes—Twenty-one Folk-Songs of French Canada, harmonisées par Achille Fortier, Alfred Laliberté, Oscar O'Brien, Leo Smith, et Ernest MacMillan. Avec traduction et avant-propos de J.-Murray Gibbon. Préparées par Ernest MacMillan. The Frederick Harris Co., Oakville, Ont., et Londres, Angleterre. Huit de ces chansons sont tirées du recueil de Ernest Gagnon, et treize furent recueillies par Marius Barbeau.

Chansons canadiennes—French Canadian Folk-Songs, harmonisées par Healey Willan, recueillies par Marius Barbeau, traduites par Paul England. Deux volumes, Frederick Harris Co., Oakville, Ont., et Londres, Angleterre.

Canadian Folk Songs and Handicraft Festival. Programme de la série des concerts, Château Frontenac, Québec, 1927. Ce programme contient une collection de textes de chansons en français et en anglais.

Canadian Folk Song and Handicraft Festival. Programme d'ensemble et d'une série de concerts. Château Frontenac, Québec, 1928.

Canadian Folk Song and Handicraft Festival. Programme d'ensemble et d'une série de concerts, Château Frontenac, Québec, 1930.

Songs of Old Canada. un programme de concert. Association of Canadian Clubs, avant-propos de Marius Barbeau et de Graham Spry, 1928

Canadian Folk Songs as a National Heritage, par Marius Barbeau. "The Canadian Nation," février, 1928

Le Bouquet de Mélusine, Louvigny de Montigny. Louis Carrier et Cie, Les Editions du Mercure, Montréal et New-York, 1928. Ce livre contient un certain nombre de textes de chansons recueillies par Marius Barbeau.

L'Ordre de Bon-Temps (*The Order of Good Cheer*). Opérette comprenant des chansons populaires françaises du Canada; libretto de Louvigny de Montigny; traduction en anglais de J. Murray Gibbon, harmonisation de Healey Willan, chansons recueillies par Marius Barbeau. The Frederick Harris Co., Oakville, Ont., et Londres, Angleterre.

Yearbook of the Arts in Canada, 1928-29. "French and Indian Motifs in Our Music," de Marius Barbeau, 125-132; et "Composers Among Us," de Augustus Bridle, 135-140.

Two Sketches for String Quartet on French Canadian Folk-Songs. No. 1—Notre-Seigneur; No. 2—A Saint-Malo, de Ernest MacMillan. Publiés par the Oxford University Press, American Branch—Carl Fischer, New-York.

Four Canadian Chansons Arranged for Male Voices, de Ernest MacMillan. Publiées par The Boston Music Co., Boston.

A Cycle of Canadian Folk-Songs, harmonisées par Louis Victor Saar pour chœur de voix d'hommes et de femmes ou en trois parties pour voix de femmes. Cinq mélodies tirées du recueil de Ernest Gagnon. Traduction anglaise de J.-M. Gibbon—Carl Fisher, Incorporated, New-York.

French Canadian Folk-Songs, harmonisées pour voix d'hommes et de femmes, par Alfred E. Whitehead. Mélodies et paroles tirées du recueil de Ernest Gagnon (4 chansons). Traduction anglaise de J.-M. Gibbon.

Chansons canadiennes, harmonisées pour chœurs à 3, 4 et 5 voix par l'abbé J.-G Turcotte, ptre, les Trois-Rivières, Qué.

Folk-Songs of French Canada, de Marius Barbeau, "Music and Letters," vol. XIII, N° 2, 1932, Londres, Angleterre, 168-182.

Deux de nos plus belles chansons, par Marius Barbeau. "Revue Trimestrielle canadienne," décembre 1932. 424-439.

How Folk-Songs Travelled, de Marius Barbeau, "Music and Letters," Londres, oct. 1934.


a39003 004431341b